This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

V. PER

~~Vet. Fr. Per II 5~~

L'ANNÉE LITTÉRAIRE

ANNÉE M. DCC. LXXXVI.

Parcere perſonis, dicere de vitiis. MART.

TOME CINQUIEME.

A PARIS,

Chez MÉRIGOT, le jeune, Libraire; Quai des Auguſtins, au coin de la rue Pavée.

M. DCC. LXXXVI.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
31 DEC 1954
OXFORD
LIBRARY

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

LETTRE au Rédacteur de l'Année Littéraire, *relativement à un endroit des Satyres de M.* Clement.

J'AI lu, Monsieur, les satyres de *M. Clement*, avec tout le plaisir que doit inspirer à un homme qui aime les bons principes, la lecture d'un ouvrage où ils sont consacrés & embellis par les charmes de la poësie. J'ai sur-tout admiré le courage de l'Auteur qui, seul, ose lutter contre son siècle, & soutenir hautement la cause de la morale & du goût dans un temps où l'on ne peut plus s'en

déclarer le défenſeur, ſans paſſer pour un pédant & un petit eſprit. Au milieu de la douleur profonde & de l'indignation dont me rempliſſoient les différens tableaux qu'il faiſoit paſſer ſous mes yeux, je n'ai pu m'empêcher de rire à la vue du groupe burleſque de *Mallet*, *la Cretelle* & *Garat*. Pour exprimer ma juſte vénération à l'égard de ces trois grands hommes du *Mercure*, j'ai entonné un hymne en leur honneur, & je me ſuis mis à chanter avec leur panégyriſte ;

Gloire en tous lieux, gloire immortelle ;
A Garat, Mallet & Cretelle ;
Et vive le triumvirat
De Mallet, Cretelle & Garat.

La ſeule choſe qui m'ait déplu dans l'ouvrage, eſt la note que l'Auteur a miſe à la fin de ſa ſixième ſatyre. Il introduit un jeune homme qui arrive de province, & qui demande des conſeils à un intrigant ſur les moyens de parvenir. Celui-ci lui en indique d'infâmes, qui révoltent la

délicateſſe du provincial. Le *Mentor* ſe fâche, & voulant annoncer au jeune homme, qu'avec ſa vertu & ſes beaux ſentimens, il doit s'attendre à mourir de faim; il lui dit:

» Et moi je vous prédis le deſtin de Gilbert ».

Au bas de ce vers eſt cette note: *Gilbert, bon Poëte, mort à l'Hôtel-Dieu.* Le fait eſt vrai en lui-même, c'eſt-à-dire que *Gilbert* eſt effectivement mort à l'Hôtel Dieu; mais ce n'eſt pas la misère qui l'y a conduit, comme ſemble le croire M. *Clement.* C'eſt ce qu'il eſt néceſſaire de prouver par un petit détail de la vie de *Gilbert*; & je le ferai avec d'autant plus de plaiſir, que ce ſera juſtifier en même temps le Prelat reſpectable qui le protégeoit, & que des gens mal inſtruits, ou mal intentionnés, n'ont pas craint de calomnier à ce ſujet.

Né dans une petite ville qui eſt entre la Lorraine & la Franche Comté, *Gilbert* quitta ſa famille à l'âge

de douze ans, pour aller trouver un de ſes parens, Eccléſiaſtique à Beſançon. Ce fut là qu'il fit ſa philoſophie. Dès ſon enfance, on remarqua en lui une de ces imaginations ardentes avec leſquelles il eſt auſſi aiſé de réuſſir dans les arts, que difficile d'être heureux. Sa paſſion dominante étoit l'amour de la gloire, & ſon défaut le plus apparent, une eſpèce d'orgueil dont la naïveté auroit été ridicule & inſupportable, s'il n'eût été juſtifié juſqu'à un certain point par un vrai talent, ou ſi ſa douceur naturelle & ſa patience inaltérable, au milieu des plus vifs reproches qu'on pût lui faire, n'euſſent ſollicité l'indulgence de ſes amis & déſarmé leur colère. Sa philoſophie finie, il quitta furtivement Beſançon comme il avoit quitté ſon lieu natal, & parcourut différentes provinces, chargé de ſon ſeul génie. La néceſſité lui fit faire différens métiers dans ſes courſes, parmi leſquels les plus nobles furent ceux de précepteur dans une penſion, & de prote d'imprimerie à Lyon. Dévoré du deſir de ſe

distinguer, il crut ne devoir plus différer à se montrer sur le théâtre de la Capitale. Lorsqu'il y arriva, il étoit tellement dénué de ressources & de connoissances, qu'il fut obligé de coucher trois nuits sur le Pont-neuf. Il les passa moins à dormir qu'a composer son *Epitre aux ours*, dans laquelle il prétend prouver que ces animaux féroces le sont moins que les hommes. C'en étoit fait de lui, si au lieu de continuer à déclamer contre le genre humain, il ne s'étoit adressé à M. *Darnauld*, dont il avoit entendu parler comme d'un homme de lettres très-bienfaisant. Sa démarche ne fut point infructueuse, & M. *Darnauld* prouva par des effets que le sentiment qu'il répand dans ses écrits, a sa source dans son cœur. Néanmoins les dégoûts d'une vie long-temps errante, la fatigue d'un long voyage, les noires réflexions auxquelles le nouvel habitant de la Capitale avoit été en proie lorsqu'il s'étoit vu abandonné à lui-même, &, pour ainsi dire, seul au milieu de cette foule immense qui l'environ-

noit, tout cela avoit fait sur son esprit une impression profonde, & alluma dans son sang une fermentation dont il ressentit bientôt les suites funestes. Il fut attaqué de la maladie des nerfs, ou plutôt d'une fièvre habituelle & convulsive, & ce qu'il y eut peut-être de pire pour lui, c'est qu'il se mit à lire toute sorte d'ouvrages de médecine, pâture bien dangereuse pour une imagination comme la sienne. Lorsque son mal lui laissoit quelque repos, il travailloit; & il achèva de se faire connoître de la manière la plus avantageuse par son *Ode sur le Jugement dernier*, pièce où il y a plus de verve & peut être autant de poésie que dans celles du grand *Rousseau*. S'il avoit voulu se ranger du parti de la philosophie, tous ses malheurs auroient fini. Mais il étoit trop vertueux pour s'allier au vice, & trop fier pour servir sous les enseignes de la médiocrité. Des raisons particulières l'ayant obligé d'aller faire à Nancy un séjour, dont ses affaires de famille ne furent que le prétexte, c'est là que je le vis & que je lui

amitié avec lui. Il venoit tous les jours souper chez moi. J'étois libre & aucun engagement sacré ne me lioit encore. Une compagnie aimable, honnête, telle qu'il pouvoit la désirer, animée par un vin léger de *Rozière*, égayoit le frugal repas, & l'assaisonnoit de plaisanteries dont le poëte étoit le premier à rire, quoiqu'il en fut souvent l'objet. Quand nous avions épuisé sur lui nos bons mots, nous tombions sur les *Immortels* du pays; car presque par-tout les Académies paroissent faites pour les menus plaisirs du public. Quelque convive avoit-il mérité d'être mis à l'amende? Le joyeux tribunal lui imposoit celle de citer, avant de boire, un certain nombre de tournures vicieuses & locales, extraites de quelques ouvrages d'Académiciens, lus à la dernière séance. C'est ce que le Club puriſte appelloit des *Lotaringismes*. On ne sçauroit croire le bien que fit à *Gilbert* ce genre de vie qui dura plus d'un an. Jamais il ne s'étoit si bien porté, lorsque nous revinmes l'un & l'autre à Paris, lui pour cou-

tinuer sa carrière poëtique, & moi, par déférence pour M. de *Beaumont*, mon Evêque Diocésain, qui vouloit m'attacher à lui. Le genre de la satyre fut celui auquel notre jeune homme se consacra par préférence, & dans l'espace de deux ou trois ans, il donna au public *le dix huitième Siècle* & *mon Apologie*, ouvrages excellens, pleins de force, étincelants de beautés quelquefois sublimes, & qui annonçoient un *Juvenal* à la France. Un travail excessif joint à un défaut absolu de régime, le replongea insensiblement dans son ancienne mélancolie, & fit craindre une rechûte à ses amis. M. l'Abbé *Guené*, Précepteur de Mgr. le Duc d'*Angoulême* & auteur d'un des meilleurs ouvrages qui aient été faits en faveur de la religion, lui proposa de demeurer avec un jeune Anglois qui étoit venu en France pour se perfectionner dans l'étude de notre langue, & il accepta avec plaisir cette place où l'utile se trouvoit joint à l'agréable. Mais une étourderie causa bientôt sa perte. Quoique personne

ne fut moins habile que lui dans l'art de l'équitation, il voulut monter un cheval anglois qui l'emporta au milieu de la rue d'Enfer, & le jetta sur un borne, la tête la première. Lorsque la plaie fut guérie, les philosophes lui suscitèrent une persécution qui l'obligea de disparoître pour quelque temps. Ce nouveau coup, si je puis m'exprimer ainsi, porta sur son esprit déjà fatigué de l'horrible secousse qui avoit ébranlé son cerveau, & il ne tarda pas à donner des marques d'un dérangement réel dans ses idées. Pour se dérober à ses ennemis qu'il croyoit toujours voir à sa poursuite, il résolut de quitter Paris & de se retirer au village des Carrières, près Conflans. Il y loua un joli appartement sur les bords de la Seine, & il prit un domestique avec lui. Ses ressources étoient plus que suffisantes pour ses besoins. M. de *Beaumont*, qui ne l'avoit jamais abandonné depuis le moment où on le lui avoit fait connoître, répandoit sur lui ses bienfaits avec cet air de prévenance & ces marques d'estime,

qui, aux yeux d'un homme ſenſible & délicat, valent mieux que les bienfaits mêmes. Ce Prélat ſçavoit que ce ſont les gens de lettres qui fixent l'opinion publique, & que ſi des écrivains corrompus avoient opéré une révolution funeſte dans les mœurs, des écrivains vertueux pouvoient ſeuls réparer le mal & rappeller la nation à ſes anciens principes. C'eſt ce qui lui rendoit cher le jeune poëte, & ſans doute il étoit auſſi honorable à celui-ci d'être récompenſé dans ſa patrie par l'*Athanaſe* de ſon ſiècle, qu'il peut l'être à certains philoſophes de mendier de riches gratifications pour des ouvrages qu'ils envoyent aux habitans du nord, & qui, dans le fond, ne méritent pas d'avoir d'autres lecteurs. Indépendamment de ſes libéralités perſonnelles, M. de *Beaumont* avoit fait obtenir à *Gilbert*, comme homme de lettres, une penſion de douze cens francs ſur les Journaux, & il ſe diſpoſoit à ſolliciter pour lui de nouvelles graces. M. l'Abbé de *Crillon*, qui honore par ſes vertus & par ſa plume un nom que

les armes ont tant illustré, lui faisoit depuis plusieurs années une pareille pension. Ce n'est donc pas le défaut de ressources pécuniaires qui le conduisit à l'Hôtel-Dieu; ce fut le genre même de sa maladie. Il se croyoit empoisonné, soit que la chose fut vraie, soit que cette idée prît sa source dans le désordre de son esprit. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il sentoit dans ses entrailles un feu continuel dont le lait seul pouvoit tempérer l'ardeur. Un jour il effraya ses amis, en leur disant que, rendu furieux par la douleur, il venoit d'avaler la clef d'une des portes de son appartement; mais M. *Moreau*, alors premier Chirurgien de l'Hôtel-Dieu, rassura les esprits, en déclarant à l'inspection d'une clef semblable que la chose n'étoit pas possible. Cependant ce propos, tout dénué de vraisemblance qu'il parut, réveilla l'attention & fit naître des craintes pour l'avenir. On crut devoir s'occuper d'une manière plus particulière de la santé & de la sûreté de celui qui l'avoit tenu & qui le répétoit souvent. M. *Moreau* con-

ſulté par M. l'Archevêque ſur le parti qu'il y avoit à prendre, dit : » ce n'eſt que de l'eſprit que ce » jeune homme eſt malade : il n'y a » pas de meilleur remède contre cette » maladie que la douge, ni de meil- » leur endroit pour la prendre que » l'Hôtel-Dieu. Il faut l'y faire tranſ- » porter uniquement pour cet objet. » On verra enſuite ce qu'il y aura » à faire ». Le Prélat ſuivit ce conſeil. Il voyoit d'un côté que *Gilbert* trouveroit dans cet hoſpice, avec les reſſources les plus abondantes, les Médecins & les Chirurgiens les plus habiles de l'Europe ; & de l'autre, que ſa recommandation le tireroit de la claſſe ordinaire, & en feroit, pour ainſi dire, un malade privilégié. Son intention étoit de le rendre à la ſociété, ſi le remède indiqué réuſſiſſoit ; ou de lui procurer une retraite honnête & tranquille, ſi ſon mal étoit jugé incurable. Ce fut M. l'Abbé *Pey*, Chanoine de Notre-Dame, qui alla le prendre & qui le conduiſit à l'Hôtel-Dieu dans la voiture même de M. de *Beaumont*.

Les Sœurs le placèrent à part & dans un lit seul, & elles lui prodiguèrent tous leurs soins. Nouvelle consultation des Médecins & Chirurgiens en sa présence ; même incrédulité sur l'accident de la clef. Comme il souffroit beaucoup, on voulut attendre que ses douleurs diminuassent pour lui faire prendre la douge ; mais elles allèrent toujours en augmentant, & il expira au bout de huit jours, après avoir reçu les Sacremens de l'Église. Après sa mort on l'ouvrit, & au grand étonnement des spectateurs, on vit la fatale clef qui s'étoit arrêtée à l'œsophage, & y étoit restée suspendue. On la garde dans cette maison comme un monument authentique d'un fait à jamais mémorable dans les Annales de la Chirurgie, & dont il n'y avoit jamais eu d'exemple. Le Poëte infortuné a été enterré dans l'Église de St. Pierre-aux-Bœufs.

D'après ce détail que je puis certifier, comme ayant presque toujours été le témoin oculaire de ce qu'il contient, il paroît que M. *Clement*

a été mal instruit, & il aime trop la vérité pour ne pas lui sacrifier le vers dont il s'agit. J'ai profité avec plaisir de l'occasion que me présentoit son erreur, pour rappeller au public le nom d'un poëte qui fut mon ami, & dont je ne puis m'empêcher d'arroser encore le tombeau de mes larmes, au souvenir de ses malheurs :

Debitâ spargo lacrymâ favillam vatis amici.

FERLET, *Chanoine de Saint Louis-du-Louvre.*

LETTRE II.

L'INCONSTANT, Comédie en 5 actes & en vers, par M. Collin, représentée pour la première fois par les Comédiens François, le 13 Juin 1786. A Paris, chez Prault, Imprimeur du Roi, Quai des Augustins. Prix, trente sols.

JUSQU'ICI, Monsieur, tous les Auteurs comiques qui ont présenté ce caractère sur la scène, ne l'ont envisagé que du côté de la galanterie, & c'est en effet le côté le plus piquant & le plus théâtral. *L'Inconstant* n'est pour eux qu'un homme qui change souvent de maîtresse; quoique la légereté en amour puisse très-bien s'allier avec beaucoup de constance & de fermeté dans le reste de la conduite; sur-tout quand cette légereté, comme c'est l'ordinaire, a pour prin-

cipe la mauvaise opinion qu'on a du caractère moral des femmes.

L'Inconstant de l'Abbé *Pellegrin* n'est qu'un amant volage, sa comédie est une pièce d'intrigue & non de caractère; on y trouve un trait fort plaisant. *L'Inconstant* fait la revue des lettres de ses anciennes maîtresses, & en trouve une qui ranime son ardeur éteinte. Mais il est malheureusement surpris dans cette occupation par sa maîtresse actuelle, qu'il a grand intérêt d'épouser; alors son valet le tire d'embarras en apportant tout-à-coup une bougie allumée; l'*Inconstant* demande pourquoi cette lumière: ne m'avez-vous pas dit, Monsieur, que vous vouliez brûler tous ces billets doux?

M. *Collin* a donné plus d'étendue à son sujet. Il a voulu nous montrer un homme dont les idées, les goûts, les actions n'ont aucune consistance, dont la vie n'est qu'un flux & un reflux continuel de desseins, de caprices, de desirs aussi-tôt détruits que formés, qui se succèdent & s'effacent mutuellement. Ce caractère est

vrai & dans la nature; il n'eſt même que trop commun dans la ſociété; mais il étoit très-difficile, pour ne pas dire impoſſible, de le développer d'une manière heureuſe & intéreſſante au théâtre.

Comment jetter de l'action dans un pareil ſujet: l'*Inconſtant*, preſque toujours dégoûté avant l'exécution, projette plus qu'il n'agit. Comment raſſembler & rapprocher avec quelque vraiſemblance, dans l'eſpace de vingt-quatre heures, les divers changements que produit l'inconſtance. Un miſantrope peut donner en un jour vingt traits d'humeur & de bruſquerie; il peut aiſément ſe trouver en un jour avec vingt perſonnes qui échaufferont ſa bile, & auxquelles il rompra en viſière; mais eſt-il naturel que l'homme le plus inconſtant change pluſieurs fois en un jour d'état, de ſéjour, d'amis, de maîtreſſe, de valet, &c. Il faut plus de temps pour donner à ces variations l'air de la vérité.

Ce qui contribue encore à rendre ce ſujet très-ingrat, c'eſt que les per-

sonnes qui peuvent mettre en jeu le caractère principal, ne sont pas de nature à produire des situations piquantes; les justes plaintes d'un ami abandonné, d'une femme délaissée, ne sont point comiques; & d'ailleurs ce sont les choses plus souvent que les personnes qui sont les objets de l'inconstance; il ne peut donc y avoir, dans une pareille comédie, de rôle important & agréable, que celui de l'*Inconstant*; nécessité fâcheuse pour l'Auteur, vis-à-vis des spectateurs, & plus encore peut-être vis-à-vis des acteurs. Quand on songe qu'un jeune homme, dans son début au théâtre, a surmonté tous ces obstacles, qu'il a trouvé dans son esprit assez de ressources pour traiter avec succès un sujet aussi difficile; il faut convenir qu'il est du nombre de ceux

Qui pour leur coup d'essai veulent des coups de maître.

Florimond, le héros de la pièce, arrive à Paris avec son valet *Crispin*, dans un hôtel garni, appellé l'*Hôtel de Brest*; il vient en effet de cette

ville où il a laissé brusquement un contrat prêt à signer, & une maîtresse, nommée *Leonore*, qu'il étoit sur le point d'épouser; il a quitté aussi le service, quoiqu'il en conserve encore l'uniforme; c'est par ce double trait d'inconstance qu'il ouvre la scène.

Le hasard lui fait rencontrer, dans le même hôtel, une certaine angloise, nommée *Eliante*, qu'il avoit aimée à Brest, & déjà presqu'oubliée: son amour se réveille; il fait à cette *Eliante* les plus vives protestations de fidélité, & dîne avec elle: il sort après dîné, & revient déjà mécontent du fracas de Paris dont il étoit enchanté en arrivant. Il chasse son valet *Crispin*, dont la figure, l'habillement & l'assiduité toujours uniforme, l'ennuyent & l'excèdent: resté seul, il prend des livres pour se désennuyer: il ouvre un *la Bruyère*, tombe sur le caractère de l'homme inégal, & dit après l'avoir lu:

Où donc a-t-il trouvé ce caractère là.

De la prose il passe aux vers, & trouvant sous sa main un *Boileau*, il

lit quelques vers d'une satyre où le poëte peint avec énergie l'inconstance de l'homme.

Aujourd'hui dans un casque & demain dans un froc.

Il ne va pas plus loin, il blâme le genre satyrique pour lequel il s'étoit déclaré avant la lecture, & son dépit s'étend jusques sur les vers en général. Il y a dans *le Joueur* de *Ricoboni* le père, canevas italien en trois actes, une scène où *le Joueur* se fait apporter un livre par *Arlequin*, & ce livre est précisément la comédie du *Joueur* de *Regnard*. A peine *le Joueur* a-t-il lu le titre qu'il jette le livre de colère, & s'emporte contre l'insolence des Auteurs qui osent mettre sur la scène des hommes aussi estimables qu'un joueur. En supposant que M. *Collin* connoissoit le canevas italien, l'idée lui appartiendroit toujours par la manière dont il l'a mise en œuvre.

Dolban, oncle de *Florimond*, vient lui faire de tendres reproches de n'avoir pas pris un logement chez lui; cet oncle, l'honnête homme de

la pièce & chargé d'en exposer la morale, représente vivement à son neveu les dangers de l'inconstance.

D'un oncle, d'un ami, je remplis le devoir.
Tu te perds, Florimond, sans t'en appercevoir.
Espères-tu, dis-moi, t'avancer dans le monde,
Toi, qu'on a toujours vu d'une humeur vagabonde,
Effleurer chaque état, qui changes pour changer,
Qui n'es dans chacun d'eux, qu'un simple passager?
Digne emploi des talens qu'en toi le ciel fit naître!
Avec tant de moyens de te faire connoître,
Tu seras donc connu par ta légéreté?
Ah! si tu ne fais rien pour la société,
A l'estime publique il ne faut plus prétendre.
Tremble, & vois à quel sort tu dois enfin t'attendre.
A force de courir, toujours plus loin du but,

Et bientôt de l'état
Désœuvré, las de t
inhabile,
De tes concitoyens
Tu sentiras l'ennui m
Si l'affreux désespoir

Cette tirade su
justifier l'Auteur
lui a fait de ne p
moral. Reproche
dé ; car tout ou
renfermer quelqu'
est quod facimus
(Phèdre.)

Enchanté d'ap
mond est amoureu
Dolban le croit
d'aller demander
cette angloise, m
cle négocie, le
passion aussi vive
la sœur de son a
tour dans son hô
propose plusieurs
toujours le dern
plus ; sur ces en
rive avec un no

vous voir, au milieu d'un
au,
Philis, bergère du hameau.
ORIMOND.
j'étois fait pour y paſſer ma
tivateur, que je te porte envie!
toujours pur, ainſi que tes
innocens partagent tes loiſirs.
rir le jour, & renaître l'aurore;
chaque pas, voit la nature
tre,
eſt belle, ſage, & tes enfans
breux...
eſt plus qu'aux champs que l'on
être heureux.

rras eſt d'apprendre ce chan-
à l'oncle & à *Eliante*. *Flori-*
donne bien quelque ſoup-
ngloiſe, en fuyant bruſque-
ſqu'elle arrive ſur la ſcène;
ſoupçon eſt détruit à l'inſ-
e, par l'oncle qui vient lui
main de ſon neveu: elle fait

Et bientôt de l'état, mépriſable rebut,
Déſœuvré, las de tout, comme à tous inutile,
De tes concitoyens ſpectateur inutile,
Tu ſentiras l'ennui miner tes triſtes jours,
Si l'affreux déſeſpoir n'en abrege le cours.

Cette tirade ſuffiroit ſeule pour juſtifier l'Auteur du reproche qu'on lui a fait de ne point offrir de but moral. Reproche grave s'il étoit fondé ; car tout ouvrage d'eſprit doit renfermer quelqu'inſtruction. *Niſi utile eſt quod facimus, ſtulta eſt gloria.* (Phèdre.)

Enchanté d'apprendre que *Florimond* eſt amoureux d'*Eliante*, le bon *Dolban* le croit fixé, & s'empreſſe d'aller demander pour lui la main de cette angloiſe ; mais pendant que l'oncle négocie, le neveu conçoit une paſſion auſſi vive que ſoudaine pour la ſœur de ſon ami *Valmont*. De retour dans ſon hôtel garni, l'hôte lui propoſe pluſieurs domeſtiques, & c'eſt toujours le dernier qui lui plaît le plus ; ſur ces entrefaites *Criſpin* arrive avec un nouveau couſtume ; il

a

a quitté la cape, la ceinture, les bottines, il a pris l'habit d'un valet-de-chambre & l'accent d'un gascon. *Florimond* s'y trompe d'abord, & après l'avoir reconnu, il lui sçait si bon gré du stratagême & déguisement qu'il le reprend à son service. Cette scène est très-gaie & très-piquante.

L'Inconstant fait confidence à *Crispin* de sa nouvelle passion pour la sœur de *Valmont*, & d'une partie de campagne qu'il doit faire avec elle; il s'en promet le plus heureux succès pour ses amours.

Pendant quinze grands jours je m'en vais donc la voir,
L'entendre, lui parler, enfin vivre auprès d'elle.
J'espere; Je l'avoue, amant discret, fidele,
Faire agréer mes soins, mon hommage, mes vœux,
Et peut-être obtenir quelques touchans aveux.
Je crois qu'à la campagne on est encore plus tendre,

Que d'aimer tôt-ou-tard on ne peut s'y défendre.
Bois, prés, fleurs, d'un ruisseau les aimables détours,
Et ce peuple d'oiseaux qui chantent leurs amours,
Tout, le charme puissant de la nature entière,
Pénetre, amollit l'ame & l'ame la plus fière.
Quand on aime une fois, rien ne distrait d'aimer :
On est tout à l'objet qui nous a su charmer.
On ne se quitte plus, comme deux tourterelles....
(Car à chaque pas, là vous trouvez des modèles,)
Promenades, travaux, plaisirs, tout est commun,
Et tout deux.... mais que dis-je ? alors on n'est plus qu'un.

CRISPIN.

Vous voilà tout rempli de votre amour champêtre !
Et quelque jour, Monsieur, assis au pied d'un hêtre,

Je m'attends à vous voir, au milieu d'un troupeau,
Soupirer pour Philis, bergère du hameau.

FLORIMOND.

Tu ris, mais j'étois fait pour y passer ma vie.
Heureux cultivateur, que je te porte envie!
Ton air est toujours pur, ainsi que tes plaisirs,
Mille jeux innocens partagent tes loisirs.
Tu vois mourir le jour, & renaître l'aurore;
Ton œil à chaque pas, voit la nature éclorre,
Ta femme est belle, sage, & tes enfans nombreux...
Non, ce n'est plus qu'aux champs que l'on peut être heureux.

L'embarras est d'apprendre ce changement à l'oncle & à *Eliante*. *Florimond* en donne bien quelque soupçon à l'angloise, en fuyant brusquement lorsqu'elle arrive sur la scène; mais ce soupçon est détruit à l'instant même, par l'oncle qui vient lui offrir la main de son neveu: elle fait

une réponſe favorable ; & le négociateur au comble de ſes vœux, s'empreſſe d'annoncer à ſon neveu ſon bonheur ; mais il ſe fâche tout de bon, quand il voit que ſa nouvelle eſt froidement reçue, & qu'il n'eſt plus queſtion d'*Eliante*. La ſcène où *Florimond* avoue lui-même à l'Angloiſe ſon infidélité, eſt déſagréable pour le fonds, elle fait cependant plaiſir & devient comique par l'embarras d'un pareil aveu, embarras que l'Acteur rend avec tant de naturel & de vérité qu'on ne peut s'empêcher de rire ; mais la femme délaiſſée joue néceſſairement un triſte rôle.

L'oncle revient ſçavoir ſi le neveu perſiſte dans ſon refus, & le trouvant abſolument déterminé, il veut, pour le punir, épouſer *Eliante* à ſa place. *Florimond* prend ce beau projet très-gaiement ; il fait lui-même aſſeoir ſon oncle à ſa table pour écrire ſon tendre poulet, qui n'eſt pas fort bien reçu ; ce qui fait dire à l'*Inconſtant* ce vers comique :

Elle ne veut pas même hélas être ma tante.

L'oncle se retire furieux, & *Florimond* ravi d'en être débarrassé, reçoit une lettre du frère de sa nouvelle maîtresse, qui lui fait perdre absolument l'envie de rire; elle lui apprend que cette maîtresse, à laquelle il vient de sacrifier la tendre *Eliante*, les bonnes graces & la succession de son oncle, est mariée: cette situation est une des plus théâtrales & des plus comiques de la pièce: dans son dépit *Florimond* veut d'abord retourner à Brest épouser *Leonore*; puis il veut s'engager dans un nouvel amour; enfin il se détermine à ne plus aimer.

GRISPIN.

Quoi, tout de bon, Monsieur, vous renoncez aux femmes.

FLORIMOND.

Dis que j'y renonçois, quand mon cœur enchanté,
Adoroit constament une seule beauté,
Quand mes yeux, éblouis par un charme funeste,

Fixés sur une seule, oublioient tout le reste:
Car je faisois alors, injure au sexe entier.
Mais cette erreur, enfin, je prétends l'expier.
Je le déclare donc, je restitue aux belles,
Un cœur qui trop longtems fut aveugle pour elles.
Entr'elles, désormais, je vais le partager,
Le donner, le reprendre, & jamais l'engager.
J'offensois cent beautés, quand je n'en aimois qu'une:
J'en veux adorer mille, & n'en aimer aucune...
Quel jour est-ce?

CRISPIN.

Jeudi.

FLORIMOND.

Bon. Jour de bal; j'y cours.
C'est-là le rendez-vous des jeux & des amours:
C'est-là que je vais voir, parées de tous leurs charmes,
Tant d'objets enchanteurs, de beautés sous les armes.

Je ne pouvois choisir plus belle occasion,
Pour faire au sexe entier ma réparation.

Pour avoir été au bal *Florimond* n'en est pas moins levé le lendemain matin de fort bonne heure; on le voit en robe-de-chambre formant le projet d'un voyage autour du monde.

... Quel plaisir en voyageant l'on goûte!
Toujours nouveaux objets s'offrent sur votre route.
Chaque pas vous présente un spectacle inconnu:
On ne revoit jamais ce qu'on a déja vu.
Une plaine aujourd'hui, demain une montagne,
Le matin une ville, & le soir la campagne.
Ajoute qu'on ne peut s'ennuyer nulle part.
Un lieu vous plaît, on reste: il vous déplaît, on part.
On fait à chaque pas, connoissance nouvelle,
Et, sans regret, bientôt on se sépare d'elle.
Ce qui me plaît sur-tout, c'est qu'on peut tous les jours,
Sans scrupule, former de nouvelles amours.

Dans chaque ville on peut laiſſer une maîtreſſe.

CRISPIN.

Oui, quand on n'aimeroit en paſſant que l'hôteſſe.
J'en avois une à Rome . . .

FLORIMOND.

Ah! tu me fais penſer :
Que par Rome d'abord nous allons commencer.

CRISPIN.

Tant mieux. Je reverrai la belle Roſalie.

FLORIMOND.

Rome vue, il faudra parcourir l'Italie.
Delà, je paſſe en Suiſſe : alors, il n'eſt qu'un pas,
Juſqu'a Vienne, & j'y cours, puis par les Pays-Bas,
Je gagne la Hollande, & ſuis bien-tôt à Londres.
Je pouſſerai plus loin, & j'oſe te répondre,
Qu'en leurs antres j'irai viſiter les Lapons.
Je rétrograde alors, & grimpant force monts,

Je compte traverser cette vaste Russie,
Et visiter enfin le reste de l'Asie.

Je suis fâché que dans le moment où l'action doit être la plus vive, au milieu du cinquième acte, le théâtre soit encore embarrassé d'*Eliante* & de *Lisette*, qui partent tristement comme deux infantes abandonnées. Du moment qu'elles ont reçu leur congé, elles ne devroient plus reparoître, & *Florimond* sur-tout ne devroit plus revoir *Eliante*. C'est bien assez de lui avoir dit, en termes formels, qu'il ne l'aimoit plus; une pareille déclaration le dispensoit de lui faire ses adieux.

Kerbanton, vieux Capitaine de vaisseau & père de la demoiselle que *Florimond* a laissée à Brest au moment de conclure le mariage, n'est pas un personnage fort intéressant; mais il est utile & même nécessaire à l'action: venu à Paris pour solliciter une pension, il apprend, avec surprise, que son infidele gendre est dans la même hôtellerie; mais attendu le mouvement perpétuel de *Florimond*, le

vieux marin ne peut le joindre qu'au cinquième acte. Il lui fait des reproches assez vifs de son inçartade ; tous deux tirent l'épée ; mais *Kerbanton* est bientôt désarmé : alors *Florimond* lui offre de réparer sa faute, & de s'en retourner avec lui à Brest pour épouser sa fille ; ils s'embrassent, mais à peine le marin est-il sorti que *Florimond* se repent de la parole qu'il a donnée, & pendant qu'il est en proie à la plus cruelle perplexité, *Crispin*, en postillon, vient l'avertir que la voiture est prête.

FLORIMOND.

Elle est prête ?

CRISPIN.

Oui Monsieur. — Hé bien ! qui vous arrête ?

FLORIMOND.

Je pense : d'une part, un hymen éternel ;
De l'autre, voyager toujours ! c'est bien cruel...
Je ne sais pas, mais tout me devient insipide.

Dans le fond de mon cœur... là... je me
sens un vuide.
Je ne vois rien de mieux, dans l'état où je
suis,
Que d'aller dans un cloître enterrer mes
ennuis.

Il sort, & *Crispin* termine la pièce par ces vers.

Belle ressource ! & puis courez, changez
sans cesse
D'état & de pays, d'amis & de maîtresse.
L'ennui, le désespoir tôt ou tard vous
atteint !
C'est ainsi que toujours finit un inconstant.

Les détails dans lesquels je viens d'entrer sur cette agréable pièce confirment le jugement avantageux que j'en avois porté d'après les premières représentations : le rôle de l'*Inconstant* annonce une singulière fécondité d'imagination, une verve vraiment comique, beaucoup de gaieté & de naturel. Toute la pièce est semée de

vers charmans qui ne perdront rien à l'impreſſion. Le dialogue eſt vif, rapide, ingénieux, ſans aucune prétention & toujours juſte, ſi l'Auteur tient tout ce que promet un tel début, il eſt fait pour conſoler *Thalie* & occuper un rang diſtingué parmi nos écrivains dramatiques.

Je ſuis, &c.

LETTRE III.

Pensées sur la Philosophie de l'Incrédulité, ou *Réflexions sur l'esprit & le dessein des Philosophes irréligieux de ce siècle, dédiées à* MONSIEUR, *Frère du Roi, par M. l'Abbé* Lamourette, *Docteur en Théologie; à Paris, chez l'Auteur, rue du Cherche midi, vis-à-vis le Couvent, Maison* N°. 71; *& chez les Libraires de Paris. 1 vol. Prix, 3 liv. broché. Avec cette Epigraphe.*

In novissimis temporibus, discedent quidam a fide, attendentes spiritibus erroris. *I. Thimoth. IV.*

CET ouvrage, en forme de discours, est, Monsieur, un excellent exposé des principes pernicieux de la philosophie moderne. Les présenter tels qu'ils sont, dépouillés de cette

enveloppe qui en dérobe à beaucoup d'esprits les funestes conséquences, c'est les avoir déjà détruits: Perverse dans son origine & dans ses vues, destructive & séditieuse, nulle dans les ressources qu'elle prétend substituer à celles de la foi, jamais d'accord avec elle-même, licentieuse à l'excès dans ses écrits, injuste & indécente dans les calomnies dont elle s'efforce de noircir la religion, soufflant enfin de toutes parts l'esprit de révolte & les germes de la corruption publique, tels sont les caractères qui distinguent l'incrédulité philosophique, caractères très-bien saisis & développés par M. l'Abbé *Lamourette*.

A la solidité du raisonnement, ces discours joignent de la variété dans les détails. Tantôt l'Auteur réunit, sous un point de vue piquant propre à les faire ressortir davantage, les axiomes exécrables répandus dans les livres des incrédules, & dont voici quelques échantillons : *la loi n'est rien, si ce n'est pas un glaive qui se promène indistinctement sur toutes les têtes, & qui abbat tout ce qui s'élève au-dessus du plan*

horisontal par lequel il se meut. . . . .

Fléaux du genre humain, illustres tyrans de vos semblables, hommes qui n'en avez que le titre, Rois, Princes, Monarques, Empereurs, Chefs, Souverains, vous tous enfin qui, en vous élevant au-dessus de vos semblables, avez perdu les idées d'égalité, d'équité, de sociabilité, de vérité, je vous assigne au Tribunal de la raison; écoutez: si ce globe malheureux a été votre proie, ce n'est point à la sagesse de vos prédécesseurs, ni aux vertus des premiers humains que vous en êtes redevables, c'est à la stupidité, à la crainte, à la barbarie, à la perfidie & à la superstition: voilà vos titres. &c. &c.

L'homme ne se doit qu'à lui-même, il est son Dieu. Il peut & doit employer ses facultés à la destruction de toute force qui veut l'assujettir. Il n'y a ni vérité, ni principe, ni devoir, qui ne soient subordonnés à son intérêt; & la nature l'arme elle-même contre le ciel & la terre, contre les autels & les trônes, s'il y rencontre des puissances qui lui disputent son domaine suprême sur ses actions.

Tantôt, ce ſont des ſcènes gaies ou touchantes. L'entretien d'un jeune provincial avec le philoſophe *Dyoniſio*, le vénérable de la loge, grand deſſinateur de la ſcience univerſelle, vieux métaphyſicien, auteur apocalyptique de quantité de commentaires ſur *la nature* & ſur *la morale*, renferme un fond de plaiſanterie très-propre à faire ſentir tout le ridicule & tout le vuide des modernes ſyſtêmes.

Mais rien ne ſçauroit peut-être en donner une plus juſte idée que la parabole ſuivante.

» Le royaume de l'incrédulité eſt » ſemblable à une horde d'hommes » ſinguliers & baroques, qui n'ont » pas de demeures fixes, & qui ont » une horreur naturelle des habita- » tions où le reſte des hommes ſe » tient à couvert des injures de l'air. » Quoiqu'ils ne puiſſent ſe ſouffrir » les uns les autres, ils déſirent avec » une égale ardeur de faire adopter » à tous leurs mœurs & leur façon » de vivre. Ils voudroient pouvoir » renverſer tous les édifices & brû-

» ler toutes les cités. Ils ont pour
» maxime qu'il faut fuir tout ce qui
» borne la vue, & généralemet tous
» ce qui circonſcrit l'homme dans des
» limites ; qu'il eſt fait, comme tous
» les autres animaux, pour être l'ha-
» bitant de tout l'univers, le poſſeſ-
» ſeur de la nature entière, & ap-
» pellé, comme eux, à ſe dilater dans
» l'immenſité de l'eſpace. L'un d'eux
» s'approcha un jour d'un citoyen
» qui s'occupoit à étançonner les
» murs de ſon domicile, & lui tint
» ce langage : » homme téméraire !
» ſavez-vous bien ce que vous faites ;
» lorſque vous vous enfermez dans
» cette priſon, & que vous oſez vous
» endormir ſous ces maſſes épouvan-
» tables qui peuvent à tout moment
» s'écrouler ſur votre tête ? A quoi
» a-t-il tenu que vous & vos enfans
» n'ayez déjà été un exemple terrible
» des malheurs réſervés à tous les eſ-
» claves aveugles du préjugé & de
» la coutume ? Et lorſque toutes les
» précautions de votre prudence ſe-
» ront épuiſées pour donner de la con-
» ſiſtance à tout ce perfide aſſemblage,

» pourrez-vous bien compter sur la » ſtabilité d'un équilibre qu'un ſouffle » peut détruire ?... O voûte riante » des cieux ! on n'a ni crainte, ni » incertitude ſous ton azur étincelant ; » & tandis que les inſenſés s'enſeve- » liſſent dans des antres où tout les » inquiète & les menace, nous jouiſ- » ſons, ſans trouble & à tous les » inſtans, de la richeſſe & de la ma- » gnificence de ton grand ſpectacle... » A ces mots notre citadin, frappé » de cette image, abandonne ſon tra- » vail, renonce à la maiſon de ſes » pères, & prend ſon eſſor vers les » les champs & les deſerts. Le voilà » tantôt errant ſur des montagnes » eſcarpées, tantôt s'enfonçant dans » d'épaiſſes forêts, ou parcourant de » vaſtes & profondes ſolitudes..... » Bientôt la faim cruelle dévore ſes » entrailles ; il chancelle, il dépérit, » il tombe ; & ſon corps étendu au » pied d'un ſaule devient la pâture » des bêtes ſauvages ».

Après avoir fait connoître la philoſophie de l'incrédulité, M. l'Abbé *Lamourette* ſe propoſe de montrer dans

un autre ouvrage la philosophie de la foi. Le mérite de ce premier essai est un sûr garant du mérite du second.

Je suis, &c.

COMÉDIE FRANÇOISE.

Il faut rendre justice, Monsieur, aux Comédiens françois. Jamais ils n'ont montré plus de zèle & d'activité. Dans le temps où ils cessent à peine de donner le *Mariage secret*, dans la chaleur même des représentations de l'*Inconstant*, non contens d'avoir remis au théâtre *Guillaume Tell*, ils prennent soin de tirer de l'oubli & presque du néant une comédie de *Destouches*, peu connue. Peut-être après tout, les Auteurs des pièces que l'on joue actuellement aimeroient-ils autant qu'on les laissât régner paisiblement, & qu'on ne partageât point ainsi l'attention du public entre leurs ouvrages & ceux des anciens qu'on ressuscite ainsi. Mais

enfin l'on doit toujours tenir compte aux Comédiens de leurs efforts. Ils ont donc donné, Mardi 27 Juin, la première représentation de *l'Obſtacle imprévu*, comédie *de Deſtouches*, en 5 actes, en proſe, remiſe au théâtre. Cette pièce n'eſt pas dans le genre des autres pièces de *Deſtouches*; & l'on n'auroit jamais ſoupçonné que celui qui l'a faite, fut l'auteur du *Glorieux*. Les valets y jouent un rôle conſidérable. Il y a ſur tout un certain *Paſquin*, qui eſt bien le plus effronté coquin que l'on ait jamais mis ſur la ſcène, ſans excepter ceux de *Renard*. Il traite ſon maître, & l'oncle de ſon maître, à peu près comme *Figaro* traite le Comte d'*Almaviva*. Ce n'eſt pas tout. Ils ſont deux. *Criſpin* y figure auſſi d'une autre manière. *Nerine* eſt une autre *Hélène* etre ces deux héros, héros eſt le mot propre. Ils ſe battent; l'un pour ſa femme, l'autre pour ſa maîtreſſe, & il faut le dire, ce duel eſt infiniment plaiſant. Cela tient ſans doute au jeu piquant, à la pantomime originale de MM. *Dugazon* & *Dazincourt*. Mais tout ce que je vous dis

là ne vous donne pas une idée bien juste de la pièce. Hé bien, je vais en peu de mots tâcher de vous débrouiller tout cela: *Valère* eſt ſur le point d'épouſer *Angelique*, fille de Madame la Comteſſe de la *Pepiniere*; toutes deux ſont à Paris pour conclurre ce mariage. Mais ce *Valere* eſt un libertin, qui, dégoûté d'*Angelique*, a tourné tous ſes vœux du côté d'une autre jeune perſonne, nommée *Julie*, qui demeure dans la même maiſon. La Comteſſe eſt furieuſe. Le père de *Valere* ne l'eſt pas moins, mais par une autre raiſon; c'eſt qu'il aime *Julie*. *Julie* ne les aime pas plus l'un que l'autre. Son cœur eſt tout entier à *Leandre* qu'elle n'a point oublié, même après une abſence & un ſilence de trois ans. Comme elle dépend du père de *Valere*, elle feint d'être ſenſible aux hommages du fils, afin de le brouiller avec ſon père & de gagner par là du temps. Cependant *Leandre* arrive: il eſt en deuil. De qui? L'auroit-on cru? De ſa femme. *Julie* d'abord très-piquée, ſe conſole, en apprenant que cette femme avoit

78 ans quand il l'épouſa. Mais voici bien un autre incident. Cette épouſe octogénaire ſe trouve être la mère de *Julie*, & elle ne peut épouſer ſon beau-père. Heureuſement il vient preſqu'à la fin de la pièce un prétendu oncle de *Julie*, qui ſe trouve enſuite être ſon père, ce qui fait que *Julie* n'eſt plus la fille de cette vieille femme, & peut épouſer *Leandre*. Elle l'épouſe en effet, & *Valere* n'épouſe pas même *Angelique* qui lui a rendu ſa parole. Toute cette intrigue eſt bien longue, bien froide; les nombreux incidens, les reconnoiſſances ne parviendroient pas à l'échauffer, ſans les plaiſanteries des deux valets qui ſont ſouvent très-piquantes. Les regrets de *Criſpin* qui trouve *Nerine* mariée, ſon duel avec *Paſquin*, le recit maladroit qu'il fait du nouvel incident qui met *Julie* & *Leandre* en état de s'épouſer, tout cela eſt de la plus grande gaieté. Mais on ne peut applaudir à pluſieurs plaiſanteries de mauvais goût; il y en a auſſi de bien acres, & qui ſont preſque révoltantes. C'eſt une choſe à remarquer, que *Deſtouches*, qui a la

réputation d'un auteur grave & décent, se soit permis des choses que *Renard* même n'auroit pas osé hasarder. On a déjà fait cette réflexion à propos de quelques autres pièces du même auteur ; ici sur-tout, il y a des réflexions d'une dureté, d'une indécence, sur un veuvage anticipé, sur la longevité d'une vieille femme ; les pères & les maîtres y sont traités comme des valets. En honneur, on ne peut pas dire que ce soit là une bonne comédie ; & je crois même que ce n'est pas rendre un service à *Destouches* que de tirer de l'oubli de pareilles pièces. Pour moi, je vous avoue, Monsieur, que je ne vais plus chercher qu'à l'oublier, & qu'en finissant cette lettre, je m'en vais lire le *Glorieux*, pour effacer de ma mémoire *l'Obstacle*, & rendre mon estime à l'Auteur.

Je suis, &c.

COMEDIE ITALIENNE.

ENCORE une pièce nouvelle au Théâtre Italien ; sans préjudice de *Nina*, qui va toujours son train, & toujours en attendant *Richard cœur-de-Lyon*, digne rival de *Figaro*. Il est vrai que si toutes les pièces nouvelles ne duroient pas plus long temps que *la double Clef, ou Colombine Commissaire*, comédie-parade, donnée pour la première & peut être la dernière fois, le Lundi 26 Juin, on ne feroit pas mal d'en donner chaque jour une nouvelle. Celle-ci a été mal reçue, & il paroît que le public n'a pas été tout-à-fait injuste. Ce cadre de *Cassandre* & de *Colombine* est un peu usé. On aime encore à relire, dans le théâtre italien, ces farces comiques, agréables délassemens de nos grands maîtres : mais la scène a changé, & l'on a renvoyé ces parades aux treteaux d'où on les avoit tirés. Vous ferais-je l'analyse de cette nouveauté ? Ce n'est peut-être pas la peine. Il s'agit

s'agit d'une double clef, à l'aide de laquelle *Colombine* ouvre à *Leandre* & à *Pierrot* son valet. *Cassandre*, qui ne soupçonne point ce *duplicata*, & qui a donné un rendez-vous la nuit à des ouvriers, introduit les deux amans qu'il prend pour ses ouvriers; c'est peu d'avoir reçu les deux amans, il conduit lui-même hors de sa maison *Isabelle* & *Colombine*, qu'il prend encore pour ses ouvriers. Enfin tout se découvre; un Commissaire est appellé; mais ce Commissaire est *Colombine*, qui, à l'imitation du *Leandre* des *Plaideurs*, fait signer à *Cassandre* un mariage au lieu d'un procès-verbal. Voilà pourquoi, Monsieur, cette pièce a pour titre *la double Clef*, ou *Colombine Commissaire*. Il faut être juste, on a remarqué, à travers les mauvaises plaisanteries qui abondent dans ce trivial sujet, quelques traits dignes d'un autre théâtre; & dans la musique des morceaux dignes d'une autre pièce.

Je suis, &c.

Lettre au Rédacteur de l'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Cherbourg, 26 Juin 1786.

QUOIQUE nous ayons lu, Monsieur, dans le dernier Numero de l'*Année Littéraire*, une relation exacte du voyage de Sa Majesté à Cherbourg, je présume que vous lirez avec plaisir la lettre suivante, écrite avec autant de noblesse & d'énergie que de sentiment, au sujet de la manœuvre employée à submerger les cônes : invention qui immortalisera son auteur. Je m'empresse de vous faire partager la joie publique & l'impression particulière que me fait éprouver, depuis trois jours le plus magnifique & le plus touchant spectacle.

Le Roi n'étant parti d'Harcourt le 22, que très-tard, & ayant ordonné qu'on le menât au plus petit pas partout où le peuple étoit rassemblé, n'arriva à Cherbourg que vers mi-

nuit; nous étions tous d'autant plus fâchés de ce retard que le cône devant être mis à flot le lendemain dès 4 h. du matin, sous peine de perdre la marée & le temps le plus favorable; il ne restoit à Sa Majesté que quelques heures de repos, cependant elle confirma les ordres donnés par M. le Maréchal de Castries. Le Roi témoigna sa satisfaction à tous les Chefs du département & des troupes, parla à tout le monde avec autant de grace que de bonté, & laissa éclater cette joie pure & cette gaité franche qui attirent si bien l'amour & la confiance; il fallut passer la nuit pour être sûr de prevenir le Roi au rivage. Je n'ose entreprendre, Madame, dans cette relation faite à la hâte, de vous expliquer le procédé de la première flottaison du cône à l'aide d'une double ceinture de tonnes que l'on y attache à marée basse, & dont l'effort soulève la machine au coup de la pleine mer; je vous réserve cette démonstration, & je me prépare à répondre à vos questions, aussi justes que pressantes; je me borne à vous

préſenter ce tableau digne d'être tracé par la main de l'hiſtoire, & le pinceau de nos meilleurs Artiſtes. La perſonne du Roi confiée pour la première fois au terrible élément dont elle enchaîne ici les efforts, le calme & le ſilence le plus profond pendant la manœuvre, interrompu tout-à-coup par les cris de *vive le Roi*, au moment où le cône flottant céda aux efforts des pontons, & quitta majeſtueuſement ſon chantier, ajoutés à cela la muſique guerrière, le ſalut royal de toute l'Eſcadre & des forts, & les échos de la rade retentiſſants du bruit de l'artillerie & des acclamations du peuple. Tel eſt le ſpectacle magnifique & impoſant qu'ont éclairé les premiers rayons du ſoleil & les regards de notre jeune Monarque. Après avoir ſuivi avec le plus grand intérêt cette première manœuvre ſi belle & ſi ſagement conduite, le Roi viſita ſon Eſcadre & parcourut toute la ligne du mouillage parallèle à celle des pontons diſpoſés pour la conduite du cône; comme il falloit 5 heures pour le faire flotter juſqu'à la paſſe de l'eſt, où il devoit être im-

mergé. Le Roi employa une partie du temps de cette navigation à inspecter son vaisseau le *Patriote*, sur lequel il a arboré son pavillon royal; il en a suivi tous les détails avec la plus grande précision; il a étonné nos meilleurs Marins par la justesse de ses observations. Tous les termes de l'art naval lui étoient familliers; il reconnoissoit chaque pièce de cette immense machine, & s'en faisoit expliquer les proportions & l'usage. Il a donné des témoignages réitérés de sa satisfaction, & a paru touché des démonstrations de joie de tous les équipages.

La navigation du cône étant à sa fin, Sa Majesté alla se placer sur celui qui terminoit ci-devant la ligne du côté de l'est, & en avant duquel on devoit couler ce dernier; imaginez une terrasse de 60 pieds de diamètre, isle factice conquise sur mer, solide, énorme, que ses flots vaincus n'ont pu ébranler. Voilà le trône qu'on offrit au Roi, & sur lequel Monsieur & Madame la Duchesse de Harcourt eurent l'honneur de recevoir Sa Ma-

jesté. Je ne sais quel style pourroit suffire à peindre de si grands objets ; il faut vous dire comment s'opéra la dernière manœuvre de l'immersion du cône soulagé successivement de ses mobiles appuis par l'effet des couteaux ; il s'enfonça graduellement & prit enfin son assiette horizontale ; le Roi ne négligea pas la plus petite manœuvre & le fit rendre compte de ces admirables procédés par l'ingénieux & savant auteur de ce projet. Un accident arrivé sous les yeux du Roi à la fin de l'opération troubla le plaisir que lui causoit le succès. Un cabestan forcé, ayant lancé les barres dont il étoit armé, deux hommes furent tués & trois blessés. Quelque soin que l'on prit pour cacher dans ce moment au Roi, le sort de ces malheureux, au secours desquels Sa Majesté avoit envoyé M. *Andouillet*, son premier Chirurgien ; il voulut en être instruit & parut vivement affecté de ce funeste évènement.

Après l'immersion du Cône, le Roi se transporta au fort de l'Isle Pélée, qu'il voulut à l'avenir être nommée la

Fort-Royal. Les Ingénieurs qui eurent l'honneur de lui en préſenter le plan, & d'en démontrer l'exécution, ne furent pas moins ſatisfaits que l'avoient été les Officiers de la Marine; Sa Majeſté entra dans tous les détails de conſtruction, aſſigna toutes les défenſes, & approuva ces immenſes & ſuperbes travaux. On eſſaya devant elle les nouveaux affuts de côté, corrigés par M. Meunier & parfaitement adaptés aux Cazemattes. Mais je m'apperçois qu'en me rappellant ce qu'a fait Sa Majeſté pendant cette journée & ſes moindres diſcours, je m'hériſſe des termes de l'art. Quittons ce Fort, qui s'eſt élevé ſi rapidement, & qui tonne déjà pour protéger ce premier mouillage; venez, ſuivons le canot du Roi, qui s'approche du rivage où il eſt appellé par un peuple innombrable. Que ne puis-je vous peindre comme j'ai ſenti cet empreſſement, cette ivreſſe de peuple qui ſe précipitoit dans les flots pour porter à terre le Canot royal, ſa Majeſté ſe mêlant à ſon peuple, & les cris redoublés de *Vive le Roi* ne finiſſant que long-temps après qu'il fut

rentré dans le quartier de M. le Duc d'Harcourt, & qu'il falloit respecter son repos.

Je pense, Madame, que tout mince Officier du Roi que je suis, mon poste, dans ce moment, est bien envié; ce n'est pas une des moindres obligations que j'aie à M. le Maréchal de Castries que celle de m'avoir permis d'être ici son Aide-de-Camp; j'ai bien profité de cette occasion de suivre par tout Sa Majesté, & d'approcher de sa personne. Nous venons de passer une journée aussi mémorable que glorieuse pour la Marine Françoise.

Ce matin, les vents étant au nord-ouest, petite fraîcheur (passez-moi, je vous prie, les termes de marine) toute l'Escadre, excepté le Patriote, a mis à la voile, la seconde & la troisième division commandées par MM. de Charitte & de Soulanges, figurant deux Escadres ennemies ont manœuvré pour se disputer le vent & l'avantage de position; vers midi, Sa Majesté s'est rendue à bord du Patriote, & a ordonné à M. le Comte d'*Albert* d'appareiller afin de pouvoir suivre de

près en pleine mer, les mouvemens des deux Escadres, je ne puis vous dire le plaisir que j'avois de voir le vaisseau du Roi s'éloigner de la rade, & sa personne confiée aux braves gens qui ont versé leur sang pour son service. Nous avons été jusqu'à quatre lieues de la côte, & le pavillon royal a flotté sur l'océan à la vue des Isles Angloises. Le combat simulé des deux Escadres a été vif, & les manœuvres aussi-bien exécutées que le peu de vent que nous avions pouvoit le permettre. Les détails de la navigation ont aussi occupé très-agréablement le Roi, qui, pendant neuf heures, n'a pas quitté une seule fois le pont, se portant dans tous les points du vaisseau, sans vouloir souffrir ni secours ni précaution. Sa Majesté a ordonné vers les 6 heures, à M. d'*Albert* de virer de bord, parce que les vents ayant molli, les courants nous entraînoient; on a fait signal aux Escadres de se rallier pour former la ligne de bataille; le Roi au centre de la ligne; en approchant du mouillage, toute l'armée a viré vent devant par la contre-marche; cette manœuvre

a fait défiler tous les vaisseaux devant le pavillon royal, & ils ont fait le salut des voiles; les vents ayant manqué, Sa Majesté a ordonné de mouiller en dehors de la rade, & elle s'est rendue aux vœux empressés de son peuple, qui, pendant sa navigation, n'a pas quitté le rivage. Je suis sûr que vous partagerez, Madame, notre joie & notre enthousiasme; vous savez que je porte à ceci un double intérêt, par ma reconnoissance & mon affection particulière pour le Ministre, qui recueille ici une plus grande portion de gloire. Je finis cette lettre en vous disant quelques mauvais vers faits à bord du vaisseau le *Patriote*, dont le Roi devoit, disoit-on, changer le nom. Quelque bon François a pensé qu'au contraire le Roi prendroit, à juste titre, le nom de son vaisseau; vous en aimerez la pensée, faites grace à l'expression.

Louis, en montant ce vaisseau,
Le rend le plus fort de sa flote;
Pour le mieux illustrer, donnons à ce Héros,
Ce nom si mérité, Louis le Patriote.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Extrait d'une Lettre du Havre, en date du 30 Juin 1786.

DES détails sur le voyage du Roi & son passage au Havre ; voilà, Monsieur, ce que vous exigez de moi ; mais ce qui n'est pas aussi facile que vous l'imaginez ! Qui oseroit se flater de peindre l'attendrissement, l'enthousiasme, l'yvresse, que la présence de Sa Majesté a fait naître dans le cœur de ses sujets ? d'exprimer l'intérêt touchant, l'affabilité, la bonté bienfaisante d'un Prince dédaignant l'appareil de son rang auguste, & qui sembloit moins être un puissant Monarque, observant les frontières du royaume, qu'un père tendre qui visite ses enfans !

Le Roi étoit attendu ici avec la plus vive impatience. On avoit fait des préparatifs à l'Hôtel de Ville, où *Louis XV* avoit logé ; des pavillons, des tentes étoient dressés sur le passage de Sa Majesté ; une

jolie corvette, commandée par M. le Comte d'*Albert de Rions*, * destinée pour le passage d'Honfleur au Havre, étoit accompagnée de plusieurs canots & autres bâtimens.

En montant sur la Corvette, Sa Majesté dit à M. le Comte *de Rions*, avec une grace qui ajoutoit encore au bienfait; *M. de Rions, je ne monte jamais que sur le vaisseau d'un Lieutenant Général.* Au milieu de la traversée un calme plat retint la petite Escadre, & le Roi fut obligé de descendre dans un canot pour gagner le port.

Ce retard augmentoit les inquiétudes & les alarmes; on savoit que le Roi étoit parti de Caen de très-bonne heure; mais sur les 3 heures & demie M. le Duc de *Beuvron* envoya dire que le Roi alloit arriver. Enfin, vers 4 heures on vit débarquer Sa Majesté, qui parut avec l'air le plus affable, annonçant beaucoup de gaieté, & n'ayant point été incommodée du mal de mer pendant

* Alors Chef d'Escadre.

la traverſée, ni fatiguée d'avoir paſſé onze heures de ſuite ſur l'Eſcadre à Cherbourg.

Les cris de *Vive le Roi* furent répétés de toutes parts par un peuple immenſe, que la préſence de Sa Majeſté avoit attiré de tous les environs. Le Roi fit le tour des quais, des baſſins, & viſita les travaux du port, entouré d'une foule de ſpectateurs, qui, ſe précipitant ſur ſon paſſage, retardoient ſa marche, & faiſoient retentir l'air de cris de joie & d'acclamations. Lorſque les Gardes vouloient écarter la foule qui s'oppoſoient au paſſage de Sa Majeſté; *laiſſez*, diſoit-Elle avec bonté, *laiſſez-les approcher, ce ſont mes enfans*: & des larmes d'attendriſſement couloient de toutes parts. Il étoit près de neuf heures lorſque le Roi ſe retira pour ſouper. Ce fut Madame la Ducheſſe de *Etuvron* qui fit les honneurs avec pluſieurs Dames de la famille d'*Harcourt*; toute la ville étoit illuminée.

Le lendemain 26, après la Meſſe, le Roi fut viſiter la côte d'Ingouville pour jouir du ſuperbe coup-d'œil du

port & de la mer. Sa Majesté s'est beaucoup amusée dans cette promenade, ainsi que dans les jardins de Madame de *Meaux*, veuve d'un négociant très-riche, dont la niéce, jeune & jolie personne, a fait les honneurs.

En descendant d'Ingouville, Sa Majesté a vu lancer un vaisseau qu'elle a nommé *Louis seize;* la manœuvre, qui a beaucoup intéressé le Roi, a parfaitement réussi, quoique la mer fut basse & qu'il fallut rapprocher le vaisseau, parce ce qu'il ne devoit être lancé qu'à midi.

Sur les dix heures Sa Majesté est partie pour Rouen, emportant les regrets de toute la ville, enchantée de l'aménité, de la popularité de ce jeune Monarque, qui a laissé par tout des témoignages de sa bienfaisance; principalement aux Hopitaux, & aux personnes qui, dans cette ville, ont éprouvé l'incendie de l'hiver dernier. A ces traits je vais en ajouter quelques autres qui peignent l'ame sensible & compâtissante de Sa Majesté.

Le jour de son arrivée au Havre,

la Geolière se jette à ses pieds : *Sire, j'ai perdu*, dit-elle, *quatre fils au service de votre Majesté, seroit-ce un titre pour vous demander la grace de trois pauvres déserteurs qui viennent d'être condamnés ?* Le Roi la relève avec bonté, lui accorde sa requête, & lui dit : *Je voudrois que vous me l'eussiez demandée pour quatre au lieu de trois.*

Un jeune Artiste, peu favorisé de la fortune, éperdument épris d'une jeune fille charmante, dont il étoit aimé, ne pouvoit obtenir le consentement du père de sa maîtresse, qui s'opposoit au mariage de sa fille, parce qu'il manquoit à l'amant une somme exigée par le futur beau-père ; le Roi en est instruit, il envoye la somme & fait deux heureux ; les cœurs sensibles sauront apprécier ce bienfait.

En allant à Cherbourg, Sa Majesté s'arrête à Houdan pour prendre des chevaux de postes ; la femme du Chirurgien du lieu perce la foule, se jete aux pieds du Roi, & s'écrie qu'elle mourra contente. Le Roi s'empresse de la relever ; dans les transports de sa joie

cette femme embraſſe le Monarque, qui, touché de ce témoignage naïf d'amour & de tendreſſe, l'embraſſe à ſon tour, & le peuple applaudit avec des tranſports d'allégreſſe. *Deſirez-vous quelque choſe de moi?* dit Sa Majeſté à cette femme émue de la faveur qu'elle venoit de recevoir : *non, Sire, je ne deſire plus rien, mais une femme honnête, mère de douze enfans, pauvre & eſtimée* de tout le monde..... Je vous entends, dit le Roi *en l'interrompant, qu'elle ſe trouve à Vernon avec un mémoire & je n'oublirai point votre recommendation.*

C'eſt ainſi que le Roi s'eſt montré pendant ſon voyage; qu'il a reçu l'hommage de ſes ſujets, & laiſſé dans tous les cœurs un ſouvenir que le temps n'effacera jamais.

Je ſuis, &c.

LETTRE IV.

Projet nouveau sur la manière de faire utilement au France le commerce des Grains ; par M. Bourdon-Desplanches, *ancien premier Commis dans les Finances ; avec cette Epigraphe tirée du Pſéaume 131 :* Pauperes ejus ſaturabo panibus. *A Bruxelles, & ſe trouve à Paris, chez la veuve* Eſprit, *au Palais Royal, ſous le veſtibule du grand eſcalier.*

LE patriotiſme a dicté cette brochure. C'eſt l'ouvrage d'un bon citoyen, qui, après avoir ſervi l'État pendant une partie de ſa vie, rend encore ſa retraite utile, & s'occupe toujours de la gloire du Prince & du bonheur des peuples.

Cet ouvrage eſt diviſé en deux parties. La première a pour objet le

commerce des grains : la seconde, l'établissement d'un impôt unique, qui soulage les sujets sans diminuer les revenus du Souverain.

Assurer au cultivateur le débit de ses grains, du pain au peuple, à l'état un bénéfice sans danger, tel est le triple vœu de l'auteur, qui, nouveau *Joseph*, se propose de prévenir à jamais la stérilité. Il trouve tous ces avantages dans l'exportation des grains chez l'étranger ; non une exportation libre & indéfinie, permise à toutes sortes de personnes, mais une qui soit soumise à des règles & confiée à une compagnie : de plusieurs conditions qu'il voudroit imposer à cette compagnie, & qu'il seroit trop long de détailler, la principale seroit de vendre & d'acheter du bled, au poids & argent comptant, à tous les laboureurs ou cultivateurs qui en auroient besoin, ou qui en auroient de trop. Il fixe le prix, le nombre des dépôts, &c. Un fond de 96 millions semble à l'Auteur une avance suffisante.

Dans la seconde partie, il propose

de substituer à cette multitude d'impôts, dont la perception est difficile & n'enrichit qu'un petit nombre de particuliers, un impôt unique, sçavoir sur les grains. Il craint que cette proposition ne révolte d'abord, & il prend toutes les précautions possibles pour prévenir le mécontentement général. Il se borne à 2 livres 10 sols sur chaque quintal de bled, lequel seroit payé par la compagnie pour les bleds exportés, & par les meuniers pour le bled qu'ils moudroient. Le produit de cet impôt, à raison de trente millions de bled froment, seroit de cent quatre-vingt millions : le seigle & l'orge en produiroient trente-neuf ; total, 219,000,000.

Or, d'après le calcul de M. *Necker*, les impositions réunies ne procurent, net au Roi qu'une somme de . . . . . 148,590,000.

donc il y auroit encore, en supposant neuf millions de frais de régie, un bénéfice de . . . . . 64,000,000.

En tems de guerre, on augmenteroit l'impôt de vingt-cinq ſols par quintal, ce qui donneroit un revenu extraordinaire de 110 millions par an, qui pourroit aider à fournir aux dépenſes de la guerre : l'Auteur obſerve qu'il faudroit une adminiſtration particulière à ce ſujet ; & finit par commenter & refuter quelques obſervations de M. *Necker*, relatives à ces objets. Il pouſſe même l'attention juſqu'à rédiger en forme d'édit ſon projet. Je ne m'expliquerai point, Monſieur, ſur les avantages & les inconvénients de ce projet : il me ſuffit de vous en avoir rendu compte, & de répéter qu'il annonce un patriote & un bon citoyen.

Je ſuis, &c.

la Vie & les Mémoires de Pilatre du Rosier, *écrits par lui-même, & publiés par Mr. ***. A Paris, chez l'Editeur, rue St. Martin, en face de celle du Cimetiere, maison d'un Maître en Pharmacie ;* Knapen & *Fils, Libraires-Imprimeurs, rue St. André-des-Arts, en face du Pont St. Michel ;* Belin, *rue Saint Jacques ;* Bailly, *Barriere des Sergens ;* Cuchet, *rue & hôtel Serpente ;* & Leſclapart, *rue du Roule*, N°. 11.

LE nom ſeul de *Pilatre du Roſier* éveille dans l'ame deux ſentiments, l'admiration & la pitié. Plus d'un homme, paſſionné pour les ſciences, leur a conſacré ſa vie & ſacrifié ſa fortune ; & à ce titre, celui dont je vous annonce l'hiſtoire, ne ſeroit qu'un ſavant, intéreſſant à la vérité, mais ordinaire. Mais le titre de pre-

mier navigateur aérien le rendra immortel. On n'oubliera point que le premier il osa s'élever dans les airs. Cette intrépidité l'associe à la gloire de *Mongolfier*, & si celui-ci fut l'inventeur de cette découverte au moins très étonnante, *Pilâtre* osa le premier le mettre en pratique.... Hélas! les larmes m'en viennent aux yeux: il fut la première victime. Il n'y a donc dans cette histoire que deux traits frappans: sa première ascension, & sa mort tragique. Le reste n'a rien de remarquable. On y voit, comme dans la vie des savans, comme dans les éloges de *Fontenelle*, un jeune homme sans fortune, dévoré d'un goût secret pour les sciences, long-temps obscur, soutenu par une femme solide, peu à peu connu, & monté au comble de la célébrité, grace à la découverte des ballons... Mais pardon, ce mot me rappelle tout de suite sa catastrophe. On y revient toujours. Je ne puis cependant me refuser au plaisir de vous citer la fin de cette histoire: elle fait tout à la fois honneur au héros & à l'historien.

» Si nous considérons ce que fut
» M. *Pilatre*, nous verrons en lui
» un courage héroïque, une ame
» énergique, aimante, une victime
» de l'honneur; il aima mieux périr
» que d'être soupçonné de lâcheté!
» Bon fils, frère tendre, ami loyal,
» tous les devoirs étoient chers à
» son cœur. Il aima trop la gloire,
» a-t-on dit; ah peut on être fran-
» çois & ne pas l'aimer! Que ses
» ennemis, s'il lui en reste encore,
» élèvent la voix & disent ce qu'ils
» ont fait pour le public, pour les
» leurs! Quels sont leurs travaux?
» Quel est leur ouvrage? En est il
» qui, à vingt huit ans, ait recueilli
» autant de lauriers & vaincu de si
» nombreuses difficultés? Il préféroit
» le faste de la science à la profon-
» deur des recherches, ont-ils ré-
» pété: il étoit ce que l'élite de la
» nation l'obligeoit d'être, c'est à-
» dire, aussi aimable que sçavant,
» aussi spirituel que profond, aussi
» galant qu'intrépide; & voila l'homme
» qui devoit parvenir à la célébrité,
» dont l'existence devoit être marquée

» par l'une des grandes époques qui » doit briller dans les faſtes des ſcien» ces, & étonner les races futures.

L'autre moitié de ce volume contient des Mémoires compoſés par *Pilatre du Roſier*, ſur la couleur *prune de Monſieur*, ſur les *Bougies phoſphoriques*, ſur les *Gaz*, ſur l'*Electricité*, ſur le *Mephitiſme*, & autres objets, tous mémoires qui, en annonçant un goût décidé pour la phyſique, promettoient un ſavant diſtingué, ſi... je ne puis achever; cette mort affreuſe me revient toujours à la mémoire & me dégoûteroit des ballons, de la phyſique & des ſciences.

Je ſuis, &c.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE V.

Essai sur le Fluide electrique, considéré comme agent universel, par feu Mr. le Comte de Tressan, *Lieutenant Général des Armées du Roi, Commandant des Ville, Comté de Bilche & Lorraine allemande, Commandeur des Ordres de S. Lazare & Mont-Carmel, l'un des Quarante de l'Académie Françoise, & Membre des Académies Royales des Sciences de Paris, Londres, Edimbourg, Berlin, Nancy.*

Rouen, Caën, Montpellier, &c. &c. à Paris, Chez Buiſſon, *rue des Poitevins*, N°. 13. 2 *vol.* in-8°.

L'ETERNELLE uniformité des mouvemens des corps céleſtes, & l'invariabilité répandue ſous le voile qui nous dérobe, en grande partie, le myſtère de la transformation des êtres, ont fait penſer que la nature n'avoit qu'une loi méchanique, & peut-être, malgré la diſſemblance infiniment variée des formes, qu'une matière première, ſimple, élémentaire, dont elle compoſoit ſes ouvrages.

Delà ſont partis la plûpart des philoſophes anciens pour eſſayer de perſuader, les uns qu'ils trouvoient dans l'eau le caractère de la ſubſtance élémentaire; les autres, qu'à l'air appartenoit le grand privilège d'être regardé comme la baſe unique & néceſſaire des corps & des cieux.

Anaxagore admettoit avec l'air & l'eau, une ſubſtance dont les molécules, pour être plus ſimples, étoient infinies; & *Xenophanes* ajoutoit la

terre & le feu aux élémens, l'air & le feu admis séparément par *Anaximène* & par *Thalés*.

L'air, le feu, la terre & l'eau ne parurent être que des corps déjà très-composés, à *Démocrite* & au Fondateur de l'école épicurienne. Ils inventèrent donc les atômes, insécables, informes, impalpables à aucun de nos sens, semés & tourmentés avant la formation des corps dans le tumulte & la nuit du chaos. Le mouvement & le hasard en tirèrent le parti assez avantageux de l'ensemble de l'univers.

Les homéomeries, ou les atômes figurés parurent nécessaires à d'autres pour donner la raison des formes, comme si une figure de singe n'avoit pu résulter que de plusieurs milliers de petits singes amoncelés par le hasard les uns sur les autres.

Les Naturalistes & les Chymistes modernes ont aussi expliqué les cristallisations, en supposant aux molécules composantes, simples, la même figure qu'aux cristaux; mais leur opinion est fondée, puisque la cristallisation paroissoit être un effet de la

l'organiſation animale & végétale, &c. Mais l'Auteur ne doit pas craindre que les vues qu'il annonce avec trop de défiance ne ſubiſſent un jour le ſort des ſyſtêmes que nous venons de retracer à la mémoire. Il a ſur ceux qui l'ont précédé, premièrement, cet avantage, que l'exiſtence du fluide électrique eſt irrévocablement conſtatée; ſecondement, que la plupart des aſſertions, dont on auroit pu conteſter la vérité en 1747, ſont devenues inconteſtables par les expériences nouvelles; & qu'enfin ſon ouvrage porte ſi ſouvent le caractère de la vérité, qu'il ſemble n'avoir donné carrière à ſon imagination, que pour remuer dans ſa main les fils ſans nombre qui embraſſent ſon ſyſtême, & pour multiplier les faits ſur leſquels il eſt fondé.

D'abord l'exiſtence du fluide électrique n'eſt point douteuſe. Nous le raſſemblons autour des corps, nous comprimons, nous dilatons, nous laiſſons écouler l'atmoſphère qu'il y forme, nous le tranſportons d'un corps à un autre, nous le touchons comme

le ſouffle d'un vent frais. Ce fluide n'eſt donc pas un être de raiſon comme les atômes ou la matière ſubtile.

Entre le fluide magnétique, le feu, la lumière, les aurores boréales, les émanations phoſphoriques, &c., & l'électricité, il eſt des reſſemblances frappantes pour un philoſophe; un coup de tonnerre ou d'électricité communique la vertu magnétique, les aurores boréales, regardées de tout temps comme des effluences magnétiques, agitent l'aiguille d'une bouſſole comme le feroit le fluide électrique, ou la préſence d'un aiman agité; ſes jets reſſemblent d'ailleurs aux jets de l'électricité dans le vuide. L'électricité frappe nos yeux comme la lumière, elle développe l'organiſation animale & végétale; comme la lumière & le feu, elle embraſſe les combuſtibles comme le feu.

D'après ces obſervations & beaucoup d'expériences, M. de *Treſſan* ſe laiſſe aller à la concluſion très-plauſible que le feu, la lumière, la cauſe de la vertu magnétique, les aurores boréales ne ſont que le fluide

électrique ſous de légères modifications qui altèrent quelques-unes de ſes propriétés.

La carrière devient plus difficile à parcourir, à meſure que l'Auteur y pénètre : le ſpectacle des Cieux ſe découvre devant lui. *Newton* avoit reconnu que la tendance de la matière vers la matière, en raiſon directe des maſſes & inverſe des quarrés des diſtances, étoit une loi générale de la nature, & que les mouvements des corps céleſtes, & les perturbations de ces mouvemens, & les oſcillations de certains corps, telles que la libration de la lune, la mutation de l'axe de la terre, &c., ceſſeroient d'avoir lieu, ſi cette loi ceſſoit d'être la loi générale méchanique de l'univers.

M. de *Treſan* prouve que l'énergie du fluide électrique diminue en s'éloignant du ſoleil, dans la raiſon inverſe du quarré des diſtances Le fluide électrique ſe propage dans la ſolidité d'un cône ; il diminue donc de denſité comme la ſurface des ſections circulaires du cône augmente, c'eſt-à-

dire, comme augmentent les quarrés des distances au sommet du cône. L'action du fluide électrique suit la densité ; elle diminue donc aussi dans la raison inverse du quarré des distances. Cela posé, voici comment l'univers s'explique.

Le soleil & les étoiles fixes, essentiellement électriques par eux-mêmes & toujours électrisés, envoyent sphériquement autour d'eux une atmosphère d'électricité dont la densité & l'activité diminuent comme le quarré des distances augmente. Ces athmosphères ne se pénètrent point, elles se pressent, se compriment mutuellement & établissent l'équilibre solaire, si j'ose ainsi m'exprimer, dans l'espace infini qui embrasse les soleils. On aura l'idée de ces athmosphères & de leur répulsion mutuelle, & du soleil placé au centre de chaque athmosphère, si l'on se rappelle l'expérience de plusieurs boules de liège suspendues par des fils liés ensemble, qui s'écartent les unes des autres, & restent dans cet état d'éloignement dès qu'elles sont électrisées.

L'athmoſphère d'un ſoleil eſt ſon empire ; il exerce ſa vertu élaſtique ſur les plantes, les comètes & les lunes par ſon athmoſphère qui les embraſſe. Il les électriſe ſans ceſſe par communication. Une plante, une comète eſt-elle entraînée loin du ſoleil, vers ſon aphelie, cet aſtre perd de ſon athmoſphère électrique, il eſt rappellé pour ſe recharger, il redeſcend au périhélie, & ſe retire enſuite, parce que ſon athmoſphère électrique, devenue plus conſidérable, preſſe l'athmoſphère plus que l'équilibre ne l'exige.

L'empire qu'exerce le ſoleil ſur les plantes & les comètes, une plante l'exerce ſur les lunes ; & de plus, les athmoſphères des plantes & des comètes ſe pénétrant reciproquement, chacun de ces aſtres exerce ſur tous les autres une puiſſance qui les dérange dans leurs mouvemens elliptiques autour du ſoleil, & même dans leurs mouvemens de relation. Delà le mouvement des nœuds de l'aphelie, le changement d'inclinai-

ſon, la préciſion des équinoxes, &c.

Les marées s'expliquent par la lune. Cet aſtre, moins électriſé que la terre, voit les eaux de l'océan ſans ceſſe ſe diriger vers ſon centre pour lui porter le fluide électrique, & rétablir l'équilibre. C'eſt ainſi que l'eau contenue dans un vaſe électriſé, ſe ſoulève à l'approche d'un corps non électrifé.

C'eſt à l'électricité qu'on doit l'organiſation de la matière ; c'eſt elle qui lance dans les vaiſſeaux capillaires des plantes & des animaux, les ſucs propres à la nutrition. C'eſt elle qui les diviſe, les déchire, les transforme dans l'amande en un eſpèce de lait ſolide, deſtiné à la nourriture du petit amandier.

L'air athomſphérique eſt pour les animaux & les végétaux, le réſervoir où ils puiſent l'électricité par la reſpiration. L'air, dit M. de *Treſſan*, auſſi bien que le feu matériel & l'eau, n'eſt que le fluide électrique combiné à des molécules terreſtres ſans activité. Dans la combinaiſon de ces deux rincipes, chaque molécule terreſtre

ſe revet en outre d'une athmoſphère très-élaſtique, qui repouſſe les molécules voiſines, & donne à la maſſe athmoſphérique aërienne, le reſſort dont elle eſt douée.

Les animaux & les végétaux enlevent-ils le fluide électrique par la reſpiration? L'air a moins de reſſort & moins de volume; il ſe fait de l'air fixe; le même phénoméne a lieu dans la combuſtion.

L'électricité s'échappe-t-elle de l'air par l'humidité, comme dans les jours de pluie? Le reſſort eſt encore diminué, l'air peſe moins, & le baromètre deſcend.

Si l'électricité joue un ſi grand rôle dans toute la nature, il ne faut pas s'étonner qu'elle puiſſe être appliquée avec ſuccès dans beaucoup de maladies, ſur-tout dans celles où les cauſes ſont la torpeur, le défaut d'activité, le défaut de fluidité dans les liqueurs: M. de *Tréſan* rapporte l'hiſtoire d'un enfant noué que l'électricité a guéri dans ſes mains; cet exemple & les expériences nombreuſes des plus

grands médecins de nos jours, doivent encourager les autres à ne pas négliger d'entrer dans une carrière qui eſt à peine ouverte.

Une courte analyſe ne nous permet pas de rapporter les expériences nombreuſes par leſquelles Mr. de *Treſſan* prouve ſes opinions. C'eſt dans l'ouvrage même qu'il faut puiſer les détails intéreſſans dont il eſt rempli. On ſeroit étonné d'y voir autant d'érudition réunie aux agrémens du ſtyle & à l'étendue du ſujet, ſi l'Auteur n'avoit depuis long temps fixé l'opinion publique ſur ſes talens.

Je ſuis, &c.

LETTRE VI.

MEMOIRES d'Anne de Gonzagues, *Princeſſe Palatine. A Londres, & ſe trouve à Paris, chez la Veuve* Valade, *Imprimeur-Libraire, rue des Noyers. Prix, 3 liv. broché.*

L'Editeur, ou pour mieux dire, Monſieur, l'Auteur de ces Mémoires ſe trouvoit, dit-il, à portée, il y a quelques années, de l'Abbaye de ***, & il fit connoiſſance avec l'Abbeſſe, femme de beaucoup d'eſprit & d'une grande piété. Elle lui montra des lettres originales de *Paſcal*, de *Racine*, & de Madame de *Nemours*. Elle lui dit qu'elle avoit un manuſcrit qu'on croyoit être de la Princeſſe Palatine. Le nom d'une perſonne auſſi célèbre par ſon eſprit, fit déſirer vivement à l'Auteur d'en avoir communication. Il eut beaucoup de peine

à le lire, tant il étoit mal écrit. Il y trouva beaucoup de lacunes, des endroits rayés, & des pages ou supprimées, ou égarées. L'Abbesse consentit à lui en faire présent; mais à condition que tant qu'elle vivroit ce manuscrit ne verroit jamais le jour. L'Auteur a tenu sa parole; il a attendu que cette personne respectable ne fut plus, pour publier l'ouvrage; & fidele à ses engagemens, il s'abstient de citer la personne de qui il le tient.

Vous voyez que la connoissance que l'Auteur a faite avec cette dame, a été pour lui un vrai trésor. Il est malheureux qu'il n'ait pas songé à se procurer les lettres de *Pascal*, de *Racine*, & de Madame de *Nemours*, comme il s'est procuré ces mémoires. Ne les auroit-il donc pas jugées aussi intéressantes que ce dernier ouvrage? De tels noms cependant sembloient assez faits pour piquer la curiosité du public. Mais peut-être a-t-il eu de bonnes raisons pour laisser ces manuscrits dans leur première obscurité.

Tout le monde connoît la Princesse

Palatine, & l'oraison funèbre que le grand *Bossuet* a composée en son honneur, ne laisse rien à désirer sur l'idée qu'on peut se former de ses vertus, de son talent & de son caractère. On ne connoît pas moins les évènemens de la regence de la Reine *Anne*; les divers ressorts & les intrigues de ce temps de trouble & de vertige, & les principaux personnages qui ont joué un rôle distingué dans ces scènes aussi bisarres que surprenantes. Il suffit pour cela de lire les mémoires du Cardinal de *Retz*.

L'Auteur cependant a cru *que l'ouvrage d'une personne illustre, qui a inspiré la plûpart des révolutions, conduit avec habileté les intrigues les plus compliquées, doit jetter un nouveau jour sur le caractère, les motifs & les actions de ceux qui ont eu part aux révolutions. L'impartialité*, d'ailleurs, *qui regne dans ces mémoires, & la sincérité qui caractérise la Princesse Palatine, les rendent encore plus précieux.*

Il ne manque plus maintenant qu'une chose à ces mémoires, pour faire croire qu'ils ont été réellement écrits

par la Princeſſe à qui on les attribue. C'eſt la tournure des phraſes & la nature des expreſſions, c'eſt, en un mot, le ſtyle. Notre langue, comme vous ſavez, a ſubi, depuis deux cent ans, pluſieurs révolutions. Simple, naïve, du temps d'*Amyot*, en cherchant à s'élever ſous la fin du règne de *Louis XIII*, elle eſt devenue pénible, embarraſſée dans ſa marche, & ſurchargée de phraſes incidentes, qui, en contribuant à l'harmonie, ôtoient quelque choſe à la clarté & & à la préciſion. Sous *Louis XIV* elle a paru dans tout ſon éclat, & avec tout le charme des plus belles formes. Noble & élevée ſans enflure, brillante ſans fard, ſimple avec dignité, claire & harmonieuſe tout à la fois, elle ſut joindre, comme la langue latine au ſiècle d'*Auguſte*, à la beauté & à la grace des tours, la délicateſſe & l'élégance des expreſſions. La philoſophie qui a gâté tant de choſes dans notre ſiècle, qui a corrompu les cœurs, dépravé les eſprits, banni le vrai goût & confondu tous les genres, a opéré auſſi une

révolution frappante dans le langage. En devenant plus concis, il a perdu de sa noblesse. En affectant de donner tout à la pensée, il est tombé dans la sécheresse & l'aridité ; des tours guindés, des métaphores abstraites ; des expressions scientifiques ont pris la place du nombre, de l'élégance & de l'harmonie. Nous avons actuellement une foule de tournures, de mots inconnus il y a cent ans, & tels discours, couronnés & applaudis, dont *Boileau* & *Racine*, s'ils paroissoient aujourd'hui parmi nous, n'entendroient pas la moitié.

Vous imaginerez-vous maintenant que des Mémoires écrits avec toute la prétention du style moderne, où l'on trouve à chaque page des phrases d'une fabrique toute nouvelle, aient été composés par *Anne de Gonzague* elle-même, qui vivoit du temps de *Richelieu* & du Cardinal de *Retz* ? Tout ce que l'on peut croire, c'est que l'Auteur les a refondus entièrement, & qu'il a mis lui-même, sur ce fonds antique, le vernis du jour. Je pourrois vous citer plusieurs tour-

nures qui ne laiſſeroient aucun doute ſur ce que j'avance. LE BESOIN *de confidence* RAPPROCHA *encore une fois ma ſœur de moi. L'envie de plaire n'étoit plus auſſi vive, auſſi générale chez elle, depuis que ſon cœur avoit un* OBJET *d'affection. Retiré à Sedan, il étoit le* CENTRE *des intrigues & des entrepriſes contre le pouvoir & même la vie du Cardinal, &c. &c.* mais des morceaux entiers rendront encore la choſe plus ſenſible.

Croyez-vous qu'on écrivit ainſi il y a cent trente ans.

» Je reviens au TEMPS où je parus » à la Cour; elle étoit fort triſte; » le Cardinal étoit le maître de la » France & l'arbitre de l'Europe. » Tout plioit devant lui; la renom- » mée de ſes talens, jointe à une au- » torité ſans bornes, LE RENDOIENT » UN OBJET DE CULTE. On a vu » des Princes étrangers ne lui pas » diſputer le rang qu'ils refuſoient » à MONSIEUR, & dire qu'ils cé- » doient, non au Cardinal, non au » premier Miniſtre, mais au plus » grand homme de l'Europe. Etoit-ce

» la crainte qui CHERCHOIT A SE » CACHER SOUS l'admiration ? Cela » peut être ; mais il eſt beau de four- » nir un pareil prétexte.

Je le demande, ce ſtyle vif & lé- ger, l'ortographe ſeule du mot *tems*, qu'on écrivoit alors conſtamment *temps*, n'annoncent-ils pas bien plu- tôt un auteur du dix-huitième ſiècle, qu'un écrivain du milieu du dix- ſeptième ſiècle ?

Au reſte, ſi la vérité perd quelque choſe à ce calcul, le plaiſir n'y perd rien. Ces prétendus Mémoires d'*Anne de Gonzague* ſont agréables à lire. On y trouve quelques détails inté- reſſans, des portraits bien deſſinés, & malgré les lacunes factices, un tableau bien ſuivi, bien animé des ſcènes dont la Cour & la ville étoient alors le théâtre. On voudroit peut- être plus d'action que de portraits. Mais alors l'Auteur n'eût fait que tra- duire le Cardinal de *Retz* ; il a mieux aimé nous donner, pour ainſi dire, le réſultat de ſes mémoires. Qui ne reconnoît à ces traits la manière de notre ſiècle ?

L'auteur passe en revue tous les personnages qui ont joué un rôle dans les intrigues du temps, & s'amuse à les peindre les uns après les autres. La plûpart sont très-bien saisis. Le Cardinal *Mazarin*, Madame de *Chevreuse*, Mr. *le Prince*, Madame de *Longueville*, *le Coadjuteur*, *Mademoiselle*, *Monsieur*, quelques Membres du Parlement; tels sont les caractères qui frappent & dominent le plus dans cette galerie.

L'amour & l'intrigue étoient les deux passions favorites de Madame de *Chevreuse*. » Elle voyoit à tel point » l'amour & la galanterie dans toutes » les affaires, comme le premier ref- » sort, qu'elle me disoit un jour, » en voyant le Général des Capu- » cins: *je parie que s'il nous racon- » toit sa vie, on trouveroit que l'amour » & les femmes, de près ou de loin, » ont contribué à son élévation.*

Pour *Mademoiselle*, » glorieuse com- » me une bourgeoise parvenue, in- » discrete par vanité, légère dans ses » attachemens, sans suite dans ses » projets, elle *avoit* supérieurement

» le don de vouloir, de désirer & » d'agir à contre-tems.

» Madame de *Longueville*, belle, » jeune, spirituelle..... son foible » sur-tout étoit de passer pour avoir » de l'esprit, & les artifices les plus » contraires à la bonne foi lui plai- » soient, dès qu'ils servoient à don- » ner l'opinion de son habileté.

Quant au *Coadjuteur*, un seul trait va vous le peindre : *il auroit pu professer les conjurations.*

» Mr. *le Prince*, que sa naissance » & sa réputation mettoient au-dessus » de tous, dédaignoit le rôle de chef » de parti ; il avoit plus d'amour » pour la gloire que d'ambition rai- » sonnée, il n'avoit fait que passer » en quelque sorte de l'assujettissement » de l'enfance au commandement des » armées & aux triomphes. Habitué » à être obéi dans les camps, à n'y » voir que des hommes soumis & » enthousiasmés de ses talens, il étoit » peu fait aux ménagemens : la viva- » cité de son génie lui rendoit insup- » portables les lenteurs nécessaires à la » préparation des grandes affaires ; il

» s'irritoit des obſtacles, & ſembloit » vouloir tout ravir de force vive... » Supérieur à *Henri de Guiſe*, par le » génie & les talens, il manquoit de » cet art de captiver les eſprits, de » cette popularité qui a fait tous les » ſuccès du *Balafré*.... Mr. *le Prince* » prétendoit à l'admiration des hom- » mes, & *le Balafré* à la domination.

Dans le nombre des anecdotes particulières à *Anne de Gonzagues*, en voici une aſſez plaiſante. Cette Princeſſe étoit en couche. C'étoit au plus fort des troubles & des négociations. Madame de *Rhodes*, dont l'ardeur pour l'intrigue étoit inépuiſable, voulant avoir un entretien avec elle à l'inſçu du Garde des Sceaux, vint la trouver un ſoir, déguiſée en Auguſtin. » Pour me parler plus à » ſon aiſe & plus bas, elle ſe mit à » genoux auprès de mon lit. Une de » mes femmes, abſente de l'hôtel de- » puis quelques heures & qui venoit » de rentrer, s'imagina que j'avois » ſonné, & s'empreſſa d'entrer dans » ma chambre. L'attitude de Madame » de *Rhodes*, & des paroles pronon-

» cées à voix basse, & qu'elle n'en-
» tendit pas, frappèrent son imagi-
» tion. Elle crut avoir entendu ré-
» citer les prières des agonisans, &
» se mit à fondre en larmes & à crier.
» L'alarme fut bientôt parmi mes do-
» mestiques. Mademoiselle d'*Averjean*,
» fille fort dévote, entra la première,
» & frappée de la même terreur, se
» jetta à genoux & se mit à réciter
» des prières. Bientôt après mes fem-
» mes, mes gentilshommes, mes
» pages, remplirent ma chambre de
» gémissemens. Madame de *Rhodes*
» étoit prête à se trouver mal d'in-
» quiétude & de crainte d'être re-
» connue; elle se cachoit sous
» mes rideaux, & mettoit son mou-
» choir sur son visage. Malgré l'em-
» barras où j'étois, je ne pouvois
» m'empêcher de rire aux éclats:
» quand je voulus parler, il me fut
» impossible de me faire entendre;
» on croyoit que les ris, qui inter-
» rompoient mes paroles, étoient
» l'effet du transport & des convul-
» sions, & les sanglots redoublèrent.
» Enfin, j'appellai un homme de con-
» fiance,

» fance, & je parvins, non ſans » peine, à lui perſuader que je me » portois fort bien, & que le reli- » gieux qu'il voyoit auprès de mon » lit, avoit deſiré me parler en par- » ticulier pour une reſtitution conſi- » dérable. Je lui ordonnai de le recon- » duire juſqu'à un carroſſe de louage, » où il étoit attendu par un frère » qui l'avoit accompagné, & qui » étoit l'amant favoriſé de Madame » de *Rhodes*. Comme il étoit preſque » nuit, elle ſortit ſans être recon- » nue, ſon mouchoir toujours ſur la » bouche.

Je n'étendrai pas davantage mes citations. Ce que j'ai mis ſous vos yeux, doit aſſez vous prouver, Monſieur, le mérite de l'ouvrage & le déguiſement de l'Auteur.

Je ſuis, &c.

COMÉDIE FRANÇOISE.

Les Comédiens François ont donné Mardi onze de ce mois, la première repréſentation de *Virginie*, tragédie. Ce ſujet avoit déjà été traité par *Campiſtron*. Mais il faut l'avouer, il étoit encore à traiter. On ne retrouvoit point, dans la pièce de *Campiſtron*, ce fier & ſenſible *Icilius*, cet intéreſſant *Virginius*, en un mot, cette force tragique & vraiment romaine: l'Abbé *Vertot*, dans ſon recit, eſt plus tragique que *Campiſtron*, celui-ci n'a pas même montré *Virginius*, *Virginius* le perſonnage le plus eſſentiel: *Appius* même, le terrible *Appius* n'étoit qu'un héros de roman, ſe plaignant des rigueurs de ſa maîtreſſe. Un Auteur, qui deſire reſter inconnu, a oſé traiter ce ſujet, ſéduiſant d'abord, mais en effet très-ingrat & très-difficile. Car enfin, on ne peut ſe diſſimuler qu'il a beaucoup de rapport avec *Iphigenie*: *Plautie* doit par-

ler comme *Clytemneſtre* : & les juſtes plaintes d'*Icilius* ne peuvent manquer de rappeller à tous momens celles d'*Achille*. Auſſi l'Auteur n'a pas toujours évité cet écueil, & ſa *Plautie* reſſemble bien à *Clytemneſtre* ; il eſt vrai que ce rôle, qui dans les deux premiers actes promettoit de la chaleur, de la ſenſibilité, devient preſque un rôle muet dans les trois derniers. C'étoit un malheur preſque inévitable : mais il ne falloit pas promettre trop. Quoi qu'il en ſoit, la tragédie dont je vous rends compte commence noblement : une ſcène entre *Valerius* & *Icilius* expoſe très-bien l'état des affaires ; *Virginie* paroît : ſes diſcours ſont ſimples & doux comme ſa perſonne : les deux amans s'entretiennent de leur union prochaine : *Plautie*, mère de *Virginie*, vient les avertir qu'on les attend au temple pour faire un ſacrifice, & les y envoye devant elle. On ne ſait trop pourquoi elle ne les accompagne pas ; ou plutôt on voit bien que c'eſt pour recevoir, ſur la ſcène, la nouvelle de l'attentat qu'on a exercé contre ſa fille. Aux

premiers mots d'enlevement, d'eſclave, elle court, elle vole au ſecours de ſa fille, ce qui eſt fort théâtral & finit bien le premier acte, & tient le public en ſuſpens au deuxième acte, *Icilius* raconte, d'une maniére très-énergique & avec beaucoup de chaleur & de préciſion, cet affreux évènement: les douces plaintes de la fille, les éclats de la mère, ſoutiennent juſques là fort bien l'intérêt du ſujet. *Appius* feint toujours de vouloir être juſte. Mais *Icilius* commence à le démêler, & veut qu'on attende pour prononcer le retour de *Virginius*. *Appius* y conſent & envoye un courier au camp; mais c'eſt avec l'ordre de les retenir. Heureuſement *Icilius* le prévient, & a fait preſſer *Virginius* d'accourir. Les deux femmes reſtent dans la maiſon d'*Appius*. Mais *Icilius* veille ſur elles. Le troiſième acte ne dément point les deux précédens. *Icilius* ſur-tout y joue un rôle intéreſſant. La ſcène qu'il a avec *Appius* eſt d'une grande beauté. Il eſt vrai qu'elle eſt jouée ſupérieurement par le ſieur *Saint-Fal*. On y voit le

crime démasqué, & honteux quand son masque le découvre. Après la belle scène entre *Agamemnon* & *Achille*, il est beau d'avoir encore pu traiter avec succès une entrevue presqu'semblable. En un mot, ces trois premiers actes alloient bien, & je m'attendois que *Virginius*, en paroissant, alloit porter l'intérêt à son comble. J'ai été, Monsieur, un peu trompé dans mon attente. Au quatrième acte *Virginius* arrive. En entrant dans sa maison ; Il voit sa fille évanouie, sa femme éplorée, *Icilius* éperdu. Cette situation est touchante. C'est bien dommage que tout ce quatrième acte se consume en vains discours. *Virginius* devroit agir, comme il agit dans *Vertot*. *Icilius* devroit courir de rue en rue, & intéresser le peuple au sort de *Virginie*. Heureusement la pièce se réchauffe au cinquième acte. Ce cinquième acte ne se passe point au même endroit, car la scène change souvent, & c'est un défaut. *Appius* paroît sur son tribunal que le peuple environne. *Virginius* prépare sa fille à ce qui doit lui arriver ; ceci m'a paru

très-adroit. *Appius* condamne *Virginie* à ſuivre *Clodius*, les Licteurs viennent l'enlever. Alors *Virginius* la poignarde, puis la main armée de ſon poignard, hors de lui, déſeſpéré; il court de rang en rang; c'eſt alors ſeulement que ſon rôle eſt vraiment tragique. Son déſordre, ſes cris, ſes diſcours ſont puiſés dans la nature, & font un très-grand effet. *Valerius* vient de la part du Senat annoncer à *Appius* qu'il eſt déchu du Decemvirat. *Appius* ſe tue. Le public a paru déſapprouver ce dernier trait. On eût mieux aimé le voir renverſé de ſon Tribunal & entraîné hors de la ſcène. Le mot qui finit la pièce eſt beau & ſublime: *qui me paiera*, dit Virginius, *qui me dédommagera du ſang que je viens de verſer?* Valerius répond: *la liberté de Rome.*

Excepté le quatrième acte qui a langui, cette tragédie a été fort bien recue; on a demandé l'auteur à grands cris; & le ſieur *Saint Fal* eſt venu dire qu'on ne le connoiſſoit pas. Le public, au lieu de ſe contenter de cette réponſe, a redoublé ſes cris,

ce qui me ſemble peu honnête & peu raiſonnable. En vérité c'eſt bien aſſez qu'un Auteur dévoue ſon ouvrage, ſans être obligé d'expoſer ſon nom & ſa perſonne. Quoiqu'il en ſoit, ſi cette tragédie eſt d'un jeune homme, que la timidité & la modeſtie rendent diſcret, elle promet beaucoup; ſi elle eſt d'un Auteur plus conſommé, & déja connu par d'autres ouvrages, le rôle d'*Icilius* & la verſification preſque toujours élégante & ſoutenue, ne peuvent que lui faire honneur.

Je ſuis, &c.

LETTRE VII.

Hiſtoire de la Religion, où l'on accorde la philoſophie avec le chriſtianiſme; par M. l'Abbé Yvon, *Chanoine de Coutances. A Paris, chez la Veuve* Valade, *Imprimeur-Libraire, rue des Noyers, vis-à-vis Saint Yves. Deux volumes d'environ 600 pages chacun. Pr. 6 liv. relié; avec cette épigraphe:*

Cum cognoviſſent Deum, non ſicut Deum glorificaverunt, aut gratias egerunt; ſed evanuerunt in cogitationibus ſuis, & obſcuratum eſt inſipiens cor eorum. Dicentes enim ſe eſſe ſapientes, ſtulti facti ſunt. Romanos. C. 1.

CE n'eſt que de nos jours, Monſieur, qu'on s'eſt aviſé de ſéparer la philoſophie de la religion, & qu'on s'eſt imaginé que la vraie ſageſſe con-

fistoit à fouler aux pieds le respect dû à la Divinité. Le but que se propose M. l'Abbé *Yvon* dans cet ouvrage, est de réconcilier ces deux ennemies, qui paroissent depuis longtemps irréconciliables, & de faire voir que la religion n'est autre chose que la philosophie bien entendue.

» Une histoire de la religion, » dit-il, où l'on se proposeroit de » faire contraster les vérités révélées » avec les erreurs humaines, & où, » en montrant d'un côté l'heureuse » influence du christianisme sur les » sociétés civiles, on montreroit de » l'autre les fruits empoisonnés que » l'impiété a produits, seroit sans » doute bien accueillie de ceux qui » nourrissent encore en eux des sen- » timens religieux «.

Tel est à peu près le plan qu'a suivi M. l'Abbé *Yvon*. Il a cru pouvoir mieux remplir son projet, en donnant à son ouvrage la forme historique, que s'il eut pris le ton de dissertateur dogmatique.

Cet ouvrage est divisé en douze époques, où se placent d'elles-mêmes,

dans un ordre naturel, les révolutions arrivées dans le cours des siècles, par rapport à la religion. On y voit quels traits lui ont été portés, & comment elle les a repoussés. Il n'est personne qui ne soit charmé de connoître le genre, & la manière des grands Auteurs que le christianisme a produits ou combattus. En montrant les titres sacrés dans leur source, en les exposant à la lumière la plus pure, s'il ne parvient pas à persuader les incrédules, il est au moins sûr de les convaincre & de les forcer à regarder le Christianisme comme l'ouvrage évident de la sagesse & de la puissance divine.

La première époque nous présente la religion patriarchale, pure dans sa source, mais infectée dans ses ruisseaux, qui sont les diverses religions du paganisme. La seconde, la religion mosaïque, la même que la patriarchale, aux cérémonies légales près, qui lui furent incorporées chez le peuple de Dieu, lorsqu'il vint à subsister en corps de nation. La troisième, la religion payenne prenant

diverſes formes relatives au climat, aux loix, au caractère du gouvernement. La quatrième, JESUS-CHRIST fondateur du chriſtianiſme. La cinquième, le chriſtianiſme établi dans Rome, la métropole de l'univers, juſqu'au règne de *Conſtantin*. La ſixième, le chriſtianiſme ſur le trône des *Céſars*, depuis le règne de *Conſtantin* juſqu'à celui de *Charlemagne*. La ſeptième, le chriſtianiſme déchiré par les héréſies, calomnié par la philoſophie, & reſſerré par le mahométiſme dans ſon ancien domaine. La huitième, le tableau du chriſtianiſme depuis la chûte de l'Empire d'Occident juſqu'à celle de l'Empire d'Orient. La neuvième, la chûte de l'Empire d'Orient & le reflux des lettres en Occident. La dixième, le chriſtianiſme mal réformé par *Luther* & *Calvin*, ces deux patriarches de tant de ſectes oppoſées. La onzième, le tableau du chriſtianiſme, depuis la réforme juſqu'au milieu du ſiècle préſent. Enfin la douzième, la révolution faite dans les eſprits au milieu

du dix-huitième siècle, par rapport à la religion.

Ce plan vaste & magnifique donne à l'Auteur les moyens de parcourir successivement les différentes révolutions que la religion a éprouvées depuis sa fondation, c'est-à-dire, depuis l'origine du monde, de développer la beauté de ses principes, la sublimité de sa morale, & de la montrer triomphante des vains efforts que l'impiété, sous le nom de réforme ou de philosophie, ont faits pour l'anéantir.

De tous les siècles qui ont conjuré contre elle, il n'en est point qui ait déployé plus d'acharnement & de fureur que le nôtre. Physiciens, moralistes, métaphysiciens, tous se sont réunis pour l'ébranler jusques dans ses fondemens; mais armés chacun de systêmes différens, ils ont renouvellé, pour ainsi dire, le miracle de la confusion des langues, & n'ont pas moins été confondus par la diversité & le choc de leurs idées, que par la bizarrerie & l'extravagance de leurs opinions particulières. Jamais d'accord

les uns avec les autres, avec eux-mêmes, plus propres à détruire qu'à édifier, ils n'ont laissé que des traces de ravage & de dévastation; & n'ont rien substitué aux ruines & aux débris dont ils ont voulu couvrir l'univers.

Je regrette que les bornes d'un extrait ne me permettent pas de suivre M. l'Abbé *Yvon* dans les différentes époques qu'il parcourt si glorieusement. Vous le verriez, aussi profond théologien que véritable philosophe, joindre l'autorité de l'écriture à la sagesse de la raison, répandre sur les faits la lumière des témoignages les plus authentiques, saisir & présenter avec ordre & avec clarté la chaîne qui lie les évènemens, & en former un tout & un ensemble imposans; repousser fortement les traits des ennemis de la religion, appuyer ses assertions sur les plus solides fondemens, donner enfin par-tout l'exemple avec le précepte. Vous pourrez vous former une idée du style de l'Auteur par le morceau suivant.

» A quoi devons-nous attribuer

» cette explosion subite d'incrédules
» de toute espèce, dont la France
» se trouve inondée depuis le milieu
» de ce siècle? Au même genre de
» corruption qui avoit affoibli la
» croyance religieuse du paganisme.
» Tel étoit l'état de Rome, lorsque
» *Juvenal* écrivoit que personne ne
» croyoit ni les Dieux, ni l'enfer.
» Les mêmes causes qui ont éteint
» les religions humaines, ont porté
» de nos jours atteinte au christia-
» nisme, obscurci dans plusieurs es-
» prits la divinité de son origine,
» terni la beauté de ses principes,
» & jetté les hommes dans le scep-
» ticisme sur la vérité de ses dogmes,
» & sur la nécessité de sa morale pour
» le bonheur du genre humain.

» Ce que Rome fut autrefois dans
» le déclin de la république, Paris
» l'est aujourd'hui. . . . C'est là qu'une
» philosophie nouvelle a fixé son siège;
» & c'est de là qu'elle envoye ses
» trompeuses leçons par-tout où s'é-
» tend la littérature françoise. . . . .
» Par quelle étrange fatalité est-il
» arrivé que dans le sein des

» mières philosophiques toute reli-
» gion soit éteinte ? O philosophie !
» ô sagesse ! quel crime poursuis-tu
» dans ceux que nous avions cru
» tes disciples chéris ? Ton divin
» flambeau est éteint pour eux. Il
» semble que tu aies répandu sur
» eux un esprit de vertige, & que,
» pour empêcher que l'erreur ne se
» propage, tu les aies livrés au dé-
» lire le plus évident. Des discours
» vagues, ténébreux, sans liaison,
» sans idées, voilà ce qui caractérise
» leurs productions impies. Qu'on ne
» nous vante point les talents du
» génie, les lumières de ceux qui
» donnent le ton parmi les modernes
» philosophes. Les anciens écrivains
» de la Grèce & de Rome, dont
» nous admirons encore aujourd'hui
» les ouvrages, étoient d'étranges
» raisonneurs, lorsqu'ils appliquoient
» leur esprit à la religion. Devons-
» donc être surpris de voir sortir des
» mêmes mains qui profanent la reli-
» gion, des ouvrages estimables sur
» des parties qui lui sont absolument
» étrangères ?

Telle eſt en effet l'inconſéquence d'une foule de gens. La choſe du monde la plus abſurde, avancée par un écrivain célèbre, devient auſſi-tôt à leurs yeux un article de foi, qu'ils ſe feroient un crime de ne pas admettre. Que de ſottiſes, qui euſſent été ſifflées chez d'autres, les noms de *Voltaire*, de *Rouſſeau*, n'ont-ils pas conſacrés.

Je ſuis, &c.

Lettre au Rédacteur de l'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Redon, 26 Juin 1786.

MONSIEUR,

VOUS avez inſéré, dans le N°. 22 de *l'Année Littéraire*, l'extrait d'une lettre dans laquelle M. *Blanchard* rapporte un fait qu'on ne peut s'empêcher de révoquer en doute, d'après l'expoſé de l'auteur même de la lettre. Il s'agit d'un globe de trente pieds

quelques pouces de diamètre, qui, rempli aux trois quarts d'air athmosphérique, *s'est gonflé à vue d'œil* par la dilatation qu'a produit la chaleur du soleil dans le fluide intérieur, & a acquis une telle force d'ascension qu'*il a rompu huit forts cordages destinés à le retenir, arraché des ferrures incrustées dans la muraille, emporté & cassé des poulies, & auroit même enlevé plusieurs ouvriers, qui s'y étoient suspendus, s'ils ne l'eussent abandonné.*

Ne diroit-on pas, en lisant ces détails, que ce globe devoit avoir au moins une force ascensionnelle de huit à dix milliers ? Cependant en faisant le calcul, je trouve qu'il ne déplacoit *tout au plus* que 1390 liv. d'air athmosphérique ; d'où retranchant le poids de l'air qu'il contenoit (975 liv.), & celui de l'enveloppe (222 liv.), il ne reste qu'environ 103 liv. de force d'ascension ; encore même faut il supposer que la chaleur du soleil, qui agissoit si fortement sur l'air contenu dans le globe, ne dilatoit point du tout celui qui

environnoit la même machine; ce qui eſt abſolument impoſſible.

Il eſt fâcheux que nous ne puiſſions pas toujours compter ſur M. *Blanchard*; il eſt vrai qu'il n'étoit pas préſent lorſque le fait s'eſt paſſé, & qu'il a ſans doute été induit en erreur par le rapport infidele des ouvriers. Il y a apparence que le globe, fortement diſtendu par la dilatation du fluide intérieur, aura été mis en pièces par quelque coup de vent impétueux.

Je ſuis avec eſtime,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur, CARNUS, Profeſſeur de Philoſophie, & l'un de vos Abonnés.

Lettre au Rédacteur de L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

MONSIEUR,

J'AI vu avec attendriſſement, dans le N°. 22 de votre Journal, la lettre intéreſſante ſur la fille *Salmon*, & j'ai préſumé que vos lecteurs liroient avec plaiſir l'anecdote ſuivante.

M. *Lecauchois*, ſollicité par les Comédiens François de conduire la jeune *Salmon* à leur ſpectacle, s'y rendit avec elle le huit du mois dernier. On donnoit, ainſi que vous l'avez annoncé, *Roxelane* & *Muſtapha*. Cette bonne fille, qui, pour la première fois de ſa vie, alloit au ſpectacle, éprouva pendant toute la pièce la plus complette illuſion. Inquiète ſur le ſort de *Muſtapha*, lorſqu'au cinquième acte, *Soliman* demande à *Ismin* par quel ordre il a fait enlever la fille de *Thamas*, & ſoulevé le peuple, & que le traître répond, que c'eſt par l'ordre de ſon fils. *Salmon*,

alors vivement agitée, s'écrie : *il ment! il ment !* & ſe retournant vers M. *Lecquchois : ah mon Dieu, Papa.... mais c'eſt un faux témoin.*

Cette naïveté peint à la fois & la candeur de ſon caractère, & la vive impreſſion que lui a laiſſé le ſouvenir de ſes malheurs paſſés.

J. L. &c.

BOUQUET préſenté à Madame la Comteſſe de G.... par l'innocente fillé Salmon.

FELICITÉ, votre Patronne
Eſt à préſent en Paradis.
A pieuſe & ſage perſonne
Eſt accordé ce beau logis.
Sans doute aurez même demeure :
Méritez même appartement :
Mais de long-temps ne vienne l'heure
Qu'occuperez ce logement.
A vos vertus faut récompenſe :
mais ci bas en avons beſoin ;
Et les jours de la bienfaiſance
Ne ſçauroient s'étendre trop loin.

Sont bien menteurs ceux qui soutiennent
Qu'au hameau seul est le bonheur;
Comme moi, qu'en ces lieux ils viennent,
Reconnoîtront bien leur erreur.
Placez parmi les violettes,
La Rose amante de Zéphyr;
Verrez sur toutes ces fleurettes
Son coloris se réfléchir:
Ainsi nos cœurs prennent la teinte
De celui de FELICITÉ;
Et reçoivent la douce empreinte
Du bonheur qu'elle a mérité.
Qu'aisément en ces lieux j'oublie
Des pleurs n'agueres répandus!
Quand FELICITÉ les essuye,
J'en vois mieux briller ses vertus.

Protectrice de l'innocence,
Je n'ai pour payer un bienfait;
Qu'une vive reconnoissance;
Agréez-la; c'est mon Bouquet.

Par un Ami de l'humanité.

TRAIT DE RECONNOISSANCE.

(Affiches de Dijon.)

Dijon, le 28 Juin 1786.

DES circonstances particulières & la modestie ont empêché jusqu'ici de publier, comme il le mérite, un trait rare de sensibilité & de reconnoissance.

M. Devosge, professeur de l'école gratuite de dessein à Dijon, venoit de perdre son fils aîné, jeune homme de grande espérance dans son art. Tous ses élèves, sans qu'aucun ait voulu s'attribuer le mérite particulier d'une idée aussi louable, formèrent le projet d'une pompe funèbre pour Charles Devosge.

Trente-sept élèves, les plus favorisés de la fortune, ouvrirent une souscription ; & sur-le-champ, dans le plus grand secret, sur-tout à l'insçu de M. Devosge, chacun se mit à l'œuvre pour exécuter un monument digne d'eux & de son objet.

L'imagination ne peut se peindre sans le plus vif attendrissement, tous ces jeunes

gens occupés nuit & jour aux détails de ce monument de leurs regrets.

A mesure qu'il avançoit sous leurs mains, de nouveaux souscripteurs s'offrirent aux trente-sept premiers; mais les frais d'église & quelques journées de menuisier, étant la seule dépense qui restât à faire, les offres ne furent point acceptées.

Le 17 Février 1786, tous les élèves, au nombre de deux cent trente, & une assemblée invitée par deux cents billets, se rendirent aux Cordeliers de Dijon, à dix heures & demie du matin.

Au milieu du chœur, superbement drapé & illuminé, s'élevoit de quinze pieds, en gradins, un catafalque surmonté d'une lampe sépulcrale, antique, jettant une grande clarté. Sur le cénotaphe reposoit une urne cinéraire, d'où descendoient des festons & des guirlandes de cyprès naturels, répandus avec goût sur tout le catafalque. Sa partie antérieure offroit le génie éploré de la peinture, éteignant son flambeau. A ses pieds groupoient des trophées de peinture & de sculpture, d'une très-bonne exécution. Au devant de l'au-

tel, à gauche & à droite figuroient deux squelettes de sept pieds de proportion ; plus de trois cents cartouches, variés & analogues au sujet, & le chiffre répété de Charles Devosge, étoient distribués sur le catafalque & sur les tentures funéraires.

Le service fut célébré avec pompe ; & pour l'augmenter, plusieurs musiciens qui s'étoient offerts, de leur propre mouvement, exécutèrent divers morceaux. La décence & le recueillement douloureux de ces jeunes gens, dont plusieurs n'ont pas douze ans, ajoutoient à ce qu'avoit de touchant une pareille cérémonie.

Cette simple exposition des honneurs funebres rendus à Charles Devosge, peint le maître & les élèves.

Ames honnêtes & sensibles, qui entendez souvent l'imprudence ou la méchanceté exagérer la corruption de nos mœurs, pour s'autoriser de l'exemple, n'écoutez que votre énergie, & voyez ce qu'elle peut dans toutes les classes de citoyens.

Signé, DEMONGET.

LETTRE

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE VIII.

Entretiens Socratiques sur la véracité & la fidélité à remplir ses engagemens; ouvrage traduit de l'anglois, de M. Percival; *à Paris, chez J.-B.* Lottin *de St. Germain, Imprimeur-Libriare de la Ville, rue St. André-des-Arcs, Prix, trente sols broché.*

LA bonne foi est la base de la société, & la vérité est le plus précieux bien de l'homme & l'objet le plus intéressant des recherches de l'esprit. La loi qui proscrit le mensonge

& la fausseté, qui veut que nos paroles soient l'expression de nos sentimens, & que nos actions s'accordent avec nos discours, est la loi la plus importante & la plus essentielle à l'humanité. M. *Percival*, en discutant ce point de morale, a donc travaillé pour le bonheur du genre humain.

Il y a des occasions où l'on peut sans crime, où l'on doit même manquer à sa promesse. *Wangtho*, Empereur de la Chine, avoit promis sa fille unique en mariage à *Ousan-Quey*, fils de son mandarin favori. *Ousan-Quey* étoit un jeune homme qui donnoit alors les plus belles espérances & annonçoit les plus heureuses dispositions; mais la perspective de la royauté & les flateries des courtisans corrompirent bientôt son cœur; il devint hautain, insolent & cruel. Les Mandarins portèrent leurs plaintes au pied du trône, & l'Empereur en ayant reconnu la justice, annulla publiquement sa promesse, & bannit *Ousan-Quey* de sa présence.

Mais rien n'est plus héroïque que d'être fidèle à sa parole, lorsque la

passion & l'intérêt personnel nous excitent à la violer. Un cavalier espagnol, après avoir assassiné un gentilhomme maure, s'efforçoit de se dérober par la fuite à la justice qui le poursuivoit vivement. A la faveur d'un détour, il saute, sans être apperçu, par-dessus le mur d'un jardin qui appartenoit à un maure. Le propriétaire s'y promenoit alors, l'espagnol tombe à ses genoux, lui expose sa situation & le conjure de lui sauver la vie. Le maure lui promet généreusement son secours & l'enferme dans un cabinet du jardin, en lui assurant qu'aux approches de la nuit il favoriseroit son évasion. Quelque temps après on apporte chez le maure le corps de son fils assassiné, & aux renseignements qu'on lui donna sur le meurtrier, il vit clairement que c'étoit l'espagnol auquel il avoit procuré un asyle: ce père infortuné se retire dans sa chambre & y reste jusqu'au milieu de la nuit, déchiré tour à-tour par la douleur d'avoir perdu son fils, par le desir de la vengeance & par la honte de manquer à sa promesse; enfin, il

prend son parti ; il se rend au jardin, ouvre la porte du cabinet où l'espagnol étoit renfermé, le conduit à son écurie, lui fait monter son meilleur cheval, & lui dit : le jeune homme que tu as assassiné étoit mon fils, mais tu as ma parole. Pars, je laisse à Dieu le soin de me venger.

Les hommes les plus corrompus, & qui semblent avoir abjuré tout sentiment d'honneur & de justice, ont quelquefois donné des exemples d'une fidélité rare à remplir leurs engagemens. Après la bataille de *Culloden*, en 1745, on promit une récompense de trente mille livres à celui qui découvriroit ou livreroit le jeune *Stuart*, connu sous le nom de Prétendant. Il s'étoit refugié chez deux voleurs de profession qui le protégèrent avec fidélité, volèrent pour le soutenir, & allèrent souvent déguisés à *Inverneſſe*, pour lui acheter des provisions. Longtemps après un de ces brigands, qui avoit resisté à la tentation de gagner trente mille livres, fut pendu pour avoir volé une vache de trente-six livres.

Ce seroit quelquefois un crime de remplir sa promesse, ou de dire la vérité. Il est des mensonges que la vertu avoue, & même qu'elle commande, & l'on doit regarder comme une hyperbole indiscrette le sentiment d'un Père de l'Eglise, qui protestoit qu'il ne voudroit jamais mentir, quand même il seroit sûr de gagner le ciel par ce moyen.

En 1572, après le massacre de la S. *Barthelemi*, *Henri*, Roi de Navarre, fut très-rigoureusement gardé par l'ordre de la Reine mère, *Catherine de Médicis*: mais un jour qu'il chassoit près de Senlis, il saisit une occasion favorable de s'échapper, & s'étant mis à galopper à travers les bois avec un petit nombre d'amis sûrs, entre lesquels étoit le jeune *Rosny*, depuis Duc de *Sully*; il traversa la Seine à Poissy, & se rendit au château d'un gentilhomme protestant. Dès qu'on fut instruit de la fuite du Roi de Navarre, on fit partir, par différens chemins, des troupes de cavaliers pour aller à sa poursuite. Un de ces détachemens s'arrêta aux portes

du château qui servoit d'asyle au Prince fugitif. Le Commandant demande au gentilhomme la permission de chercher *Henri*, & montre un ordre du Roi de lui apporter sa tête & de faire mourir tous ceux qui le suivoient : la résistance eût été inutile, l'obéissance étoit un crime contre les droits de l'hospitalité, de l'amitié & de l'humanité ; en conséquence, le gentilhomme répond au Commandant, sans hésiter & d'un air plein d'assurance ; épargnez-vous, Monsieur, des recherches inutiles. Le Roi de Navarre a passé par ici il y a environ deux heures avec ses amis ; si vous donnez un coup d'éperon à votre cheval, vous le surprendrez avant l'approche de la nuit. Le Commandant & sa troupe, satisfaits de cette réponse, partirent avec la plus grande précipitation ; & quelque temps après, *Henri*, bien déguisé, prit une route différente. C'en étoit fait du meilleur des Princes : si le gentilhomme eut dit la vérité : & quelle vérité pourroit être comparée à un mensonge qui a conservé à la France *Henri IV*.

Voici un autre exemple de mensonge qui paroît héroïque au premier coup d'œil. Un eſclave nègre, qui s'étoit enfui dans les bois pour y jouir de la liberté, à laquelle il avoit un droit naturel, apprend que ſon ancien maître eſt arrêté pour crime capital, & qu'il eſt ſur le point d'être condamné : auſſi-tôt il va ſe préſenter devant les Juges, s'accuſe lui-même d'avoir commis le crime, ſe laiſſe empriſonner, fournit des preuves fauſſes, quoique judiciaires, contre lui même, & il eſt exécuté à la place du maître qu'il chériſſoit. On ne voit d'abord dans cette action qu'un excès de généroſité, d'affection, de reconnoiſſance, & de grandeur d'ame ; mais lorſqu'on l'examine ſans paſſion & ſans enthouſiaſme, on ne peut s'empêcher de la condamner. Un faux témoignage rendu pour ſauver la vie à un coupable, eſt néceſſairement un crime. Les témoignages rendus en juſtice ſont eſſentiels au bon ordre de la ſociété ; & diminuer la confiance générale qu'ils doivent obtenir, introduire dans les Tribunaux le menſonge

& le parjure, c'eſt nuire au bien public ; il importe à la ſûreté des citoyens que les criminels ſubiſſent la peine qu'ils ont méritée, & lorſqu'un innocent, quelques raiſons qu'il puiſſe avoir, employe la fraude pour attirer ſur lui le ſupplice deſtiné à un coupable, il outrage la juſtice, & donne un exemple qui peut encourager le vice.

Il n'eſt pas étonnant que M. l'abbé *Raynal* n'ait pas fait toutes ces réflexions ; on ne peut pas attendre de lui tant de raiſon & de jugement : ſa tête eſt un peu trop exaltée ; auſſi fait-il le plus grand éloge de la généroſité de ce nègre, dans ſon hiſtoire des *Etabliſſemens Européens dans les Indes, &c.*

Il faudroit avoir une morale bien rigide pour ne pas au moins excuſer un menſonge qui ne nuit à perſonne, & qui ſert à ſauver la vie de celui qui l'employe, ou du moins à lui épargner d'horribles tourments. Un Sergent anglois fut pris en Amérique par les ſauvages qui ſe préparèrent à le faire mourir au milieu des plus

cruelles tortures : le Sergent, quoiqu'épouvanté à la vue des supplices qui l'attendoient, conserve cependant assez de présence d'esprit pour imaginer un stratagême ingénieux qui trompa la barbarie de ses bourreaux. Vos préparatifs sont superflus, leur dit-il, car mon corps est invulnérable, & si vous voulez me rendre la liberté, je vous apprendrai par quel admirable secret je suis parvenu à me procurer cet avantage, & pour ne vous laisser aucun doute sur la vérité de mes promesses, je veux que vous en fassiez une expérience sur moi-même ; que votre chef me décharge sur la tête un coup de sabre de toute sa force, vous verrez que le tranchant de cet instrument ne pourra entamer ma peau. A ces mots l'anglois tend le col ; l'indien leve le sabre avec empressement, & ramassant toutes ses forces, lui donne un coup violent, qui, au grand étonnement de l'assemblée, sépara la tête du corps : c'est ainsi que ce pauvre Sergent, au lieu des longes & cruelles tortures dont il étoit menacé, obtint, par son

induſtrie, une mort prompte & preſqu'inſenſible.

La néceſſité peut donc quelquefois rendre la fourberie innocente, lorſque ſauvant la vie à celui qui l'employe, elle ne fait aucun mal à celui qu'elle trompe. Chriſtophe *Colomb* ayant été jetté avec ſa troupe dans une iſle diſtante de plus de trente lieues d'Hiſpaniola, & ſans eſpoir de pouvoir jamais en ſortir, ſe voyoit condamné à terminer ſes jours avec des ſauvages, loin de ſa patrie & de ſes amis; pour comble de malheur les naturels du pays ſe trouvoient fort incommodés d'avoir de pareils penſionnaires, & ne leur apportoient qu'à regret les proviſions néceſſaires à leur ſubſiſtance; ils paroiſſoient même diſpoſés à leur retrancher abſolument les vivres & à les chaſſer de leur iſle. Dans cette extrémité cruelle le génie fertile de *Colomb* imagina un expédient heureux qui changea les diſpoſitions des Indiens: la connoiſſance qu'il avoit de l'aſtronomie, lui apprit qu'il devoit bientôt y avoir une éclypſe totale de lune. La veille du jour où elle

devoit avoir lieu, il assemble les principaux habitans de l'isle, leur reproche vivement leur inhumanité à l'égard des espagnols, & leur annonce qu'ils en seront bientôt punis par le grand Esprit qui demeure dans le ciel : & pour vous prouver son ressentiment, ajouta-t-il, il obscurcira la lune la nuit suivante ; il lui fera prendre une couleur de sang, emblême terrible de la vengeance qui va fondre sur vous : les barbares entendirent d'abord ces menaces avec assez d'indifférence ; mais lorsqu'ils virent la prédiction s'accomplir, la lune perdre par dégrés sa lumière, devenir rouge & sanglante ; frappés de terreur, ils courent à leurs maisons, & en reviennent chargés d'abondantes provisions pour les Espagnols. Ils se jettent aux pieds de *Colomb*, le conjurent de détourner de dessus leur tête la colère du grand Esprit. *Colomb* voyant l'éclypse sur le point de finir, assure que le grand Esprit, touché de leur repentir, veut bien leur pardonner à sa prière ; la lune alors reprend son éclat, la joie renaît dans tous les cœurs, & depuis

ce moment, la table des Eſpagnols fut toujours bien ſervie, & ils furent traités par les naturels du pays comme des favoris de la Divinité.

M. *Percival* trouve trop de fauſſeté dans ce ſtratagême de *Colomb*, il voudroit que ce grand homme eût alarmé les Indiens par ſa prédiction, les eût étonnés par ſon accompliſſement, *ſans annoncer, dans des termes auſſi indiſcrets, la vengeance immédiate du Ciel.* Mais cela n'étoit pas poſſible, & l'accompliſſement de la prédiction ne pouvoit alarmer, étonner les eſprits qu'autant qu'on le croyoit un ſigne de la vengeance celeſte. Quoiqu'il en ſoit, la réflexion ſuivante de l'Auteur n'en eſt pas moins belle ni moins noble. La vérité eſt ſi importante, d'une nature ſi délicate qu'on doit employer toutes les précautions poſſibles pour exténuer ſa violation, lors même qu'on en fait le ſacrifice à des devoirs qui paroiſſent ſuſpendre l'obligation de s'y conformer.

Je regrette qu'un Ecrivain auſſi judicieux que M. *Percival*, n'ait pas examiné ce qu'on doit penſer de ces

fourberies politiques que les Rois & les Législateurs ont souvent employées pour policer les nations & les contenir dans l'obéissance ; de ces fables religieuses, inventées par les payens pour servir de frein aux passions & de sanction à la morale. Est-il permis de tromper les hommes pour les rendre meilleurs & plus heureux ? *Numa* qui fait accroire aux Romains que ses institutions sont le fruit de son commerce avec la nymphe *Egerie* ; *Lycurgue* qui persuade aux Lacédémoniens que ses loix ont été dictées par l'oracle de Delphes, étoient-ils des imposteurs ? Etoient-ils des bienfaiteurs de l'humanité ? Si après la mort de *Numa*, un bel esprit, un prétendu philosophe se fut égayé aux dépens de la nymphe *Egerie*, s'il eût tourné en ridicule les rits, les cérémonies, & les processions de ce bon Roi, auroit-il rendu un grand service à l'état ? Faut-il dire aux hommes la vérité, quand elle ne peut leur être que nuisible ? La vérité peut-elle jamais nuire aux hommes ? Voilà de grandes & d'importantes questions que

je vous propose, Monsieur, sans oser les résoudre.

Quelques philosophes pretendent qu'on n'est point obligé de garder la parole donnée aux traîtres & aux scélérats. Le fameux Vicomte de *Turenne* a prouvé par sa conduite qu'il étoit d'un avis contraire. Il fut attaqué la nuit, près de Paris, par des voleurs qui lui prirent son argent, sa montre & ses bijoux. Parmi ses bagues il y en avoit une dont la valeur intrinsèque étoit peu considérable, mais à laquelle le Vicomte attachoit un prix particulier. Il promit aux voleurs de leur donner cent louis, s'ils vouloient la lui rendre. Ils acceptèrent sa proposition, & l'un d'eux eût la hardiesse d'aller le lendemain chez le Vicomte où il y avoit nombreuse compagnie, & le somma tout bas d'accomplir sa promesse. Le Vicomte aussitôt ordonne qu'on lui délivre la somme de cent louis, & le laisse échapper avant de raconter l'aventure.

Voici un exemple de fidélité rare à l'égard d'un rebelle. *Edouard IV*, Roi d'Angleterre, avoit envoyé Sir

Richard Herbert pour réduire quelques mutins dans la partie septentrionale du pays de Galles. *Herbert* ayant mis le siège devant le château de *Harlech*, le Commandant offrit de se rendre, à condition que Sir *Richard* s'engageroit à *faire tout ce qu'il pourroit pour lui sauver la vie*. *Richard* accepta la condition, & présenta le Commandant au Roi, en priant Sa Majesté de lui pardonner, parce que c'étoit l'espérance de cette grace qui l'avoit déterminé à rendre ce château important qu'il auroit pu défendre: *Edouard*, sans rien promettre, répondit à *Herbert*, que ne lui ayant pas donné le pouvoir de pardonner à ses ennemis, il lui suffisoit de demander la grace du rebelle, & qu'il devoit l'abandonner & le remettre entre les mains de son Souverain; mais *Herbert* repliqua qu'il n'avoit pas encore fait tout ce qu'il pouvoit faire, & en conséquence, il supplia instamment le Roi, ou de remettre le Commandant dans son château & de charger un autre de l'y assiéger, ou bien de prendre sa propre vie au lieu de

celle du Commandant ; le Roi se voyant pressé si vivement, pardonna au rebelle.

Ciceron n'avoit pas tout-à-fait la conscience si délicate, sur tout à l'égard des scélérats ; car dans son fameux *Traité des devoirs de l'homme*, il dit expressément : *si vous n'apportez pas aux Pirates la somme dont vous êtes convenus avec eux pour votre rançon, vous ne commettez point d'injustice, quand même vous vous seriez engagé à payer par serment.* Cicer. de offic. lib. 3. cap. 29.

Des promesses arrachées par la crainte, & qui sont expressément contraires à nos devoirs envers la société, sont nulles par elles-mêmes : c'est ainsi que l'engagement pris avec un voleur de grand chemin, de ne jamais déposer contre lui en justice, n'a aucune force & ne peut pas détruire le droit de la société qui lui est antérieur.

On peut être coupable de mensonge même en disant la vérité, lorsqu'on croit fausse la chose que l'on affirme. *Chian-fu*, Officier des Gardes de

l'Empereur du Japon, aimoit une Dame de la Cour & étoit sur le point de l'épouser, lorsqu'une révolte qui s'éleva dans une isle éloignée de la capitale, le força de quitter la Cour & sa maîtresse pour se rendre à l'armée; la guerre traînoit en longueur, notre amoureux Officier ne pouvant plus résister à son impatience, obtient du Général un congé, & revient à Jeddo; mais dans la crainte que l'Empereur ne lui sçût mauvais gré d'avoir quitté l'armée dans un pareil moment, il se prétendit envoyé par le Général pour annoncer à la Cour un avantage considérable remporté sur l'ennemi, & qui probablement seroit suivi d'une victoire complette. A la faveur de ce mensonge il fut très-bien reçu à la Cour, il se maria avec sa maîtresse, & après avoir passé une semaine dans les plaisirs, il se disposoit à rejoindre l'armée, lorsqu'un exprès vint réellement de la part du Général apporter la nouvelle de l'entière défaite des rebelles. Comme il n'étoit point fait mention dans ses dépêches de l'avis donné précédem-

ment par *Chiau-ſu*, l'Empereur ſoupçonna cet Officier de fourberie ; on l'interroge ; il avoue ſon crime, & quoique le nouvelliſte eût dit vrai ; il n'en fut pas moins condamné à mort : car le menſonge eſt au Japon un crime capital.

Ciceron parle d'un homme qui fit une trêve avec ſon ennemi pour 30 jours, & qui éluda ſa promeſſe en ravageant ſes terres pendant la nuit, ſous prétexte qu'il avoit fait une trêve pour trente jours, mais non pas pour trente nuits : équivoque auſſi criminelle que le menſonge. Mais voici un trait de duplicité auquel tout le monde applaudira.

Un gentilhomme anglois revenant des aſſiſes d'Yorck, fut arrêté en chemin par un voleur auquel il remit une petite bourſe. Celui-ci ne ſe contenta point d'un ſi mince butin, & demanda hardiment la ſomme qu'il ſçavoit que le voyageur avoit reçue & rapportoit avec lui. Le gentilhomme, en affectant une grande frayeur, tira de ſa poche un ſac de cuir, & le donnant au voleur, il lui dit :

prenez ce dont vous avez besoin, mais épargnez ma vie; le voleur saisit avidemment le sac, & s'éloigna transporté de joye, croyant sa fortune faite. Après avoir couru quelque temps par des chemins détournés, il s'arrêta, lorsqu'il se crut en sûreté, pour examiner son trésor; mais il fut bien surpris de ne trouver dans ce sac qu'un grand nombre de pièces de cuivre avec la copie des dernières paroles d'un malfaiteur qui avoit été exécuté la veille pour vol.

L'artifice qu'on employe pour consoler les malheureux n'est point coupable. Lorsqu'un médecin rassure un malade justement alarmé, écarte de ses yeux l'affreux spectacle de la mort, & rassure la nature défaillante par une dose d'espérance, le plus puissant cordial de l'ame, ce n'est point un fourbe, c'est un homme sensible, c'est un ami de l'humanité.

La célèbre *Arria* donna autrefois un exemple héroïque de cette espèce de mensonge qui vaut mieux que la vérité. Pendant que *Pætus*, son mari, étoit dangereusement malade, son fils,

jeune homme d'un rare mérite & d'une grande espérance, fut aussi attaqué d'une maladie violente qui l'emporta en peu de jours : dans l'état où se trouvoit *Pætus*, cette affreuse nouvelle eût été pour lui le coup de la mort. *Arria* fit donc faire secrettement les funérailles du jeune homme, & renfermant sa douleur dans son sein, toutes les fois que le père s'informoit de la santé d'un fils qui lui étoit cher, elle répondoit d'un air gai qu'il avoit bien dormi, qu'il alloit mieux; lorsque ses larmes, trop longtemps retenues, alloient la trahir, elle sortoit pour leur laisser un libre passage, & ne revenoit vers *Pætus* qu'avec un visage serein & une contenance tranquille, se dépouillant en quelque sorte des sentimens d'une mère à la porte de la chambre de son époux.

Les formules de la politesse ordinaire sont des mensonges dans la bouche de la plupart des hommes, mais des mensonges innocens qui ne trompent personne; on sçait ce qu'ils signifient, & on se garde bien de les

prendre trop à la lettre : sans doute la vraie politesse est dans le cœur, mais au défaut des sentimens d'affection & de bienveillance qu'elle inspire, leur apparence même est utile & nécessaire pour adoucir le commerce de la vie. Si chacun ne disoit aux autres que ce qu'il pense d'eux, il n'y auroit plus de société. C'est cette fausseté qui distingue l'homme civilisé du sauvage. Il y a dans le spectateur une lettre fort plaisante, qu'on suppose écrite au Roi de *Bumtam*, par son Ambassadeur nouvellement arrivé à Londres. » A mon arrivée, dit il, une personne me dit » qu'elle seroit enchantée de me rendre un service qui seroit en son » pouvoir. Je la priai de se charger » de mon porte-manteau ; mais au » lieu de satisfaire à ma demande, » elle se mit à rire, & donna ordre » à un autre de le faire. Je logeai la » première semaine chez un homme » qui me supplia de me croire chez » moi & de regarder sa maison comme » la mienne ; en conséquence le lende- » main matin je commençai à abattre

» un des murs afin de coucher en » plein air, & j'emballai quelques- » uns des meubles dont je voulois » te faire préſent; mais ce faux valet » me fit bien vîte dire qu'il ne vou- » loit pas qu'on ſe conduisît ainſi » dans ſa maiſon, &c.

Doit-on dire la vérité à un auteur qui vous conſulte ſur ſon ouvrage, lorſqu'on eſt bien ſûr, en la lui diſant, de ſe faire un ennemi & de ne pas retirer d'autre fruit de ſa ſincérité. On voit que le *Miſantrope*, tout familiariſé qu'il eſt avec les vérités dures, héſite cependant à dire ſon avis ſur le ſonnet d'*Oronte*. M. *Percival* ne réſout pas bien nettement ce cas de conſcience. Que faut-il penſer des écrivains, qui, pour faire briller leur eſprit, ſe jouent de la vérité & regardent les paradoxes les plus abſurdes comme le triomphe de leur éloquence. Sans doute ils pechent contre la première loi de tout écrivain, qui eſt d'éclairer & d'inſtruire; ils pechent auſſi contre la première loi du goût, qui déclare qu'il n'y a rien de beau que le vrai.

» Il y a trente-cinq ans, dit l'Auteur, que l'Académie de Dijon proposa pour sujet du prix la question suivante : *les Sciences ont-elles été plus nuisibles qu'utiles à la société.* M. *Rousseau* concourut pour obtenir le laurier, & soutint la proposition affirmative, vraisemblablement parce qu'elle lui fournissoit une occasion plus favorable de déployer son génie & son talent dans le genre de la persuasion; son discours fut reçu avec les plus grands applaudissements ; mais cet Auteur devint la dupe de sa propre rhétorique, & adopta, comme philosophe, les maximes qu'il avoit soutenues comme Orateur. Ce fut à compter de cette époque que sa réputation, ses paradoxes & ses infortunes commencèrent. Il combattit les idées les plus généralement reçues, avec tout le zèle d'un réformateur, & ses écrits éprouvèrent le sort d'une boulle d'eau qui brille, s'étend & s'évanouit au soleil ; ils furent éblouissans, vuides

» de ſens, & promptement oubliés ». Les écrits de *Rouſſeau* ne ſont pas oubliés, mais ce paſſage prouve du moins que les hommes ſenſés en Angleterre penſent comme nous du trop fameux citoyen de Génève, qui fait en France tant d'enthouſiaſtes.

L'ouvrage de Mr. *Percival* réunit l'agréable à l'utile; cette manière de diſcuter la morale, en appuyant les déciſions d'exemples frappans, eſt la plus inſtructive, la plus intéreſſante, & ſur-tout la plus convenable à l'éducation de la jeuneſſe.

A la Préface de l'Auteur anglois, le traducteur en a joint une autre de ſa compoſition, où il prouve très-bien que la culture des lettres peut s'allier avec les plus grandes affaires & les occupations les plus ſérieuſes; & que des différents genres d'écrire, la traduction eſt ce qu'il a de plus convenable aux hommes à qui les fonctions de leur état laiſſent peu de loiſir. Toute cette préface reſpire l'amour des lettres & le zèle du bien public, & l'Auteur y a ſemé

des

des vues qui paroiſſent très-utiles à la perfection de la ſociété & de la littérature.

Je ſuis, &c.

LETTRE IX.

VIE de Saint Bruno, *Fondateur des Chartreux, avec diverſes Remarques ſur le même Ordre, par le Père de* Trans, *Theatin; à Paris chez Charles-Pierre* Berton, *Libraire, rue Saint Victor, vis-à-vis le Seminaire Saint Nicolas-du-Chardonnet, au Soleil levant. 1785. Avec approbation & privilège du Roi.*

NOUS avions les vies de preſque tous les ſaints Fondateurs des Ordres religieux; celle de Saint *Bruno* nous manquoit: il n'exiſtoit que des vies

abrégées, & toutes incomplettes & fautives. Un savant Religieux, auteur de plusieurs autres excellens ouvrages, rend ce service au public, & nous aimons à tenir cette vie de sa main. Il faut avouer pourtant que la vie du Saint tient peu de place dans le livre, quatre-vingt pages dans un volume de cinq cens : la vie d'un S. Religieux, pleine aux yeux de Dieu, est peu fertile pour un historien. S. *Bruno* étoit de Cologne : de-là la prééminence de la maison d'Allemagne dans l'ordre. Les Prieurs allemands ont seuls le droit d'entrer à cheval dans la cour de la grande Chartreuse. Il vint faire ses études à Rheims, où lui-même remplit avec distinction la place d'écolâtre. Long-temps persécuté par l'Archevêque *Manassés*, il respira enfin à sa mort, & alloit peut-être lui succéder, s'il n'eut pris le parti de la retraite. Il partit avec six compagnons, & alla se présenter à *Hugues*, Evêque de Grenoble en Dauphiné, son ancien élève, qui l'accueillit avec transport, & leur assigna pour demeure un endroit désert &

affreux, appellé Chartouſe ou Chartreuſe : d'où l'ordre a pris ſon nom. Ils y bâtirent des cellules & y vécurent dans la pratique de toutes ſortes d'auſtérités & de vertus. *Urbain II*, Pape, ſe ſouvint de *Bruno*, ſon maître, & l'appella à Rome. Il obéit à regret, & ſes diſciples ſe diſperſèrent pour un temps. Mais il les raſſembla de nouveau. Il ne retourna point en Dauphiné : le Comte *Roger* le fixa dans la Calabre, où il fit à ſon ordre une donation immenſe. *Bruno* n'oublia point pour cela ſes diſciples ; il donna de ſages leçons à *Landwin*, ſon ſucceſſeur, qui l'alla conſulter, & mourut bientôt après chargé d'ans & de vertus.

Après avoir cité divers éloges de St. *Bruno*, l'Auteur diſcute un peu longuement l'apparition de ce ſaint Fondateur ; apparition, l'objet de tant de diſputes, ſur laquelle *Le Sueur* exerça ſon talent avec tant de ſuccès. Il rapporte les ſentiments de part & d'autre ; les pèſe, les balance, cite les différentes verſions, & paroît enfin être de l'avis de ceux

qui regardent cette apparition comme apocryphe.

» On n'honore pas la vie des Saints » par des traits fabuleux ; une saine » critique doit se trouver dans le ré- » cit de leur vie. Il est glorieux à » S. *Bruno* d'avoir renoncé au monde, » comme il l'écrit lui-même, par la » considération des vanités du mon- » de, & le desir des biens éternels. » L'ordre des Chartreux ne doit pas » sa naissance à un spectre sorti de » l'enfer ; une sainte conversation de » Saint *Bruno* avec deux de ses amis » en a été le principe, &c.

Vous serez édifié, Monsieur, des détails de l'Institution de St. *Bruno* ; peu d'ordres se sont moins détachés de leur austérité primitive, & si le temps & les membres, devenus plus nombreux, ont amené quelques adoucissemens, l'esprit de la règle vit encore au milieu de ces pieux solitaires dans toute sa vigueur, & s'est transmis de Généraux en Généraux. On nous en donne ici la liste, avec un cours historique sur chacun d'eux : cet ordre a donné beaucoup de Car-

diaux & d'Evêques, &, ce qui eſt bien plus intéreſſant, beaucoup de Saints. Rien de tout cela n'a échappé au ſçavant Théatin ; mais il ne ſe borne point à des détails hiſtoriques, il entre dans celui des pratiques pieuſes des Chartreux, leurs nourritures, leurs jeûnes, leurs prières, leurs travaux, juſqu'aux exercices des convers, tout eſt décrit avec le plus grand ſoin.

Il eût manqué quelque choſe à cet ouvrage, ſi l'on n'eut rien dit des Religieuſes Chartreuſes. L'origine en eſt incertaine : il n'en exiſte plus que quatre maiſons, ſçavoir, trois en France & une en Savoye. Elles ont les mêmes offices que les Chartreux ; un Religieux deſſert chaque égliſe. Elles ne prennent point leur repas en particulier comme les Chartreux, mais en commun. Elles gardent le ſilence depuis la retraite du ſoir juſqu'à neuf heures du matin. Elles ſont ſoumiſes au chapitre général de l'ordre des Chartreux. La Mère Prieure eſt élue par le Père Vicaire ; enfin, elles ont conſervé l'ancien uſage de

la consécration des vierges, cérémonie très-longue & très-coûteuse.

Les maisons des Chartreux sont maintenant au nombre de cent trente-cinq, dont soixante-cinq en France. Le Père de *Trans* ne décrit que la grande Chartreuse, ou plutôt il cite plusieurs descriptions faites par diverses mains. La plus agréable est celle du Père *Mandar*, de l'Oratoire, qui de plus en a donné une en vers; pour égayer un peu cette lettre, Monsieur, je vais transcrire ici quelques tirades de cette pièce, qui offre plus de traits de génie qu'une de M. de *Fontaine*, sur un sujet pareil. Le Père *Mandar* décrit ainsi les travaux des Chartreux:

L'œil ardent, les bras nuds & les cheveux égars,
On voit là le travail animer tous les arts.
Par le bœuf attelé, là, malgré la froidure,
Le plus aride sol se prête à la culture,
D'innombrables troupeaux, au milieu des vallons,

Fournissent tour à tour leur lait & leurs
toisons.
Là se file le chanvre, ici s'ourdit la laine,
Plus loin dans les forêts, le pin, l'orme
& le frêne
Roulent du haut des monts, par la hache
battus :
Sur des gouffres ailleurs des ponts sont
suspendus
Par-tout au mouvement l'adresse s'associe.
Ici tonne l'enclume, & là frémit la scie.
Dans le flanc des fourneaux, par Eole allumés,
On entend bouillonner les métaux enflammés,
Le feu, l'air, tout agit, & le long des
rivages,
Les flots précipités font mouvoir ces
rouages.

Plus bas, il peint ainsi le Couvent & l'Eglise.

Au pied de longs coteaux d'où coule une
onde pure,
Il est dans le contour d'une vaste clôture

Un assemblage heureux de tranquilles foyers,
Simples, & dans leur forme égaux & réguliers.
Un temple est au milieu, retraite où l'on n'admire
Que l'humble piété qui sans cesse y soupire.
Avec elle en ces lieux, brûlant du saint amour,
L'innocence & la foi font aussi leur séjour.
La vérité s'y plaît, & l'austère silence
En écarte à jamais le trouble & la licence.

Plus loin, il nous montre les Solitaires eux-mêmes.

Là, mes yeux, cher Alcippe, ont vu sous cent cellules,
Cent modestes vieillards, qui, dans un corps mortel,
Attendent, pleins d'espoir, le séjour éternel.
La joie est dans leur cœur, la paix sur leurs visages.
Sous la haire & le sac, ces vénérables sages

Nuit & jour aux autels anéantis pour nous,
Nous rendent Dieu propice, appaiſent ſon courroux.
Soutenant du chretien les divins caractères,
Bienfaiſans pour autrui, pour eux durs & ſéveres,
Ils nourriſſent le pauvre, accueillent l'étranger,
Enrichiſſent l'état loin de le ſurcharger.

L'ouvrage eſt couronné, Monſieur, par des penſées édifiantes ſur l'eſprit intérieur des Chartreux dans la pratique de leurs exercices, en un mot, tout ce qui concerne les Chartreux eſt traité à fond; le ſujet de lui-même étoit intéreſſant; il ne manque donc rien à la ſatisfaction de ceux qui aiment encore la religion & les bons livres.

Je ſuis, &c.

LETTRE X.

Essai sur l'histoire Medico-Topographique de Paris, ou *Lettres sur le climat de Paris, sur l'état de la Médecine, le caractère, le traitement des maladies, & particulièrement sur la petite vérole & l'inoculation ; par M.* Menuret de Chambaud, *Docteur en Médecine ; à Paris, rue & hôtel Serpente.*

JE doute, Monsieur, que la médecine vous offre beaucoup d'ouvrages aussi intéressans & aussi utiles que celui-ci. Il importe certainement aux habitans de cette ville immense, de connoître particulièrement le climat sous lequel ils vivent, l'influence particulière des élémens, & tout ce qui peut avoir rapport à la santé, l'altérer, l'affoiblir ou la fortifier dans les

diverſes modifications de l'air, du froid, du chaud, &c.; il importe ſurtout de connoître les moyens de prévenir tout ce que cette influence peut avoir de dangereux, ou d'en corriger les funeſtes effets; & voilà préciſément ce que M. *Menuret* préſente aux parisiens. Il y a plus; les principes généraux qu'il nous donne, pouvant s'appliquer à tous les climats, il ne dépendra que de ſes lecteurs d'en faire l'application par-tout où ils pourront ſe trouver. Car tel eſt le mérite de cet auteur, il a l'art de ſe mettre à la portée de ceux qui n'auroient pas même les premiers élémens de la phyſique ou de la médecine; c'eſt la preuve qu'il poſsède ſa matière; car on n'eſt guère obſcur pour les autres, que lorſqu'on ne voit pas ſoi-même trop clair dans ce qu'on veut enſeigner. Je ne connois guères que M. *Tiſſot*, qui ait eu, dans ce genre, l'art de mettre ainſi ſa médecine à la portée des lecteurs les plus communs.

Notre auteur ne donne cet ouvrage que comme un eſſai, cependant il ſeroit peut-être difficile de réunir

plus de connoiſſances & plus d'obſervations ſous un ſi petit volume, & d'y rien ajouter de véritablement eſſentiel. Emule & imitateur d'*Hypocrate*, le premier & le plus exact des obſervateurs, il n'a pas d'abord grande peine à prouver, que pour pratiquer avec ſuccès la médecine, il faut une connoiſſance exacte du climat, du pays, du tempéramment général, & s'il le pouvoit, des diſpoſitions individuelles des ſujets; il remarque avec raiſon que cette connoiſſance, utile par-tout, eſt bien plus néceſſaire dans Paris, où, indépendamment des cauſes qui tiennent au climat, il y a des effets qui dépendent beaucoup de la diſpoſition & de la réunion des bâtiments, de l'entaſſement des individus, de leur manière de vivre, de leurs travaux, de leurs habitudes, des contenſions d'eſprit, &c. De ces diverſes cauſes réſultent un tempéramment & des caractères propres, une ſanté en quelque ſorte *locale*, des maladies particulières, des accidents & des complications qui exigent auſſi des méthodes locales,

M. *Menuret* ſuit ces détails profonds & les préſente avec un art intéreſſant pour le lecteur qui ſent la vérité des faits, ſe les approprie, & jouit du plaiſir d'obſerver, pour ainſi dire, lui-même avec le maître bienfaiſant qui le conduit.

En parcourant les maladies propres aux pariſiens dans les différens âges, états, conditions & ſexes, notre Docteur indique les conſidérations générales qu'elles exigent dans le traitement, il donne un apperçu des moyens qu'il réduit à leur juſte valeur. Paſſant enſuite à une diſcuſſion plus étendue ſur la petite vérole & l'inoculation, objets qui lui ſont ſi familiers, & qu'il avoit déjà traités avec tant de lumières & de ſuccès, il indique les attentions particulières qu'en exige le traitement dans cette capitale.

Un objet enfin qu'il n'oublie pas, c'eſt la manière dont on pourroit remédier à divers inconvéniens de cette ville, & qui proviennent uniquement de la manière dont elle eſt bâtie.

Vous ſerez peut-être frappé du

tableau qu'il fait de nos parisiens, dont il se plaît à nous louer l'aménité, la sociabilité, la bonté, la bienfaisance.

» Les vertus domestiques sont, » dit-il, plus répandues qu'on ne le » croit dans l'intérieur de leurs mé» nages, dans ceux au moins que la » corruption n'a pas dénaturé; & le » nombre en est plus grand qu'on » ne pense, même dans les états les » plus distingués : on y voit les ta» bleaux les plus intéressans de ten» dresse conjugale, d'affection pater» nelle, de piété filiale, d'amitié » fraternelle. On est ici bon parent, » bon ami, bon voisin, &c.

Vous voyez, Monsieur, qu'en médecin qui sait ménager ses malades, notre auteur a soin de nous cacher le côté moins brillant du tableau. Je n'ai garde de vous le présenter moi-même. J'aime à voir un homme admis par état dans l'intérieur des ménages, y découvrir tant de vertus morales; je suis intimement convaincu qu'il aura vu aussi dans plusieurs de grands exemples de vertus

religieuses. Mais ce n'eſt pas là l'objet eſſentiel de ſon ouvrage, ce qui le fera ſpécialement rechercher, c'eſt la certitude d'y reconnoître le vrai médecin, qui joint l'expérience à la réflexion, qui combine avec ſageſſe le produit de l'obſervation raiſonnée, qui ſe diſtingue par-là du routinier, compilateur aveugle de recettes uniformes, recueillies au haſard, appliquées ſans diſtinction des ſujets, ou des lieux & des temps, & par-là même plus ſouvent funeſtes que ſalutaires. Au reſte, la bonté de cet ouvrage doit peu nous étonner de la part d'un auteur qui apporte dans Paris une réputation juſtement acquiſe dans la Province, & ſur-tout dans cette ville dont la faculté ſeule le diſpute en mérite à celle de la capitale.

Je ſuis, &c.

Lettre au Rédacteur de l'ANNÉE LITTÉRAIRE.

MONSIEUR,

EN faiſant l'éloge du Théologien philoſophe, N°. 17 de l'*Année Littéraire*, vous avez rapporté, page 247, un extrait de l'eſſai ſur l'hiſtoire générale par *Voltaire*, où il aſſure que *les Evêques exigèrent d'abord que les Chanoines ſe confeſſaſſent à eux deux fois l'année, par les Canons du Concile d'Attigni, en 763*; & vous finiſſez cet article par dire, pag. 250: *ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt que les actes du Concile ſur lequel le ſçavant Voltaire appuie ſa rare doctrine, n'exiſtent pas.*

Je vous avouerai, Monſieur, que cette dernière obſervation m'a d'abord paru haſardée. Je ne pouvois concevoir que *Voltaire*, avec toute ſon effronterie, eût été aſſez impudent pour s'expoſer, dans un ouvrage

tel qu'un essai sur l'histoire générale, au démenti formel qu'il étoit, comme vous l'observez, si facile de lui donner. Je sçavois qu'il s'étoit plu toute sa vie à tronquer les textes, & que quand il le faisoit, c'étoit toujours par méchanceté, mais en supposer un gratuitement, nous assurer que dans tel Concile, *la confession auriculaire a été commandée pour la première fois*, & rapporter même la circonstance des Evêques qui y exigent *que les Chanoines se confessent à eux deux fois l'année*, sans que l'on connoisse de ce Concile, qu'il cite préférablement à tout autre, aucun canon, aucun acte, où il soit seulement parlé de la confession; encore une fois, Monsieur, je ne pouvois me résoudre, quelque décrié que fût *Voltaire*, à le juger capable de cette impudence, & j'aimois à me persuader que quelques recherches sur ce point d'histoire, devoient me faire trouver quelque chose qui justifieroit peut-être son assertion.

Mais je n'ai pas été long-temps à revenir de mon erreur, à vous faire

dans le secret de mon ame, la réparation que je vous fais aujourd'hui publiquement. Mes recherches toutefois n'ont pas été tout à fait inutiles; car en faisant, ce me semble, découvrir ce qui a pu donner lieu à la bevue dont il s'agit, elle m'eût de plus en plus convaincu de la confusion étrange qui régnoit, en fait d'histoire, dans les idées du *Grand-Homme*.

Il est manifeste, d'après le témoignage unanime de tous historiens ecclésiastiques, qu'il ne nous reste du Concile d'Attigni de 765, (& non pas de 769) que l'acte par lequel les Evêques de cette assemblée s'engageoient à dire chacun trente messes, pour le repos de ceux d'entr'eux qui mourroient dans la suite, les simples prêtres cent, & les moines cent pseautiers. (Coll. Conc. Labb. tom. 6. pag. 1702. Coint. tom. 5. Annal. hist. eccléſ. de Fleury. liv. 43. n°. 37. Hist. eccléſ. & civ. de dom Calmet, tom. 1 liv. II. n°. 51. Dictionn. des Conc. &c.) d'où il suit que les actes du Concile d'At-

tigni n'ont pu, en aucune manière, induire *Voltaire* à erreur, puisqu'il ne s'y trouve rien de relatif à la confession.

Mais j'ai remarqué qu'après nous avoir dit que St. *Crodegand*, Evêque de Metz, a présidé à cette assemblée, & avoir ajouté que sa règle des Chanoines a sur-tout rendu son nom fameux, tous les historiens la rapportent chapitre par chapitre, immédiatement après l'acte du Concile; ce qui me fait croire, Monsieur, que *Voltaire* prenant le change, aura cité, comme du Concile d'Attigni, ce qui dans la fait se lit au chapitre XIV de la règle de Saint *Crodegand*, où *il est expressément ordonné aux Chanoines de se confesser à leurs Evêques deux fois l'année, la première au commencement du grand carême de Pâques, & la seconde entre la mi-Août & le premier de Novembre.* Cette conjecture est d'autant plus fondée, que *Voltaire*, comme tout le monde sait, lisoit avec la plus grande rapidité, & ne se faisoit aucun scrupule de citer de mémoire. Il se sera rappellé

d'avoir, vu en consultant le premier Concile d'Attigni, un commandement fait aux Chanoines de se confesser deux fois l'année à leurs Evêques; & sans daigner le consulter de nouveau, il aura attribué au Concile un statut particulier d'un simple Evêque. Voilà, Monsieur, comme on fait aujourd'hui des histoires.

J'ai l'honneur d'être, &c.

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur, O...., Prêtre du Diocèse de Saint Diez.

CABOUL, *Conte Indien.*

LORSQUE le Bramine Pilpay vivoit à la Cour des Rois des Indes d'Abschelim, & y donnoit aux jeunes Indiens des leçons de morale; il cachoit toujours ses leçons sous le voile de l'apologue ou du conte. Un jour destiné à unir un des disciples favoris de Pilpay (1) à une jeune Indienne de la même caste, le vieux Bramine, avant de conduire les époux aux autels de Brama, fit, dit-on, ce conte à son disciple.

Mon fils, Caboul épris des charmes de la belle Idamé, alloit la conduire à l'autel. Mon cher Caboul, dit Idamé, vous avez vu sans doute le Grand-Prêtre. — Ah! pardon, belle Idamé, je n'ai pensé qu'à vous; mon cœur m'eût toujours rappellé les devoirs de mon heureux hymen: mais vous l'ordonnez, je vole chez le Grand Prêtre.

Chez les Sévarambes, peuple connu de tout le monde, mais dont, je ne sais par

(1) *Pilpay vivoit quelques siècles avant Jesus-Christ. Il étoit Gouverneur d'une partie de l'Indostan, & Conseiller de d'Abscheline, à qui ce Sage apprenoit l'art de gouverner.*

quelle erreur des géographes le pays ne se trouve point sur la carte, chez les Sévarambes, lorsqu'un homme, las de sa liberté, veut tâter des chaînes conjugales, il va trouver le Grand-Prêtre qui lui enseigne les devoirs d'un mari, & l'exhorte à les remplir fidellement.

Des que le Grand-Prêtre, le sage Imoff voit entrer Caboul; jeune homme, lui dit-il, je connois le sujet qui vous amène; écoutez & profitez:

Il n'en est pas du mariage comme des autres objets de vos soins. Quand vous avez appris les lettres, les sciences & vos exercices, le noviciat a dû vous paroître rude; le mariage au, contraire, est un champ où l'on commence par moissonner, & puis on le cultive chaque jour de la vie.

Ne mettez jamais à l'épreuve la vertu de votre femme, autant vaudroit-il jetter un vase de cryftal sur un parquet de marbre, pour essayer si le vase pourra résister à sa chûte. Ayez toujours présent au contraire ce que disoit une femme célebre: » Que l'imprudence des amants & des » époux leur fait perdre plus de cœurs » que n'en peut défendre la vertu des » femmes ».

Gardez-vous sur-tout du démon de la jalousie, la jalousie est l'enfer du mariage, elle empoisonne jusqu'à ses plaisirs, & porte une femme à justifier les soupçons jusqu'alors peu fondés de son mari. Rese-

nez ce que disoit un sage : selon lui, il n'existoit dans le monde entier qu'une femme honnête ; cependant il conseilloit à chaque mari de croire que c'étoit la sienne.

Soyez le même chez vous que vous êtes en public ; l'inégalité de caractère & la mauvaise humeur brouillent bien plus de ménages que l'infidélité. C'est l'histoire de cette femme qui demandoit qu'on la séparât de son mari. Eh quoi ! lui disoit-on, n'est-il pas aimable, gai, tendre, fidele. La femme, pour toute réponse, montre son soulier : n'est-il pas bien fait, bien cousu, dit-elle ; eh bien, il n'y a que moi qui sache où il me blesse.

Pour rendre une femme heureuse, il faut l'aimer ; mais ce n'est point assez, il faut lui plaire. Le mari qui joue toujours le rôle d'amant, qui n'exige rien à titre de devoir, mais demande tout à titre de faveur, est presque sûr d'être aimé, du moins quelques heures par jour.

S'il veut plaire, il ne sera point exigeant ; sa femme est sa compagne & non pas son esclave. Qu'un sauvage fume au coin du feu tandis que sa femme cultive son champ, il n'y a rien qui étonne ; c'est un barbare qui ne connoît d'autre prééminence que celle de la force : mais qu'en Sévarambie, pays policé, les femmes soient comptées pour rien, qu'elles perdent leur nom, leur rang & leur titre au moment où elles prennent un époux ; qu'elles fassent

aux pieds des autels ſerment de lui obéir ; qu'elles n'aient place ni dans les tribunaux, ni dans les chaires, ni dans les cabinets de Cour ; qu'elles ne ſoient point admiſes à témoigner en juſtice. Que le peuple Sévarambe, chez qui les femmes ont tant d'empire, leur refuſe le droit de régner ; qu'au théâtre même, le comédien qui annonce des jeux publics, ne s'adreſſe jamais à elles ; que..... Le vieux Prêtre en eût dit bien davantage ; tout vieillard eſt jaſeur : mon fils, jugez-en par moi-même. mais un geſte de l'impatient Caboul ayant fait rentrer Imoff en lui-même : jeune homme, dit-il, encore un mot, & je finis. Si un mari veut vivre en paix avec ſa femme, il ne doit point ſe mêler du ménage ; les affaires du dehors ſont du reſſort du mari, celles du dedans ſont le lot de la femme, elle ſeule doit les diriger ; autrement ce ſeroit l'œil qui vouloit entendre & l'oreille qui vouloit voir.

Ainſi parla le ſage Imoff. Caboul ſe jette à ſes pieds, lui jure de ſuivre ſes conſeils ; il vole à ſa chère Idamé, il s'unit avec elle ; il eſt heureux, ou croit l'être. Fidele à ſes ſermens, la première année il les néglige par dégrés, les oublie, les viole ſouvent & devient.... ce que les mauvais maris craignent tous de devenir, & ce que vous ne deviendrez jamais, mon fils, ſi vous ſuivez les conſeils du ſage Imoff.

Par M. MALLET, Avocat à Genève.

LETTRE

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XI.

ODE sur la mort de J.-J. Rousseau, *qui a remporté le prix de l'Académie de la Rochelle, en 1786, par Mr.* Duvigneau : Excelsi montes excelsior ipse. *A Bordeaux, chez Michel* Racle, *Imprimeur aggrégé de l'Académie, rue Saint James.*

L'ENTHOUSIASME qu'inspire le mérite & la vertu n'appartient qu'aux ames nobles & sensibles ; mais le fanatisme que produisent les fourbes & les charlatans, est toujours le partage

de l'ignorance & de la foibleſſe. Les Grecs rendoient les honneurs divins aux inventeurs des arts, aux bienfaiteurs de l'humanité ; & la reconnoiſſance ſembloit excuſer la ſuperſtition. Les Romains ne firent point des Dieux de leurs grands hommes ; dans les beaux temps de la république la vertu étoit chez eux trop commune & trop ordinaire pour exciter l'admiration : mais après avoir perdu leurs mœurs avec leur liberté, ils placèrent dans le ciel leurs tyrans, pour témoigner leur joie de ne les plus voir ſur la terre. Cette flaterie d'étiquette n'étoit accompagnée d'aucun ſentiment de vénération, & les Empereurs, une fois établis dans l'Olympe, étoient complettement oubliés, excepté de leurs Prêtres bien payés pour ſe ſouvenir d'eux. Dans les beaux jours du chriſtianiſme, l'exercice continuel des plus héroïques vertus, le renoncement à ſoi-même, des triomphes journaliers remportés ſur les paſſions, une vie paſſée dans les privations & dans les ſacrifices, conſacroient la mémoire des héros de la religion, & les rem-

doient l'objet du culte public. Depuis le règne de la philoſophie, ce n'eſt plus, ni la vertu, ni le mérite perſonnel, ni les ſervices rendus à l'humanité qui ont des autels: c'eſt le charlatanisme & la forfanterie qui font des enthouſiaſtes, ce ſont des talents frivoles, c'eſt une brillante ſuperficie qui excitent l'admiration: dans le ſiècle prétendu philoſophique, où l'on ne ceſſe de crier contre le fanatiſme religieux, tout eſt infecté d'une autre eſpèce de fanatiſme bien moins noble, bien moins raiſonnable, bien moins conſéquent. Que les grandes promeſſes de la religion, que ſes vérités terribles exaltent l'ame, au point de lui faire oublier les loix de l'humité; que l'homme, aveuglé par une idée fauſſe de Dieu & des devoirs qu'il impoſe, ne connoiſſe ni amis, ni parens, ni citoyens, c'eſt une erreur déplorable ſans doute & même très-injurieuſe à la religion; cependant elle eſt fondée ſur de grands motifs & ſuppoſe de la vigueur & de l'énergie dans le caractère. Mais que tout un peuple adore un homme vil

& mépriſable du côté du cœur, & dont perſonne n'auroit voulu faire ſon ami; uniquement parce qu'il a compoſé de beaux vers & qu'il a un beau ſtyle; il faut avouer qu'un pareil fanatiſme eſt bas & ignoble dans ſon objet. Encore ſi ces beaux vers, ſi cette belle proſe n'étoient qu'inutiles ſans être nuiſibles, ſi l'auteur ne s'étoit pas ſervi de ſon génie & de ſon éloquence pour corrompre les cœurs, pour égarer les eſprits, pour confondre tous les principes ſur leſquels l'ordre ſocial eſt établi, l'enthouſiaſme pour des bagatelles ne ſeroit que ridicule: mais élever des ſtatues & bâtir des temples aux fléaux de l'humanité, à des hommes qui ont établi leur réputation ſur le malheur public, c'eſt une manie funeſte & dangereuſe, c'eſt un outrage fait à la patrie & au genre humain. Quand les Grecs faiſoient fumer l'encens ſur les autels d'*Hercule* & de *Théſée*, ce n'étoit pas leur force & leur courage qui étoit préciſément l'objet d'un pareil culte, c'étoit l'emploi qu'ils en avoient fait

contre les monstres & les brigands qui ravageoient la terre. *Cacus*, *Antée*, *Gerion* & autres scélérats qui étoient aussi doués d'une force & d'un courage extraordinaire, n'en étoient pas moins en butte à l'exécration publique. Il y a peu de généraux qui aient réuni autant de qualités brillantes que *Catilina*; sa mémoire n'en est pas moins en horreur; & nous n'apprenons pas qu'aucun bel esprit romain se soit jamais avisé de composer ni poëme, ni ode en son honneur: les Gracques furent les plus beaux génies; & même à plusieurs égards, les hommes les plus vertueux de leur siècle: tous les historiens s'accordent à les traiter de brouillons & de séditieux, parce que leur génie & leur vertu même n'ont servi qu'à troubler la tranquillité publique. Le vrai philosophe distingue toujours les talens d'avec l'usage qu'on en a fait: comment, au centre des lumières de la philosophie, ne sçait-on plus faire cette distinction; comment peut-on se laisser éblouir d'un faux éclat, & prostituer une admiration aveugle à

des talens perfides & dangereux dont on devroit déplorer l'abus ?

Quatre hommes dans ce siècle ont fixé tous les regards par un génie extraordinaire : deux ont fait servir à l'instruction de leurs citoyens, ce don précieux, & se sont montrés dignes du titre de philosophes. Le tribut d'estime & d'éloges que tout homme sensé paye à l'éloquent interprète de la nature, à l'auteur immortel de l'*Esprit des Loix*, n'est point désavoué par les mœurs, par la raison & par la vérité ; mais ces deux grands hommes, quoique les plus estimés, ne sont cependant pas les plus fameux ; les pamphlets, les ordures, les sarcasmes impies de *Voltaire* ; les paradoxes & les extravagances de J.-J. *Rousseau* ont plus de célébrité que les vues sages & profondes de *Buffon* & de *Montesquieu*. *Voltaire* & *Rousseau* sont les seuls qui aient fait secte, qui aient produit des enthousiastes & des fanatiques, parce qu'ils ont été plus charlatans que philosophes ; parce qu'ils ont plus cherché à exciter les passions qu'à éclairer les esprits, à

séduire le cœur qu'à convaincre la raison.

Le parti de *Rousseau* est le moins nombreux, mais ceux qui le composent sont plus entétés, plus ardens, plus furieux encore que les sectateurs de *Voltaire* : la plaisanterie & le persifflage n'échauffent pas les ames comme le sentiment & le pathétique : la vie errante & solitaire, la pauvreté, les malheurs du citoyen de Genève, le rendent plus intéressant que le seigneur de Ferney, comblé de richesses & saturé d'encens. *Voltaire* est plus agréable & plaît davantage, *Rousseau* a l'air plus imposant & plus respectable ; personne n'a possédé dans un dégré plus éminent l'art funeste de peindre la volupté sous les traits de la vertu, de donner aux passions le masque de la raison, & au mensonge le coloris de la vérité. Les cœurs droits, les ames sensibles & vertueuses se laissent plus aisément séduire que les autres par un écrivain de cette espèce ; combien de jeunes gens, victimes de sa brûlante éloquence, ont vu consumer leurs plus beaux jours

par une ſombre mélancolie : en proye à des idées noires & lugubres, n'enviſageant dans la ſociété qu'un état de dépravation & d'eſclavage, dans les hommes que des oppreſſeurs & des opprimés, des ſots & des méchans ; ils ſont devenus inutiles à la patrie & à charge à eux-mêmes.

D'après cet expoſé, Monſieur, vous ſerez peut-être ſurpris d'apprendre que l'Académie de la Rochelle vient de couronner une Ode ſur la mort de J. J. *Rouſſeau*, qui paroît inſpirée par le fanatiſme plutôt que par le génie ; une Ode, où l'on fait l'apothéoſe de ce dangereux ſophiſte, où un homme, dont les écrits attaquent la religion, le gouvernement & les mœurs, eſt exalté comme l'organe de la ſageſſe, l'apôtre de la vérité, le reſtaurateur de la vertu & des mœurs, qui mérite des temples & des honneurs divins. L'Auteur, ſi l'on en juge d'après un enthouſiaſme de cette force, eſt probablement un jeune homme, qui, dupe d'un ſtyle enchanteur & entraîné par la force du ſentiment, n'a pas vu le ſerpent

caché sous les fleurs, & n'a pas senti le vuide ou le danger des systêmes de son héros. Mais l'Académie de la Rochelle, composée d'hommes graves & judicieux & de citoyens respectables, devoit-elle consacrer par son suffrage ce délire d'une imagination échauffée, qui assurément n'a rien de commun avec l'enthousiasme lyrique. Il s'en faut bien que cette Ode soit par elle-même d'un assez grand mérite pour avoir pu rendre excusable aux yeux des Juges, l'extravagance de l'éloge : ce n'est qu'une amplification usée & triviale, farcie de lieux communs, de tours rebattus, & de tout le phœbus que les poëtes médiocres mettent à la place des beautés vraiment poëtiques : vous allez en juger.

L'air est frappé d'accens funèbres, des pleurs coulent, une foule d'infortunés s'écrient, *il est mort*, sans nommer l'objet de leurs regrets. Le poëte, témoin de cette désolation, leur demande en vain quel est celui dont ils déplorent la perte; on ne lui répond pas : le voilà donc fort em-

barraſſé & qui ſe met en quête pour ſçavoir quel eſt celui qui eſt mort : il s'imagine d'abord que ce pourroit être quelque Prince ; il entre dans le palais des Rois, & il voit que la joye & les plaiſirs y règnent, il en conclut que ce n'eſt pas un Roi qui eſt mort : peut-être eſt-ce quelqu'illuſtre guerrier, quelque grand capitaine ; nouvelle recherche auſſi inutile.

Non ; je promène en vain mes regards inquiets
Sous les arcs triomphaux des parvis de Bellone :
Des jours victorieux la ſplendeur m'environne :
Ce n'eſt pas dans ces lieux que naiſſent vos regrets.

Ces vers ne préſentent aucun ſens, pour ſçavoir ſi un guerrier eſt mort il ne ſert de rien de *promener ſes regards ſous les arcs triomphaux des parvis de Bellonne :* on a vu de grands capitaines s'enſevelir dans leur triomphe & périr au ſein de la victoire. Que ſignifient *des regrets qui naiſſent*

ſous des arcs triomphaux. Malheur à qui entend ce galimathias. Le poëte continue ſes informations. Eſt-ce un Pape, eſt-ce un grand Magiſtrat qui eſt mort.

Non : l'Egliſe & Thémis ne verſent point
de larmes,
Je ne retrouve point l'accent de vos alarmes
Dans le Temple des Dieux & dans celui
des loix.

Retrouver l'accent des alarmes dans le Temple des Dieux. On ne retrouve point dans ce jargon le ſtyle de la poëſie lyrique : cependant les cris & les gémiſſemens redoublent, ſans que le poëte, après tant de courſes & de perquiſitions, en ſoit plus inſtruit. Il voit *l'homme ſenſible errant fuir ces triſtes remparts*, & il *le ſuit.* On ne ſait quels ſont *ces remparts*, ni quel eſt le lieu de la ſcène : quoiqu'il en ſoit, il arrive *dans des lieux en proye à la triſteſſe :* il faut regarder cette expreſſion comme une des plus ſingulières hardieſſes du ſtyle lyrique, *des lieux en proye à la triſteſſe ;* reſte à ſavoir

si cette hardiesse est heureuse. Il trouve en chemin *un temple antique & solitaire*, & *sur les marches* de ce temple *est une femme en pleurs, assise sur la pierre;* dès qu'elle est *sur les marches* du temple, on pouvoit se dispenser de nous dire qu'elle est *assise sur la pierre*; mais il falloit rimer avec *solitaire*. Cette femme est couverte du voile de la mort, sa tête est appuyée sur les genoux, à ses pieds on voit *une lyre brisée*, des *lauriers sans couleur*, *des foudres amortis*. Il n'est pas ordinaire de donner une lyre à l'éloquence: mais malgré ce défaut de costume, & quoiqu'on n'apperçoive pas le visage de cette femme; l'Auteur la reconnoît cependant par une espèce d'instinct, & s'écrie: *n'est-ce point l'Eloquence? Oui, c'est moi*, répond l'Eloquence, & cet aveu est suivi d'un long silence, souvent interrompu par des soupirs & des sanglots. Enfin, l'Eloquence reprenant courage, lève la tête, & adresse au poëte un long discours, ou plutôt une oraison funèbre de Jean Jacques *Rousseau*.

L'Eloquence, Monsieur, est un personnage qu'il est difficile de faire parler d'une manière digne de son caractère. On se prête avec peine à la fiction, quand on lit ce panégyrique; & il faut faire un petit effort de mémoire pour se souvenir que l'Auteur a prétendu le mettre dans la bouche de *l'Eloquence*. Rien n'est plus foible, plus lâche, plus incorrect, plus vuide d'idées.

Sous ta main, créateur de la tendre Julie,
Mon luth fit retentir sa nombreuse harmonie :
Par ses brillans accords *tout s'immortalisa*:
Tu parlois, les humains m'apportoient leurs offrandes;
Mes autels honorés se couvroient de guirlandes;
L'univers t'entendit, l'univers m'adora.

Qu'est-ce qu'un *luth qui fait retentir une harmonie nombreuse* : ce n'est là le langage ni de la poësie, ni de l'éloquence : *tout s'immortalisa* est un hémistiche extrêmement sec & plat. Les trois derniers vers n'offrent pas

à la vérité de défauts dans le ſtyle ; mais ils ont, comme les précédens, le grand défaut de ne rien dire & d'étourdir l'oreille d'un pompeux galimathias. La ſtrophe ſuivante eſt dans le même goût ; de grands mots & point d'idées.

Avec toi j'ornai tout, l'amitié, l'amour même,
Je reçus de toi ſeul la puiſſance ſuprême
D'inſpirer ou dompter l'ardente paſſion.
Par toi je diſſipai les plus vives alarmes,
Et ton génie heureux ſçut parer de mes charmes
La ſévère morale & l'auſtère raiſon.

L'Eloquence a-t-elle oublié qu'il y a eu avant *Rouſſeau* des hommes éloquens qui avoient ſçu *inſpirer ou dompter l'ardente paſſion :* ce n'eſt pas d'ailleurs de *Rouſſeau* que l'*Eloquence* a reçu cette *puiſſance ſuprême*, c'eſt *Rouſſeau* qui l'a reçue de l'*Eloquence*. J'ignore abſolument quelles ſont les vives alarmes que *Rouſſeau* a diſſipées avec ſon éloquence : il nous en a donné plus qu'il n'en a diſſipé. Ce

vers eſt donc abſolument paraſite & fait pour la rime : ce que j'admire ſur-tout dans cette ſtrophe, c'eſt ſa rare énergie des éloges qu'on y donne à *Rouſſeau :* il *orna l'amitié & l'amour*, & il ſçut parer la morale des charmes de l'éloquence : c'étoit bien la peine de faire un ſi pénible échafaudage, & d'introduire l'*Eloquence* ſur la ſcène pour lui prêter des idées auſſi triviales. Ces ſtrophes du moins ne ſont que bourſoufflées & vuides de ſens, les ſuivantes révoltent par l'exagération & la fauſſeté ; & cependant vous obſerverez que pour dire de pareils menſonges *l'Eloquence* entre dans le temple & prend en main ſa lyre. Si on veut bien l'en croire, depuis la mort de *Rouſſeau*, *le flambeau de la vérité eſt éteint*, *ſon oracle n'eſt plus*. *Rouſſeau* défendoit la vertu contre les attaques de l'impie, & ſoutenoit par un grand exemple les grandes leçons de vertu qu'il donnoit. *Rouſſeau* a chaſſé les vices qui attentoient à la pureté des mœurs, & dès qu'on a entendu ſa voix, *le front ſou-*

verain des mœurs *a reçu la majesté d'un caractère antique*; enfin, *la haute sagesse* de Rousseau nous *a enseigné le grand art de conserver sans cesse le bonheur du Monarque & celui des sujets*. Il ne falloit pas faire un mérite à *Rousseau* des principes républicains qu'il a soutenus dans une monarchie. On n'auroit point trouvé plaisant à Rome, qu'au sein de la république, un écrivain s'avisât d'exalter le gouvernement des Rois. C'est rendre un très-mauvais service à une nation que de décrier le gouvernement sous lequel elle est obligée de vivre : il y a donc beaucoup d'imprudence & bien peu de philosophie dans la strophe suivante.

Lui seul osa lever dans son zèle admirable
La balance terrible, où sa main équitable
Pesoit les droits de l'homme & de la liberté;
Sur la tête des Rois il la tint suspendue:
Le peuple ainsi reprit sa grandeur abattue;
De son premier courage il sentit la fierté,

A la fin de son discours, *l'Eloquense* se fâche contre ses auditeurs & les chasse comme des lâches qui n'ont pas encore accordé les honneurs du tombeau aux manes d'un illustre sage. *Ce reproche est terrible*, dit sérieusement l'Auteur qui reprend alors la parole, *il souille notre gloire.*

Nous devons tous frémir de l'avoir mérité.

Nous étions apparemment tous obligés solidairement de pourvoir aux funérailles du Genevois : heureusement qu'un ami de J.-J. s'est chargé d'acquitter la dette publique.

Dans ces jardins fameux, où la belle nature
Au goût de Gérardin confia sa parure,
Un lac paisible & clair étend ses pures eaux :
Dans son sein est une isle agreste & solitaire,
Où de vieux peupliers lèvent leur tête altière ;
Et sur ses bords fleuris se courbent en berceaux.

C'eſt ce lieu fortuné, c'eſt cette ombre ſacrée
Qui conſerve, ô Rouſſeau, ta cendre révérée;
Ce temple s'offroit ſeul à ton nom glorieux:
Tu devois repoſer dans la nature entière,
A l'aſpect éternel du Dieu de la lumière,
Et ſous l'immenſité de la voûte des cieux.

Dans ce temple ſuperbe on verra d'âge en âge
Les plus ſenſibles cœurs t'apporter leur hommage.
Tous ces êtres naiſſants que tes écrits vainqueurs
Arrachèrent des fers d'un préjugé funeſte,
Preſſés en foule aux pieds de ton urne modeſte,
L'entourent de lauriers, de parfums & de fleurs.

Quel plus brillant concours!.... toutes les tendres mères,
Les époux, les amants, tous les amis ſincères,
Accuſant les rigueurs du deſtin irrité;

Accourent à l'envi dans ce ſéjour auguſte ;
Ils arroſent de pleurs le monument du juſte,
Et conſacrent ainſi ſon immortalité.

Ces quatre ſtrophes, abſtraction faite du fanatiſme qu'on y remarque, ſont les meilleures de l'Ode & celles où l'on trouve le plus de netteté dans les idées comme dans le ſtyle : preſque toutes les autres n'offrent que bouffiſſure, déclamation & galimathias. Ce n'eſt donc pas le mérite de la pièce qui a pu ſéduire les Académiciens de la Rochelle, & je n'en ſuis que plus étonné qu'ils aient accordé leur ſuffrage à ces convulſions ſoi-diſant lyriques, où le défaut de raiſon n'eſt pas même excuſé par le mérite de la poëſie. Il faut cependant rendre juſtice à la ſcrupuleuſe délicateſſe des Eccléſiaſtiques que l'Académie de la Rochelle renferme dans ſon ſein ; ne pouvant ramener leurs confrères à un avis plus ſage, ils ſe ſont retirés pour ne point ſe rendre complices d'un jugement qui leur paroiſſoit blaſ-

ſer la religion & les mœurs autant que la ſaine philoſophie & le bon goût.

Je ne doute point que les adorateurs de J.-J. ne m'accuſent encore d'avoir parlé de leur héros avec irréverence; j'ai cependant aſſez expliqué ma manière de penſer à l'égard de cet homme fameux, pour qu'on n'ait plus aucun ſujet de ſe plaindre: mais les enthouſiaſtes ne raiſonnent pas: je leur répete donc que j'eſtime pour le moins autant qu'eux le talent oratoire de *J.-J.* Perſonne n'eſt plus ſenſible que moi aux charmes de ſon imagination, à l'éclat de ſon coloris, à l'énergie, à la chaleur & à l'harmonie de ſon ſtyle. Je le regarde comme un des écrivains les plus éloquens qui aient exiſté: il me ſemble qu'ils doivent être contens; mais qu'ils n'exigent pas que je le regarde comme un philoſophe, comme un ſage, comme un grand homme: celui qui abuſe de ſes talens, peut être un homme fameux, mais non pas un grand homme. Et qu'eſt-ce qui dit cela, c'eſt J.-J.

Rousseau lui-même ; c'eſt ſon autorité que j'oppoſe aux clameurs de ſes prêtres ; elle doit du moins être ſacrée pour eux.

Le ſçavoir, l'eſprit, le courage ont ſeuls notre admiration. . . . . Aveugles que nous ſommes au milieu de tant de lumières, victimes de nos applaudiſſemens inſenſés, n'apprendrons-nous jamais combien mérite DE MÉPRIS ET DE HAINE *tout homme qui abuſe, pour le malheur du genre humain, du génie & des talens que lui donna la nature.* (Lettre à M. d'Alembert.)

Je ſuis, &c.

LETTRE XII.

Lettres à Emilie *sur la Mythologie ; par M.* Dumontier : *avec cette Epigraphe tirée de* Telemaque : heureux ceux qui se divertissent en s'instruisant ! *A Paris, chez* Grangé, *Imprimeur-Libraire, rue de la Parcheminerie, & chez les Marchands de Nouveautés. Avec approbation & privilége du Roi.* 1786.

LA poësie a tant d'obligations à la Mythologie, qu'il étoit bien juste qu'elle entrât pour quelque chose dans un ouvrage consacré à retracer l'histoire des Dieux de la fable, & & vous aimerez ce début adressé à *Emilie.*

Permettez que la poësie
S'entremêle dans mes discours;

Car de la fable elle eſt l'amie
Et l'interprète des amours.

C'eſt une heureuſe idée que celle-là, & elle eſt heureuſement exécutée. L'imagination féconde & gracieuſe de l'hiſtorien trouve à chaque pas l'occaſion de dire des choſes agréables à *Emilie*, & de ſemer de jolis vers dans ſon recit: après avoir débrouillé fort plaiſamment la filiation de *Veſta*, il vient tout naturellement aux Veſtales, & le ſupplice de celles qui violoient leurs vœux amène ces vers touchans.

Touchés par l'innocence & l'éclat de leurs
charmes,
Les bourreaux s'étonnoient de répandre
des larmes:
Les Juges frémiſſoient: le peuple, avec
horreur,
Ecouroit les longs cris de ces tendres
victimes....
Ah! ſi les ſentimens de l'amour ſont des
crimes,
Dieux cruels, pourquoi donc leur donniez-
vous un cœur?

Saturne détroné par *Jupiter* & cherchant un asyle dans le Latium, fournit à l'Auteur ces vers dignes d'être retenus.

Là, de Roi qu'il étoit, il se fit laboureur,
Et sous le chaume enfin il trouva le bonheur.
Un peuple agriculteur, à ses leçons docile,
Ensemença la terre, & la rendit fertile.
Saturne en fut aimé. Ce bonheur, à mon gré,
Vaut bien, ô mes amis, celui d'être adoré.

Il n'est pas possible de décrire d'une manière plus intéressante les arts dont nous sommes redevables à *Minerve*.

Vous dont la main trace dans le silence
Ces tendres riens, ces doux épanchemens
Ces petits soins & ces heureux sermens,
Qui de l'objet dont vous pleurez l'absence,
Secretement vous rendent la présence;
Et vous, dont l'art variant les couleurs,
Dans une ovale aux traits de votre amie,
Semble donner une nouvelle vie;

Vous

Vous qui couvrez de baiſers & de fleurs
Ces traits chéris que le velin conſerve ;
Jeunes amans, rendez grace à Minerve.

Ce ſont encore de jolis vers que ceux-ci : il s'agit de *Latone*, fugitive.

Dans ce trajet pénible & ſolitaire ;
Ses deux enfans étoient entre ſes bras.
Ce doux fardeau ne la fatiguoit pas :
L'on devient forte lorſqu'on devient mère.

C'eſt ſur-tout en parlant des Muſes qu'il convenoit de prendre leur langage : notre hiſtorien ſe montre digne ſecrétaire de cette Académie. Voici ce qui ſe paſſe dans la première ſcène.

Par un diſcours ſemé de fleurs,
Calliope ouvrit l'aſſemblée.
Melpomène, triſte & voilée,
Des héros plaignit les malheurs,
De l'amour déplora les charmes ;
Et par ſes aimables douleurs
Fit éclore dans tous les cœurs
Le plaiſir du ſein des alarmes.
Thalie, avec un air malin,

Des traits aigus de la Satyre,
Cribla le pauvre genre humain.
Mais en le piquant, le fit rire.
Polymnie enſuite étala
Les faits, les vertus, la mémoire
Des Turenne de ce temps là.
Clio, ſur l'aîle de la Gloire,
Portant ces héros vers les cieux;
Les fit voler au rang des Dieux.
Uranie ouvrit ſes tablettes
Et lut intelligiblement
Le ſyſtême du mouvement
Des tourbillons & des planettes.
Enfin la champêtre Erato
Chanta les amours du hameau
Sur l'air plaintif de la romance,
Euterpe de ſon flageolet
L'accompagna; puis en cadence
Therpſicore par un ballet
Termina gaiement la ſéance.

En un mot, Monſieur, cet ouvrage eſt plein de jolis vers, de deſcriptions gracieuſes; peut-être y a-t-il trop de galanterie; on y rencontre un peu trop de madrigaux, quelque-

fois affetés, quelquefois auſſi, à force de vouloir être plaiſant, l'Auteur ſe laiſſe ſéduire par des plaiſanteries qui ne ſont pas d'un fort bon goût, telles que celle-ci.

Encelade, malgré ſon air rébarbatif,
Deſſous le Mont-Etna fut enterré tout vif.
Là; chaque fois qu'il éternue,
Un volcan embraſe les airs;
Et quand par malheur il remue,
Il met la Sicile à l'envers.

Il ſeroit à ſouhaiter encore que l'Auteur eût ſupprimé le quatrain ſuivant ſur *Proſerpine*.

L'aimable enfant fit le bonheur
De mademoiſelle ſa mère;
Mais elle n'eut jamais le bonheur
De connoître monſieur ſon père.

Mais ce ſont des taches légères qui n'empêchent pas que cet ouvrage ne réuniſſe au mérite de faire bien connoître la fable, celui d'égayer ſes

recits, de faire disparoître la sécheresse du sujet; historien exact & poëte agréable, l'Auteur remplit le double but que prescrit *Horace*, & il auroit pu prendre pour sa devise: *utile dulci.*

Je suis, &c.

LETTRE XIII.

TESTAMENT de Jérôme Sharp, *Professeur de Physique amusante; où l'on trouve, parmi plusieurs tours de subtilité, qu'on peut exécuter sans aucune dépense, des préceptes & des exemples sur l'art de faire des chansons, impromptu; pour servir de complement à la Magie blanche dévoilée, par M.* Decremps, *du Musée de Paris, avec cette épigraphe:*

Prodigia exercent: digitis hi namque micantes
Attentos fallunt oculos, dum vascula tractant

Apta dolis : fraudem velatam præpete gestu,
Virgâ & voce juvant, & ubi posuêre lapillum,
Ostendunt volucrem. Stupet ore ignarus hiante
Spectator. . . . . *Anti-Luc. Lib. 4.*

Avec 69 figures. Prix 3 liv. Seconde édition. A Paris, chez l'Auteur, rue des Rats, près la place Maubert, No. 5; Grangé, *au Cabinet littéraire, rue du Jour, No. 5;* Bailli, *Libr., rue S. Honoré;* Lesclapart, *Libraire de* Monsieur, *rue du Roule;* Hardouin & Gattey, *Libraires, au Palais Royal, Nos. 13 & 14;* Varin, *rue du Petit-Pont;* & Lagrange, *Libraire, sous les arcades du Palais Royal, No. 123. 1786. Avec approbation & privilège du Roi.*

L'AUTEUR de cet ouvrage, déjà avantageusement connu par sa *Magie*

blanche dévoilée, paroît avoir juré une haîne implacable aux charlatans de toute eſpèce. Déjà il avoit dévoilé, dans ſes deux premiers volumes, leurs trames les plus ſecrettes & leurs petites reſſources ; en un mot, les poulies, les cordages qui produiſoient ces effets propres à éblouir le vulgaire enthouſiaſte & peu inſtruit. Cette fois il les pourſuit juſques dans leurs derniers retranchemens, & leur porte un coup dont ils ne pourront pas ſe relever. Il préſente ce nouvel ouvrage ſous la forme d'un teſtament : & au fait, il n'y a gueres du teſtament que le titre & le préambule. Le début eſt piquant.

» Le premier Janvier 1786, je » ſouſſigné Jerôme *Sharp*, (1) natif » de Suffolc, domicilié à Paris, &c. » enrichi par mes voyages dans des » pays où beaucoup d'autres ſe ſont

(1) Sharp eſt un mot anglois qui ſignifie pointu, ſubtil, ruſé, &c. *Note du Traducteur.*

» ruinés ; & parvenu à cet âge où l'on
» ne voyage plus que dans les espaces
» imaginaires, pour y bâtir follement
» des châteaux en Espagne, toute-
» fois en bonne santé de corps & d'es-
» prit, mémoire & jugement, crai-
» gnant d'être surpris dans mes pro-
» jets par la parque meurtrière qui
» ne craint personne ; & que la garde
» ne peut arrêter *aux Barrières du*
» *Louvre* ; & voulant faire connoître
» mon intention & ordonnance de
» dernière volonté, ai fait, écrit,
» & nommé mon présent testament
» olographe, pour être observé se-
» lon sa forme & teneur, dans la
» distribution des biens que j'ai ac-
» quis.

» Ces biens ne sont ni immeubles,
» ni héréditaires, & cependant ils
» seront tellement propres à mes hé-
» ritiers, qu'ils ne pourront jamais
» en être privés par *retrait lignager*
» de la part de mes parens en ligne
» directe ou collatérale.

» Ces biens, quoique mobiliers,

» comme la perſonne qui les poſsè-
» de, ſont d'autant plus précieux,
» qu'ils ſont exempts des droits de
» la douane, & à l'abri des invaſions
» & déprédations.

» Quoique biens temporels, ce ſont des bénéfices,
» Qui jamais chez Thémis ne payèrent d'épices.

Ces biens ſont des TOURS, des PRÉCEPTES ſur l'art de l'eſcamotage, & ſur toutes les ſupercheries poſſibles. Après quelques principes généraux, l'Auteur s'arrête aſſez long-temps ſur les prétendus ſecrets d'une devineresſe. Tout cela eſt lié en un corps d'hiſtoire qui n'eſt pas ſans intérêt. On y apprend à réduire à ſa juſte valeur l'habileté de la vieille.

Le voyage nocturne eſt piquant: l'hiſtoire ſur-tout du franc Comtois, qui joue ſi long-temps le rôle d'un animal ſauvage, eſt raconté avec beaucoup d'énergie, & eſt bien faite pour nous mettre en garde contre

ces prétendus monstres sauvages : c'est quelquefois le cas de dire :

Les bêtes ne sont pas si bêtes que l'on pense.

Il n'est point de tour, je crois, auquel l'Auteur n'ait songé. Rien ne lui échappe. Les improvisateurs même ont leur tour aussi ; & il montre clairement que cette inspiration, dont ils se targuent si fort, n'est qu'un pur mécanisme. Il n'y a rien de plus plaisant que les tables de rimes, & de lieux communs nécessaires pour cette manufacture, c'est ce que les Auteurs appellent des passe-partout. Ce sont pourtant de tels charlatans qui souvent, nouveaux frelons, ont volé le miel des abeilles : ce sont ces contrebandiers de poësie, que, dans un cercle de femmes charmantes, on a proclamé poëtes divins ; ô honte !

Il y a des choses très-curieuses dans l'article qui concerne les improvisateurs en latin. On n'auroit jamais soupçonné le charlatanisme de

ſe gliſſer dans cette partie ; mais on ſeroit tenté de croire qu'il eſt partout. On rend raiſon, dans le même article, de la mémoire prodigieuſe qui étonnent quelquefois : des nombres, des ſyllabes artiſtement rangées, ſont encore les trois quarts de l'ouvrage.

En un mot, Monſieur, l'Auteur de cet ouvrage eſt à la piſte des charlatans, & les démêle par-tout. Charlatans de toute eſpèce, cachez-vous bien, on vous cherche, on vous ſuit : prenez garde à vous : & entre nous, Monſieur, cet avis s'adreſſe à plus de gens que l'on ne croit.

Je ſuis, &c.

LETTRE XIV.

Homélies, Discours & Lettres choisis de Saint Jean-Chrysostome, *avec des Extraits, tirés de ses ouvrages, sur divers sujets; traduits par M. l'Abbé* Auger, *Vicaire Général du Diocèse de Lescar, de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres de Paris & de celle de Rouen; quatre volumes* in-8°. *d'environ 500 pages chacun: à Paris, chez* Debure, *fils aîné, & Théophile* Barrois *le jeune, quai des Augustins; & chez Alexandre* Jombert *le jeune, rue Dauphine.*

ON ne peut qu'applaudir sans doute, Monsieur, au zèle infatigable de M. l'Abbé *Auger*. A peine a-t-il terminé sa traduction des Orateurs profanes de la Grèce, qu'il entre-

prend & exécute preſqu'auſſitôt celle des Orateurs ſacrés. Il avoit commencé la première par le prince & le chef des Orateurs anciens, *Démoſthène*; il commence celle-ci par *Saint Jean-Chryſoſtome*, qu'on peut appeller le *Démoſthène* de l'Egliſe.

Ce n'eſt pas cependant que le caractère de l'éloquence de l'un ſoit conforme à celui de l'autre. Autant *Démoſthene* eſt ſerré & rapide, autant *Chryſoſtôme* eſt riche & abondant. Tout entier à ſon objet, le premier le pourſuit vivement, ſans jamais ſe détourner ni s'arrêter. Le ſecond, plus aiſé, plus libre dans ſa marche, ſe plaît ſouvent à s'égarer, ſans cependant perdre abſolument ſon objet de vue. L'un accumule les preuves, les raiſonnemens, les penſées; l'imagination brillante de l'autre prodigue les images, les figures & les comparaiſons. *Demoſthene* ſemble ne connoître que la force & la véhémence; c'eſt un torrent rapide qui entraîne tout ce qu'il rencontre ſur ſon paſſage. Riche & varié à l'infini, *Chryſoſtôme* s'abandonne ſouvent à une pompe exceſſive

de ſtyle, à un luxe vraiment aſiatique; c'eſt un grand fleuve qui ſe répand même encore quelquefois au-delà de ſes bords. Son abondance l'emporte même de beaucoup ſur celle de *Ciceron*, qu'on peut regarder comme tenant le milieu entre l'Orateur d'Athènes & celui d'Antioche.

Vous ne fauriez au reſte vous former une plus juſte idée & des qualités perſonnelles & du caractère diſtinctif de cet éloquent Pontife, qu'en liſant le diſcours intéreſſant que M. l'Abbé *Auger* a mis à la tête de ſa traduction.

Chryſoſtôme n'étoit encore que ſimple prêtre, lorſque la ſédition qui s'éleva dans Antioche, le mit dans le cas de déployer toutes les richeſſes de ſon éloquence. Furieux d'une nouvelle contribution, que l'on vouloit lever ſur eux, les habitans d'Antioche ſe ſoulevent & renverſent les ſtatues de l'Empereur & de l'Impératrice *Flaccile* qui étoit morte. Ils les briſent en morceaux & en abandonnent les débris aux enfans qui les traînent par les rues de la ville. Re-

venus bientôt de leur premier transport, ils sentent toute l'horreur de leur conduite, & à l'emportement le plus furieux succède un calme sombre & lugubre ; la honte, les remords, & la crainte tenoient tous les cœurs accablés.

Ce fut dans ces circonstances, sept jours après la sédition, que *St. Jean Chrysostome* parla au peuple d'Antioche au nom de l'Evêque *Flavien*, & il composa à ce sujet vingt-une homélies. La seconde sur-tout nous présente un tableau touchant de l'état déplorable de cette grande ville.

Plongés dans les plus cruelles alarmes, les habitans d'Antioche attendoient de jour en jour l'arrêt fatal qui devoit détruire leur ville de fond en comble. Ce fut à l'éloquence de *Flavien*, ou plutôt de *Chrysostôme*, qui avoit composé le discours du S. Prélat, & concerté avec lui les moyens de toucher & de fléchir l'Empereur, qu'ils durent leur salut. Rien de plus intéressant que l'homélie dans laquelle il rend compte au peuple de l'heu-

reux voyage de ce respectable vieillard.

» Arrivé dans la ville capitale, il » entre dans le palais de l'Empereur, » se tient éloigné de sa personne, » muet, immobile, les yeux baissés » en terre, honteux & rougissant » comme s'il eût commis lui-même » les attentats pour lesquels il venoit » demander grace.....

» Dès que l'Empereur vit le Pontife » versant des *larmes*, les yeux baissés » en terre, il s'approcha de lui le premier, & fit voir, par le discours » qu'il lui adressa, l'impression que » les *larmes* d'un pieux Evêque avoient » faites sur son cœur. *Il ne lui parla* » *pas en homme* courroucé, irrité, indigné, mais *en homme* touché, attendri, vivement ému par la commisération.... Il ne lui dit pas; de quelle » commission vous êtes-vous chargé? » Quoi? Vous venez demander grace » pour des scélérats, pour des criminels » indignes de vivre, pour des révoltés, pour des séditieux qui méritent » le dernier supplice! Sans employer » de pareils discours, il prit un ton

» de douceur, un ton d'apologie mêlé » de majesté. Il fit l'énumération des » bienfaits dont il avoit comblé notre » ville dans toutes les occasions, de- » puis qu'il étoit assis sur le trône » impérial; & à chacun des bienfaits » il ajoutoit, *étoit-ce donc là la re-* » *connoissance que j'en devois attendre?*

Le discours touchant de *Flavien* acheva ce que sa contenance triste & abattue avoit commencé, & il obtint la grace de son peuple.

Le mérite & les vertus de *Chrysostôme* l'appellèrent bientôt au siége épiscopale de Constantinople, où son génie, son zèle, sa charité brillèrent dans le plus grand éclat, & lui suscitèrent beaucoup d'ennemis. Exilé d'abord, puis rappellé comme en triomphe, il succomba à la fin sous les efforts de ses envieux, & il termina, par la barbarie des gardes chargés de le transporter vers le Pont-Euxin, une vie passée dans l'exercice des plus sublimes vertus.

Parmi les différentes circonstances qui fournirent à *Chrysostôme* l'occasion de signaler ses talens pour l'éloquence;

pendant le temps qu'il occupa le siège de Constantinople, il n'en est point de plus frappante que la disgrace d'*Eutrope*. Cet eunuque, homme de la plus basse extraction & sans aucun mérite réel, à force d'intrigues & de soupleſſe étoit devenu tout-puissant auprès de l'Empereur *Arcadius*, qui l'avoit comblé d'honneurs & de richeſſes, & qui même venoit de l'élever au consulat. Abusant de son crédit, il avoit vexé le peuple & persécuté l'Eglise; entr'autres loix injustes, il en avoit porté une pour abolir le droit d'asyle dont jouissoient alors les temples. Mais *Chrysostôme* s'y étoit opposé avec fermeté. *Arcadius* ouvrit enfin les yeux sur tous les excès dont son favori s'étoit rendu coupable. Abandonné du Prince & chargé de la haine publique, *Eutrope* ne trouva de ressource que dans la pieuse générosité de St. *Jean*, qu'il avoit souvent maltraité, & dans l'asyle sacré des autels qu'il s'étoit efforcé d'abolir.

Le lendemain, jour destiné à la célébration des saints mystères, le peuple accourut en foule pour voir

humilié & confondu celui qu'il avoit vu si insolent dans la prospérité. La plupart étoient animés contre lui ; ils étoient fâchés qu'on lui eût ouvert l'église ; ils auroient voulu, ou l'immoler eux-mêmes à leur vengeance, ou qu'on l'eût livré à la haine publique.

Saint Jean Chrysostôme entreprend de les toucher & de les attendrir en faveur de ce malheureux. Sans chercher à justifier *Eutrope*, il montre dans sa personne un exemple frappant de l'instabilité des grandeurs humaines, & il le montre d'une manière si vive & si touchante, qu'il change absolument les dispositions de son auditoire & le fait fondre en larmes. Ce discours est autant le triomphe de la charité que celui de l'éloquence. Il peut en même temps donner une juste idée du style de *St. Jean*, fleuri à l'excès, & de celui de son traducteur.

» Si jamais l'on a dû s'écrier, *vanité des vanités, & tout n'est que* » *vanité*, c'est sans doute dans la con-» joncture présente. Où est mainte-

» nant tout ce faſte du Conſulat ? Où
» ſont ces marques d'honneur & de
» diſtinction ? Qu'eſt devenu cet appa-
» reil des feſtins & des jours de ré-
» jouiſſance ? Où ſont ces chœurs
» de muſiciens & de danſeurs, ces
» tapis précieux & ces couronnes ?
» Où eſt cette agitation de toute la
» ville, ces applaudiſſemens du cir-
» que, ces acclamations des ſpecta-
» teurs, prodiguées par la flaterie ?
» Tout s'eſt évanoui. Un vent impé-
» tueux a ſoufflé, & l'arbre ſuperbe,
» ébranlé juſques dans ſes racines,
» s'eſt vu dépouillé de toutes ſes
» feuilles, & ne montre plus que des
» rameaux nuds & déshonorés. La
» violence du vent a été ſi grande,
» que le tronc même a éprouvé de
» rudes ſecouſſes, & que l'arbre eſt
» menacé d'être arraché entièrement
» de la terre. Où eſt maintenant cette
» foule de faux amis ? Où ſont ces
» repas animés par la joie, & ce nom-
» breux eſſain de paraſites ? Où ſont
» ces vins exquis verſés avec abon-
» dance & ces apprêts d'une table
» recherchée ? Où ſont ces hommes
» attachés à la fortune, dont toutes

» les paroles & toutes les actions » ne tendoient qu'à plaire ? Tout » cela n'étoit qu'un ſonge de la » nuit, qui s'eſt évanoui avec le » jour ; ce n'étoient que des fleurs » du printemps qui ſe ſont toutes ſé- » chées & qui ont paſſé avec la ſaiſon, » c'étoit une ombre qui a diſparu, » une vaine fumée qui s'eſt diſſipée, » une vapeur légère qui s'eſt exhalée, » une vile pouſſière que le vent a » emporté. Auſſi ne nous laſſerons- » nous point de répéter ces paroles » de l'Eſprit Saint ; *vanité des vanités*, » *& tout n'eſt que vanité.*

Comme on pourroit trouver de la dureté à rappeller ainſi à un malheureux, le premier éclat de ſa fortune, l'Orateur prévient que ſon intention n'eſt point d'inſulter à ſon ſort, mais de tirer, de l'état où il eſt réduit, une leçon pour tous ceux qui en ſont témoins. Et c'eſt encore de l'exemple d'*Eutrope* qu'il ſe ſert, pour la graver profondément dans les eſprits.

» Qui jamais fut plus élevé que » cet homme ? . . . . Et voilà qu'il » eſt devenu plus miſérable que les

» plus vils eſclaves, plus tremblant
» que les priſonniers enfermés dans
» de noirs cachots, plus dénué que
» les indigens qui périſſent de faim,
» il voit chaque jour les épées ai-
» guiſées contre lui; il voit les ſup-
» plices, les bourreaux, les tour-
» mens & la mort. Son ancienne
» proſpérité s'eſt effacée de ſa mé-
» moire, comme ſi elle n'eut jamais
» exiſté, & il ne jouit pas même
» des rayons du ſoleil: Retenu &
» enfermé, ſes yeux ſont obſcurcis
» en plein midi comme dans la nuit
» la plus profonde. . . . Mais qu'eſt-il
» beſoin de nos paroles pour décrire
» ſa ſituation déplorable, *lorſque* lui-
» même nous en a offert un tableau
» ſi frappant? Vous en futes témoins
» hier, *lorſqu'on* vint du Palais pour
» le tirer d'ici par force, & qu'il
» courut aux Vaſes ſacrés pour les
» embraſſer: la pâleur de la mort
» étoit ſur ſon viſage, tout ſon corps
» friſſonnoit & trembloit, ſa voix
» étoit entrecoupée, ſa langue bé-
» gayante, la crainte avoit engourdi
» tous ſes ſens & l'avoit rendu comme
» ſtupide. Ce n'eſt pas pour lui re-

» procher sa disgrace, ni pour y in-
» sulter, que je rappelle ces circonst-
» tances ; mais pour toucher vos
» cœurs, pour vous *amener* à la com-
» passion, & vous persuader qu'il n'est
» déjà que trop puni.

Ce morceau & l'ensemble du discours sont généralement rendus avec autant de fidélité que d'élégance. On en sentira encore mieux le mérite, si on rapproche la traduction moderne de celle de M. *Rollin*, qui paroît foible & maigre, à côté de celle de M. l'Abbé *Auger*. Ce dernier a beaucoup mieux saisi le caractère de l'orateur grec, & a fait passer plus heureusement dans notre langue la pompe & la magnificence de l'original. Il ne seroit pas étonnant que dans un ouvrage aussi considérable, il fût échappé au traducteur quelques phrases qui ne réunissent pas toute la perfection qu'un goût sévère peut exiger, qu'on trouvât quelques longueurs & quelques incorrections de style. Mais l'extrême abondance de l'auteur est bien propre à faire excuser ces légers défauts, très-rares au reste

chez M. l'Abbé *Auger*, & presqu'impossibles à éviter.

Le goût que cet écrivain a mis dans le choix des morceaux qu'il a traduits, ne lui fait pas moins d'honneur que la traduction elle-même. Il n'en est aucun qui ne soit intéressant pour le fond des choses, & pour les richesses de l'élocution. Ce sont ces belles tirades dont l'orateur sçavoit si habilement relever la simplicité qui doit régner dans des homélies, & qui ne manquoient pas d'exciter les applaudissemens de ses auditeurs.

Il ne nous reste plus qu'un vœu à former, c'est que cette traduction puisse opérer une heureuse révolution dans l'éloquence sacrée qu dégénère parmi nous de jour en jour. Nos grands sermons sont généralement beaucoup trop guindés, & l'orateur s'y occupe souvent moins d'instruire ses auditeurs, que du soin de se faire admirer lui-même. Delà ce goût de recherche & d'afféterie, délà cette prétention philosophique qui déshonore les chaires évangéliques, qu'on envisage comme des espèces de dégrès

pour parvenir au trône académique.

D'un autre côté, les prônes, qui répondent aux homélies des anciens, à force d'être ſimples, dégénèrent quelquefois en baſſeſſe. Ce ſont ces deux excès qu'il eſt important d'éviter. Le modèle que préſente M. l'Abbé *Auger*, & les réflexions ſavantes qu'il a répandues dans ſon diſcours préliminaire, ne ſauroient être trop méditées par les jeunes eccléſiaſtiques qui ſe deſtinent aux fonctions ſublimes du miniſtère; & nous pourrions alors eſpérer de voir renaître dans l'éloquence ſacrée cette noble ſimplicité qui en fait le plus bel ornement.

On trouve à la fin du quatrième volume de cet ouvrage, pluſieurs ſermons que M. l'Abbé *Auger* avoit compoſés dans ſa jeuneſſe. Quoiqu'ils ſe reſſentent de l'excès de la foibleſſe de cet âge, ils vous feront ſans doute regretter qu'une ſanté trop délicate n'ait pas permis à l'orateur de pourſuivre une carrière dans laquelle il ſembloit devoir obtenir les plus heureux ſuccès.

Je ſuis, &c.

LETTRE

LETTRE XV.

Œuvres complettes de Mad. Ricoboni ; *nouvelle édition ; ſept volumes in 12 ; à Paris, chez* Volland, *Libraire, Quay des Auguſtins*, N°. 25. *1786. Avec approbation & privilége du Roi.*

UNE noble émulation, Monſieur, s'eſt emparée de nos Libraires, & le public ne peut qu'y gagner. La belle édition de *le Sage* & de l'Abbé *Prévôt* en enfantera ſans doute beaucoup d'autres. Déjà elle eſt ſuivie de celle de Madame *Ricoboni* : aſſurément ce nom étoit digne de marcher à la ſuite des deux autres. Et l'on peut, après avoir lu *Gilblas*, & *le Doyen de Killerine*, lire avec intérêt *Amelie* & les *Lettres de Madame de Sancerre*. Ce dernier Ouvrage, ſurtout, reſpire une ſenſibilité douce & touchante ; les caractères y ſont variés, bien marqués

& très-bien soutenus ; & l'Auteur de l'*Amant Bourru* doit la plus grande partie de son succès au Roman qui lui a servi de modèle. Miss *Jenny* inspire aussi un intérêt bien vif, & fait verser des larmes douces : en un mot, les Romans de Madame *Ricoboni*, ont le secret précieux d'être galants sans fadeur, & d'attendrir sans être trop larmoyant, il est aisé de voir qu'ils sont l'ouvrage d'une femme, & d'une femme pleine d'esprit & de sensibilité ; vous vous étonnez peut-être, Monsieur, de me voir applaudir de si bon cœur à ces Romans, moi qui ne les aime point. Expliquons-nous, je vous prie. Je n'aime point les Romans modernes, je l'avoue : mais c'est peut-être pour cette raison que j'aime ceux de le *Sage* & de l'Abbé *Prévot*, & ceux de Madame *Ricobini*. Je voudrois bien qu'au lieu de se mettre l'esprit à la torture pour faire éclorre de son cerveau des Romans insipides & fades, on s'occupât tout uniment du soin de réimprimer les bons Romans du siècle de Louis XIV, & du commencement du siècle de Louis XV. A quoi bon fouil-

ser des mines qui doivent être épuisées? Que peut-on dire de nouveau? L'amour, la jalousie, la noirceur, la vengeance, toutes ces passions n'ont-elle pas été retournées de toutes les manières? Que dans les métiers des sciences & d'arts on cherche encore à imaginer, à perfectionner. J'y consens & je le desire: mais quelle nécessité de faire des Romans nouveaux; il est constant que cela est inutile; sur-tout cela est dangereux, & à coup sûr cela n'est point amusant. Messieurs les Auteurs, nous vous demandons grace, laissez faire MM. les Libraires, nous n'avons plus besoin que d'eux en ce genre. Eux-seuls suffisent pour nos plaisirs, qu'à l'exemple de M. Cuchet & de M. Voland, ils nous donnent de nouvelles éditions des bons Romans qui deviennent trop rares. Voilà tout ce qu'il nous faut.

Je suis, &c.

LETTRE XVI.

Traité sur les Mines de fer & les Forges du Comté de Foix, par Mr. de Lapeyrouſe, *des Académies des Sciences de Paris, Stockolm, Toulouſe, &c. A Paris, chez* Mérigot, *le jeune, rue des grands Auguſtins, au coin de la rue Pavée.* in 8°. *de 413 pag. avec 6 planches développées. Prix 9 livres broché.*

« CET ouvrage, diſent les Com-
» miſſaires de l'Académie, deſtiné
» principalement à diriger la pratique
» des ouvriers, nous a paru contenir
» des vues & des faits abſolument
» neufs, & très-utiles, non-ſeulement
» pour les forges de ce Comté (de
» Foix) & pour toutes celles qui ont
» adopté ſa méthode; mais encore

» pour tous ceux qui s'occupent de » l'art difficile de la fabrique du fer ».

Le suffrage que les Etats de Languedoc ont accordé à cet ouvrage, dont ils ont bien voulu accepter la dédicace, celui que lui a donné en particulier l'illustre Président de cette auguste assemblée ne peuvent que prévenir très-favorablement le public sur son utilité; « c'est un traité élémentaire qu'il sera » très-utile de répandre, disoit M. » l'Archevêque de Narbonne, aux » Etats assemblés, afin d'éclairer par » des principes fixés la pratique in- » certaine des Maîtres de forge ».

Cette méthode, par laquelle on retire immédiatement de la mine par une seule opération, non-seulement du fer de la meilleure qualité, mais encore même de l'acier, est infiniment précieuse par sa simplicité, son économie & sa promptitude. Elle n'avoit ni règles ni principes; toute la théorie de cette méthode gissoit dans la routine des ouvriers. M. de Lapeyrouse, après avoir démontré les suites fâcheuses d'une pareille marche, la

ſubſiſté des principes, & des loix ſtables au tatonnement, & à l'arbitraire. Dix ans de ſuccès ont confirmé ſes vues; il a mis à la main des ouvriers quelques inſtruments ſimples; pour leur faciliter le moyen de maintenir les proportions les plus eſſentielles. Les inſtrumens ſont repréſentés dans les planches, où l'on a auſſi donné le plan & les coupes de la forge, du fourneau, des trompes, &c.

Les Minéralogiſtes apprécieront ſans doute les faits piquans que M. de Lapeyrouſe rapporte touchant l'influence de la manganèſe ſur la formation de l'acier, que, perſonne n'avoit obſervée avant lui; ils ſont accompagnés des circonſtances ſi convaincantes qu'on voit bien que l'eſprit de ſyſtême n'a aucune part dans des obſervations auſſi précieuſes.

L'Auteur a joint à l'ouvrage des notes curieuſes, & intéreſſantes; ce ſont des fragmens de la Minéralogie des Pyrenées; à l'étude deſquelles il s'eſt ſpécialement dévoué: les faits que rapporte M. de Lapeyrouſe contrediſent

absolument ce que les plus habiles Naturalistes nous ont appris de la disposition des diverses substances, dans les grandes chaînes de montagnes; & comme il a eu de fréquentes occasions d'observer ce qu'il nous apprend; cette partie de son travail nous a paru mériter toute l'attention des savans.

Nous croyons que cet ouvrage parfaitement exécuté pour la partie typographique & pour les gravures, doit être également recherché par les Naturalistes, & par les Maîtres de forge. Il peut être utile non seulement aux Provinces de Languedoc, de Roussillon, de Bearn, & de Foix; mais encore à toutes celles où l'on fabrique le fer d'une manière plus compliquée & beaucoup plus dispendieuse. Il doit intéresser spécialement les habitans du Dauphiné; qui possèdent des mines analogues à celles des Pyrénées, & chez qui on a fait des tentatives pour introduire la méthode du Comté de Foix: si elles n'ont pas réussi, c'est parce qu'ils manquoient

de règles fixes, de proportions juſtes, & de détails ſuffiſans pour opérer avec facilité : l'ouvrage que nous annonçons, en leur donnant ces moyens, doit les engager à ne pas ſe rebuter, & tenter de nouveau une entrepriſe, dont ils doivent ſe promettre un grand bénéfice.

Je ſuis, &c.

LETTRE ſur la Séance du Muſée de Paris, dans ſa nouvelle Salle au Couvent des Cordeliers, Rue de l'Obſervance.

MONSIEUR,

LA curioſité avoit attiré hier une multitude de ſpectateurs à la ſéance publique du Muſée de Paris, tenu pour la première fois aux Cordeliers. M. *Moreau de Saint Mery*, Préſident,

ouvrit la séance par un discours dans lequel il rappella en peu de mots l'origine du Musée, le but qu'il se propose, & les motifs qui l'avoient engagé à faire choix du nouveau local. Il observa ensuite que ce fut aux Ordres Religieux que la France dût la conservation du précieux dépôt de la littérature ancienne, perpétué par eux jusqu'à la renaissance de lettres; & que le Musée ne pouvoit trouver un azyle plus favorable pour cultiver en paix les Sciences, les Lettres & les Beaux arts.

Ce discours, écrit avec autant de noblesse que de goût & d'énergie, fut très-applaudi, excepté par quelques esprits superficiels qui sourirent dédaigneusement en voyant la salle décorée par des portraits de Papes & de quelques Religieux célèbres, tels que Jean *Duns*, surnommé *Scot* ou *le Docteur Subtil*, dont on voit encore la chaire.

Mais cet azyle, ainsi que l'observe le Président, n'est-il pas plus décent, plus convenable à une Société litté-

raire, que celui qu'elle occupoit rue Dauphine, ou des bals, des orgies bruyantes, par l'identité du nom & du local, faiſoient croire qu'ils pouvoient avoir quelque rapport avec le Muſée ?

M. *Gautier*, qui paroît avoir reçu de la nature une diſpenſe d'âge, par l'érudition étonnante qu'il annonce, a lu un *Eſſai ſur la Coſmogonie des Chaldéens*, & des *Remarques ſur Eſope & Lokman*; ces deux diſcours ont été univerſellement applaudis.

Après une petite pièce de vers, très-bourſoufflés, ſur *l'Orgueil des grands*, par M. *Drobecq*, on a lu, pour M. le Marquis *de Gouffier*, un *Eſſai ſur les jardins de l'antiquité*; l'Auteur commence par le Paradis terreſtre, & donne une deſcription auſſi prolixe qu'ennuyeuſe des jardins égyptiens, grecs, romains, chinois, &c. On commençoit à s'endormir, lorſque M. *Cailleau* lut une fable intitulée, *le cheval de parade & le cheval de poſte*, qui a tiré tout le monde de l'aſſoupiſſement. Un fragment des *Conſidéra-*

tions sur le mariage, par M. *le Noir de la Roche*, a réuni tous les suffrages; on y a remarqué l'amour de la vertu, le zèle pour les mœurs, & le style énergique du citoyen de Genève, sans y rencontrer ses paradoxes.

L'Essai sur l'origine des Tartares & des Arabes, par M. de *Basseville*, a paru sec & aride; l'Auteur n'a fait qu'effleurer son sujet. On a entendu avec beaucoup plus d'intérêt la lecture d'un chant du poëme sur *la Fronde*, par M. le Chevalier *de Bruix*, où on l'a reconnu la gaieté riante & le style brillant de l'*Arioste*. Dans un fragment du *Voyage en Sicile*, par M. *Houel*, l'Auteur a offert des tableaux piquans, variés & pittoresques. La séance a été terminée par M. le Comte *de Narbonne*, qui a lu un conte moral, ayant pour titre, *la Folle de Baune*; c'est le même sujet que *la Folle par amour*, mais la fable n'a rien de commun avec celle de *Nina*; des tableaux touchans, des situations déchirantes ont fait répandre des larmes d'attendrissement; une diction rapide, élégante, correcte, ont

mérité à l'Auteur les plus vifs applaudiſſemens ; dans ce diſcours intéreſſant, la morale miſe en action ne s'écarte jamais des règles de la pudeur, en développant les replis du cœur humain.

Si cette Société naiſſante peut ſe préſerver de la contagion du bel eſprit, du jargon ſcientifique, du ſtyle déclamatoire & pompeuſement ſoporifiques de nos Lycées modernes, elle pourra mériter les ſuffrages de la nation & du public éclairé.

Je ſuis, &c.

LETTRE XVII.

De l'Etat naturel des Peuples, ou *Eſſai ſur les points les plus importans de la ſociété civile & de la ſociété générale des nations ; ouvrage diviſé en trois parties, dans lequel on tâche de ramener aux vrais principes de la civiliſation, en montrant, avec les erreurs des peuples & des écrivains publiques ſur cette matière, la poſſibilité & les moyens de les réparer. A Paris, chez la veuve* Hériſſant, *Impr.-Libraire, rue Neuve-Notre-Dame ; & Théophile* Barrois, *Lib. rue du Hurepoix. 3 vol. grand in-12. Prix 12 livres broché.*

LE droit de la guerre & de conquêtes, le droit de vie & de mort,

ſont, Monſieur, les deux principaux objets que diſcute l'Auteur de cet ouvrage.

En examinant les différens motifs qui peuvent armer les puiſſances ; il ne trouve qu'un ſeul cas où l'on puiſſe employer la force ; c'eſt quand il s'agit de repouſſer la violence. Il condamne toute guerre entrepriſe, pour décider les différends qui s'élèvent entre les nations. « La raiſon, dit-il, ſe révolte » de ce qu'on employe un moyen » aveugle là où l'on a beſoin de lu- » mière, un moyen de violence & de » fureur, là où l'on ne doit recher- » cher que la juſtice, dont le règne » eſt doux & tranquille, & n'a rien » de plus oppoſé que la guerre ».

La voie des armes, même pour pourſuivre une demande juſte, lui paroît également contraire à la juſtice & à la religion. Il proſcrit donc indifféremment toute guerre offenſive, & il n'admet que la défenſive, & encore avec beaucoup de modifications.

Une queſtion auſſi vaſte & auſſi importante, ne peut être bien diſcutée

qu'en remontant aux principes du droit naturel, & du droit des gens qui, bien interprété, n'eſt autre que le droit naturel lui-même. Ceci donne à l'Auteur occaſion d'examiner tout ce qu'ont dit les plus fameux publiciſtes, *Grotius*, *Beccaria*, *Puffendorf* ſur cette matière. Il eſt rare qu'il ſe trouve d'accord avec ces ſavans, qui ont moins puiſé dans la nature véritable des choſes, que dans les ſources des erreurs & des préjugés de leur temps.

L'Auteur proſcrit également la peine de mort, qu'il regarde comme injuſte, & contraire à la loi naturelle. Quoiqu'il appuye ſon opinion de raiſonnemens ſubtils & ſpécieux, il doit s'attendre à trouver moins de docilité pour cette ſeconde aſſertion que pour la première. Il perſuadera difficilement qu'il ne ſoit pas permis de retrancher de la ſociété les monſtres qui en ſont les fléaux ; ſi la peine de mort excède le pouvoir accordé par la nature ; je ne vois pas que toute autre peine ſoit plus conforme à l'or-

dre, & les mêmes raiſons qui ôtent aux chefs des états ou aux nations en corps le droit de vie & de mort, ſur des membres pernicieux, ne le privent-elles pas du droit d'infliger aucune peine aux coupables? La liberté eſt un lien auſſi ſacré que la vie? S'il n'eſt pas permis d'attenter à l'une, pourquoi le ſeroit-il d'attenter à l'autre?

Le prêt à intérêt trouve dans l'Auteur un adverſaire auſſi formidable que le droit de guerre & de conquête. Il le regarde comme mauvais en ſoi & contraire au droit naturel, & il n'eſt aucune conſidération, telle que l'avantage qui en réſulte pour les particuliers & pour le commerce en général, qui puiſſe le lui faire admettre. C'eſt en vain qu'on invoqueroit l'autorité de *Moyſe*, relativement à cet objet & aux précédens; il explique les paſſages dont ſes adverſaires pourroient profiter; de manière à ne leur laiſſer de ce côté aucune priſe contre lui.

Je ne peux vous donner qu'une très-légère idée de cet ouvrage volu-

mineux qui embraſſe toutes les parties de la civiliſation. Sous quelque aſpect que l'Auteur la conſidère, il la trouve défectueuſe, & il cherche à établir des principes qui la rectifient, & qui lui donnent toute la perfection dont il la croit ſuſceptible.

La marche de cet Auteur n'eſt rien moins que rapide. Ses diſcuſſions exceſſivement méthodiques fatigueront un lecteur qui veut qu'on l'amuſe en l'inſtruiſant. Tout ici eſt auſſi froidement que ſavament diſcuté, tout y eſt ſomptueuſement examiné, & approfondi, ce n'eſt point, en un mot un de ces livres qu'on lit ſimplement, c'eſt un traité qu'il faut étudier. Un pareil ouvrage eſt une eſpèce de phénomène dans un temps où nous ſommes inondés de brochures futiles & légères, où l'on traite ſuperficiellement les plus graves, & où l'on diſcute des riens avec beaucoup de gravité.

Quoique l'entrepriſe qu'a formée le publiciſte moderne, paroiſſe d'une exécution difficile, pour ne pas dire

impraticable, l'intention qui l'anime n'en mérite pas moins les plus grands éloges. Son ouvrage, qui suppose beaucoup de connoissances, annonce en même-temps un Philosophe plein de respect pour la religion & de zèle pour le bonheur de l'humanité.

Je suis, &c.

Lettre au Rédacteur de L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Paris, 22 Juillet 1786.

LA lettre, Monsieur, qui vous a été écrite de Cherbourg le vingt-six Juin dernier, insérée dans votre Numéro vingt-six, contient une erreur de fait qu'il convient de rectifier. Il y est dit, page 55, » *on* » *essaya devant Elle* (Sa Majesté; *les* » *nouveaux affuts de côte, corrigés*

» *par Mr.* Meunier, & *parfaitement* » *adaptés aux caſemates.*

Les affuts dont il s'agit ſont appellés *à aiguilles*, il en a été conſtruit cent cinquante-huit à l'isle d'Aix, en 1779, ſous les ordres & ſur les deſſeins de M. le Marquis de *Montalembert*, qui en eſt l'inventeur. Toute l'artillerie du fort Caſemate, qu'il y a fait conſtruire dans le même temps ſur ſes deſſeins, n'a été montée que ſur de ſemblables affuts.

Ceux appellés affuts de côte, ne peuvent jamais devenir des affuts à aiguille, ils n'y reſſemblent en rien. J'étois à Cherbourg au mois de Novembre de l'année dernière, lorſqu'un batiment du Roi, venant de l'isle d'Aix, y en débarqua quarante-quatre. Ces affuts ne s'étant pas trouvés en bon état à l'arrivée de Monſeigneur

Comte d'*Artois*, par l'effet des bois qui avoient travaillés, on y a envoyé l'ordre de les réparer pour l'arrivée du Roi. Mr. *Meunier* en ayant été été chargé, s'en eſt acquitté avec tout le ſuccès qu'il doit toujours avoir dans tout ce qu'il entreprend par l'étendue de ſes connoiſſances & par l'amour du bien public qui l'anime, de façon que leur bon uſage, déjà conſtaté par un ſervice de quatre ans à l'isle d'Aix, s'étant confirmé à Cherbourg, il a été envoyé dans ce port deux compagnies d'ouvriers du Corps Royal d'Artillerie, pour en conſtruire quarante de ſemblables.

Ces ſortes d'affuts ſont gravés avec la plus grande exactitude, dans pluſieurs planches du cinquième volume de la fortification perpendiculaire, & dans ſon ſupplément qui vient de paroître. Si l'on veut en avoir une

connoissance particulière, on peut avoir recours à cet ouvrage; il se trouve, à Paris, rue Dauphine, chez *Didot* fils aîné, successeur de *Jombert* jeune.

Les détails qu'on y trouve de ces mêmes affuts ne laissent rien à désirer pour leur intelligence, & comme les affuts de côté y sont également gravés, on pourra les comparer & en connoître la différence.

J'ai l'honneur d'être, &c.

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur, le Baron DE MONTALEMBERT.

GRAVURES.

Portrait de Mr. du Paty, *Président à Mortier au Parlement de Bordeaux; gravé par M.* Gaucher, *des Académies Royales de Rouen, Caën, Londres, &c., d'après le dessin de M.* Notté.

» Les hommes qui parviennent à » arracher des innocens au supplice » sont des envoyés de la Providence. Vous avez été témoin, Monsieur, de l'enthousiasme qu'a produit l'infortunée *Salmon*, & des éloges donnés à son courageux défenseur, c'est à perpétuer les traits de ces hommes généreux & sensibles que les arts devoient se consacrer : en attendant que quelqu'Artiste nous offre le portrait de M. *Lecauchois*, M. *Gaucher* vient de faire paroître celui de M. *du Paty*. Ce Magistrat, justement célèbre par son zèle & par ses talens, méritoit

de passer à la postérité. Ce Portrait, de format in-4°., peut être joint au Mémoire de M. *du Paty*. A la plus exacte ressemblance, l'Artiste a réuni ce style agréable qui caractérise ses productions.

Portrait de Mr. le Grand de Lateu, Avocat au Parlement, gravé par M. *Choffard*, dessinateur & graveur de M. L. M. J. & du Roi d'Espagne, d'après le dessin de M. *Notté*. Ce second Portrait réunit également à la touche moëleuse & sçavante qu'on remarque dans les ouvrages de l'Auteur la plus parfaite ressemblance. Il est de la même grandeur que le précédent, auquel il peut servir de pendant. Ils se trouvent l'un & l'autre, chez M. *Gaucher*, rue St. Jacques, vis-à-vis Saint Yves; M. *Choffard*, quai & maison neuve des Théatins; & chez *Desenne*, Libraire, au Palais Royal. Prix 1 liv. 4 s. chacun.

Lettre au Rédacteur de l'ANNÉE LITTÉRAIRE.

Genève, 14 Juillet 1786.

VOLTAIRE a dit, Monsieur, qu'une scène de Sevère & de Pauline instruisoit mieux un j une poëte que toutes les poëtiques, je dirai de même qu'un acte de bienfaisance l'emporte sur tous les traités de morale. Cette façon de penser m'engage à vous faire part de ce que Mademoiselle Saint-Val, (l'aînée) a fait ici pour les pauvres.

Arrivée a Genève, elle a appris que nos hôpitaux ne subsistoient que par la bienfaisance des particuliers, & pour augmenter la source de leurs charités, elle y a consacré la rétribution due à ses talens.

Directeur d'un de nos hôpitaux, j'ai essayé de lui témoigner notre reconnoissance par ces vers.

On dit que les talens ont les vertus pour sœurs,
On a raison : Saint-Val qui fait couler nos pleurs,
Sèche celles du pauvre ; & n'a pour récompense
Du grand art d'émouvoir & d'attendrir les cœurs,
Que celle d'exercer sa noble bienfaisance.

Par M. MALLET ; Avocat à Genève.

LETTRE

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XVIII.

SCANDERBERG, Tragédie; par M. Dubuiſſon, *mutilée ſur le Théâtre François le 9 Mai 1786, & enſuite dévorée par les Journaliſtes, avec cette Epigraphe tirée de la Pièce :*

Le ſentiment profond d'une grande injuſtice
Egara quelquefois le cœur le plus ſoumis ;
La vertu ſouffre tout, excepté le mépris.
Acte II. ſcène V.

A Paris, chez Deſenne, *Libraire, au Palais Royal.*

SI le titre de cette pièce, ainſi bizarré d'expreſſions chagrines, vous

annonce assez clairement les tristes dispositions de l'Auteur, après le mauvais succès de son ouvrage, l'Epigraphe n'en dit pas moins, & la Préface en dit encore plus. Cette Epigraphe signifie que M. *Dubuisson*, si *soumis* autrefois aux Comédiens, quand ils firent tous leurs efforts pour procurer une douzaine de représentations à *Nanet*, se révolte contr'eux aujourd'hui qu'ils ont laissé tomber *Scanderberg*; & sa Préface explique amplement les sujets de plainte qu'ils lui ont donnés. Mais nous croyons que cet Auteur, *qui peut tout souffrir, excepté le mépris*, ne s'est pas assez respecté lui-même, ni dans ses anciennes soumissions pour les Comédiens, ni dans le ressentiment actuel dont il les honore.

Il est donc difficile de ne pas se rabaisser beaucoup, & même de ne pas faire rire à ses dépens, lorsqu'on entre dans le détail de toutes ces petites tracasseries qui doivent expirer dans les foyers. M. *Dubuisson* en est la preuve. A quels aveux humiliants ne s'est-il pas ravalé, en parlant de la dé-

pendance où l'ont tenu les Comédiens, & de tous les dégoûts dont il l'ont rassasié? Comment n'a-t-il pas senti qu'il se livroit entièrement à la risée du public, en se montrant en scène avec le sieur *Préville*, dans une petite aventure assez plaisante à la vérité, mais où l'Auteur ne joue pas le rôle le plus plaisant? Puisque M. *Dubuisson* n'a pas craint de publier cette espèce de farce; je ne me ferai pas de scrupule de vous en faire part; &, comme lui, je vous donnerai la petite pièce avant la grande.

« L'instant de jouer le *Vieux Garçon* (1) arriva; mais comme je suis malheureux en tout, le sieur *Preville* » se laissa aller, précisément dans ce » temps là, aux mouvemens d'une » ame facile à attendrir. En venant à » la première des répétitions, il vit » un chien caniche baloté par des savoyards. Ce pauvre animal l'intéressa; il l'arracha au sort qui le » menaçoit, l'amena à la répétition, » en s'applaudissant de son action cha-

(1) Comédie de M. Dubuisson.

» ritable, lui fit boire de la limonnade,
» & le reconduisit chez lui, en lui
» promettant de se charger de son
» entretien & de son logement. Pen-
» dant les autres répétitions, le sieur
» *Préville* ne manqua pas d'amener
» l'enfant trouvé, & je ne puis même
» pas dire que l'attention fût partagée
» entre l'Auteur & lui ; elle fut toute
» pour le chien, qui buvoit toujours
» de la limonnade avec une grace in-
» finie, & avec les applaudissemens
» de toute la joyeuse assemblée. J'en-
» rageois, & m'efforçois de prendre
» patience. Je me rappelle qu'un jour,
» en sortant de ces bisarres répéti-
» tions, je suivois le sieur *Préville*,
» qui traversoit les cours du Luxem-
» bourg pour se rendre chez lui, &
» n'ayant pu trouver jusques-là le
» moment de l'entretenir sur mon
» ouvrage, je lui en parlois avec
» action ; il m'écoutoit tant soit peu,
» ayant toujours l'œil ouvert sur son
» orphelin, qui couroit çà & là, &
» pour lequel il avoit les plus tendres
» sollicitudes. Voilà que tout-à-coup
» l'animal, dont l'éducation avoit
» sans doute été fort négligée, se jette

» sur quelques poules éparses dans une
» des cours du Palais ; le sieur *Pré-*
» *ville* l'appelle ; & en homme ami de
» l'ordre, lui fait une exhortation pa-
» thétique sur son *incivilité* & sa *glou-*
» *tonnerie* ; lui dit que *les poules sont*
» *à des voisins, à des amis, & qu'il a*
» *choqué le droit des gens* ; le menace
» du bâton, s'il récidive ; me de-
» mande ma canne avec un ton de
» colère, & en faisant semblant de
» me l'arracher des mains, pour en
» frapper le pauvret, me fit signe par
» un *à part* adroit, de ne la lui pas don-
» ner ; enfin joue avec son chien une
» scène très-plaisante, & me plante là
» avec mes observations sur ma Pièce.
» Je ne pus m'empêcher d'en rire,
» trouvant seulement que cette scène
» n'étoit pas de ma comédie, & que
» c'étoit de celles-là *dont* il auroit fallu
» s'occuper ».

Pour nous remonter un peu au ton sérieux, avant de parler de la nouvelle tragédie de M. *Duhuisson*, il est à propos que je vous rappelle en peu de mots, ce que l'histoire nous apprend de *Scanderberg* ; nous verrons

enſuite comment l'Auteur aura accommodé ce ſujet au théâtre.

Scanderberg, c'eſt à-dire, *Alexandre Seigneur*, eſt le ſurnom de *George Caſtriot*, Roi d'Albanie. Il naquit en 1404, & fut donné en ôtage par ſon père, au Sultan Amurat II, avec ſes trois frères. Ces trois Princes périrent d'un poiſon lent, que le Sultan leur fit donner. *George* dut la vie à ſa jeuneſſe, à ſon eſprit & à ſa bonne mine. Amurat le fit circoncire, l'éleva avec ſoin, & lui donna enſuite le commandement de quelques troupes, avec le titre de Sangiac. *Scanderberg* devint en peu de temps, le premier des Héros Turcs. Son père étant mort en 1432, il forma le deſſein de rentrer dans l'héritage de ſes ancêtres, & de ſecouer le joug Muſulman. L'Empereur ayant envoyé une puiſſante armée en Hongrie, voulut que *Scanderberg* y jouât un rôle. Dès qu'il y fut arrivé, il ſe lia ſecrettement avec *Huniade-Corvin*, un des plus redoutables ennemis de l'Empire Ottoman. Il aſſura ce Général qu'à la première bataille, il chargeroit les Turcs, & ſe tourneroit

du côté des Albanois. Il exécuta fidèlement sa promesse. Les Turcs furent obligés de plier, & il en demeura trente mille sur le champ de bataille. *Scanderberg*, profitant du désordre où étoient les ennemis, se saisit du Secrétaire d'*Amurat*, le met aux fers, & le force d'écrire & de sceller un ordre au Gouverneur de Croïa, capitale d'Albanie, de remettre la ville & la citadelle à celui qui remettroit cet ordre expédié au nom de l'Empereur. *Scanderberg* fait massacrer le Secrétaire & tous ceux qui avoient été présens à l'expédition de ces fausses lettres, afin qu'*Amurat* n'en pût avoir aucune connoissance. Il se transporte aussi-tôt à Croïa, & après s'être emparé de la place, il se fait reconnoître à ses peuples, qui le proclament leur Souverain. Il remonta ainsi sur le Trône de ses pères, en 1443, & s'y soutint par ses armes. Son parti lui gagna toute l'Albanie. En vain *Amurat* arma contre lui, & mit deux fois le siège devant Croïa, il fut obligé de le lever. *Mahomet II*, fils & successeur d'*Amurat*, continua la guerre pendant onze

ans par ſes Généraux, qui furent battus ; il rechercha la paix, & l'obtint ; mais il ne tarda pas de recommencer la guerre, & voulut tenter la fortune lui-même. Croïa fut aſſiégée deux fois en deux campagnes conſécutives, & deux fois auſſi le ſiège fut levé. *Scanderberg* peut être mis au premier rang des guerriers les plus heureux, puiſque s'étant trouvé à vingt deux batailles, & ayant tué, dit-on, près de deux mille Turcs de ſa propre main, il ne reçut jamais qu'une légère bleſſure. Sa force étoit ſi extraordinaire, que *Mahomet*, étonné des coups prodigieux qu'il portoit, lui fit demander ſon cimeterre, s'imaginant qu'il y avoit quelque choſe de ſurnaturel. Mais il le renvoya bientôt comme une arme inutile dans les mains de ſes Généraux. Alors *Scanderberg* lui fit dire qu'*en lui envoyant le cimeterre, il avoit gardé le bras qui ſçavoit s'en ſervir.*

Voyons les changemens que M. *Dubuiſſon* a faits à l'Hiſtoire, pour répandre ſur ce ſujet quelque intérêt dramatique. Il a d'abord ſuppoſé qu'*Amurat* ne connoiſſoit pas la naiſ-

fance de *Scanderberg*, & ne le croyoit qu'un eſclave ordinaire. Il n'eſt pas trop vraiſemblable que le Sultan, ayant demandé au Roi d'Albanie ſes enfans pour gages de ſa ſoumiſſion, il ne ſe ſoit pas informé au juſte du nombre de ſes enfans, & qu'on ait pu lui en eſcamotter un, *dont l'exiſtence étoit encore enſevelie au berceau de l'enfance*, comme l'exprime l'Auteur. On ſçait un peu mieux le compte des enfans d'un Roi, ſur-tout quand on eſt ſi fort intéreſſé à l'apprendre. Mais enfin, M. *Dubuiſſon* a eu beſoin de cette ſuppoſition forcée, pour amener quelques ſituations théâtrales : ne le chicanons point là deſſus. On ſe doute qu'*Amurat* a une fille, & que cette Princeſſe eſt amoureuſe de *Scanderberg* ; c'eſt-là le fond du roman de la pièce. La fille d'un Sultan amoureuſe d'un eſclave inconnu, mais célèbre par ſa bravoure, c'eſt un canevas bien uſé il eſt vrai ; mais cela fournit toujours des ſcènes. *Mahomet*, qui paroît dans la pièce, pour y jouer un triſte rôle, eſt jaloux à la rage de la gloire de *Scanderberg*, & même de ſon amour

pour ſa ſœur *Atalide* ; & malgré le beſoin que ſon père *Amurat* doit avoir de ce Héros, puiſqu'il aſſiège Croïa, & qu'il l'aſſiège en vain depuis deux mois, il a eu l'art d'engager le Sultan à mettre *Scanderberg* dans les fers. *Atalide* n'a pu s'y oppoſer, puiſqu'elle eſt renfermée dans le ſerail d'Andrinople ; mais elle ſçaura bien les moyens d'en ſortir, & de venir dans le camp de ſon père, pour rendre la liberté à ſon amant. Voilà la ſituation des choſes, & les diſpoſitions des perſonnages, quand la pièce commence par un entretien d'*Amurat* avec *Hali* ſon Grand-Viſir, où il lui témoigne ſon chagrin ſur la longueur du ſiège. *Hali* veut perſuader au Sultan de prendre Croïa par famine : le Sultan trouve ce moyen trop lent pour ſon impatience, & veut qu'on livre un nouvel aſſaut. Alors le Viſir lui répond qu'il eſt donc de ſon intérêt de retirer des fers le Héros *Scanderberg*, & lui fait entendre que ſon fils *Mahomet* ne l'a privé de cet appui, que pour exécuter plus aiſément ſes projets ambitieux, & s'emparer du Trône. *Amurat*

avoue que ces soupçons ne sont pas mal fondés, & qu'il tient ses yeux toujours ouverts sur son fils. Dans cet instant, *Mahomet* vient apprendre à son père qu'un Albanois, sans armes, sans défense, s'avance vers le camp. Il ne dit pas ce que demande cet Albanois; mais *Amurat* ordonne qu'il paroisse en sa présence, *dans une heure.* Pourquoi pas tout de suite, dira-t-on? Il faut auparavant qu'il se passe plusieurs scènes indispensables, pour amener la situation de cet Albanois en présence d'*Amurat* & de *Scanderberg*, dont lui seul connoît la naissance. A peine *Mahomet*, resté seul avec *Osman* son ami, a-t-il eu le temps de lui dire un mot, qu'on voit arriver *Attalide*, qui ne dissimule point à son frère étonné de son apparition, le motif de son voyage; elle vient déconcerter ses projets, & *prêter un juste appui à la vertu*, c'est-à-dire, rendre la liberté à son amant. Elle entre aussi-tôt chez *Amurat*. Mahomet se doute bien que cet acte de vertu n'est qu'un acte d'amour, & il apprend à *Osman* de

quelle manière il a découvert la passion de sa sœur pour *Scanderberg*.

Rappelle à ta mémoire
Ce jour que consacra sa première victoire ;
Lorsque *ces* deux Persans défioient au combat,
Les plus hardis guerriers de la Cour d'Amurat ;
Tous pâlissoient d'effroi, tous gardoient le silence ;
Le jeune Scanderberg au milieu d'eux s'élance,
Et terrassant bientôt l'un & l'autre agresseur,
Il les traîne expirans aux genoux de ma sœur :
On sait que, sur un sexe aussi vain que timide,
Rien n'a plus d'ascendant qu'un guerrier intrépide ;
Une femme, charmée à l'aspect d'un vainqueur,
Croit partager sa gloire en partageant son cœur.
A cet instant *fatal*, j'observai la Princesse,

Son trouble & sa rougeur m'apprirent sa foiblesse.

Il découvre ensuite à son ami jusqu'à quel point il est mauvais fils, mauvais frère, ambitieux, jaloux, vindicatif & cruel, sans montrer aucune grande qualité qui rachète tant de vices affreux. Cependant *Mahomet II* en avoit de très-grandes, l'Auteur l'a beaucoup trop avili, sans nécessité; car en lui conservant la grandeur qu'il pouvoit avoir, elle auroit servi à relever encore celle de *Scanderberg*; au lieu qu'il n'est pas difficile, & qu'il est peu glorieux à celui-ci, de paroître grand à côté d'un monstre & d'un lâche.

Atalide ouvre le second acte: elle a obtenu de son père, l'ordre qui remet son amant en liberté; elle a cet ordre dans ses mains, & peu empressée de le faire exécuter, elle vient causer assez long temps avec sa confidente *Nissa*. Seulement elle a fait ordonner qu'on amenât *Scanderberg* auprès d'elle, encore chargé de ses chaînes.

Pour lire la première, en cet heureux moment,

La surprise & la joie au front de son amant.

Après cette précaution, elle cause tranquillement & sans impatience ; elle ne craint pas même un contre-ordre, quoique l'amour soit ordinairement très-craintif sur ce qui regarde l'objet aimé, & très-impatient de satisfaire un desir aussi vif & aussi généreux que celui de délivrer un amant opprimé ; mais nos Auteurs ont trouvé un art tout nouveau de traiter les passions, & de les accommoder à leurs idées fausſement théâtrales. Quoi qu'il en soit ; *Atalide* fait de très-longs récits, de très-longues réflexions, qu'elle termine par ce parallèle entre son frère & son amant : c'est le morceau le mieux écrit de la pièce ; & par cette raison, il faut le citer :

Combien il est aimé ! mais combien il doit
l'être !
Nomme-moi des vertus qu'il n'ait point
fait paroître.
Les armes à la main, superbe, menaçant ;
Hors des combats, sensible, humain, com-
patissant.

Comme lui, Mahomet eſt à la fleur de l'age;
Comme lui, Mahomet annonce un grand courage;
Mais quelle différence entre ces deux guerriers!
De l'un il faut haïr tout, juſqu'à ſes lauriers;
L'autre, encore plus aimable au ſein de la victoire,
Même à ſes ennemis fait pardonner ſa gloire.
L'un annonce à la terre un farouche oppreſſeur;
L'univers conſolé voit dans l'autre un vengeur.

Enfin *Scanderberg* paroît enchaîné, & accompagné d'une troupe de muets & de gardes; il entre en reculant, & ſe mettant en attitude de défenſe. On voit que le Poëte a voulu ménager au Comédien, une poſture de gladiateur; mais il a avili ſon Héros, auquel il donne une fureur ridicule; il veut, quoiqu'enchaîné, ſe défendre contre une troupe de ſatellites, ou du moins, dit-il,

De l'un de mes bourreaux faire couler le sang,
L'étouffer dans mes bras, ou déchirer son flanc.

Atalide a beau lui dire de se calmer, le désespoir l'égare, il lui dit de s'éloigner. Enfin, elle remet au chef des gardes l'ordre d'*Amurat*; on détache le fers de *Scanderberg*, & on les laisse ensemble. *Atalide* fait éclater tout son amour, auquel le Héros répond très-froidement; car à cette demande de sa maîtresse : *formois-tu quelques vœux pour me revoir un jour* ? il ne trouve que cette réponse : *Ciel! si j'en ai formé!* Après quoi il lui parle des songes qu'il faisoit dans sa prison, & entre autres, de celui de la nuit dernière, où il a vu *le Prophète sacré*, *des Chrétiens adorés*, qui lui a tendu *les bras*, & qui lui a remis *un fer étincelant*. Il a voulu s'en servir pour poignarder *Mahomet*; mais il s'est reveillé. Voilà un songe bien tragique & bien nécessaire à la situation. *Amurat* paroît, & *Atalide* laisse son amant avec son père. *Amurat* amène avec lui l'Albanois

dont il a été fait mention au premier acte. Cet Albanois se nomme *Ménéclas*; lui seul sçait le secret de la naissance de *Scanderberg*; mais le spectateur n'en sçait rien, & nous croyons que s'il en avoit été instruit d'avance, ou par ce *Ménéclas*, ou de quelque autre manière, la scène actuelle feroit un assez grand effet; car il n'est guère possible de deviner l'intention de ce *Ménéclas*, ni les allusions qu'il fait continuellement à ce secret, qui est une énigme pour l'auditeur. Il est vrai que cette connoissance détruiroit la surprise que nous verrons au troisième acte; mais une surprise est bien peu de chose en comparaison de l'intérêt tragique; & presque toujours les surprises nuisent à cet intérêt, parce que le spectateur qui n'est point du secret, laisse passer beaucoup de choses qu'il ne comprend guère, & qui lui feroient plus de plaisir qu'un moment de surprise. C'est ce que les grands Poëtes, & eux seuls, ont bien connu. *Ménéclas* est donc venu proposer à *Amurat*, de terminer la guerre par un combat singulier. Le Sultan offre cette gloire à

Scanderberg qui l'accepte, quoiqu'il ne lui réponde rien; il s'adresse ainsi à *Ménéclas* :

Qui combattra pour vous ?

MENECLAS.

Un guerrier renommé,
Dans les champs de l'honneur, à vaincre accoutumé,
D'un courage indompté *portant la noble empreinte*,
Tel que l'on puisse enfin vous l'opposer sans crainte.

SCANDERBERG.

De celui dont si haut vous vantez la vertu,
Le nom jusques à nous n'est-il point parvenu ?

MENECLAS.

Son nom !..... je ne dois pas le faire ici connoître ;
Mais si vous l'appreniez, vous trembleriez peut-être.

SCANDERBERG.

Moi, trembler ! moi..... vieillard !

MENECLAS.

Quoi qu'il en soit, Seigneur,
L'espoir des Albanois réside en sa valeur :
C'est pour lui que Croïa, ferme dans sa défense,
De l'Empire Ottoman a bravé la puissance.
N'exigez point de moi des aveux déplacés ;
Il est du sang d'Ivan : c'est vous en dire assez.

AMURAT.

Que dis-tu ? De ce sang j'exterminai le reste.

MENECLAS.

Un rejetton survit, & vous sera funeste.
L'instant en est venu, je m'en flatte du moins,
Et cours, dans cet espoir, le hâter par mes soins.
Pour que d'aucun détour ma foi ne se soupçonne,
Je veux du Prince Ivan apporter la couronne,
Et les clefs de Croïa sur les lieux du combat.

(*à Scanderberg*) (*avec ironie*).

Venez les conquérir..... pour l'heureux Amurat.

SCANDERBERG.

J'irai, n'en doutez pas, & vous ferai connoître
Que mon bras sans effort sçaura s'en rendre maître.

MENECLAS.

C'est tout ce que je veux. (*Il sort*).

Cette scène est d'une très heureuse invention ; & quoique foiblement écrite, elle auroit produit le plus grand effet, si, comme je l'ai dit, le spectateur eût été de moitié dans le secret de *Ménéclas*, & s'il eût pu saisir l'intention cachée de ses discours.

Mahomet vient aussi-tôt reprocher à son père le choix qu'il a fait devant *Scanderberg* lui-même, qui a peine à contenir sa fureur. Le Sultan leur ordonne à l'un & à l'autre de se modérer, & reproche à son fils son indigne jalousie ; après quoi il a l'imprudence de les laisser ensemble : il est

vrai qu'il ordone tout bas à *Hali* de veiller ſur eux ; mais il eût été plus ſage d'emmener *Scanderberg* avec lui.

On ſe doute bien que ces deux perſonnages, irrités l'un contre l'autre, ne vont pas ſe ménager. *Scanderberg* oppoſe d'abord une fermeté noble & tranquille aux outrages de ſon ennemi. Celui-ci lui reproche ſa fierté. Le Héros répond très-bien :

Cette même fierté qui cauſe votre haine,
Je ſçais la conſerver dans la ſanglante arêne ;
Mais s'il faut devant vous prendre un front plus ſoumis,
Craignez qu'il ne me reſte avec vos ennemis.

Mahomet lui objecte encore, aſſez ridiculement à la vérité, que l'honneur de ce nouveau combat va augmenter ſon inſolence. Pourquoi en effet, ce Prince laiſſe-t-il à un autre cet honneur dont il eſt jaloux ? Le vaillant *Mahomet* eſt bien défiguré. *Scanderberg* lui répond encore fort noblement ;

Non, Seigneur, & malgré ce que je viens
d'entendre,
Mon ſang n'en eſt pas moins tout prêt à ſe
répandre.
Combattre eſt mon devoir, & je vais le
remplir ;
Mais je ſçais à la fois obéir..... & haïr.

Ce mot connu dans notre hiſtoire, eſt fort bien placé en cet endroit ; mais la ſcène devoit finir ici : au lieu que l'Auteur, pour faire valoir les poumons d'un Comédien déclamateur, donne tout de ſuite une convulſion à ſon Héros, & le livre à un emportement qui l'avilit. *Mahomet* fait entendre qu'il ſçaura bien ſe venger en temps & lieu, & ils ſe ſéparent.

Au troiſième acte, *Scanderberg* ne s'eſt point encore rendu au lieu du combat ; il veut auparavant parler à ſa maîtreſſe, qui lui a demandé un rendez-vous, & qui ne vient pas pour lui dire des douceurs ; car elle apporte un ſabre qu'elle lui préſente, & qu'il promet de rendre immortel. L'Auteur a voulu faire entrer dans ſa pièce ce fameux ſabre dont il eſt

parlé dans l'hiſtoire ; mais le trait hiſtorique eſt plus digne du Héros que celui de la tragédie. Tandis que *Scanderberg* va combattre, la ſcène eſt remplie par *Atalide* & *Mahomet* ; cette ſcène eſt preſque abſurde. Le brutal & inſenſé *Makomet*, pour le ſeul plaiſir de déſeſpérer ſa ſœur, lui apprend qu'il a mis bon ordre à ce qu'elle ne revoie jamais ſon amant ; & que, s'il réchappe du combat, il tombera ſous les coups d'une troupe d'aſſaſſins. *Atalide* jette de beaux cris ; & comme *Amurat* vient à propos, elle lui dit qu'on va aſſaſſiner *Scanderberg*. Elle n'a pas le temps d'en dire davantage ; *Hali* apporte la nouvelle de ce qui s'eſt paſſé ſur le lieu du combat.

Sans armes, vers Croïa, j'ai ſuivi *Scanderberg*.
Soudain à nos regards Ménéclas s'eſt offert :
Il portoit dans ſes mains des clefs, une couronne ;
Il étoit ſeul. Voyant que ſon aſpect l'étonne ;
Il crie à Scanderberg : « tu cherches vainement

» Un plus digne adversaire à ton ressen-
» timent ;
» C'est moi qu'il faut combattre ». A ce
hardi langage,
Je vois de Scanderberg l'impatient cou-
rage
S'indigner qu'un vieillard de forces épuisé,
A l'ardeur qui l'anime offre un triomphe
aisé.
Cependant ce vieillard, qu'il rougit de
combattre,
S'avance, & *quand son bras hésite de l'abattre*,
Il tombe à ses genoux, disant à haute
voix ;
« Je te salue enfin, dernier sang de nos
» Rois ;
» Viens ceindre sur ton front le sacré
» diadême,
» Fils d'Ivan, à la mort arraché par Dieu
» même,
» Et compté trop long-temps entre ses
» ennemis ;
» Viens venger à la fois son culte & ton
» pays ».

Figurez-vous l'étonnement d'*Amurat*, d'*Atalide* & de *Mahomet*. Au même instant :

instant on apporte une lettre qui a été lancée avec une flêche des remparts de Croïa. Cette lettre, assez bien tournée, est de *Scanderberg*, & s'adresse à *Mahomet*; il lui fait un défi. *Amurat* ne veut point que son fils l'accepte, & il paroît que *Mahomet* ne demande pas mieux..... Son caractère atroce & lâche, est dégoûtant. Un autre *Aga* vient instruire le Sultan du soulevement de l'armée, qui regrette *Scanderberg*. *Amurat* ne sçait que faire. Sa fille lui propose d'être sa médiatrice auprès de son amant. *Amurat* se hâte d'aller camper plus loin, en attendant le résultat de la médiatrice amoureuse, & depuis ce moment la pièce ne se soutient plus.

Scanderberg, habillé en Chevalier; ouvre le quatrième acte; il attend de pied ferme, *Mahomet*, qui se gardera bien de venir; c'est sa sœur qui vient à sa place. L'Auteur a choisi assez mal-adroitement cette scène amoureuse, pour y placer le récit de *Ménéclas*, qui raconte à *Atalide* tout ce qui concerne la naissance de *Scanderberg*. Après ce long & froid récit, *Atalide*

apprend à ſon amant qu'*Amurat*, pour finir la guerre, veut bien conſentir à leur union. *Scanderberg* n'héſite pas; mais le vieux *Ménéclas* s'y oppoſe fortement, au nom de l'honneur, & ſur-tout de la Religion; car il apprend au Héros qu'il a été baptiſé, & qu'il ne peut s'unir à une Muſulmane. Le Héros cède à cette raiſon; & *Atalide* qui ſe voit ſi aiſément ſacrifiée, s'aviſe de dire qu'elle a eu auſſi une mère qui étoit Chrétienne. A ce mot, *Scanderberg* témoigne avec joie, l'eſpoir qu'il en conçoit. Mais *Atalide* change auſſitôt d'avis, accable ſon amant de reproches, & ne veut point d'un homme qui balance entre Dieu & ſa maîtreſſe. A ce ſujet, elle va même juſqu'à prononcer ce blaſphême amoureux:

L'Amour même avec Dieu, n'admet point de partage.

C'eſt encore à cette occaſion, qu'elle débite ce vers amphigourique:

L'idole de mon cœur fut le Dieu de mon ame.

Enfin, ils se séparent sans rien conclure, & personne ne peut deviner ce que tout cela deviendra.

Le cinquième acte se passe pendant la nuit. *Mahomet* profite d'un beau clair de lune, pour se sauver du camp de son père, & pour aller dans Andrinople se saisir du pouvoir souverain; comme il n'étoit point encore assez odieux, il ordonne à son favori *Osman*, d'aller avertir *Scanderberg* de fondre sur l'armée de son père qui, de son côté, se dispose à se retirer; & ensuite il veut qu'*Osman* aille poignarder sa sœur *Atalide*. C'est ainsi qu'en partant il nous fait ses adieux. *Je pars*, dit-il, *crainte d'être surpris*. On ne le reverra plus. Un caractère d'une trempe aussi vile, aussi lâche & aussi atroce, étoit capable de faire tomber la meilleure pièce.

Sans avoir reçu l'avis de *Mahomet*, *Scanderberg* avoit pris de lui-même le conseil de profiter à son tour du clair de lune, pour attaquer le camp d'*Amurat*, ou le poursuivre dans sa retraite. Il a posté le vieux *Ménéclas* dans une embuscade; & c'est là préci-

ſément qu'*Amurat* va tomber en s'enfuyant. *Ménéclas* paroît bientôt avec le Sultan, qu'il amène enchaîné. *Atalide*, qui eſt échappée heureuſement aux coups de l'aſſaſſin, accourt échevelée, & armée d'un poignard dont elle menace de ſe frapper, ſi on ne lui rend pas ſon père. *Scanderberg* lui arrache le poignard qui tombe adroitement aux pieds d'*Amurat*. Celui-ci, à qui le Héros ſe réſout enfin de faire ôter les fers qui l'enchaînent, profite de cette liberté pour ramaſſer le poignard, & ſe tue, on ne ſçait pourquoi. Avant de mourir, il a la bonté d'ame de marier ſa fille à *Scanderberg*; & pour lever tous les ſcrupules du Héros Chrétien, il lui confirme que la mère d'*Atalide* étoit auſſi Chrétienne, & qu'elle avoit exigé en mourant, que ſa fille fût élevée dans le Chriſtianiſme; il avoit oublié de remplir la promeſſe qu'il en avoit faite; mais en bon Muſulman, il ne veut pas emporter cette coulpe dans le paradis de *Mahomet*; & il expire le plus content du monde, Tout empêchement étant ainſi

levé, la tragédie finit par un bon mariage.

Nous laissons au lecteur à prononcer si une pièce ainsi conduite, & avec un pareil dénouement, pouvoit avoir quelque succès. Quand les trois premiers actes, où il se trouve une assez belle scène que nous avons citée, seroient admirables, les deux derniers pourroient-ils se soutenir ? Nous n'en dirons pas davantage; de peur que M. *Dubuisson*, qui traite assez durement les Journalistes, ne s'imagine que nous avons fait la moindre attention à ses injures. Quant à son style, d'autres ont dit qu'il étoit négligé, incorrect, barbare; & M. *Dubuisson* s'en est courroucé à tel point, qu'il est accouru sur le champ de quatre-vingt lieues, comme il nous l'apprend dans sa Préface, pour en demander raison. Je me garderai bien de lui faire recommencer un pareil voyage; mais ne nous donne-t-il pas lui-même la preuve de l'incorrection de ses vers faits à la hâte, quand il ajoute qu'en moins de six ans, il a composé sept Tragédies, une Comédie en cinq

actes, un grand Opéra, & trois Opéra comiques? Il n'eſt pas étonnant qu'un rimeur qui va ſi vîte, faſſe de lourdes chûtes.

Je ſuis, &c.

Lettre au Rédacteur de l'ANNÉE LITTÉRAIRE, au ſujet du Monument qui vient d'être érigé dans l'Egliſe des Carmes de la Place Maubert.

MONSIEUR,

UN Mauſolée exécuté à Rome avec un luxe étonnant, ne pouvoit manquer d'exciter à Paris, la plus vive curioſité; les Artiſtes, les Amateurs, & ceux qui s'imaginent l'être, aſſiègent l'Egliſe des Carmes, pour voir ce pompeux Monument de la piété filiale de MM. *Boulenois* envers leur père. Il n'eſt point de motif plus reſpectable ſans doute; mais en applaudiſſant à leur

zèle, me seroit-il permis de faire quelques observations sur l'idée & l'exécution de ce Tombeau.

Il offre au premier coup-d'œil, un aspect noble & imposant. Sur une base richement décorée une Femme, plus grande que nature, est appuyée sur un sarcophage, surmonté d'une urne cinéraire accompagnée de cyprès; derrière le cénotaphe s'élève une pyramide, au sommet de laquelle une aigle, les aîles déployées, soutient les médaillons de M. & Madame *Boulenois*. Ce Monument, de 26 pieds de haut sur 20 de large, est exécuté en marbre de différentes couleurs.

Avant d'entrer dans aucun détail, une réflexion se présente naturellement à l'esprit; sans doute que M. & Madame *Boulenois*, dont les cendres reposent non loin de ce Tombeau, étoient l'un & l'autre persuadés des vérités augustes de la Religion? Rien cependant ne l'annonce, & l'ombre de ces époux doit frémir de cette indécente omission! En seroit-on venu au point de rougir, même dans nos Temples, des symboles de nos Myf-

tères ? Mais revenons au Mauſolée.

Quel a été le but de l'Artiſte ? d'élever un Monument à la mémoire d'un Juriſconſulte, d'un Avocat. Vous croyez peut-être, Monſieur, que l'Eloquence ou la Perſuaſion perſonnifiées, emblêmes de cette profeſſion honorable, ſont repréſentées au pied du cénotaphe. Détrompez-vous. C'eſt la Juſtice, c'eſt Thémis, armée du glaive dont elle punit les coupables. Je m'imaginois que les Avocats n'avoient d'autre glaive que celui de la parole ; mais puiſqu'il plaît à l'Artiſte de leur donner celui de Thémis, je déſirerois ſçavoir quels attributs il donneroit aux Magiſtrats.

J'ignore également pourquoi l'Artiſte (1) a imaginé de placer une aigle tenant les portraits de M. & Madame *Boulenois* ? Dans le Tombeau d'un Prince ou d'un Général de l'Empire, cette aigle ſeroit employée convenablement ; mais dans celui d'un

(1) M *Poncet*, Sculpteur François, fixé à Rome.

Juriſconſulte François, j'avoue que je ne ſçaurois en deviner la cauſe. On a dit, & on ne ſçauroit trop répéter, que l'*Allégorie doit être claire*; malheureuſement pour moi, je ne fais pas plus de cas des énigmes dans les Arts, que de celles du Mercure. Il me ſemble auſſi que les deux médaillons attachés ſimplement ſur la pyramide, euſſent produit un meilleur effet. Voilà, quant au plan, les obſervations que m'a fait naître la vue de ce Monument; je vais, Monſieur, entrer dans quelques détails ſur ſon exécution.

Les portraits de M. & Madame *Boulenois*, exécutés en moſaïque, produiſent l'illuſion la plus complette par la correction, l'effet & l'harmonie; ces deux portraits ſont d'autant plus curieux, que ce ſont les ſeuls de ce genre qui ſoient expoſés aux regards du public dans la Capitale; il eſt ſeulement fâcheux que les bordures ſoient d'un auſſi mauvais goût. L'aigle qui ſoutient les portraits, eſt d'un très-beau marbre vert; mais ce grouppe coloſſal écraſe, par ſa proportion, le reſte du Mauſolée. La pyramide, de

granit d'Egypte, eſt preſque triangulaire, forme ingrate & lourde ; il eût été facile de la prolonger de 10 pieds plus haut, & d'en découvrir le ſommet ; elle en eût été plus élégante.

L'Urne cinéraire eſt de porphire, & d'un très-beau ſtyle ; les cyprès de marbre verd qui l'accompagnent, ſont exécutés avec tout le goût poſſible, ainſi que le ſarcophage, de marbre portor (1), copié d'après l'antique, qui eſt d'une ſuperbe forme ; mais je ſuis fâché que les griffes de lyon qui le ſoutiennent, ſoient de marbre blanc ; ces couleurs diſcordantes ſont toujours un très-mauvais effet en Sculpture (2).

(1) Marbre noir, veiné de jaune, imitant l'or.

(2) Il en eſt de même de l'épée & des balances de la Juſtice, qui ſont exécutées en bronze doré. Ces acceſſoires de différentes couleurs, rappellent ces temps de la décadence des Arts chez les Anciens, où les Statuaires avoient imaginé de faire les draperies des portraits, & quelquefois même les cheveux & les prunelles en marbre de différentes couleurs. On peut juger de l'effet de ces bigarures révoltantes.

La Justice, exécutée en marbre blanc, est également copiée d'après l'antique; l'Artiste dans cette figure, a eu grand soin d'imiter les draperies mouillées; mais il auroit dû observer que si c'est un défaut dans l'antique, il est racheté par des beautés sublimes. Dans la Justice de M. *Poncet*, il seroit impossible de deffiner le nud, par les incorrections monstrueues que présente cette figure. Sous une tête, lourdement coëffée, les draperies mouillées font paroître une gorge qui n'appartient pas au corps; les bras, les pieds, les mains n'ont ni la correction, ni l'élégance, ni la grace qui caractérisent les chef-d'œuvres de l'antiquité. Il est surprenant qu'avec d'aussi beaux modèles sous les yeux, l'Artiste en soit demeuré si loin; on ne pardonneroit pas cette figure à un Elève de l'Académie. En général, ce Monument paroît être enterré, ce qui n'auroit point lieu, si le soubassement eût été élevé par quelques marches.

Sur le devant de la base on lit: *D. O. M. viginti duobus annis ab obitu patris filii mœrentes posuere. Anno M. D. CC. LXXXIV.*

J'oubliois de dire que sur le rouleau de bronze doré, placé sur le cénotaphe, on lit en caractères de lapis-lazzuli : *Traité de la personnalité & de la réalité des Loix ; par M. Boulenois, Avocat.*

Je ne puis en finissant, m'empêcher de faire une réflexion que m'a suggérée le spectacle douloureux de l'extrême indigence, pendant que j'étois à considérer le Tombeau de M. *Boulenois*. Lorsqu'aux pieds de nos Autels, des infortunés viendront chercher des consolations & adresser leurs vœux à l'Etre suprême, à la vue de ce fastueux Monument, ne seront-ils point tentés de s'écrier : *Dic an lapides isti, panes fiant.*

Avec les dépenses qu'a occasionnées ce Mausolée (1), l'on auroit fondé un Hospice, tel que celui de Saint Jacques-du Haut Pas, dans le-

(1) Les frais de transport, & d'emballage ont seuls coûté 28,000 liv. Les dépenses pour l'Hospice de St. Jacques, n'ont pas été à 200,000 liv., & celles du Tombeau de M. *Boulenois* ont excédé cette somme.

quel MM. *Boulenois* auroient pu faire élever à leur père un Tombeau modeſte, ſurmonté de ſon buſte : un marbre auroit appris à la poſtérité, que la piété filiale avoit érigé cet aſyle pour ſecourir l'indigence. Là, chaque jour le pauvre auroit contemplé ce Tombeau avec reconnoiſſance, avec des larmes d'attendriſſement ; là, pendant une longue ſuite de ſiècles, une multitude de voix auroient demandé, auroient attiré les bénédictions du Ciel ſur les derniers neveux de leurs généreux fondateurs.

Enfin, pour terminer par une réflexion générale, avant de ſinger nos voiſins par des Wiskis, des Clubs, des Ranelags, avons-nous imité leur bienfaiſance éclairée ? Une multitude d'Hoſpices ſont établis à Londres, où les pauvres ſont nourris, entretenus & occupés ſelon leur intelligence & leurs facultés. La plus grande partie de ces Hoſpices ſont dus à des citoyens bienfaiſans, qui mettent leur orgueil, leur gloire, leur amour-propre à contribuer au ſoulagement de l'humanité. Une vanité de cette

nature, n'eſt-elle pas mieux entendue, plus utile, plus durable, & mille fois plus eſtimable que toutes ces dépenſes imaginées par le Luxe, ou dictées par l'Oſtentation ?

J'ai l'honneur d'être, &c.

Lettre au Rédacteur de l'ANNÉE LITTÉRAIRE.

MONSIEUR,

DANS le compte indulgent que vous avez bien voulu rendre, le premier de ce mois, de *mes Lettres à Emilie sur la Mythologie*, il s'eſt gliſſé une erreur légère. Vous annoncez l'ouvrage ſous le nom de M. *Dumontier*; mon nom eſt *de Mouſtier*, & vous m'avez trop bien traité, pour me débaptiſer. Je vous ſupplie donc, Monſieur, de vouloir bien rendre publiquement l'ouvrage à l'Auteur, & l'Auteur à ſa famille, & d'inſérer à cet effet ma lettre dans votre Journal.

J'ai l'honneur d'être, avec reconnoiſſance,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur, DE MOUSTIER, Avocat au Parlement.

LA FOLLE DE ST. JOSEPH.

Il étoit deux heures du matin : le reverbère ſuſpendu au milieu de la cour, alloit s'éteindre ; je me retirois du côté de mon appartement, lorſque je crus entendre quelque bruit au grand eſcalier. Je criai deux fois : *Qui êtes-vous ? que faites-vous-là ?* Une voix douce & touchante me répondit : *C'eſt moi ; vous voyez bien que je l'attens.* Comme je n'étois pas celui qu'on attendoit, j'allois continuer mon chemin, lorſque la même voix me dit : *Ecoutez donc, & ne faites point de bruit.* Je m'approche, & près de la dernière marche, derrière le pilier, j'apperçois une jeune femme, vêtue de noir, avec une ceinture blanche & les cheveux épars : *écoutez*, me dit-elle, en me prenant la main, *je ne vous fais pas de mal ; eh bien, ne m'en faites pas ! je n'ai rien derangé de votre eſcalier ; je ſuis dans un petit coin, on ne peut pas*

n'y voir ; cela ne nuit à perſonne..... Ne le lui dites pas ; qu'il ne le ſçache jamais : bientôt il deſcendra, je le verrai, & je..... A chaque mot, ma ſurpriſe augmentoit ; je cherchois à voir ce qui pourroit me faire reconnoître cette infortunée; ſa voix m'étoit auſſi inconnue que ce qu'il m'étoit poſſible d'appercevoir de ſon extérieur. Elle continuoit à me parler; mais ſes idées ſe confondoient, & je ne voyois plus que le déſordre de ſa tête & les peines de ſon cœur. Je l'interrompis, & je cherchois à la ramener à notre ſituation. Si quelqu'un vous avoit vue ſur cet eſcalier..... *Ah !* me dit-elle, *je vois bien que vous n'êtes pas au fait ; il n'y a que lui qui ſoit* quelqu'un, *tout le reſte n'eſt rien ; & quand il s'en va, il ne fait pas comme vous ; il n'écoute pas tout ce qu'il entend ; il n'entend que celle qui eſt là haut..... Cela ne durera pas.* En diſant cela, elle ſortoit un médaillon de ſon ſein, qu'elle baiſoit avec tranſport.... Dans ce moment, nous entendimes une portê s'ouvrir, & un laquais tenant une lumière au haut de la rampe, me

fit distinguer un jeune homme qui descendoit légérement. Appuyée près de moi, sa malheureuse victime tremblóit de tout son corps : à peine nous eut-il dépassé, que ses forces achevèrent de l'abandonner ; elle tomba sur la dernière marche près du pilier qui nous cachoit. Je voulois appeller du secours. La crainte de la compromettre me retint. Je la pris dans mes bras ; elle étoit sans connoissance. J'avois un flacon de *sel d'Angleterre* ; je le lui fis respirer ; elle parut se ranimer un peu ; je tenois ses deux mains dans l'une des miennes ; de l'autre, je soutenois sa tête à mesure qu'elle revenoit à elle ; les nerfs lui faisoient éprouver des tressaillemens convulsifs. Deux fois je l'entendis soupirer ; sa poitrine étoit oppressée ; les sons qu'elle formoit, s'éteignoient par la douleur. Enfin, après quelques momens d'un silence que je n'osois interrompre..... *Ecoutez*, me dit-elle, *je le sens, j'aurois dû vous prévenir, l'accident qui vient de m'arriver vous aura inquiété ; car vous êtes bon : vous avez eu peur, & je ne*

m'en étonne pas. J'étois comme vous, j'avois peur quand cela m'arrivoit ; je croyois que j'allois mourir. J'en étois au déſeſpoir ; cela m'auroit ôté les moyens de le voir, & c'eſt tout ce qui me reſte ; mais j'ai découvert que je ne puis pas mourir ; tout-à-l'heure, quand il a paſſé, je me ſuis quittée pour aller à lui..... S'il mouroit, je mourrois auſſi ; mais ſans cela, cela eſt impoſſible ; on ne meurt que là où l'on vit, & ce n'eſt pas moi qui exiſte : il y a quelque temps que j'étois folle, & cela ne vous étonnera pas ; c'étoit alors qu'il commençoit à monter cet eſcalier. J'ai fait tout ce que j'ai pu faire dans le deſeſpoir ; & tous ces moyens m'ont manqué ; & c'étoit ſimple, je ne pouvois pas mourir. Maintenant ma raiſon eſt revenue ; tout va & vient, elle de même..... elle eſt dans ce médaillon..... vous le voyez, c'eſt un portrait ; mais ce n'eſt pas celui de mon ami : à quoi bon ? Il eſt bien, il ne peut pas être mieux ; il n'y a rien à faire, rien à changer..... Si vous ſçaviez de qui eſt ce portrait..... c'eſt celui de celle qui eſt là haut. La cruelle ! que de mal elle

m'a fait depuis qu'elle s'eſt approchée de mon cœur ! il y étoit content, il y étoit heureux..... Elle a tout dérangé, tout briſé, tout détruit. Tourmentée de l'excès de ma douleur, je courois partout, le jour, la nuit..... Une fois ; oh ! oui, je m'en ſouviens, il m'arriva d'entrer ſeule dans la chambre de mon ami : hélas ! il n'y étoit plus ; je vis ce portrait ſur la table, je le pris, & je me ſauvai..... En achevant ces mots, elle ſe mit à rire, puis elle me parla de promenades, de caleches, de chevaux ; & puis encore une fois, toutes ſes penſées ſe confondirent. Après quelques inſtans, elle ceſſa de parler : alors je m'approchai d'elle, & je lui dis : *pourquoi gardez-vous avec tant de ſoin ce portrait de la méchante qui eſt là haut ? Quoi*, reprit-elle, *vous ne le ſçavez pas ; c'eſt ma ſeule eſpérance : tous les jours je le prends, je le mets à côté de mon miroir, & j'arrange mes traits comme les ſiens. Déjà je commence à lui reſſembler un peu, & bientôt avec du travail, je lui reſſemblerai tout à fait. Alors j'irai voir mon ami ; il ſera content de moi, il n'aura plus*

besoin d'aller chez celle qui est là haut ; je suis sure que je lui plairai davantage. Voyez à quoi tient le bonheur ; à quelques traits qui ont cessé d'être arrangés à sa fantaisie. Que ne le disoit-il ? j'aurois fait ce que je fais à présent ; c'étoit bien aisé. Il nous auroit épargné bien des peines. Mais sans doute il n'y a pas pensé..... Tous les soirs je viens sur cet escalier. Il ne descend jamais qu'après que l'horloge a sonné deux heures ; alors, comme je n'y vois pas, je compte les battemens de mon pauvre cœur. Depuis que j'ai commencé à ressembler au portrait, je compte quelques battemens de moins ; mais il est tard, il faut que je me retire, adieu. Je la conduisis jusqu'à la porte de la rue. Lorsque nous fumes passés, elle tourna ; je fis quelques pas avec elle : *restez*, me dit-elle, *retournez chez vous ; j'emporte une partie de votre sommeil, & je fais mal : le sommeil est bien doux, quand on est heureux !* Je n'osai l'affliger en restant davantage, & je la quittai. Cependant, dans la crainte qu'il ne lui arrivât quelque chose, je la suivis des yeux, marchant plus lentement,

Bientôt elle s'arrêta devant une petite porte, l'ouvrit, la referma ſur elle. Alors je rentrai chez moi, l'eſprit & le cœur également agités. Cette infortunée m'étoit toujours préſente; je me retraçai la cauſe de ſon malheur, & quelques regrets, quelques ſouvenirs ſe mêlèrent à mes larmes..... J'étois trop vivement affecté pour eſpérer le ſommeil. En entendant le jour, j'écrivis ce qui m'étoit arrivé. Puiſſe ce récit, intéreſſer les ames ſenſibles!

Lettre au Rédacteur de l'ANNÉE LITTÉRAIRE.

IL en eſt Monſieur, qui ſe plaignent de l'amertume de votre critique; permettez-moi de réclamer contre vos éloges. La manière flatteuſe & exagérée dont vous avez parlé dans vos Feuilles, d'un fragment des *Conſidérations ſur le Mariage & les Séparations*, que j'ai lu à la dernière ſéance publi-

que du Muſée de Paris, pourroit ſéduire mon amour-propre, ſi le bien que vous en dites n'étoit aux dépens d'un des plus grands Ecrivains dont notre ſiècle puiſſe s'honorer. En me louant juſqu'à m'attribuer *le ſtyle énergique du citoyen de Geneve, ſans avoir ſes paradoxes*, vous faites plus que me critiquer; vous me donnez des talens que je n'ai pas, & vous m'ôtez des défauts dont je ne ſuis peut-être pas exempt; car, qui peut ſe flatter d'être à l'abri du reproche de *paradoxe*, dans un temps où la vérité même paroît ſi étrange. La connoiſſance que j'ai de mes forces, & ma vénération pour le Maître le plus déſeſpérant dans l'art d'écrire, m'engagent à proteſter contre un rapprochement trop injurieux à celui-ci, & qui me feroit trop ſentir ma foibleſſe, ſi je venois un jour à prendre le public pour Juge, entre vous & moi. Il m'en coûteroit trop, Monſieur, de reſſembler à ces Auteurs qui, long-temps prônés à l'avance, reſtent au-deſſous de l'opinion qu'on en avoit conçue, préciſément parce que l'opinion s'étoit trompée à leur

égard ; j'ai toujours pensé que le mérite, & même le devoir d'un Journaliste, étoit d'être aussi juste dans ses louanges que dans ses critiques.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec la plus grande considération,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,

LE NOIR DE LA ROCHE,
Avocat au Parlement.

ERRATA.

Dans le dernier Numéro de l'Année Littéraire, on a annoncé en 7 *vol. in*-12. les Ouvrages de *Mdme. Riccoboni*, qui sont en 8 *vol. in*-8°., ornés de 24 *figures*.

LETTRE

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XIX.

HISTOIRE DE LA MAISON DE BOURBON ; par M. Deſormeaux, *Bibliothécaire de S. A. S. Mgr. le Prince de Condé, de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres, & Prévôt général de l'Infanterie Françoiſe, tome IV. A Paris, de l'Imprimerie Royale.*

UN paſſage de Tacite, que M. Deſormeaux a placé à la tête de ſon Livre, donne une juſte idée des objets qu'il va nous préſenter : *Opus aggredior opimum caſibus, atrox*

prœliis, discors seditionibus, ipsa etiam pace sævum. Tacit. Hist. L. I. C'est-à-dire, j'entreprends une Histoire féconde en désastres, en combats, en séditions, & non moins tragique pendant la paix que pendant la guerre. C'est l'époque sanglante du règne de Charles IX.; ce sont les horreurs des guerres civiles & les excès du fanatisme religieux, que l'Historien des Bourbons nous remet devant les yeux. Il est bon sans doute, de nous rappeller quelquefois, pour notre propre instruction, les malheurs & les crimes de nos pères; mais il est dangereux que des Ecrivains sans caractère & sans philosophie, fassent de ces jours de sang & de deuil, l'objet éternel de leurs déclamations frénétiques; & s'efforcent de rejetter sur la Religion, les forfaits de l'ambition & de la politique. Ce n'est pas à des fanatiques qu'il convient de prêcher contre le fanatisme. Les clabaudeurs de cette espèce ne sont ordinairement ni assez instruits ni d'assez bonne foi, pour observer que la foiblesse du Gouvernement & ses variations continuelles,

le système infernal de Catherine de Médicis, qui vouloit écraser les deux partis l'un par l'autre ; la terrible rivalité d'une foule de grands hommes que ce siècle malheureux a produits, & dont l'énergie n'étoit point assez réprimée par l'autorité royale, furent les véritables causes des guerres civiles, & que la Religion n'en fut que le prétexte ; le Prince de Condé, l'Amiral de Coligny, le Roi de Navarre, Médicis elle-même, & en général tous les grands de l'une & de l'autre faction n'étoient point des fanatiques, mais des ambitieux : les honneurs & les dignités étoient pour eux un objet plus important que la Messe ; & Catherine s'embarrassoit peu de prier Dieu en françois ou en latin, mais elle vouloit règner. Les Huguenots n'étoient que des rébelles aigris par de prétendues injustices, qui n'auroient point eu lieu, si on ne leur eût jamais rien accordé. C'est la complaisance qu'on eut d'abord pour eux, qui a été la source funeste de leurs prétentions & de leurs révoltes continuelles. Lorsqu'il y a

dans un Etat une Religion ancienne & dominante, il eſt toujours contre l'ordre & la bonne police, de permettre à une portion de citoyens, d'avoir des Temples particuliers & un culte différent de celui du Prince. Que chacun penſe ce qu'il voudra, les Loix ne doivent point s'en mêler; mais que chacun ſe conforme extérieurement à l'uſage public & aux cérémonies reçues; c'eſt ce que le Souverain peut & doit ordonner, ſans être accuſé d'intolérance & de fanatiſme. Dans une Nation bien gouvernée, on ne doit point voir d'un côté, des Prêtres célibataires; de l'autre, des Miniſtres mariés; ici des Temples, là des Egliſes; les uns allant au Prêche, & les autres à la Meſſe; c'eſt un déſordre qui eſt du reſſort de la Police, comme les attroupemens, les querelles, & en général, tout ce qui peut nuire à la paix & à la tranquillité publiques. Les ſages politiques ſont ceux qui puniſſent très-ſévèrement, ou plutôt, qui préviennent par une vigilance impitoyable, ces attentats contre l'ordre général, dont les ſuites ſont ſi funeſtes; & les vrais fanatiques

ſont ceux qui, par un vain & ridicule entêtement pour quelques opinions, bravent les ordres de leur légitime Souverain & les Loix de l'Etat. Voilà peut-être ce que ne ſçavent pas ; mais voilà du moins ce que ne diſent pas ces abboyeurs infatigables, qui regardent le maſſacre de la St. Barthelemy & les fureurs de la Ligue, comme un champ ouvert à leur éloquence ; de même qu'autrefois, les Sophiſtes Grecs rappelloient dans tous leurs diſcours, juſqu'à la ſatiété, les journées de *Marathon* & de *Salamine* : avec cette différence que les Sophiſtes Grecs pouvoient ſans inconvénient, s'étendre ſur les titres de la gloire nationale ; au lieu que les modernes, en s'égayant ſur notre opprobre & ſur nos déſaſtres, ne cherchent qu'à jetter de l'odieux ſur la Religion & ſur ſes Miniſtres.

Il n'eſt pas inutile d'obſerver que ce ſiècle dont on dit aujourd'hui tant de mal, fut fécond en Héros & en grands hommes ; que du ſein même du fanatiſme, on vit s'élever les plus ſublimes vertus. Les corps endurcis

par de continuels exercices, étoient vigoureux & robuſtes ; une éducation mâle & ſévère, donnoit aux ames une ſingulière énergie. La force du caractère ſe nourriſſoit & s'augmentoit encore dans un état habituel de guerre, & par la néceſſité de ſe défendre contre une foule d'ennemis déclarés ou inconnus. Quelque licencieuſe que fût la Cour de Médicis, une réſerve auſtère régnoit dans l'intérieur des familles ; la France avoit alors peu de luxe, & beaucoup de principes. Au milieu d'une infinité de déſordres particuliers, les mœurs publiques étoient bonnes : un peuple ne perd véritablement ſes mœurs, qu'en perdant ſes principes, & il n'eſt réellement corrompu, que lorſque le vice y devient en honneur. Ce n'eſt pas la multitude des débauchés, c'eſt l'opinion qu'on a d'eux qui conſtitue la corruption générale & altère la maſſe de la Nation.

Convenons auſſi que les mœurs douces & l'eſprit philoſophique aujourd'hui à la mode, ſont bien plus favorables au bonheur de chaque in-

dividu, que la férocité & la barbarie du seizième siècle : au récit des violences, des injustices atroces, des cruautés & des crimes de toute espèce qui ont souillé le malheureux règne de Charles IX., est-il un citoyen qui ne se félicite de vivre sous les loix d'un Monarque humain, équitable, d'une Reine sensible & bienfaisante, qui regardent l'Etat comme leur famille, & qui ont établi leur bonheur sur la prospérité publique?

Un trait affreux de violence & de tyrannie, raconté par M. *Desormeaux*, suffira pour donner une idée de ces temps déplorables.

« Le Roi de Pologne, (*le Duc d'Anjou, frère de Charles IX.*) avoit » entretenu publiquement la belle » *Rieux de Châteauneuf.* Pour s'en défaire, il résolut de la marier. Il jetta » les yeux sur Nantouillet, petit-fils » du Chancelier du Prat, & l'un des » hommes les plus riches du Royaume. » Nantouillet refusa ce parti, comme » trop indigne d'un homme délicat ; » il ajouta même, qu'il n'étoit pas » d'humeur à payer les plaisirs d'un

» autre, de ſa fortune & de ſon hon-
» neur. Ces réflexions choquèrent le
» Roi de Pologne plus encore que le
» refus : il étoit perſuadé qu'il n'y
» avoit de vil que les maîtreſſes des
» particuliers, & que chez les grands
» Princes, le vice même étoit noble.
» Mademoiſelle de *Rieux* outrée,
» preſſa ſon amant de la venger ;
» il ne demandoit pas mieux. Il en-
» gagea Charles IX, le Roi de Na-
» varre, le Duc d'Alençon, le Bâ-
» tard d'Angoulême, & le Duc de
» Guiſe, à l'accompagner dans une
» expédition nocturne contre Nan-
» touillet. On ſe maſque, on ſe dé-
» guiſe, on ſe préſente la nuit à ſon
» hôtel, ſitué ſur le quay des Au-
» guſtins. Les portes étoient ouver-
» tes ; on pénètre dans les apparte-
» mens, on met les meubles en pièces,
» on outrage le maître, tandis que
» les gens du Prince enfoncent les
» coffres & enlèvent la vaiſſelle &
» l'argent comptant. Peu s'en fallut
» que les trois Rois ne payaſſent
» de leur vie cet indigne exploit :
» Nantouillet logeoit chez lui un
» de ſes frères, appellé *le Baron de*

» *Viteaux* ; celui-ci étoit caché dans » une chambre voisine, avec quatre » hommes de main, dont il s'étoit » assuré pour se défaire d'un de ses » ennemis : au bruit qu'il entend, » *Viteaux* s'imagine qu'il est découvert, & que la Justice vient l'arrêter. Alors prenant une épée d'une » main, & un pistolet de l'autre, il » alloit à la tête de ses satellites, armés » comme lui, fondre sur la Royale » compagnie. C'en étoit fait d'elle, si » elle eût prolongé un moment de » plus ses tumultueux ébats. Surprise » sans défense, ignorant le local, » comment eût-elle échappé à la mort ? » Cette aventure fit beaucoup de bruit. » Le premier Président en rendit » compte au Roi, & le prévint que » le Parlement alloit informer contre » les coupables. Point d'information, » répondit Charles IX, en rougissant : » *dites à Nantouillet que s'il veut en avoir* » *raison, il aura à faire a trop forte* » *partie.*

L'histoire ne dit point si l'on dommagea Nantouillet ; mais quel siècle que celui où trois Princes, re-

vêtus de la dignité royale, se dégradent au point de se travestir en voleurs de nuit, où un Roi de France exerce dans sa capitale, le métier de brigand ! mais l'assassin de son peuple, étoit bien digne de piller la maison d'un de ses sujets.

Il faut attribuer au caractère violent & emporté de Charles IX, la plûpart des traits d'inhumanité qui souillent sa mémoire. Dès qu'on parvenoit à l'irriter, ce qui étoit très-facile, on obtenoit tout de lui. Quelques heures avant le massacre de la St. Barthelemy, Catherine de Médicis voyant ce Prince en proie à quelques remords; & craignant qu'il ne révoquât les ordres donnés, lui dit artificieusement : si votre projet ne s'exécute pas, les Huguenots en auront connoissance, & s'en vengeront sur vous; il n'en fallut pas davantage pour enflammer l'humeur du jeune Prince : « il devint furieux; l'orgueil » & la crainte étouffèrent le cri de » sa conscience. Honteux d'avoir ba» lancé : *eh bien*, s'écria-t-il, *qu'on* » *tue l'Amiral, qu'on tue tous les Hu-*

» *guenots de France, & qu'il n'en reste* » *pas un seul pour me le reprocher* !

Ce fut encore dans un moment de colère, qu'il dégrada la Majesté royale, par une action infame, que tous les Historiens lui reprochent avec raison. Il contemploit les massacres du fauxbourg, d'une fenêtre de son palais qui donnoit sur la rivière ; & voyant plusieurs Huguenots qui se déroboient à la mort par la fuite, il entre en fureur à ce spectacle, & tire sur eux avec une arquebuse de chasse, en criant de toute sa force : *tuez, tuez*.

La plus légère contradiction le mettoit hors de lui-même. Le Pape Pie V refusant d'accorder la dispense nécessaire pour le mariage du jeune Roi de Navarre, avec Marguerite, sœur du Roi Charles IX, la bile du Roi s'échauffa, & il s'emporta jusqu'à dire à *Jeanne d'Albret* : « oui, » ma tante je vous honore plus que » le Pape, & j'aime ma sœur plus que » je ne le crains. Je ne suis pas Hu» guenot ; mais je ne suis pas sot » non plus. Si Monsieur le Pape fait » trop la bête, je prendrai moi-même

» *Margot* par la main, & la menera épouſer en plein Prêche.

Cette violence étoit accompagnée d'une grande foibleſſe : lorſque le premier mouvement de ſa colère étoit paſſé, il ſe repentoit ſouvent des ordres qu'il avoit donnés. Et cet effet eſt très-naturel ; car la colère eſt elle-même une foibleſſe, & les caractères fermes ſont toujours ceux qui ſe poſſèdent le mieux ; mais ce qui eſt vraiment inconcevable, & contraire à la nature, c'eſt l'alliance d'un tempérament iraſcible & fougueux, avec la fauſſeté la plus étudiée & la diſſimulation la plus profonde : comment un jeune Prince ſi violent, ſi emporté, qui prend feu à la moindre contradiction, a-t-il pu avoir la patience de déguiſer ſi long-temps ſon reſſentiment, d'accabler de careſſes *Coligny*, qu'il déteſtoit, de le tromper, de le flater même par des confidences perfides.

Croyez-moi, mon père, diſoit il à l'Amiral, *je ſuis François & Roi des François ; mais mon frère le Duc d'Anjou, ne parle guère que de la tête, des*

yeux & des épaules ; c'eſt un véritable Italien. Une autre fois *Coligni* lui vantant l'habileté de la Reine ſa mère : *Je vois bien, mon père*, répondit Charles IX, *que vous ne la connoiſſez pas ; c'eſt une brouillonne & une intrigante qui ne ſe plaît que dans le trouble* : c'eſt au milieu des réjouiſſances du mariage de ſa ſœur, qu'il prépare la plus affreuſe boucherie. Lorſque d'après le plan arrêté dans ſon Conſeil, *Maurevert*, ſurnommé *le Tueur à gages* du Roi, eut aſſaſſiné *Coligni*, Charles IX fait éclater de la manière la plus naturelle, l'indignation & la douleur qu'il étoit bien éloigné de reſſentir; il ſe hâte d'aller viſiter l'Amiral, l'interroge affectueuſement ſur ſon état, & lui dit d'un air triſte & pénétré : *la bleſſure eſt pour vous, mon père, & pour moi la douleur* ; en ſortant de la chambre de l'Amiral, il veut voir la balle dont il avoit été atteint ; c'étoit une balle de cuivre. Il s'informe ſi *Coligni* avoit beaucoup perdu de ſang, s'il avoit beaucoup ſouffert, s'il avoit pouſſé des cris lors du panſement. Il feint d'admirer ſon courage & ſa réſignation.

Dans les accès de sa dernière maladie, quand il se voyoit baigné de son sang qui lui sortoit par tous les pores, il regrettoit alors d'en avoir tant versé, & disoit à sa Nourrice : *ah ! ma mie, que j'ai suivi un méchant Conseil ! Mon Dieu, pardonne-le-moi ; fais moi grace, je ne sçais où j'en suis : que deviendra tout ceci ? que faire ? Je suis perdu.*

Peu de jours avant sa mort, il fit venir auprès de son lit, le Roi de Navarre, & lui dit : *mon Frère, vous perdez un bon maître, un bon ami. Je sçais que vous n'êtes point du dernier trouble qui est survenu ; si j'en eusse voulu croire ce qu'on m'en a dit, vous ne seriez plus au monde. Je vous ai toujours aimé ; & j'ai tant de confiance en vous, que je vous recommande ma femme & ma fille : ayez-en soin, & Dieu vous gardera ; mais ne vous fiez pas.....* Médicis ne lui en laissa pas dire davantage ; elle lui reprocha de vouloir inspirer au Prince des idées dangereuses & fausses. *Madame*, reprit Charles IX, *je ne dis que la vérité.* Ensuite recommençant à parler au Roi

de Navarre : *croyez-moi, mon Frère, & aimez-moi ; assistez ma femme & ma fille, & priez Dieu pour mon ame ; adieu, mon Frère, adieu.*

Rien ne prouve mieux à quel excès fut portée la rage des Catholiques, le jour de la St. Barthelemy, & avec quel acharnement on égorgea les malheureux Huguenots, que l'aventure de la Reine Marguerite nouvellement mariée au Roi de Navarre, & qui logeoit au Louvre.

« Il y avoit une heure que renfermée avec sa Nourrice, la Reine de » Navarre s'étoit enfin endormie, » lorsqu'elle est éveillée tout-à-coup » en sursaut ; un homme frappoit à sa » porte des pieds & des mains, en » criant de toute ses forces : Navarre ; » Navarre ! la Nourrice ouvre ; c'étoit » un gentilhomme tout sanglant qui, » à corps perdu, se précipite dans sa » chambre ; il étoit blessé au bras & » au coude : quatre archers le poursuivoient ; ils entrent avec lui ; » l'infortuné se jette sur le lit de la » Princesse ; les archers veulent l'en » arracher ; la Reine effrayée s'élance

» hors du lit. Le gentilhomme sauta » après elle ; il la tenoit à brasse corps, » & poussoit des cris affreux : elle » crioit aussi, ne sçachant s'il étoit » venu pour l'outrager, ou si les assas- » sins en vouloient à elle même. Elle » étoit en chemise, & baignée du » sang du gentilhomme, qui la te- » noit toujours embrassée. Elle voit » enfin arriver dans sa chambre le » Seigneur de Nancey, qui sourit à » cet étrange spectacle : elle lui de- » manda grace pour ce proscrit, & » l'obtint ; elle en eut le plus grand » soin jusqu'à son entière guérison ».

Un des Héros qui jouent le plus grand rôle dans les deux premiers livres de cette Histoire, est Louis de Bourbon, premier du nom, Prince de Condé, ce fameux Chef du parti Protestant, qui s'illustra par des défaites, autant qu'aucun autre Général par des victoires ; qui fut pris, & tué en trahison à la bataille de Jarnac. Presque toujours malheureux à la guerre, malgré son courage & ses rares talens ; il fut très-heureux en amour ; *Vénus* le dédommagea des injustices de *Mars* ; le myrte ceignit

plus ſouvent ſa tête que le laurier ; & la Cour voluptueuſe de Médicis fut pour lui un champ de bataille, où il ſe ſignala par pluſieurs triomphes : ſes intrigues avec la Maréchale de Saint André, avec Mlle. de la Tour, connue ſous le nom de la *belle Limeuil*, l'ont rendu le Héros de pluſieurs Romans.

Les derniers livres ſont plus intéreſſans encore, par les détails qu'ils nous offrent ſur l'enfance d'*Henri IV*, & ſur ſon éducation : ce Prince fut le troiſième enfant d'*Antoine de Bourbon* & de *Jeanne d'Albret*. Les deux autres étoient déjà morts par des accidens qu'il n'eſt pas inutile de rappeller, pour faire ſentir avec quel ſoin il faut veiller ſur le premier âge. L'aîné avoit été mis en nourrice à Orléans, & confié à l'épouſe du Bailli de cette Ville. « Cette femme étoit âgée & » frileuſe ; la chaleur lui paroiſſoit le » premier des biens : auſſi tenoit-elle » l'enfant dans une chambre tapiſſée & » bien cloſe, où elle entretenoit nuit » & jour un grand feu : jamais elle ne » lui laiſſoit prendre l'air ; s'il arrivoit

» qu'on lui fît quelques représenta-
» tions, elle répondoit qu'*il vaut mieux*
» *suer que trembler, & que les enfants*
» *sont transis, quand les corneilles bail-*
» *lent de chaud.* Enfin, elle le rechauffa
» tant, qu'il en mourut ».

Jeanne d'Albret fit nourrir son second fils sous ses yeux ; mais cette Princesse, encore jeune, ayant voulu suivre à la chasse son père & son mari ; pendant son absence, un de ses Gentilhommes & la Nourrice, « ne
» sçachant à quoi s'amuser, imaginè-
» rent en forme de passe-temps, de
» se transmettre l'enfant des mains de
» l'un à l'autre, hors de la croisée
» d'une fenêtre. Le Gentilhomme fei-
» gnit une fois de le prendre des mains
» de la Nourrice ; celle-ci trompée, le
» lâche, il tombe sur un perron,
» où il se cassa une côte ; la fenêtre
» n'étoit qu'au premier étage. Le
» Gentilhomme saute après l'en-
» fant, & le reporte à sa Nourrice. Elle
» appaisa ses cris en lui donnant à
» tetter, & se garda bien de parler
» de l'accident. Il mourut quelques
» jours après, au grand regret de ses

» parens, & sur tout de *Henri d'Albret*, » qui avoit pour lui toute la tendresse » d'un grand-père ».

Ce bon vieillard accabla sa fille de reproches sur sa négligence ; il exigea qu'elle lui confiât le premier enfant qu'elle mettroit au monde, pour le nourrir à sa fantaisie, & lui promit de lui donner son testament enfermé dans une boëte d'or, avec une chaîne d'un prix considérable, si dans les douleurs de l'enfantement, elle avoit le courage de chanter une chanson, afin, disoit il, qu'elle ne fît pas une pleureuse ou un garçon rechigné. En effet, dès que *Jeanne d'Albret* éprouva les premières douleurs, & qu'elle vit son père entrer dans sa chambre, elle entonna cette chanson Béarnoise, alors fort connue : *Nostre donne deou cap deou pon, adjoudu mi en aqueste houre*, &c. En finissant sa chanson, elle accoucha, & on remarqua que l'enfant vint au monde sans pousser aucun cri. Le vieux Roi met la chaîne d'or au col de sa fille, & dans sa main, la boëte d'or avec le testament, puis emporte le nouveau né dans le pan de sa robe ;

dès que la femme destinée à le nourrir, l'eût habillé, il lui frotta les lèvres avec une gousse d'ail, & lui présenta du vin dans sa coupe d'or ; à son odeur, l'enfant leva la tête ; on lui en mit dans la bouche une goutte, qu'il avala sans grimace, ce qui fit dire à son grand-père : *vas, tu seras un vrai Béarnois.*

Ce précieux enfant fut élevé au Château de *Coarasse*, au milieu des rochers des Pyrénées ; on l'accoutuma à marcher pieds nuds, tête nue, dans ces lieux âpres & sauvages, à courir, à gravir sur les rochers. Il partageoit les jeux & les exercices des petits payſans des montagnes ; il étoit nourri comme eux : sa chère la plus ordinaire, étoit du pain bis, du bœuf, du fromage & de l'ail. Ses habits n'étoient pas plus recherchés que sa nourriture. Après la mort de son grand-père, il fut envoyé à Paris, au Collège de Navarre, où il apprit surtout l'Hiſtoire ancienne. Les belles maximes des anciens lui étoient familières jusques dans ſes jeux.

« Catherine de Medicis avoit intro-

» duit à la Cour le jeu des loteries, » qu'alors on appelloit *blanques*. Les » actionnaires écrivoient sur leurs bil- » lets, une sentence à leur choix ; le » Prince gagna plusieurs lots. Sur son » billet étoit inscrite la fameuse de- » vise des Spartiates, ἢ νικαν ἢ αποθανειν » c'est-à-dire, *vaincre ou mourir*. Ca- » therine voulut sçavoir de lui, ce » que signifioient ces mots Grecs » en François. Il refusa toujours de » la satisfaire. La Reine l'apprit d'ail- » leurs, & défendit qu'on lui inscul- » quât de pareils principes »,

Ce nouveau volume ne peut que confirmer & augmenter encore la réputation que M. *Deformeaux* s'est justement acquise dans ce genre d'écrire. Le bon choix des originaux & l'exactitude à les citer, une critique judicieuse, une élégante simplicité, & une éloquence saine dans le style, tout assure à l'Auteur un rang distingué parmi nos Historiens ; & pour tout dire en un mot, dans son Histoire de la *Maison des Bourbons*, on trouve un Ecrivain qui n'est jamais au-dessous de son sujet.

Je suis, &c.

LETTRE XX.

AMUSEMENS d'un Septuagenaire, ou *Contes, Anecdotes, bons Mots, Naïvetés, &c. mis en vers, avec cette Epigraphe :*

Amuſemens de ma Vieilleſſe,
Allez, en l'amuſant, inſtruiſez la Jeuneſſe.

A Paris, chez Poinçot, *Libraire, rue de la Harpe, près St. Côme*, n°. 135, 1786, *avec approbation & privilège du Roi.*

ORDINAIREMENT, Monſieur, ces poëſies légères ſont l'eſſai de la jeuneſſe : on débute par un petit Conte, par une Epigramme légère, M. *de Bologne* fait tout le contraire. Il a commencé par des Odes ſacrées ; qui lui ont même fait une réputation ; & dans ſes dernieres années, il s'amuſe à

des bagatelles. Au fait, la vieilleſſe a beſoin de joujoux, comme les enfans, &c.

Il eſt des hochets pour tout âge.

Le plus grand mérite de ce Recueil, eſt d'offrir une foule de bons mots vérſifiés; car les ſujets de tous ces Contes, de toutes ces Epigrammes étoient connus depuis long-temps, & l'Auteur s'eſt borné à rimer des bons mots qui ont volé mille fois de bouche en bouche. Je dirai même plus, Monſieur, ces bons mots ne ſont pas toujours rendus avec cette préciſion qui en conſerve tout le ſel.

Voici pourtant une Epigramme aſſez vive & aſſez préciſe; mais il y en a peu de ſemblables

Pauvreté du Limouſin.

Un Aide Maçon, Limouſin,
Dans de l'eau de mortier faiſoit tremper ſon pain,
Pour ramollir la croûte un tantet trop raſſiſe.

Comment, lui dit le Maître ? eh ! mon cher Léonard,
Depuis quand es-tu ſi mignard ?
Tu donnes dans la friandiſe !

Le trait ſuivant eſt plus moral : il eſt tiré d'un Journal Anglois ; le titre en eſt bizarre, mais il n'importe.

Ce que c'eſt que de notre Maiſon.

Un Dervis étoit en voyage;
En certain lieu de l'Inde, il arrive un peu las ;
Il remarque un Palais : ſans chercher davantage,
Le veſtibule ouvert, il entre ; & là mettant
Son bâton, ſa beſace, il s'aſſied, ſe repoſe,
Tire ſa miche, & ſe diſpoſe
A prendre ſon frugal repas.
Un eſclave le voit : qu'eſt-ce donc que vous faites ?
Sçavez-vous en quel lieu vous êtes ?
Dans une hôtellerie.---- Un homme de bon ſens
Peut-il croire un tel lieu bâti pour les paſſans ?

D'un

D'un des premiers de la Province
C'eſt le palais; ſortez.— Fût-il celui d'un
Prince,
Je ne ſors point, répond le Dervis obſtiné.
La diſpute s'échauffe. On avertit le maître;
D'un tumulte auſſi grand, le Seigneur étonné,
Deſcend pour mieux ſçavoir quel ſujet l'a fait naître.
Il voit le voyageur, ſourit, & d'un air doux:
Ami, c'eſt ma maiſon.— Mais, Seigneur, avant vous,
Qui l'occupoit?— C'étoit mon père.
Avant lui? Mon ayeul, & d'ayeux en ayeux.
Fort bien. Encore un mot, daignez me ſatisfaire,
Si je ne ſuis trop curieux:
Après vous enfin, qui ſera-ce?—
Mon fils, mon petit-fils, ainſi de race en race.—
Cette propriété n'eſt au fond que du vent.
Qu'eſt-ce qu'un lieu, je vous en prie,
Qui change d'hôtes ſi ſouvent,
Si ce n'eſt une hôtellerie?

Bien qu'il y ait peu d'invention &

peu de poésie dans les pièces qui forment ce Recueil ; c'est un agréable passe-temps pour un vieillard aimable, qui en s'amusant, amuse aussi les autres.

Je suis, &c.

THÉATRE FRANÇOIS.

On a remis à ce Théâtre *Sertorius*. Corneille avoue lui-même qu'*il ne faut pas chercher dans cette Tragédie, les agrémens qui sont en possession de faire réussir au Théâtre les Poëmes de cette nature.* Vous n'y trouverez, dit-il, *ni tendresses d'amour, ni emportemens de passion, ni descriptions pompeuses, ni narrations pathétiques :* qu'est-ce donc qui a soutenu jusqu'ici cette Tragédie sur la scène ? c'est l'éclat des noms de *Sertorius* & de *Pompée*, c'est la grandeur des intérêts & la noblesse de quelques caractères ; c'est en particulier l'entrevue de *Pompée* & de *Sertorius*, scène admirable, qui seule vaut mieux que plusieurs de nos Tragédies modernes, & qui dans la nou-

veauté eut un prodigieux succès. *quelques uns des premiers dans la Cour & pour la naissance & pour l'esprit*, dit naïvement Corneille, *ont estimé cette conférence autant qu'une pièce entière*; mais le modeste Auteur convient avec la même ingénuité, que, pour amener cette belle scène, il a fallu faire commettre à *Pompée* une grande imprudence: la manière dont il excuse ce défaut de vraisemblance, mérite d'être remarquée. *Aristote*, dit-il, *souffre qu'on mette quelquefois des choses sans raison sur le Theâtre, quand il y a apparence qu'elles seront bien reçues & qu'on a lieu d'espérer que les avantages que le Poëme en retirera, pourront mériter cette grace.*

On voit que la doctrine d'*Aristote* n'est pas aussi sévère qu'on se l'imagine communément: c'est un homme d'accommodement que nos Auteurs modernes devroient ménager beaucoup plus qu'ils ne le font: ils usent & abusent même étrangement de la permission que leur donne *Aristote*, de choquer le bon sens, peut-être sans se douter qu'ils puissent justifier leurs

extravagances par une si grande autorité. Il est bon qu'ils sçachent qu'ils ont à opposer à leurs critiques, un nom tel que celui d'*Aristote*, & que leurs plus bisarres inventions sont toujours assez raisonnables, quand elles sont *bien reçues*, & qu'elles produisent un grand effet.

Pour revenir à *Sertorius*, c'est moins une Tragédie qu'un tissu de conversations & de raisonnemens poëtiques, assaisonnés d'une galanterie froide. Les femmes y sont plus occupées des affaires d'Etat que de celles de leur cœur. Tel étoit le caractère du siècle où *Corneille* vivoit. L'amour s'y mêloit à la politique, & les plus importantes affaires du Gouvernement étoient souvent subordonnées à des intrigues galantes. Ce n'est point là la vraie Tragédie, qui doit être pathétique. La politique & la galanterie n'excitent ni terreur ni pitié; il falloit tout le génie de *Corneille* pour réussir dans ce genre essentiellement froid; on reconnoît quelquefois dans *Sertorius*, l'Auteur de *Cinna* à l'élévation des sentimens, à la profondeur du raison-

ment & à la force du dialogue.

Le public a paru sentir les beautés, & s'est montré indulgent sur les défauts du grand *Corneille* : la générosité de *Pompée* qui brûle les lettres de ses ennemis, sans les lire, ne pouvoit manquer d'être applaudie dans un siècle où l'on aime tant les traits de grandeur d'ame.

Cette pièce en général, foible d'intérêt, n'est pas faite pour reparoître souvent sur la scène ; mais on doit sçavoir gré aux Comédiens d'essayer de remettre quelquefois les ouvrages même médiocres de nos grands Maîtres.

Je suis, &c.

UNIVERSITÉ.

L'UNIVERSITÉ de Paris, Monsieur, s'est assemblée Jeudi, 3 de ce mois, dans les Ecoles extérieures de Sorbonne, pour faire la distribution générale de ses Prix. Le Parlement & le Châtelet ont honoré, selon leur

des circonstances toutes récentes, dont les allusions ont été saisies par tous les Auditeurs. L'Orateur a fini en payant un juste tribut d'éloges aux hommes célèbres que le Parlement a fournis aux Sciences & aux Lettres. Voici une idée qui a paru fort heureuse, & par laquelle il a terminé le portrait de l'immortel Chancelier *d'Agueſſeau*. Après l'avoir peint des couleurs les plus dignes de cet illustre Magistrat : « A ces traits, dit-il, » vous reconnoissez d'*Agueſſeau*, j'ai » pensé dire, *de Sechelles* ou *Séguier* ».

En un mot, Monsieur, ce Discours écrit avec une simplicité noble, & rempli de détails intéressans, prouve que l'éloquence latine n'a rien perdu de son éclat parmi nous ; & combien est injuste le préjugé, qui s'efforce de l'avilir & de la dégrader.

Le Prix que l'Université propose tous les ans à ses jeunes Maîtres, connu sous le nom de Prix de *Maître-ès-Arts*, a été remporté par M. *Daireaux*, Aggrégé du second ordre au Collège de Harcourt. Le sujet du Discours étoit : *Si dans l'étude des Belles-Lettres, il*

convient de ne s'appliquer qu'à un petit nombre de bons Auteurs. C'eſt pour la ſeconde année de ſuite que M. *Dairaux* eſt couronné.

Le Prix d'honneur, c'eſt à-dire, le premier Prix de l'Eloquence latine, a été remporté par M. *Auguſte-Jean-Baptiſte de Fauconpret de Thulus*, de Lille, Vétéran de Rhétorique au Collège de Mazarin. Il a reçu ſelon l'uſage, la couronne des mains de M. le premier Préſident, qui l'a embraſſé. Ce Prix a été accompagné de trois autres, parmi leſquels ſe trouve le premier Prix d'Eloquence françoiſe. Vous jugez qu'un ſi brillant ſuccès a intéreſſé vivement tous les aſſiſtans en faveur d'un jeune homme qui donne de ſi hautes eſpérances.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXI.

DE LA RAISON DE L'HOMME, &c. premier Traité, &c. par M. l'Abbé Brémont, *Docteur de la Faculté de Théologie, & Chanoine de l'Eglise de Paris, de l'Académie des Arcades, Tomes III & IV. A Paris, chez la veuve* Hériſſant & Leſclapart, *&c. 1786.*

M. l'Abbé *Brémont* commence à remplir, dans ces deux volumes, les engagemens qu'il a contractés avec le public. Plus la tâche qu'il s'eſt impoſée eſt longue & pénible, plus ſon courage s'élève & ſon zèle s'anime, & plus on doit lui ſçavoir gré d'exécuter aſſez en détail, un plan qu'il étoit déjà glorieux d'avoir conçu. Uniquement occupé des intérêts de la vérité & des progrès de la raiſon, l'Auteur ne craindra pas de s'engager

dans les discussions les plus épineuses; mais à l'aide de sa nouvelle méthode il y saura porter la lumière; & par la nouveauté de ses vues, la netteté de ses idées, la justesse de ses observations, la force & l'enchaînement de ses principes; il étonnera dans les choses ordinaires, il attachera & satisfera le Philosophe dans les plus difficiles; enfin il tracera, pour ainsi dire, la ligne de démarcation qui sépare les objets de nos connoissances claires & certaines, de ceux qui nous échappent par leur éloignement, & se perdent dans des sentimens imperceptibles.

En entrant dans cette première région, l'Auteur en montre la vaste étendue: il rassemble sous un même point de vue les connoissances que nous y devons puiser, les écarts des Philosophes qui s'y sont fourvoyés; il nous fait toucher la main du guide qui doit nous y conduire & nous fait connoître la sûreté, l'infaillibilité de son instinct; le plan qu'il trace, la marche qu'il suit, il l'observera dans toutes les régions que l'esprit doit

parcourir. « Nous examinerons dans » le premier chapitre, l'étendue des » connoiſſances fondées ſur le ſens » intime; dans le ſecond, les bornes » de ces mêmes connoiſſances; dans le » troiſième, les forces du ſens intime » pour opérer notre conviction; dans » le quatrième, l'origine des doutes, » & la cauſe des erreurs dans les ma- » tières du ſens intime; dans le cin- » quième, le principe de notre certitude » & les fondemens de notre ſcience, » dans cette première région » p. 17, dans la diſcuſſion de chaque motif de nos connoiſſances; l'auteur rapporte tout à ces cinq queſtions principales, dont l'éclairciſſement appuye ſa règle de vérité, & nous découvre les fondemens de toute certitude. Juſqu'ici on rapportoit à une ſcience particulière toutes les connoiſſances phyſiques. On formoit une autre ſcience des connoiſſances métaphyſiques, une autre ſcience des connoiſſances pratiques. M. l'Abbé *Brémont* obſerve que toutes les ſciences ſont compoſées néceſſairement de ces trois ordres de connoiſſances, qui lui ſous-

niſſent la diviſion de ce premier chapitre. « Toutes nos perceptions quelconques, dit-il, en tant qu'elles ſont » reçues dans notre ame, apperçues, » ordonnées, manifeſtées au dehors, » appartiennent au ſens intime; pour » établir un ordre entre elles, nous » ſuivrons celui de la nature. Les impreſſions actuelles du ſens intime » nous font connoître tout ce qui » exiſte, tout ce qui ſe paſſe; le retour » des mêmes impreſſions nous rappelle » ce qui a exiſté, ce qui s'eſt paſſé » dans nous; les vérités forment la » phyſique de l'eſprit. Le retour du » ſens intime, après les impreſſions » paſſées, nous met en état d'en rapprocher les objets, de les comparer les uns avec les autres, & » d'en ſaiſir tous les rapports, ſans » aucun ordre, à leur exiſtence ou » leur non-exiſtence; ces vérités » compoſent la métaphyſique de l'eſprit: elles ſont fondées ſur les vérités phyſiques. Enfin, d'après les » combinaiſons des vérités phyſiques » & métaphyſiques, l'eſprit établit » des règles, des principes pour perfectionner & étendre ſes vues. Ces

» connoissances pratiques sont fon-
» dées sur les connoissances physiques
» & métaphysiques : ces trois ordres
» de vérités nous offrent toute la
» sphère du sens intime, & donnent
» naissance à toutes les sciences, arts
» & talens qui en découlent & qui lui
» appartiennent. » p. 29.

Tel est le plan du premier chapitre : & l'on peut dire qu'il est exécuté de la manière la plus intéressante, & que les objets y sont présentés sous un jour si naturel, que la rapidité de la marche ne fait rien perdre de la clarté & de la force des assertions & des principes de l'Auteur. L'existence de l'ame, l'époque où elle a commencé d'exister, son unité & son identité, sa spiritualité, son immortalité, ses diverses affections, sa mémoire, les forces qui la déterminent à l'action, forment le sujet d'autant de paragraphes, où, sans entrer dans les discussions de l'Ecole, M. l'Abbé *Brémont* rassemble les véritables notions & les matériaux des traités les plus profonds & les plus savans. On doit sur-tout lire avec soin ce qu'il dit sur *la vérité*,

sur les états passifs & actifs de l'ame, les impressions de la vérité, sur l'universalité des efforts de la raison dans la recherche de la vérité.

M. l'Abbé *Bremont* parle ensuite *du bien en général* & en particulier; il en expose la nature, la force, ses effets sur l'ame, ainsi que les impressions & les effets du mal. « On nous doit ici, » p. 93, l'histoire des états passifs de » notre ame sous les impressions de » ces deux modèles ..... Dans un » cœur constamment adonné au bien, » le vice paroît dépouillé de ses at- » traits; le mal paroît toujours un » mal; la seule ombre du crime rem- » plit l'ame de frayeur; elle n'en peut » supporter l'image. Toute l'attention » se porte sur les charmes de la vertu: » ils produisent dans l'ame une jouis- » sance tranquille, la paix du cœur, » le contentement, la joie, les plaisirs » les plus purs, le bonheur..... Dans » un cœur absolument livré au mal, » la scène change: le mal est regardé » comme un bien, toute l'attention se » porte sur ces avantages extérieurs » qui frappent les sens: un cœur gâté

» se soustrait aux impressions de la » vertu : il est constamment entraîné » vers les objets de ses passions ; les » ravages qu'elles causent dans son » ame, sont toujours en proportion » avec les désordres de ses idées, » l'ardeur de ses desirs, la force de » ses penchans. Dès ces momens mal- » heureux où toujours il succombe : » emporté par un instinct aveugle, » les ténébres s'emparent de son esprit. » Ses passions sont sans frein, ses cu- » pidités sans bornes.....

» Dans un cœur inconstant, livré » tantôt au bien, tantôt au mal, les » divers états que nous venons de » decrire, se succèdent les uns aux » autres. Après avoir éprouvé ces » joies pures, qui sont la récom- » pense de la vertu, l'homme incon- » séquent se laisse emporter à la cha- » leur de son imagination ; l'ivresse » de ses sens change entièrement les » dispositions de son cœur, le crime » lui paroît aimable ; il espère, en le » commettant, y trouver un bonheur, » il y goûte en effet, des plaisirs » passagers, des joies fausses & mê-

» langées. Mais à peine eſt-il commis, » que la voix de ſa conſcience le tire » de ſon aſſoupiſſement : le mal lui » paroît alors ce qu'il eſt ; il en con» çoit des ſentimens de haine, d'aver» ſion & d'horreur ; en le conſidérant » dans ſon propre cœur, il ſe trouble, il s'afflige, il éprouve les re» grets les plus cuiſans, le repentir » le plus amer, la douleur la plus » profonde, l'abattement, le décou» ragement, le déſeſpoir ; & il ne peut » trouver la fin de tous ces maux que » dans un prompt retour à l'amour de » la vertu ».

De ſemblables morceaux, qui ſont aſſez fréquens & placés à propos, délaſſent le lecteur, & laiſſent à l'eſprit le temps de renouveller ſon attention pour les choſes utiles & quelquefois abſtraites qu'on doit lui préſenter. A la ſuite de ces portraits de l'ame dans les divers états où elle ſe trouve ſous l'impreſſion des forces qui agiſſent ſur elle, on verra avec plaiſir, de courtes & judicieuſes réflexions ſur les différens ordres d'eſprit que l'analogie de nos ſentimens nous fait connoître ;

la certitude infaillible qu'elle nous donne sur l'existence de Dieu & des intelligences semblables à nous. Les Cartésiens sçauront gré à M. l'Abbé *Bremont*, de l'obscurité où il laisse la fameuse question de *l'Ame des Bêtes*; les autres Philosophes avoueront que, si l'on avoit imité sa réserve, on n'auroit pas avancé certaines opinions qui ont paru dangereuses. Dans le second chapitre, on verra quelles bornes la nature a posées à nos connoissances, dans ce qui regarde les esprits distingués du nôtre.

Le même intérêt, la même clarté, la même méthode règnent dans l'exposé des connoissances métaphysiques, fondées sur le sens intime. Les articles de l'*Ame en général*, de *ses états*, *ses puissances*, *ses facultés*, *ses diverses manières de connoître*, y sont traités d'une façon très-curieuse & très-précise. Nous avons déjà dit, dans la première annonce de cet ouvrage, que M. l'Abbé *Bremont* rapportoit à la sensation de la vue, toute la doctrine des idées. Les anciens Philosophes, & parmi les modernes, le P. *Malle-*

branches, ont été ses guides. L'Ecole qui a adopté le sentiment de *Locke*, donne au mot *idée*, une signification plus étendue; mais notre Auteur préfère l'ancienne acception, fondée sur l'étymologie grecque, dont le mot latin *visum*, que l'on trouve par-tout dans Ciceron, est la traduction littérale, & qui cadre mieux avec le plan du Traité *de la Raison*.

L'article *certitude* mérite une attention particulière; on y trouve des vues neuves, mais propres à lever bien des doutes & des difficultés. « Les notions incorrectes que les Philosophes nous ont données sur la nature, le principe & les divers ordres de certitude, ont répandu des nuages sur beaucoup de prise aux chicanes des Pyrrhoniens, & des incrédules. » Tous ont méconnu la règle de vérité; ils ont introduit trois espèces de certitude, métaphysique, physique & morale. « Mais ni l'immutabilité des essences, ni le cours ordinaire de la nature, ni la manière accoutumée de se comporter des hommes, ne peuvent

» agir sur notre esprit qu'autant qu'elles » en sont connues. Il falloit donc nous » indiquer par quelles sortes de per- » ceptions tous ces divers objets » nous étoient présens ; & c'étoit sur » la diversité de ces perceptions que » devoient être fondées les diverses » espèces de notre certitude. Si tous » ces objets nous sont connus par les » mêmes voies, il ne doit point y » avoir de différence dans la sécurité » de notre esprit qui en résulte ». P. 205. Nous observerons que les derniers mots contiennent précisément la doctrine actuelle de l'Ecole, où l'on admet comme un principe indubitable que chaque espèce de certitude est souveraine en son genre, & donne à l'esprit une entière sécurité & une pleine conviction. Pour la règle de vérité, voici celle que propose M. l'Abbé *Bremont*, & qui ne peut manquer de réunir tous les suffrages : « Toutes celles de nos perceptions » qui raviſſent notre consentement, & » dont les impressions de conviction » augmentent à mesure que notre at- » tention redouble, sont un signe infail-

» sible de la présence de la vérité, & » la vraie source de cette assurance » parfaite avec laquelle nous la con- » noissons », p. 210.

Le reste de ce volume est rempli des choses les plus curieuses & les mieux pensées sur la science, la sagesse, l'ignorance, le doute, l'erreur, & sur ces états de l'esprit qu'on appelle la déraison, l'enthousiasme & le fanatisme, la folie & la frénésie, l'imbécillité & la démence; enfin sur la différence entre les esprits, question long-temps agitée, jamais résolue.

De ces connoissances physiques & métaphysiques, résultent toutes les connoissances pratiques qui composent les diverses sciences dépendantes du sens intime. On en trouve ici la liste suivant l'ordre de leur descendance : l'arbre encyclopédique qui termine ce troisième volume, présente le tronc commun qui les porte, le point de divergence où les branches commencent à s'éloigner sans se séparer : si les sciences des autres régions se trouvent aussi bien classées; Bacon ne pouvoit pas desirer un plus

bel ordre entre toutes les connoiſſances humaines. Dans le deuxième chapitre, l'Auteur examine les bornes de nos facultés. Il obſerve que dans toutes les régions, l'eſprit humain ſe trouve arrêté par des limites placées aux mêmes diſtances. Dans le monde phyſique, certaines ſubſtances ne réfléchiſſent point la lumière; parmi celles qui en réfléchiſſent, l'ame n'apperçoit que la première ſurface: dans les ſurfaces qu'elle apperçoit, elle rencontre mille points pour elle imperceptibles. Il en eſt de même des facultés intellectuelles.

Certains objets ſont abſolument hors de la portée du ſens intime; lui-même ignore ſa propre nature; il ne peut en rien nous inſtruire ſur les connoiſſances attachées aux cinq autres motifs. Dans les objets de ſon reſſort il trouve des côtés impénétrables, la ſubſtance & l'eſſence de l'ame, le méchaniſme de ſes affections, de ſes facultés, de ſes opérations, de ſes habitudes. Dans les côtés de l'ame apperçus, il eſt des points, des paſſages imperceptibles..... « Il en eſt

» des divers ſentiments de notre ame,
» comme des parties de la matière.
» Quand on veut les diviſer à un cer-
» tain excès, quand on veut en por-
» ter l'analyſe à un certain degré,
» elles s'éloignent de nous, elles ſe
» volatiliſent, elles nous échappent;
» nous tombons dans le petit, dans
» le minutieux, dans l'inutile, dans
» l'inintelligible. La raiſon, comme
» les ſens, ne nous ont pas été donnés
» pour connoître des objets qui, par
» leur ſubtilité, leur exilité, ſont
» ſortis de notre ſphère ». L'Auteur fait, en paſſant, alluſion à la Géométrie de l'infini de M. de *Fontenelle*; mais on auroit, je crois, tort de penſer qu'il en veut au calcul infinitéſimal, qui, par la rapidité de ſa marche, la fécondité de ſes principes & la rigueur de ſes réſultats, raſſure l'eſprit contre les difficultés d'une métaphyſique abſtraite, & le jargon des demi-ſçavans. Suivant la doctrine de M. l'Abbé *Bremont*, il eſt des ſentimens ſi reſſemblans, qu'on ne peut les diſtinguer; il en eſt de ſi rapides, qu'on ne peut les reconnoître; d'autres ſont en trop

grand nombre, pour qu'on puisse les discerner. Toutes ces bornes s'accordent parfaitement avec la règle de vérité qu'il a établie, « ne nuisent en » aucune façon à la certitude de nos » connoissances, ne préjudicient point » au bonheur de l'homme ».

Le sens intime pour opérer notre conviction tire ses forces de sa propre nature; mais il reçoit un nouveau dégré d'énergie de l'accord de la vérité qu'il présente avec les autres jugemens qu'il nous a déjà fait porter, de l'accord de cette même vérité avec les jugemens fondés sur les autres motifs de nos connoissances; car c'est ainsi que M. l'Abbé *Brémont* enchaîne les vérités, pour arriver au plus haut dégré de la science.

Quelles sont les causes de nos doutes & de nos erreurs dans les matières de sens intime? M. l'Abbé *Brémont* en assigne trois: » la pré- » vention, qui nous fait juger des dif- » férens états de l'ame, sans avoir reçu » aucune impression du sens intime... » l'inconsidération, par laquelle on » juge des divers états de notre ame, » sans donner assez d'attention à ses impressions.....

» impressions..... l'illusion ; nous ju-
» geons avec attention aux impres-
» sions du sens intime, mais sans dis-
» cerner les côtés d'où partent ses
» impressions ». Ceci nous éclaircit sur les prétendus sentimens de liberté que nous éprouvons dans les songes.

Enfin M. l'Abbé *Brémont* rassemble dans le dernier chapitre tous les moyens d'arriver au plus haut point de certitude & de conviction dans les matières de cette première région. Il distingue en général trois dégrés dans la science. » p. 328. au moment que » les impressions de la vérité seront » apperçues partir d'une suite de prin-» cipes liés & assortis par la nature, » pour un tout, un recueil de dogmes » & de préceptes inséparables les uns » des autres : dès-lors le principe de » notre certitude devient encore le » fondement de notre science. Ce » n'est encore là que le premier dégré. » Si le sens intime nous fait connoître l'accord & le concert de toutes ces vérités avec les autres sciences qui dépendent de lui ; si nous apperce-vons le soutien & l'appui qu'elles se

prêtent les unes aux autres, ce sentiment devient le fondement du second dégré de la science.

« Si des talens supérieurs, un travail opiniâtre & assidu avoient élevé » l'esprit de l'homme à une connoissance profonde des principes de » toutes les sciences ; si son ardeur » pour perfectionner sa raison, le portoit à rapprocher tous ces grands » principes les uns des autres ; si » l'étendue de ses vues lui fait appercevoir l'ordre, la liaison, l'ensemble » des rapports de toutes les parties qui » sont correspondantes l'une à l'autre, » son état devient bien différent de » ceux où nous l'avons déjà vu passer. » La chaîne des objets prolongée, ses » regards se portent bien plus loin ; » dans les nouveaux objets qu'il compare, il trouve de nouveaux points » d'appui sur lesquels portent tous ses » jugemens ; l'accord d'un si grand » nombre de vérités éclaire l'ame, la » subjugue, produit dans elle un feu, » une chaleur qui la transportent ; c'est » l'effet du sentiment de l'harmonie » qu'elle entend, & du concert qui

» se forme entre un si grand nombre » d'objets dont elle avoit senti gra- » duellement la vérité, la lumière & » la force en entrant dans le second » degré », pag. 365. Il faut voir dans l'ouvrage même tous ces portraits en grand, on sera bien plus frappé de la beauté & de la force des objets, que dans l'esquisse légère que nous venons d'en tracer. Le lecteur y reconnoîtra aisément un cours complet & à la portée de tout le monde, de toutes les connoissances relatives au fond même de notre ame ; & plus il étudiera la marche de ce traité, plus il approuvera le plan de M. l'Abbé *Bremont*, & plus il sera favorablement prévenu pour ce qu'il lui reste à donner au public.

AU DIRECTEUR

Des Feuilles d'Auvergne.

Notre Ville a été menacée, vendredi dernier, d'un incendie général. Sur les dix heures du soir le feu prit à une maison qui, construite en

ſapin comme toutes les autres, fit bientôt en cendre: Mgr. le Cardinal de Rohan, qui, pendant tout le jour, avoit ſenti de grandes douleurs à ſon genou malade, venoit de ſe coucher & dormoit; mais réveillé bientôt par le ſon des cloches, qui appelloient au ſecours des malheureux incendiés, il parut au lieu de l'incendie, portant, lui-même, un baquet plein d'eau. M. le Vice-Amiral, ſon frere, l'avoit prévenu: l'arrivée de ces Princes, leur zèle à ſe porter aux lieux les plus menacés, & l'intrépidité avec laquelle ils s'expoſoient à tous les dangers, éleva le courage de nos habitans. M. le Prince de Montbazon voulut bien diriger leur travail; & les manœuvres qu'il ordonna, réuſſirent au point de faire naître l'eſpérance que ce malheur n'auroit pas les terribles ſuites qu'on redoutoit. Pour M. le Cardinal, il ſe montroit par-tout où il y avoit quelques ſervices à rendre: on l'a vu plus d'une fois dans l'eau juſqu'au genou, & à travers des morceaux de débris enflammés, arracher aux flammes les pauvres meubles des

malheureux incendiés : à l'exemple du Prince, ſes gens s'expoſoient aux plus grands dangers. Son Cuiſinier ſe fit ſuſpendre à une corde pour couper une poutre qui alloit communiquer le feu à une maiſon voiſine, que cette hardieſſe ſauva : les Religieux apportèrent proceſſionnellement le Chef de St. Robert, notre Patron : M. le Cardinal fut le premier à ſe proſterner devant cette précieuſe Relique, quoique le lieu où il ſe trouvoit pour lors fût rempli d'eau & de boue, il fut impoſſible d'engager S. A. S. à ſe retirer avant le moment où l'on pût aſſurer qu'il n'y avoit plus de danger ; ce qui n'eut lieu que ſur les deux heures après minuit : la fatigue augmenta ſes ſouffrances & le força de garder le lit juſqu'à cinq heures un quart du ſoir. Son premier ſoin fut de porter des ſecours & des conſolations aux malheureuſes victimes de l'incendie ; il a déjà donné les ordres néceſſaires pour la reconſtruction des bâtiments brûlés, & la réparation de ceux qui n'ont été qu'endommagés : tous nos habitants ſont allés Dimanche le remercier, &

jamais remercîment ne fut plus sincère ; aussi les larmes furent presque les seuls interprêtes des sentiments qu'on a pour lui : il n'est presque point de jour où ce bon Prince ne mette quelqu'un de nous dans le cas d'en verser d'attendrissement & de reconnoissance, par son affabilité, son extrême bonté & ses bienfaits sans nombre.

De la Chaise-Dieu. Juillet 1786.

La Montagne & l'Homme du Vallon, Apologue oriental.

De sa hauteur une Montagne fière,
Jusques au Ciel portoit sa cime altière.
D'un ton superbe & d'un air dédaigneux,
Elle adressa ce discours orgueilleux,
Au Laboureur dont un Vallon tranquille,
Etoit alors l'isolé domicile :

« Regarde-moi d'un œil respectueux ;
» Vois mon sommet : qu'il est majestueux !
» Quand le Soleil commence sa carrière,
» Sur moi d'abord se répand sa lumière.

» C'eſt à mes pieds que rampe l'univers.
» Les Cieux pour moi ſemblent toujours
» ouverts.
» Et je puis voir, ſans nuage & ſans voiles,
» Le Firmament, la Lune, les Etoiles.
» Vois, mon Ami : que tu ſerois heureux,
» Si délaiſſant ton Vallon ténébreux,
» Et t'élevant par un eſſor ſublime,
» Tu demeurois noblement ſur ma cime.

Vous vous trompez, reprit le Laboureur,
Ce n'eſt point là le ſéjour du bonheur.
Si vous ſemblez dominer ſur la terre,
C'eſt toujours vous que frappe le tonnerre,
Et je puis vivre avec ſécurité,
Dans mon Vallon rempli d'obſcurité.

Lorſque ſon ſol tour à tour ſe décore
Des plus beaux dons de Pomone & de Flore,
Et qu'enivré de tranquilles plaiſirs,
Du doux printemps je reſſens les Zéphirs,
Les Aquillons, la foudre, la tempête,
De leurs fureurs menacent votre tête,
Et votre ſol ſéché d'aridité,
N'offre par-tout que la ſtérilité.
Je conclus donc qu'à ma ſimple demeure,
Je reſterai juſqu'à ce que je meure.

Ce Laboureur content de son Vallon,
De s'y tenir eut ma foi bien raison.
O! Courtisans que les desirs dévorent,
D'un faux éclat vos grandeurs se colorent.
C'est un éclair qui s'élance, réluit,
Frappe les yeux, & tout-à-coup s'enfuit.
Plus on est haut, plus on craint une chûte.
Tel en montant fait souvent la culbute,
Et le bonheur des Vallons & des Bois,
Est inconnu sur le trône des Rois.

Par M. LE LONG,
Avocat au Parlement de Bretagne.

LETTRE XXII.

Tableau des Mœurs d'un siècle philosophe. Histoire de Justine de Saintval, *par M. F. C. L. R. D. L, avec figures. 2 vol. in-12. A* Manheim, *chez* C. Fontaine, *Libraire; & à Paris, chez la Veuve* Ducheſne, *Libraire, rue St. Jacques, près de la Place Cambrai, 1786.*

Vous ſçavez, Monſieur, que je n'aime point les Romans. Je me ſuis déclaré là-deſſus. Je les tiens tous mauvais avant de les avoir lus; jugez ce que c'eſt après. En vérité, je ne change guère d'avis; je les trouve tous, j'entends les Romans modernes, fades, futiles, rechauffés de *Clariſſe* & de la *Nouvelle Héloïſe*, ſans but moral, ſans caractère, ſouvent ſans vraiſemblance. C'étoit bien la peine d'en faire. Mais ſi les Romans,

qui ne ſont qu'inutiles, me déplaiſent à ce point, que dois-je donc penſer de ces Romans licencieux, qui peignent le vice dans toute ſon horreur, & qui révoltent ſans inſtruire ? Je ſuis bien fâché de le dire ; mais tel eſt le Roman que je vous annonce. Je veux croire que l'Auteur a eu les meilleures vues du monde, & qu'en dévoilant les atrocités d'un prétendu Philoſophe, il n'a eu d'autre deſſein que d'inſpirer de l'horreur pour cette fauſſe Philoſophie. Mais cette leçon eſt achetée trop cher. S'il faut eſſuyer des peintures, des récits dégoutans ; comment, d'un autre côté, l'Auteur n'a-t-il pas ſenti le danger de mettre ſous les yeux de ſes lecteurs, la ſéduction & le libertinage en action. C'eſt pour la jeuneſſe ſans doute, qu'il a travaillé. Mais quelle eſt la Mère qui voulût confier ce livre à ſa Fille ? La première partie de la nouvelle *Héloïſe* mérite d'eſſuyer les mêmes reproches ; mais la ſeconde offre du moins le remède. Ici l'on voit le ſéducteur pouſſer juſqu'au bout, la ſcélérateſſe. On voit l'infâme pour arrêter les ſuites de ſon

crime, préſenter à la jeune victime de ſa débauche, le breuvage..... La plume tombe des mains, & je ſuis étonné qu'elle ne ſoit pas tombée des mains de l'Auteur. O temps! ô mœurs! Voilà donc les livres que l'on nous donne. Inutiles ou dangereux : voilà le choix qui nous reſte à faire.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXIII.

Dictionnaire univerſel de Police, contenant l'origine & les progrès de cette partie importante de l'adminiſtration civile en France; les Loix, Réglemens & Arrêts qui y ont rapport; les droits, priviléges & fonctions des Magiſtrats & Officiers qui exercent la Police; enfin, un Tableau Hiſtorique de la maniere dont elle ſe fait chez les principales Nations de l'Europe; par M. Deſeſſarts, tome premier. A Paris,

chez Moutard, *Imprimeur-Libraire de la* REINE, *de* MADAME *& de* MADAME COMTESSE D'ARTOIS; *rue des Mathurins, hôtel de Cluny*, 1786, *avec approbation & privilége du Roi.*

ON ne peut qu'admirer, Monſieur, le zèle infatigable & l'inépuiſable fécondité de M. *Deſeſſarts*. Ses ouvrages ne ſuppoſent pas, il eſt vrai, beaucoup d'érudition, mais ils exigent beaucoup de recherches & d'activité; ajoutez qu'ils ſont tous tournés vers une fin utile, & c'eſt un travail qui en épargne beaucoup aux jeunes Etudiants, & même à ceux qui ont déjà acquis bien des connoiſſances. Le Dictionnaire que je vous annonce, Monſieur, nous manquoit, & pourtant il étoit fort néceſſaire. Il intéreſſe tous les citoyens; il n'en eſt point qui n'ait mille rapports avec ſes concitoyens, ſes voiſins, les Magiſtrats. Ce n'eſt pas ſeulement l'utilité pratique qui rend cet ouvrage intéreſſant, il contient

une foule d'anecdotes curieuſes, & juſqu'ici trop peu connues. Je ne puis autrement vous rendre compte d'un Dictionnaire. Sa forme alphabétique exclut tout plan, toute diviſion, & ne permet pas d'en mettre dans une analyſe; mais la quantité de mots qui y ſont contenus, annonce du moins l'étendue des matières qu'on y traite. Le premier volume ſuffit à peine à la première lettre, & la lettre B n'y eſt que commencée. Peut-être après tout, n'eſt-ce pas un avantage; cette fécondité nous menace de pluſieurs volumes; & cette multitude eſt, je crois, un défaut. Au ſurplus, il étoit difficile d'être laconique en un pareil ſujet; c'eſt en matière de goût, qu'on peut ſe commander de la préciſion; mais quand il s'agit de faits, & que l'on veut tout dire, la groſſeur du livre & le nombre des volumes ſont la faute des ſujets, & non pas de l'Auteur. M. *Deſeſſarts* nous permettra pourtant de l'avertir qu'on lui a quelquefois reproché un peu de prolixité, & peut-être en eſt-il quelque choſe.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXIV.

Figures de l'Hiſtoire Romaine, accompagnées d'un précis hiſtoriques au bas de chaque Eſtampe; par M. de Myris, *Secrétaire des Commandemens de M. le Duc de* Montpenſier, *chez lequel on continue de ſouſcrire au Palais Royal, paſſage de Richelieu,* N°. 2. *avec approbation & privilége du Roi. Cinquieme livraiſon.*

CETTE Collection intéreſſante ſe continue avec le même ſuccès de la part de l'Auteur, & reçoit le même accueil de la part du public; la ſixième livraiſon, qui ne tardera pas à paroître, ſera accompagnée de la liſte des Souſcripteurs.

Je ne rappellerai point les éloges qu'on a faits de cet ouvrage; chaque livraiſon ajoute à la réputation de l'Auteur. Je me bornerai à vous in-

diquer, Monsieur, les titres des douze sujets contenus dans ce cahier, dont les explications placées au bas, forment un abrégé piquant de l'Histoire Romaine.

Condamnation de Manlius; les Plébéiens, admis aux dignités Consulaires; Manlius accusé par les Tribuns, est sauvé par son Fils; Curtius se dévoue aux Dieux Mânes; Manlius-Torquatus condamne son Fils à mort; supplice d'une Vestale; Papirius accorde aux prieres du peuple, la grace de Fabius; Fourches Caudines; triomphe de Papirius Cursor; Chapelle établie à la Chasteté Plébéienne; Esculape amené à Rome, sous la figure d'un Serpent; Curius Dentatus refuse les présens des Samnites.

Toutes ces Gravures sont exécutées avec le même soin que les précédentes.

Je suis, &c.

LETTRE XXV.

Traité des Jardins, ou *le nouveau de la Quintinie, contenant la description & la culture : 1°. des Arbres fruitiers ; 2°. des Plantes potagères ; 3°. des Arbres, Arbrisseaux, Fleurs & Plantes d'ornements ; par M. L. B***, nouvelle édition, 3 vol. in-8°. avec 12 figures, brochés, 12 liv. On vend séparement le tome 3, 4 liv. pour les personnes qui n'ont que l'édition en 2 vol. A Paris, chez* Belin, *Libraire, rue St. Jacques, près St. Yvès ; à Avranches, chez* Lecourt, *Imp.-Lib. & à Caen, chez* Mannoury jeune, *1785, avec approbation & privilege du Roi.*

CET ouvrage étoit déjà avantageusement connu, du moins quant aux deux premières parties : les Arbres fruitiers & les Plantes potagères. L'empressement avec lequel le public a accueilli ces deux parties, dépose en faveur de l'ouvrage, qui contient d'excellentes vues, & est écrit du style de la chose. L'Auteur a revu

avec soin ces deux parties, y a fait des additions, & a refait à neuf plusieurs articles. Ce n'est pas tout : il y a joint une troisième partie, la culture des Arbres, Arbrisseaux, Fleurs & Plantes d'ornemens, partie qui devient de plus en plus intéressante, dans un temps où l'on peut bien appeller, d'après Voltaire :

Le superflu, chose très-nécessaire.

Aussi c'est comme un nouvel ouvrage que l'on offre au public, & il a tout à la fois, le mérite de la nouveauté, & celui d'être déjà en possession de l'estime générale.

Je suis, &c.

Nouvelles Observations sur l'Edit portant création des Conservateurs des Hypothèques & abrogation des Décrets volontaires, donné à Versailles au mois de Juin 1771.

On ajoint à la fin de ces Observations, un Recueil des Edits, Déclarations & Arrêts sur la même matière, jusques en 1785. *Paris*, Knapen, *Pont St. Michel*, in-12, *1786*, 2 *liv.* 10 *s. br.*

TABLE DES MATIERES

CONTENUES

DANS CE CINQUIEME VOLUME.

LETTRE au Rédacteur de l'Année Littéraire, *relativement à un endroit des Satyres de M.* Clement, *au sujet de la mort de M.* Gilbert, *à l'Hôtel-Dieu de Paris;* Pag. 3

L'INCONSTANT, Comédie en 5 actes & en vers, par M. Collin. *Paris,* Prault, *Quai des Augustins, 1 liv. 10 s.* 17

Pensées sur la Philosophie de l'Incrédulité, dédiées à MONSIEUR, *par M. l'Abbé* Lamourette. *Paris, chez l'Auteur, rue du Cherche midi, N°. 71, 3 liv. br.* 37

COMÉDIE FRANÇOISE. L'Obstacle imprévu, Comédie de Destouches. 43

COMÉDIE ITALIENNE. La double Clef. 48

Lettre de CHERBOURG, au sujet du Voyage du Roi. 50

Autre Lettre sur ce voyage. 59
Projet nouveau sur la manière de faire utilement en France le commerce des Grains ; par M. Bourdon-Desplanches. *Paris, Veuve* Esprit, *au Palais Royal.* 65
Vie & Mémoires de Pilatre de Rosier, *écrits par lui-même. Paris, chez l'Editeur, rue St. Martin ;* Knapen, *rue St. André-des-Arcs ;* Belin, *rue St. Jacques ;* Bailly, *Barrière des Sergens ;* Cuchet, *rue Serpente ;* Lesclapart, *rue du Roule.* 69
Essai sur le Fluide électrique, considéré comme agent universel, par feu Mr. le Comte de Tressan, *Lieutenant Général des Armées du Roi, l'un des Quarante de l'Académie Françoise, & membre de plusieurs Académies. Paris, chez* Buisson, *rue des Poitevins, 2 vol. in 8°.* 74
Mémoires d'Anne de Gonzagues. *Paris, Veuve* Valade, *rue des Noyers, 3 liv. br.* 86
Comédie Françoise. Virginie, Tragédie. 98
Histoire de la Religion ; où l'on accorde la philosophie avec le christianisme ;

par M. l'Abbé Yvon, *Chanoine de Coutances. Paris, Veuve* Valade, *rue des Noyers, 2 vol. d'environ 600 pages, 6 liv. rel.* 104

Lettre de Redon, *au sujet d'un Globe,* 112

Lettre au sujet de la jeune Salmon. 115

BOUQUET présenté à Madame la Comtesse de G.... *par la fille* Salmon. 116

Trait de reconnoissance, au sujet de la mort du fils de M. Devoiges, *Professeur de l'Ecole de Dessin à Dijon.* 118

Entretiens Socratiques sur la véracité & la fidélité à remplir ses engagemens; ouvrage traduit de l'anglois, de M. Percival; *par M.* B***. *Paris, chez* Lottin, *rue St. André-des-Arcs, 1 liv. 10 s.* 121

VIE de Saint Bruno, *Fondateur des Chartreux, par le Père de* Tracy, *Theatin. Paris,* Berton, *rue Saint Victor.* 145

Essai sur l'Histoire Médico-Topographique de Paris, ou *Lettre sur le Climat de Paris, sur l'Etat de la Médecine, le Caractère, le Traitement des Maladies, & particulièrement sur*

la petite Vérole & l'Inoculation ; par M. Menuret de Chambaud, *Docteur en Médecine. Paris, rue & hôtel Serpente.* 154

Lettre au sujet de l'Eloge qui a été fait au N°. 17 *de l'Année Littéraire, du* Théologien-Philosophe. 160

CABOUL, Conte Indien. 165

Ode sur la mort de J. J Rousseau ; *par M.* Duvigneau. *Bordeaux*, Racle, *rue St. James.* 169

Lettre à Emilie, sur la Mythologie ; par M. Demoustier. *Paris*, Grangé, *rue de la Parcheminerie,* 190

TESTAMENT de Jérôme Sharp, *où l'on trouve, parmi plusieurs tours de subtilité, qu'on peut exécuter sans aucune dépense, des préceptes & des exemples sur l'art de faire des chansons, impromptu ; pour servir de complement à la Magie blanche dévoilée, par M.* Decremps. *Paris, 3 liv. chez l'Auteur, rue des Rats ; & chez plusieurs Libraires.* 169

Homélies, Discours & Lettres choisis de Saint Jean-Chrysostome ; *par l'Abbé* Auger. *Paris, 4 vol.* in-8°. *chez* Debure *l'aîné & Barrois le*

jeune, quai des Auguſtins; Jombert *le jeune, rue Dauphine.* 203
Œuvres de Mad. Ricoboni, *8 vol.* in-12. *ornés de figures. Paris, chez* Volland, *quai des Auguſtins.* 217
Traité ſur les Mines de fer & les Forges du Comté de Foix, par Mr. de Lapeyrouſe. *Paris,* Merigot, in 8°. *fig. 9. liv. br.* 220
Lettre ſur la ſéance du Muſée de Paris, dans la nouvelle Salle, au Couvent des Cordeliers. 224
De l'Etat naturel des Peuples, ou *Eſſai ſur les points les plus importans de la ſociété générale des Nations. Paris,* Veuve Hériſſant, *rue Neuve Notre-Dame;* & Barois *le jeune, quai des Auguſtins,* 3 *vol.* in-12. *12 liv. br.* 229
Lettre au ſujet des Affuts eſſayés devant le Roi, à Cherbourg. 234
Portrait de M. du Payrou. 238
Portrait de M. Legrand de Laleu. 239
Scanderberg, tragédie, par M. Dubuiſſon. 241
Monument de la piété filiale de MM. Boulenois, *érigé dans l'Egliſe des Carmes de la Place Maubert.* 270

Lettre au ſujet des Lettres à Emilie, *ſur la Mythologie.* 279
La Folle de St. Joſeph. 280
Lettre au ſujet d'un Mémoire de conſidérations ſur le Mariage & les Séparations, Mémoire lu à la derniere ſéance du Muſée de Paris. 286
Hiſtoire de la Maiſon de Bourbon ; *par M.* Deſormeaux, *tome IV. Paris, Imprimerie Royale.* 289
Amuſemens d'un Septuagenaire, ou *Contes, Anecdotes, bons Mots, Naïvetés. Paris*, Poinçot, *rue de la Harpe.* 310
COMÉDIE FRANÇOISE. *Sertorius, Tragédie ; par* Corneille. 314
Univerſité de Paris, Diſtribution générale de ſes Prix. 317
De la raiſon de l'Homme, tome 3 & 4. 322
Incendie, *La Chaiſe-Dieu.* 339
La Montagne & l'Homme du Vallon. Apologue Oriental. 341
Tableau d'un Siècle Philoſophe. Hiſtoire de Juſtine de Saintval. 345
Dictionnaire univerſel de Police ; par M. Deſeſſard, *tom. I.* 346
Figures de l'Hiſtoire Romaine, accom-

pagnées d'un Précis Hiſtorique, au bas de chaque Eſtampe ; par M. de Myris, 350
Traité des Jardins, ou *le nouveau de la Quintinie*, 3 *vol.* in-8°. 352
Nouvelles Oobſervations ſur l'Edit de 1771, concenant les Hypothèques. *Paris*, Knapen, *Pont St. Michel*, in-12. 2 *liv.* 10 *ſ. broc.* 354

L'ANNÉE
LITTÉRAIRE

ANNÉE M. DCC. LXXXVI.

Parcere perſonis, dicere de vitiis. MART.

TOME SIXIEME.

A PARIS,
Chez MÉRIGOT, le jeune, Libraire;
Quai des Auguſtins, au coin de la rue Pavée.

M. DCC. LXXXVI.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

Maximilien-Jules-Léopold, Duc de Brunſwick-Lunebourg, Poëme ; par M. Roucher. *A Paris, de l'Imprimerie de* Quillau, *Imprimeur de S. A. S. Mgr. le Prince de Conti, rue du Fouarre.*

Le dévouement héroïque d'un Prince qui ſe ſacrifie lui-même pour ſauver la vie à ſes ſujets, étoit bien propre à échauffer la verve de nos Poëtes. Chanter les vertus, & ſurtout l'humanité, c'eſt la plus belle fonction des Muſes. A la beauté du

ſujet, ſe joignoit encore, je ne dis pas le deſir d'obtenir la récompenſe promiſe ; les talens ne ſont point mercénaires ;

Le Nourriſſon du Pinde, ainſi que le Guerrier,
A tout l'or du Perou préfère un beau laurier.

Mais le deſir de plaire à un illuſtre ami des Vertus & des Arts, qui avoit propoſé le prix. Sa généreuſe ſenſibilité le décéloit aſſez, malgré le voile dont il avoit voulu ſe couvrir ; & cet auguſte Mécène, en invitant les Poëtes à célébrer la grande ame de *Léopold*, s'aſſocioit en quelque ſorte à ſa gloire.

Auſſi tous nos rimeurs ſe ſont-ils évertués dans cette occaſion ; mais le ſuccès n'a pas répondu à leur zèle ; en Poëſie, la bonne volonté eſt comptée pour rien. Dans la foule des pièces envoyées au concours, l'Académie a eu la douleur de n'en trouver aucune digne de ſon ſuffrage. Ainſi, nous avons des Héros, & nous n'avons plus de Poëtes pour les chan-

ter : ce ſont de pareils évènemens qui nous avertiſſent de la décadence des eſprits, & qui la rendent ſenſible. Il y a quelques années, lorſque l'Impératrice *Marie-Thérèſe* mourut, il ne ſe trouva point d'Orateur capable de s'élever à la hauteur d'un pareil Eloge. Nous n'avons que trop de flateurs adroits; mais nous n'avons plus de Panégyriſtes éloquens : l'ame de nos Ecrivains eſt rétrecie, leur imagination eſt éteinte; c'eſt l'effet naturel de nos mœurs : ſi on propoſoit un Prix de mille écus pour celui qui réſoudroit un problême d'Algèbre, qui traiteroit une queſtion de Chymie, de Phyſique ou d'Hiſtoire naturelle; dans la multitude des bons ouvrages, les Juges ne ſeroient embarraſſés qu'à choiſir le meilleur. Nous ſçavons fort bien calculer, démontrer, analyſer, mais nous ne ſçavons plus ni ſentir, ni penſer, ni écrire. Les Sciences ſont floriſſantes; mais le goût & le génie ſont anéantis.

Parmi les Concurrens, un des plus connus & des plus illuſtres, eſt ſans contredit M. *Roucher*. Quoique ſon

Poëme des *Mois*, par le défaut d'ordre & d'enſemble, n'ait pas produit l'effet qu'on en attendoit, on y trouve cependant pluſieurs morceaux de Poëſie qui font honneur à la verve & à l'imagination de l'Auteur ; ceux qui connoiſſent ſon talent, ont été ſurpris que l'Académie n'eût point diſtingué ſon éloge du Duc *de Brunſwick* ; & leur étonnement les a conduits à ſoupçonner, que les Académicens rebutés du grand nombre de mauvaiſes pièces dont ils avoient déjà eſſuyé la lecture, avoient condamné toutes les autres légérement, & preſque ſans les lire ; & que M. *Roucher*, avec tout ſon mérite, avoit été malheureuſement enveloppé dans cette proſcription. Ils aſſurent que pluſieurs Académiciens ayant entendu dans une maiſon particulière, la lecture de la pièce de M. *Roucher*, ne l'ont point reconnue, & ont regretté qu'elle ne leur eût pas été envoyée : M. *Roucher* lui-même voudroit bien ſans doute pouvoir ſe perſuader qu'il n'a point été lu à l'Académie ; car il eſt bien conſolant pour un Auteur diſgracié, de croire

qu'on l'a condamné sans l'entendre.

A cette anecdote on en ajoute une autre, que je ne vous garantis pas davantage : on veut qu'un célèbre Académicien, indigné sans doute, qu'un Héros tel que *Léopold*, n'eût point trouvé de chantres dignes de lui, ait lui-même composé un Poëme sur ce sujet, & qu'il soit allé offrir son manuscrit, non pas à l'Académie dont il est membre, mais à l'auguste Mecène qui avoit proposé le prix ; on prétend que cette démarche n'a pas eu tout le succès qu'il s'en promettoit, que son zèle n'a pas été jugé tout-à-fait pur & désintéressé, & que la médiocrité des vers a confirmé encore ce soupçon.

Quoiqu'il en soit, Monsieur, de ces bruits qui se répandent quelquefois dans le public sans aucun fondement, & que je n'adopte point, voyons si la pièce de M. *Roucher* méritoit en effet une attention particulière de la part de l'Académie, si les Juges qui ne l'ont pas couronnée, doivent être accusés, ou de négligence, ou d'injustice.

Quelque grand, quelque riche que fût le ſujet, il n'en étoit pas moins difficile à traiter ; les déclamations ſur l'humanité ſont aujourd'hui uſées & triviales ; il ſemble que les modernes Philoſophes, & même que les Journaliſtes n'ayent plus rien laiſſé à dire aux Poëtes ſur cette matière : il falloit donc imaginer un plan, créer une fable, & enfermer l'action héroïque de *Léopold* dans un cadre heureux : la fiction eſt l'ame de la Poëſie ; c'eſt par la fiction que les Poëtes ſe diſtinguent des Orateurs. M. *Roucher* l'a bien ſenti ; & voici le plan que ſon imagination lui a ſuggéré.

Vous ſçaurez, d'abord, Monſieur, que M. *Roucher*, jaloux de *conquérir l'Epopée à la France*, travaille à un Poëme épique, dont le ſujet eſt la Suéde délivrée par *Guſtave Vaſa*. Pour peindre ſon Héros, il veut employer le même artifice qu'*Appelles* mit autrefois en œuvre pour peindre Vénus ; de même que ce fameux Peintre raſſembla les plus belles femmes de la Grèce, & emprunta à chacune d'elles, ce qu'elle avoit de plus parfait, pour former de ces traits réunis, la Déeſſe

de la Beauté, ainſi M. *Roucher* étudie tous les Souverains, & emprunte à chacun d'eux ſes qualités les plus brillantes pour en former le caractère de *Guſtave*; il ſuppoſe que dans ce deſſein il parcouroit l'Europe, & recueilloit les différens traits qui devoient entrer dans le portrait de ſon Héros :

Mes vers lui promettoient les touchantes vertus,
Qui, chères à Louis, l'approchent de Titus.
J'empruntois de Joſeph l'eſprit philoſophique;
Au milieu d'une Cour guerrière & magnifique,
J'apprenois en voyant l'héritière des Czars,
L'heureux ſecret d'unir les combats & les Arts.
Les Toſcans me diſoient, gouvernés par un père,
Comment d'un peuple entier la famille proſpère,

Et le Neſtor des Rois aſſuré de vieillir,
Sous les nombreux lauriers que jeune il ſçut cueillir;
Frédéric à la paix lié par la victoire,
M'enſeignoit pour un Roi l'art de changer de gloire.

Cette idée fourniſſoit à l'Auteur l'occaſion de caractériſer d'une manière piquante, les Souverains les plus eſtimés de l'Europe; mais il n'en a pas profité. Son pinceau eſt foible, & ſes traits communs: ce qu'il dit du Grand-Duc de Toſcane, peut également s'appliquer à *Louis XVI*: les *touchantes vertus de Titus*, ne ſont-elles pas celles d'un père qui gouverne un peuple entier comme ſa famille, & le fait proſpérer ſous ſes loix? L'éloge donné à l'héritière des Czars, convient également à Frédéric, qui a trouvé auſſi *le ſecret d'unir les combats & les arts.* Il n'étoit pas poſſible de peindre le Neſtor des Rois d'une manière plus meſquine; & on ne s'attendoit pas que *l'art de changer de gloire* fût la meilleure leçon que pût donner l'*Alexandre du Nord.*

D'ailleurs, M. *Roucher* ſemble oublier que *Guſtave Vaſa* n'eſt point un Héros fabuleux qu'un Poëte puiſſe peindre d'après ſon imagination; c'eſt un Prince dont le caractère eſt donné par l'hiſtoire; & il eſt toujours maladroit d'avertir le public qu'on veut prêter à ſon Héros les qualités qu'il n'a pas, & au lieu d'un portrait reſſemblant, tracer une figure de fantaiſie.

Le Poëte voyageur, en parcourant ainſi l'Europe, la palette à la main, s'égaroit ſur les bords de la *Sprée*, lorſqu'un jour il eut une apparition, qu'il raconte en ces termes :

Je vis, trois fois *je vis* de la plaine éthérée,
S'échapper d'un éclair le feu *tranquille* & pur,
Aſſiſe *ainſi qu'un Dieu*, ſur un trône d'azur,
M'*apparut une femme*, à l'œil doux & modeſte,
Sa taille, ſon maintien, *tout* d'un être céleſte,
Tout en elle annonçoit l'éterneſſe beauté.

Des vieillards, des enfans venoient en liberté,
Déposer dans son sein de plaintives alarmes.
Sa voix les consoloit, sa main séchoit leurs larmes;
Et sur eux attachant ses regards satisfaits,
Elle aimoit à les voir heureux de ses bienfaits;
C'étoit L'HUMANITÉ. L'émotion paisible
Qu'elle donne aux mortels en se rendant visible,
Me révéla son nom. Je m'incline, & mes yeux
Se voilent humectés de pleurs délicieux;
Lorsqu'élevant la voix, &c.

Cette apparition de l'Humanité, est une fiction extrêmement usée: vous avez vu dernièrement dans le compte que je vous ai rendu d'une Ode sur la mort de J. J. Rousseau, que l'Auteur avoit aussi, chemin faisant, rencontré l'*Eloquence*, comme M. *Roucher* a rencontré l'Humanité, & qu'il lui fait tenir également un fort long discours à la louange de son Héros;

le ſtyle du Panégyriſte de *Léopold* ne contribue pas à rajeunir cette invention. Ces répétitions *je vis, je vis, tout, tout*, ſont preſque des chevilles, bien loin d'être des beautés. Le feu d'un éclair qui s'échappe de la nue, n'eſt pas fort *tranquille*. Cette inverſion m'*apparut une femme*, eſt dure & choquante, ſur-tout précédée du mot *aſſiſe*. *Aſſiſe ſur un trône m'apparut une femme* : cette conſtruction eſt plus bizarre que poëtique : *ainſi qu'un Dieu*, eſt un rempliſſage oiſeux : *donner de l'émotion*, eſt une façon de parler qui ſemble ne pas appartenir à la Poëſie riche & deſcriptive : toute cette peinture de l'Humanité eſt en général, foible & commune : le diſcours que M. *Roucher* lui met dans la bouche, n'eſt guère plus fort ni plus énergique, & il a en outre le grand défaut d'être exceſſivement long & traînant.

Tu cherches, me dit-elle,
Du *ſublime héroïſme* une image immortelle.
Connois donc Léopold. Rejetton des *Brunſwick*,
Il en étend la gloire, il donne à *Frederic*,

Dans le fils de ſa ſœur un diſciple fidele ;
Qui lui-même aux guerriers prépare un beau modele ;
Mais il eſt des honneurs que, par des faits nouveaux,
Il atteindra ſans maître, ainſi que ſans rivaux ;
Déjà dans la ſplendeur du rang qui la vit naître,
Brûlant pour moi d'amour, Léopold fait connoître
L'incroyable avenir où l'appelle ma voix :
Né Prince & jeune encore, tous les jours je le vois
Au-deſſus de ſon rang, au-deſſus de ſon âge,
D'une rare vertu *produire un témoignage*.

Il eſt difficile de s'exprimer plus foiblement & d'une manière plus commune, ſur un ſujet qui cependant eſt fait pour élever l'ame d'un Poëte. *Sublime héroïſme* eſt dur : *Brunſwick & Frederic* placés à la fin du vers, ne ſont pas auſſi très-ſonores ; ces noms immortels ſi bien placés au temple de mémoire, ne figurent pas ſi avanta-

geuſement en Poëſie : *produire un témoignage* eſt le ſtyle du Châtelet, plutôt que celui du Parnaſſe ; ce ſont là des fautes légères ; mais le grand défaut, le défaut radical, c'eſt la foibleſſe : voyez les vers ſuivans.

Qu'il eſt touchant & pur, combien eſt généreux
Cet amour, ce reſpect qu'il garde aux malheureux,
Sur lui dans ſon effroi, l'infortune s'appuye,
Il ne voit point couler de larmes qu'il n'eſſuye ;
C'eſt de ſon cœur aimant la ſainte volupté
Il appaiſe la faim, couvre la nudité,
Accueilli dans ſes bras, tout chagrin ſe tempère,
Et le jeune orphelin croit retrouver ſon père.

Quel amas de mots inutiles, quel entaſſement d'épithètes, *touchant*, *pur*, *généreux* ; comme tout cela eſt lâche ; comme tous ces traits ſont uſés : ce vers ; *accueilli dans ſes bras*, *tout chagrin ſe tempere*, eſt évidemment paraſite & fait pour la rime.

L'Humanité exhorte le Poëte à

voler vers *Francfort* où Léopold fait ſon ſéjour ; elle fait l'éloge d'un Hoſpice élevé pour l'éducation des jeunes Militaires, par la libéralité du Prince ; elle parle enſuite de ſon goût pour les Arts : & non ſeulement elle parle, mais elle fait parler *Léopold*, ce qui ne paroît pas très à propos, ſur-tout n'ayant à lui faire dire que des choſes très-ordinaires :

Sçais-tu dans quel eſpoir ſe formant un cortège,
Des Muſes qu'il chérit & des Arts qu'il protège,
Il épouſe leur gloire & *l'étale au grand jour* :
Ah ! des Princes, dit-il, qu'ils peuplent le ſéjour ;
Tous ces Arts bienfaiteurs ; par eux l'humaine race,
Du bonheur qui la fuit peut retrouver la trace !
L'ignorant leur inſulte en vain par ſes clameurs ;
Amenés par les Arts à de plus douces mœurs,

Les peuples rougiſſant de leur haine premiere,
Trouveront le repos au ſein de la lumiere,
Il conſole mon cœur cet heureux avenir,
L'amour univerſel doit un jour les unir.

Sçais-tu dans quel eſpoir : ne diroit-on pas que l'*Humanité* va réveler à M. *Roucher* un grand ſecret, & que *Léopold* a des raiſons bien particulières d'aimer les Arts ; & cependant à quoi tout cela ſe réduit-il? *Léopold* aime les Arts, parce que les Arts uniſſent entr'eux les hommes, & font leur bonheur. C'eſt ce qu'on a dit mille fois ; & cependant cela n'en eſt pas plus vrai. Dans les ſiècles d'*Auguſte*, de *Léon X*, de *Louis XIV*, où les Arts ont été cultivés avec tant de ſuccès, les hommes ont-ils été plus heureux, plus unis ? ceux qui ont le plus crié contre les Arts, n'étoient pas des ignorans. Pourquoi faire parler *Léopold* comme l'Abbé de *St. Pierre*, & placer dans l'eſprit d'un guerrier, parent de *Frederic*, la chimère de la paix univerſelle ; encore l'Abbé de

St. Pierre eſt-il plus raiſonnable que *Léopold* ; car ce n'eſt pas par la culture des Arts, qu'il prétend pacifier l'Europe.

Si l'*Humanité* annonce avec beaucoup trop d'emphaſe, les idées de *Léopold* ſur les Arts, qui ſont très-communes, que direz-vous, Monſieur, de l'enthouſiaſme avec lequel elle expoſe les ſentimens religieux du même Prince ; ces ſentiments n'ont cependant rien d'extraordinaire ; ce ſont ceux de tout homme ſenſé, de tout honnête homme ; ils ſe réduiſent à croire en Dieu, à admettre l'immortalité de l'Ame. Vous allez voir ſur quelles échaſſes M. *Roucher* ſe guinde, pour dire que le Prince n'eſt ni athée ni matérialiſte :

» Faut-il qu'à tes regards s'animent ren-
» traçées
» De ſa Religion les ſublimes penſées ?
» Eh bien ! ouvre ton ame à l'attendriſſe-
» ment.
» D'un œil adorateur il cherche au Fir-
» mament,

» Avec le nom d'un Dieu, la ſageſſe
» éternelle
» Qui des aſtres régit la marche ſolem-
» nelle.
» Deſcendu dans lui-même, il y trouve,
» il entend
» Cette immortalité qui l'appelle & l'at-
» tend.
» Qu'on me laiſſe, dit-il, le Dieu que tout
» publie,
» Et le ſouffle inſpiré dont mon ame eſt
» remplie;
» De ces deux grands moteurs l'homme
» foible a beſoin:
» Qu'il marche ſous les yeux d'un ſévère
» témoin.
» Lions ſur-tout, lions à ce joug ſalutaire
» L'indépendant orgueil des Maîtres de la
» terre.
» D'un Juge ſouverain pourquoi les affran-
» chir?
» Sous un Maître plus grand j'aime à les
» voir fléchir.

Qu'eſt donc devenue la verve & la chaleur de M. *Roucher*? Quoi! la néceſſité de la religion pour les Rois

n'a pu monter ſon imagination, ni lui inſpirer des vers plus forts que ces deux lignes de la plus foible proſe :

D'un Juge ſouverain pourquoi les affranchir ?
Sous un Maître plus grand j'aime à les voir fléchir.

eh ! qui parle à *Léopold* d'affranchir les Rois du joug de la religion, & à quel propos demande-t-il qu'on lui laiſſe *le Dieu que tout publie* :

Et le ſouffle incréé dont ſon ame eſt remplie.

Il dépend de lui de conſerver ces deux avantages & même de les conſerver à ſon peuple, en écartant ceux qui voudroient le corrompre, ſous prétexte de philoſophie.

Quelques eſprits malins ont prétendu que ces ſentimens religieux de *Léopold* avoient nui au ſuccès de la pièce de M. *Roucher* : je ſuis d'un avis contraire, & je penſe que cet endroit là ſur-tout devoit réuſſir, puiſque le Poëte fait de *Léopold* un Philoſophe déiſte, qui regarde l'exiſtence de Dieu

& l'immortalité de l'ame comme deux opinions néceſſaires pour réprimer les paſſions des hommes, mais qui paroît borner là toute la religion.

Peut-être malgré tout le mérite de cette façon de penſer, les Juges ont-ils été choqués de la dureté & de l'enflure du ſtyle : peut-être ont-ils trouvé que les idées philoſophiques perdoient beaucoup de leur prix, quand elles étoient rendues en vers auſſi martelés que ceux-ci :

D'un œil adorateur il cherche au Firmament
Avec le nom de Dieu la ſageſſe éternelle
Qui des aſtres régit la marche ſolemnelle ;
Deſcendu dans lui-même, *il y trouve, il entend*
Cette immortalité qui l'appelle & l'attend.

L'Humanité s'apperçoit un peu tard qu'elle parle longuement :

Mais c'eſt trop avec toi m'épuiſer en diſcours.

Elle exhorte le Poëte à ſe rendre aux lieux qu'habite *Léopold*, & diſparoît

auſſi-tôt. M. *Roucher* tourne ſes pas vers Francfort.

Dans un ciel orageux en vain le jour expire;
En vain, ſur ces climats prolongeant ſon empire,
L'hiver change en torrens les fleuves des Germains.
Et, tyran du Commerce, en briſe les chemins;
N'écoutant que l'inſtinct de mon impatience,
Au milieu des périls je cours ſans défiance.
L'horiſon s'épuroit; ſur ſon char matinal,
L'aube vient du réveil apporter le ſignal:
L'ombre fuit, & déjà la ſuivant à la trace,
Paiſible & radieux, l'aſtre du jour embraſſe
De ſes réſeaux dorés l'immenſité des airs,
Et ſeul, par ſa préſence, en remplit les déſerts.
Ce ciel *raſſerené*, cette douce lumière
De mes vœux inquiets accroît l'ardeur première;
J'avance plus rapide enſemble & plus hardi:
Et lorſque tout *s'avive* aux rayons du midi,
Voilà que de Francfort les tours pour moi s'allongent;

Voilà que sur Francfort mes yeux charmés
se plongent ;
Voilà que de mon cœur s'échappant sans
effort,
Ma voix d'un cri joyeux a salué Francfort.

Il y a des beautés dans cette tirade ; il faudroit en retrancher ces deux vers ;

Ce ciel rasserené, cette douce lumière
De mes vœux inquiets accroît l'ardeur
première.

cette expression d'orfevrerie *s'avive*, & cette répétition de *voilà*, qui produit un mauvais effet.

En arrivant à Francfort, il est témoin du débordement de l'Oder : quoiqu'assez prodigue de lieux communs, M. *Roucher* s'est montré, à ce qu'il me semble, trop réservé & trop avare de traits poëtiques dans la description de ce débordement ; cependant une pareille description étoit essentielle au sujet, & demandoit plus d'étendue.

L'Oder de toutes parts
Se déchaîne en torrent & roule sans rivage.

Uſurpateur fougueux des fauxbourgs qu'il
ravage,
Des flots amoncelés il a couvert les champs.
Il s'arme de rochers & de glaçons tranchans,
En aſſiège ſa digue, & d'un pont qu'il mé-
priſe
Inſulte les appuis, les ébranle & les briſe.
Eh! qui reproduira les cris dont re-
entit
Le ſpacieux fauxbourg que le fleuve in-
veſtit,
Ces mères, ces enfans, cette foule éperdue,
Qui, graviſſant les toits, ſur les eaux ſuſ-
pendue,
Détourne de l'abîme un œil épouvanté,
Etend, du haut des airs, les bras vers la
Cité,
Et ſur le gouffre errant d'une mer orageuſe
Appelle des Nochers la pitié courageuſe!
Mais l'excès du péril étonne la pitié:
La nature, l'amour & même l'amitié
Se livrent ſans courage à de ſtériles larmes.

Ce tableau eſt un peu maigre. *Léopold* arrive; il contemple ce déſaſtre, & frémit à la vue des victimes que

que les eaux vont engloutir : auſſi-tôt prenant ſon parti, il s'élance vers une *étroite nacelle* qui *flottoit non loin de lui :*

Comme alors tout entier s'étala le Héros !

s'écrie M. *Roucher.* Cette expreſſion *s'étaler*, paroîtra peut-être ici plus ſingulière qu'heureuſe. A peine le Héros a-t-il atteint la nef :

Sur elle en ce moment
Deux Nochers à ſes yeux *s'élèvent* **intrépides,**
Et *tombant* **à genoux.**

Ces deux Nochers qui *s'élevent* & qui *tombent*, préſentent une comme image : inſenſible à leurs remontrances, *Léopold* s'embarque ; il ſemble que le Poëte auroit dû raſſembler toutes ſes forces pour peindre cet héroïque voyage.

Comment ſe fait-il que dans ce morceau intéreſſant, il ſoit reſté au-deſſous du ſujet & au-deſſous de lui-même ? Le trait principal de cette peinture, celui qui fixe toute l'atten-

tion, ce ſont les enfans élevés dans l'hoſpice de *Léopold*, & qui à genoux ſur la rive, adreſſent leurs vœux au ciel pour le ſalut de leur bienfaiteur. Mais ce trait eſt unique, & il y en avoit d'autres que le Peintre pouvoit employer avec ſuccès. Je ne trouve point aſſez d'énergie ni de pathétique dans la deſcription du moment où le Prince eſt englouti dans les flots. Le tableau de la conſternation publique eſt auſſi d'un coloris bien foible :

Déjà d'un cri joyeux Léopold s'applaudit,
Et le Peuple à ce cri répond & le rédit.
O déſaſtre ! ô douleur ! l'impuiſſante nacelle
Dans un nouveau courant flotte, roule, chancèle,
Heurte un ſaule noueux, ſe renverſe, & les flots
Ouverts & refermés dévorent le Héros.
Un cri plaintif alors part, circule & commence
Le long gémiſſement d'une douleur immenſe.
Sur tous les fronts alors je ſaiſis d'un coup d'œil

La consternation, le désordre, le deuil.
On voyoit abîmés dans des larmes amères;
Les Vierges, les Enfans, les Vieillards & les Mères
Le Prêtre, le Guerrier, le Ministre des loix
Errer tumultueux; on entendoit leur voix;
En soupirs, en sanglots, en murmure épanchée,
Du grand Être accuser la sagesse cachée.
Moi-même, hélas! comme eux frissonnant de terreur,
Quand la nuit de ces bords vint accroître L'horreur,
Pâle & me dérobant à la foule importune;
J'osai du Prince au ciel reprocher l'infortune.

On voit avec peine dans une pareille tirade, des vers aussi lâches & froids que ceux-ci:

Déjà d'un cri joyeux Léopold s'applaudit,
Et le peuple à ce cri répond & le redit.
Sur tous les fronts alors je saisis d'un coup-d'œil
La consternation, le désordre, le deuil.

Cette énumération des Vierges,

des Enfans, des Vieillards, n'eſt ici qu'un vain rempliſſage ; *errer tumultueux*, eſt plus biſarre que neuf, & cette abondance de mots, *en ſoupirs, en ſanglots, en murmure*, eſt un verbiage glacial, bien oppoſé au ſentiment.

Je ne ſaiſis pas bien le ſens de l'oracle que le ciel fait entendre au Poëte pour confondre l'injuſtice de ſes reproches.

« D'un Prince vertueux j'ai dû hâter la
» mort,
» Dès long-temps il falloit aux Puiſſans de
» la terre
» D'un Dévoûment ſacré l'exemple ſalu-
» taire ;
» Il falloit leur montrer cette ſainte cha-
» leur,
» Qui des mortels obſcurs protège le
» malheur,
» Et des rangs orgueilleux dérrôuant le
» fantôme,
» Placer au premier rang la dignité de
» l'homme.
» Ne m'accuſe donc plus ; & d'un œil mieux
» inſtruit

» De la mort du Héros vois déjà l'heureux
» fruit ».

La mort du Prince étoit-elle néceſſaire pour produire tous ces effets ? & pour donner un grand exemple d'humanité ne ſuffiſoit-il pas qu'il expoſât ſa vie, falloit-il abſolument qu'il la perdît ? & ce malheur même n'eſt-il pas plus propre à décourager qu'à exciter ceux qui voudroient imiter un pareil dévouement.

L'apothéoſe du Prince que le Poëte voit *monter vers l'Empirée une palme à la main, & guidé par l'Humanité*, eſt une idée fort heureuſe ; mais ce qu'on y trouve de plus ingénieux & de plus délicat, c'eſt l'alluſion renfermée dans les vers ſuivans :

Je vis auſſi, tandis que le char s'élevoit,
Un Prince, jeune encor, qui des yeux le ſuivoit.
Il avoit des Bourbons la nobleſſe, la grace ;
Dans chacun de ſes traits leur homé ſe retrace ;
Il apportoit des fleurs, & ſes auguſtes mains

Les offroient en guirlande à l'Ami des humains.
Le Héros attendri sourit à cette image ;
Il s'arrête, & jaloux de payer un hommage,
Qui, voué par Bourbon, l'enchaîne à la vertu,
Des feux resplendissans dont il est revêtu,
Il détache un rayon ; le trait vole : la flamme
Du Prince qu'elle atteint embrase, aggrandit l'ame,
Et d'un éclat divin le couvrant tout entier ;
Du cœur de Léopold promet un héritier.

Ce vers,

Qui voué par Bourbon, l'enchaîne à la vertu,

est pénible & obscur. Je n'aime point *la flamme* qui *embrase, aggrandit l'ame ;* car la flamme n'aggrandit point ce qu'elle embrase. Il ne faut jamais allier ainsi deux métaphores incohérentes. A ces défauts près, ce morceau est à mon gré, celui qui fait le plus d'honneur au talent de M. *Roucher.*

Ce Poëme en général, ne répond pas à la réputation de l'Auteur : la

coupe des vers eſt aſſez heureuſe; leur marche a du nombre & une ſorte de majeſté, mais le ſtyle eſt ordinairement diffus, pénible, bourſoufflé, gonflé d'épithètes & de mots inutiles, vuide d'idées, de poëſie & d'images : un tel eſſai de Poëſie héroïque, n'eſt pas un augure favorable pour la conquête de l'Epopée que médite M. *Roucher*.

Je ſuis, &c.

LETTRE II.

DESCRIPTION d'une nouvelle Preſſe d'Imprimerie, approuvée par l'Académie Royale des Sciences, & imprimée ſous ſon privilège ; par M. Pierres, *premier Imprimeur ordinaire du Roi, &c. membre de pluſieurs Sociétés Littéraires, imprimée à Paris, chez l'Auteur, par ſa nouvelle Preſſe. 1786.*

N'EST-IL pas ſurprenant, Monſieur, que depuis l'origine du plus utile des

Arts qu'ait inventé l'eſprit humain, après l'écriture qu'il ſert à reproduire, on ne ſoit pas encore parvenu à en perfectionner le méchaniſme ? Dans toutes les Imprimeries de l'Europe, les preſſes dont on fait uſage, ſont encore les mêmes que celles qui furent imaginées il y a plus de trois cens ans ? C'eſt toujours une vis peſante, aſſujettie par un lourd étançon fixé au plancher, que meut avec effort un barreau tiré horizontalement. Cette fatigante & gothique machine ébranle les plafonds, maſque le jour, & met en danger la vie de l'ouvrier, ſi le barreau vient à rompre.

Le zèle & l'intelligence de M. *Pierres* ont fait diſparoître tous ces inconvéniens ; & depuis près de deux ans qu'il fait uſage de la preſſe qu'il a inventée, l'expérience lui a démontré qu'elle réunit de nombreux avantages, qu'il étoit impoſſible de ſe procurer avec l'ancienne.

A l'effort horizontal, toujours pénible, M. *Pierres* a ſubſtitué l'effort perpendiculaire, plus naturel & plus facile. Un levier fait mouvoir une

espèce de limaçon, assujetti par un sommier qui contient les jumelles, beaucoup moins hautes que dans les anciennes presses, & la platine conserve toujours son parallélisme au moment du soulage.

Je n'entrerai point, Monsieur, dans les détails de cette nouvelle presse; vous les trouverez exposés avec beaucoup de clarté, dans la *Description* qu'en donne M. *Pierres*, détails qu'il est très-facile de saisir au moyen des figures qui accompagnent sa *Description*. Il me suffira d'observer qu'aux avantages dont je viens de parler relativement au local & au soulagement de l'ouvrier, cette presse imprime d'un seul coup, accélère le travail, peut se déplacer, & n'est point plus dispendieuse que les anciennes. C'est un témoignage que l'Académie des Sciences a rendu à l'Auteur dans le rapport imprimé à la suite de sa *Description*.

Quels que soient les avantages que procure cette nouvelle machine, M. *Pierres* ne les expose qu'avec la modestie qui caractérise le vrai mérite.

C'eſt avec la même franchiſe que l'Auteur rend à M. le Baron *de Tot*, l'hommage de ſa reconnoiſſance au ſujet de la ſimplicité du méchaniſme dont il lui eſt en partie redevable.

M. le Baron de *Breteuil* & M. *le Noir* ont honoré l'Auteur de leurs ſuffrages, en allant voir ſa nouvelle preſſe (1). D'après le rapport avantageux qui en fut fait au Roi, M. *Pierres* en a préſenté un modèle à Sa Majeſté, qui voulut bien Elle-même tirer une épreuve avec le modèle; & ſatisfaite du méchaniſme, ordonna à l'Auteur de lui faire conſtruire un pareil modèle, que M. *Pierres* a eu l'honneur de remettre au Roi le 2 Juillet 1784.

Les divers avantages que procure cette nouvelle preſſe, font préſumer

(1) M. le Baron *de Breteuil* voulant juger de la facilité du méchaniſme de cette nouvelle machine, & tirer une épreuve, les Ouvriers ſubſtituèrent adroitement une autre forme; & le Miniſtre, en la regardant, fut très-ſurpris d'avoir imprimé des vers, dans leſquels on exprimoit ſon amour pour les Arts, & les encouragemens qu'il s'empreſſe de leur accorder.

qu'on ne tardera pas à l'adopter universellement. On l'emploie déjà dans plusieurs Imprimeries ; mais quand même l'empire de l'habitude, ou celle d'une routine ignorante & servile, s'opposeroient à son usage, M. *Pierres* n'en auroit pas moins de droit à l'estime & à la reconnoissance de ses concitoyens, par son zèle & son goût éclairé pour un art qu'il exerce avec autant de succès.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Lettre au Rédacteur de L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

MONSIEUR,

IL n'eſt pas étonnant de trouver des inexactitudes dans un ouvrage auſſi plein d'anecdotes que l'eſt l'Hiſtoire Philoſophique de la Barbe, par *M. J. A. D**** ; dans une lecture rapide que j'ai faite de ce livre, j'en ai remarqué une à la page 130. L'Auteur a voulu faire un rapprochement entre *Serlon d'Aboud*, Evêque de Séez, qui, à la ſuite d'un Sermon ſur les longues Barbes, le jour de Pâques, devant *Henri I*, Roi d'Angleterre, *tondit dévotement le menton de ce Prince*, avec Pierre Lombard, Evêque de Paris, qui exerça la même fonction, ſur celui de *Louis-le Jeune*, dans une circonſtance différente. « Quelques années après le trait de *Serlon*, dit » l'Auteur de l'Hiſtoire Philoſophique de la Barbe, celle de *Louis-le-*

» *Jeune* ſubit le même ſort. Ce Prince » ayant brûlé trois mille cinq cens » Champenois qui s'étoient refugiés » dans l'Egliſe de Vitry, fut bientôt » en proie à ſes remords ; Pierre » Lombard, Evêque de Paris, aſſura » qu'il n'y avoit pas de moyen plus » efficace pour expier ce crime, » que de faire couper bien vîte, ſa » longue Barbe. *Louis-le-Jeune* vit bien » que rien n'étoit plus raiſonnable ; & » ce pieux Evêque remplit lui-même » auprès de ce Roi, la fonction de » Barbier ».

Si l'exécution de la barbe de *Louis-le-Jeune* a ſuivi *bien vîte* le conſeil du Prélat, comme l'aſſure l'Auteur de l'Hiſtoire Philoſophique de la Barbe, l'Evêque n'a point été chargé de cette opération ſatisfactoire, à moins qu'elle n'ait été différée de quinze ou ſeize ans après le Sac de Vitry. En voici la preuve. L'incendie de Vitry eſt arrivée en 1144, & Pierre Lombard n'a monté ſur le ſiège de Paris, qu'en 1159 ou 1160. C'eſt un bien long délai pour une réparation qu'il avoit conſeillé d'accomplir *bien vîte*. Ce

n'eſt donc pas le *pieux Evêque* Pierre Lombard, *qui a rempli la fonction de Barbier auprès du Roi Louis-le-Jeune.*

L'Auteur de l'Hiſtoire Philoſophique de la Barbe met, il ſemble, un peu trop d'importance à la Barbe de ce Roi, quand il la conſidère comme *le germe de cette rivalité deſtructive qui a troublé ſi long-temps la France & l'Angleterre; pluſieurs Auteurs*, qu'il auroit dû nommer, *aſſurent*, continue-t-il, *que le menton raſé de Louis-le-Jeune fut la première cauſe de cette haine inextinguible qui diviſe la France & l'Angleterre.* Voilà certainement un chapitre qui manquoit dans l'Hiſtoire des grands évènemens par les petites cauſes; il a échappé aux recherches de Mezerai, de Daniel, de Vely, & à celles, autant que je peux m'en reſſouvenir, de M. Gaillard, dans ſon Hiſtoire des Rivalités de la France & de l'Angleterre. Tous ces Auteurs gardent un ſilence profond ſur l'influence qu'on donne au menton raſé de *Louis-le-Jeune*, dans cette grande & longue querelle; ils l'attribuent en grande partie, à ce malheureux di-

vorce, auquel le Roi se détermina par la conduite irrégulière de la Reine. Dégagée de ses premiers liens, elle offrit sa main avec la riche dot que *Louis-le-Jeune* lui avoit rendue, à *Henri*, Comte *d'Anjou*, Duc de Normandie, déclaré successeur du Roi d'Angleterre, qui, moins délicat que le premier époux, accepta l'une & l'autre. Dès ce moment, on apperçut du côté du Roi de France, une jalousie inquiète, avec un juste regret de voir le tiers des Provinces de son Royaume, sous la puissance d'un voisin dangereux; & du côté du Monarque Anglois, la facilité & le désir toujours renaissant, de troubler & d'attaquer la France. Ces Princes laissèrent à leurs héritiers respectifs, leurs prétentions & leurs opinions qu'ils inspirèrent à leurs sujets. M. le Président Henault, qui doit faire autorité en matière d'Histoire, place quarante ans avant l'Histoire de la *Barbe coupée* de *Louis-le-Jeune*, le commencement des guerres entre la France & l'Angleterre qui n'ont fini, dit-il, que sous *Charles VII*, dont les *feux*, si l'on

en croit l'Hiſtoire Philoſophique de la Barbe, *ſont à peine éteints.* Ainſi, ſuivant M. *J. A. D****, le premier anneau de cette chaîne de calamités, ſous le poids de laquelle l'Angleterre, & ſur-tout la France, ont gémi pendant ſix ſiècles, tient à la Barbe de *Louis-le-Jeune.* Nos modes heureuſement nous raſſurent ſur l'origine de cette *haine inextinguible.* Une Barbe de plus ou de moins ne ſera plus le germe des diviſions nationales; mais que de prétextes bien plus efficaces, reſtent aux paſſions du cœur humain pour troubler le repos des peuples!

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE III.

Nouveau Recueil de Plaidoyers François, auxquels on a joint pluſieurs recherches très-utiles aux jeunes Elèves de l'Eloquence ; par M. l'Abbé Le Noir du Parc, *ancien Profeſſeur de Rhétorique au Collège de Louis-le-Grand. A Paris, chez la veuve* Thiboust, *Imp. du Roi, Place Cambrai.*

BIEN des perſonnes, Monſieur, regardent ces ſortes d'exercices comme peu propres à former véritablement les jeunes gens à l'éloquence. Elles ne voient dans ces *Plaidoyers*, que des déclamations vagues ou des diſputes frivoles, qui ne ſçauroient donner ni de la ſolidité au jugement, ni de l'élévation aux idées ; & en leur ſuppoſant même quelque utilité réelle, elles les condamnent à reſter enſevelis dans l'enceinte des Collèges, pour leſquels ils ont été compoſés.

La meilleure réponſe qu'on puiſſe faire à ces divers reproches, eſt la lecture des *Plaidoyers* eux-mêmes. Que le ſujet en ſoit heureux, le plan bien tracé, les détails agréables & intéreſſans, & l'on ne pourra qu'applaudir à l'Auteur & à l'ouvrage. Tels ſont les *Plaidoyers* de M. l'Abbé *Le Noir du Parc*. Succeſſeur des *Porées* & des *La Sante*, il nous retrace dans ce petit Recueil, la fineſſe de leur eſprit & la délicateſſe de leur imagination.

Parmi les différentes queſtions qu'il traite ou qu'il préſente à traiter, vous lirez avec plaiſir celle de la prééminence de quelques Provinces de France. Cinq Acteurs paroiſſent ſur la ſcène, un *Gaſcon*, un *Breton*, un *Normand*, un *Pariſien* & un *Picard*; & chacun d'eux plaide de ſon mieux la cauſe de ſa patrie. Le grand art étoit de ſaiſir dans le langage de ces divers perſonnages, le caractère connu & général de leurs Provinces. C'eſt ce qu'a parfaitement exécuté M. *Le Noir du Parc*.

Vous trouverez dans le diſcours du Gaſcon, cette tournure vive & originale, cet air triomphant qui annonce

un habitant des bords de la Garonne. Il réclame en faveur de ſon pays, la ſupériorité de la valeur, de l'eſprit & du bel air.

« L'honneur, dit-il, naît avec nous; » il vit avec nous, & ne nous aban» donne jamais : c'eſt lui qui met » en jeu notre vivacité, & qui donne » avec elle, à notre courage, ce ca» ractère que les autres courages n'ont » pas. Delà nous vient cette valeur » noble & généreuſe qui ſe joue des » périls & des difficultés; que les obſ» tacles réjouiſſent, au lieu de l'inti» mider, parce qu'elle combat moins » pour vaincre que pour triompher. » Cette valeur vive & agiſſante, qu'on » ne trouva jamais endormie, & » devant laquelle on ne dormit jamais » en ſûreté; cette valeur prompte & » entreprenante, qui réſoud avant de » délibérer, & qui a déjà battu l'en» nemi avant qu'il ſe croie attaqué; » cette valeur gaie & réjouiſſante qui » porte par-tout avec elle la joie, la » ſérénité & la confiance; qui ſe fait » un jeu & une plaiſanterie de la mort » & de la victoire; qui du même air

» dont elle voit une bataille perdue,
» dit un bon mot, & sçait la regagner;
» cette valeur ferme & constante que
» rien n'abbat & ne rebute; jamais plus
» sûre d'elle-même que dans les plus
» grands périls, & ne se soutenant ja-
» mais mieux, que lorsque tout appui
» lui manque, & qu'elle n'a d'autres
» ressources que son honneur ».

Quant à l'esprit, voici, dit-il lui-même fort ingénieusement à ses adversaires, voici *Marot*, avec son air badin, qui rit de l'embarras où vous êtes de lui trouver un adversaire. Vous jugez bien quel parti il tire de *Fénélon*, & de plusieurs autres grands hommes qu'a produits la Gascogne.

« Ajoutez à cela le bel air, les belles
» manières, cette souplesse & cette
» agilité de corps qui les rend si pro-
» pres à tous les exercices; cette phy-
» sionomie vive & heureuse, qui an-
» nonce bien ce qu'ils sont & ce qu'ils
» valent; cet adresse a s'insinuer; ce
» talent d'amuser & de se faire valoir;
» ce tour d'esprit si original; ce feu
» d'imagination si vif; cet accent si
» singulier, & si divertissant; ces sail-

» lies si naturelles & si imprévues, » qui vont jusques dans le fond du » cœur, réveiller la bonne humeur » endormie », Que de titres qui assûrent aux Gascons la supériorité sur les autres Provinces!

Ces tableaux, tracés d'une main légère & délicate, annoncent dans l'Auteur une parfaite connoissance des mœurs & des caractères, & prouvent que ces *Plaidoyers* destinés à des exercices de Collèges, peuvent encore être très-bien accueillis dans le monde.

M. l'Abbé *Le Noir du Parc* a mis à la suite de ce Recueil, quelques réflexions sur la manière d'enseigner l'éloquence, qui peuvent être utiles aux jeunes Maîtres. Elles sont le fruit d'une longue expérience, & font autant d'honneur à son zèle qu'à ses lumières.

Je suis, &c.

LIVRES NOUVEAUX.

Œuvres complettes d'Homere, traduction nouvelle, dédiée au Roi; avec des Notes littérales, historiques & géographiques, suivies des imitations des Poëtes anciens & modernes;

Par M. *Gin*, Conseiller au Grand-Conseil, nouvelle édition, en 8 vol. *in*-8°. papier d'Annonai; de l'Imprimerie de *Didot* l'aîné, ornée de 50 Estampes en taille-douce, & de deux Cartes Géographiques.

Le premier volume est en vente chez *Didot* l'aîné, Libraire, rue pavée St. André-des-Arcs.

Il n'en a été tiré que 325 exemplaires.

Prix 36 liv. chaque voulume broché en carton.

On ajoutera à la liste des Souscripteurs, les noms des personnes qui se feront inscrire chez M. Didot, *avant la publication du second volume. Passé lequel temps, le prix de chaque volume*

sera de 48 liv., au lieu de 36 liv.; avec le texte grec, de 72, au lieu de 54.

Les mêmes, grand *in*-8°., papier ordinaire, tirés au nombre de 600 exemplaires, enrichies de Cartes Géographiques, 7 liv. 10 s. brochés.

Il en a été tiré en outre, 250 exemplaires, papier d'Annonai, du prix de 12 liv.

Autres Livres du même Auteur, avec les noms des *Libraires chez lesquels il se* vendent.

De la Religion, par un Homme du monde, 5 volumes *in*-8°. Prix 24 liv. relié.

Il en reste quelques exemplaires chez *Moutard*, Libraire-Imprimeur de la Reine, rue des Mathurins, hôtel de Cluni.

Les Vrais Principes du Gouvernement François; par un François. Genêve, 1780, 1 vol. *in*-8°. Prix 6 liv. relié.

Il en reste quelques exemplaires chez *Serviere*, Libraire, rue St. Jean-de-Beauvais.

Analyse raisonnée du Droit François, suivant le plan tracé, par feu M. *Doulcet*,

célèbre Avocat au Parlement de Paris, 1 volume *in*-4°. Prix 12 liv. relié.

Œuvres complettes d'Homere, traduction nouvelle, première édition, en 8 vol. *in*-12. Prix, 24 liv. relié.

Il en reste quelques exemplaires chez *Servieres*, Libraire, rue St. Jean-de-Beauvais.

Œuvres d'Héſiode, traduction nouvelle, dédiée au Roi, petit *in*-8°. Prix 3 liv. broché; chez *Moutard*, Imp.-Lib. de la REINE; & *Gueffier*, Imp.-Lib. rue de la Harpe, vis-à-vis la rue Saint-Severin.

Il en a été tiré 300 exemplaires en papier vélin, du prix de 6 liv. broché.

Nouveaux Mélanges de Philoſophie & de Littérature, *ou* Analyſe raiſonnée des connoiſſances les plus utiles à l'Homme & au Citoyen, dédiés au Roi; 1 volume *in*-12. Prix 3 liv. relié. Chez *Moutard & Gueffier*, Imprimeurs-Libraires.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE III.

L'Anti-Lucrèce en vers françois ; par M. l'Abbé Bérardier de Bataut, *Licencié en Théologie, & Prieur de Notre-Dame de Serqueux, avec cette Epigraphe :*

Si genus humanum & mortalia temnitis arma,
At sperate Deos. ÆNEID. Lib. 1.

deux vol. in-12. *A Paris, chez le Traducteur, rue de Condé,* N°. 12 ; *& Charles-Pierre* Berton, *Libraire, rue St. Victor.*

PREMIER EXTRAIT.

L'ANTI-LUCRECE du Cardinal de Polignac, parut dans un temps où le

nouvel esprit philosophique qui n'est autre chose que l'ancien épicurisme, faisoit déjà beaucoup de progrès, & même une secte assez nombreuse; mais cette secte étoit éparse, & ne formoit pas un corps comme aujourd'hui, & ses maximes révélées mystérieusement aux seuls adeptes, n'étoient point répandues avec une publicité scandaleuse dans toutes les classes de la société. Cependant elles gagnoient de proche en proche; leur influence étoit sensible sur les mœurs nationales; la corruption des cœurs étoit tout à la fois la cause & l'effet de l'impiété, & toutes deux se propageoient l'une par l'autre. Le Cardinal de Polignac entreprit de confondre cette nouvelle Philosophie, & lui trouvant beaucoup de rapports avec la Philosophie épicurienne qui fut & sera toujours celle des peuples dégénérés il aima mieux la combattre dans le fameux Poëme de *Lucrèce*, que d'attaquer de front ses nouveaux sectateurs. Il faut convenir que le Poëte latin, au milieu des absurdes folies du paganisme, atteint d'une folie parti-

culière, ne travaillant que dans les courts intervalles que lui laissoient les maux de l'esprit & du corps, & réparant, pour ainsi dire, les fautes de sa raison par les beautés de son génie, étoit bien plus excusable que des sophistes froidement insensés, qui, fermant les yeux à la pure clarté des vérités divines, ont adopté & commenté tristement les infamies épicuriennes.

L'Auteur de *l'Anti-Lucrece*, en visant trop loin, a manqué son but; ses coups trop indirects ne sont pas tombés assez juste sur l'ennemi présent. En attaquant *Lucrece*, dans la langue même de son adversaire, il s'est exposé à deux grands inconvéniens; le premier, d'avoir à réfuter des rêveries physiques mépriſées depuis longtemps, par les rêveries Cartésiennes, déjà décréditées lorsqu'il écrivoit; le second, de se mettre en parallèle pour la Poësie Latine, avec un homme d'un génie ardent, vigoureux & original: c'étoit donner trop beau jeu à ceux qui profiteroient de la comparaison, pour rabaisser son Poëme, & les

difficultés, il auroit tenté plutôt de faire un Poëme original, que de risquer sa traduction en vers. Nous sommes bien persuadés que la Poësie ne peut être plus noblement employée qu'à combattre les systêmes de l'impiété moderne, & qu'à faire triompher la saine morale de tous ces dogmes de corruption, dont on a infecté les esprits. C'est vers ce but essentiel que le Gouvernement devroit diriger les talens. Un bon Poëme sur ce sujet, seroit très-utile pour l'éducation; car de beaux vers se gravent mieux dans les jeunes têtes, que des traités de morale; & un pareil ouvrage sans doute, est plus digne d'encouragement que des Ballons & des Opéra. Quoi qu'il en soit, l'intention de M. l'Abbé *Bérardier* étoit aussi fort bonne, & mérite les ménagemens de la critique. Nous nous croyons dispensés d'un examen rigoureux à l'égard de sa traduction, & nous nous contenterons d'en comparer quelques morceaux avec celle de M. de *Bougainville*.

Le début de l'*Anti-Lucrece*, quoi-

qu'un peu trop délayé, est noble & imposant.

Magnum opus aggredior, Quinti, de Numine summo
Dicturus, quid enim toto præstantius orbe est.
Quam Sator & Princeps orbis? Quid dignius omni
Et curâ & studio & nostræ conamine mentis?
Quid, si metimur vires, magis arduum & audax,
Quàm rem infinitam brevibus comprendere chartis?
Rem, causam rerum, veram rem; quam sua parcim
Ostendunt celantque opera, & caligine luci
Permixtâ, veluti solem trans nubila monstrant.
Indè hominum mentes sæpè in diversa trahuntur,
Num fati nexu, an posità vi legis eantes.
Hinc alios dubitare quidem, & nescire videmus

Cur dubitent; optare tamen ne fundîtus
esset
Arbiter humani generis, Judexque tremendus.
Quin alios, pellax epicuri dogma secutos,
Fortunæ arbitrio mundum permîttere, & omnem
Conculcare metum, vitæ mortîsque futuræ
Securos. Tantum potuit suadere libido!
Hos contra bellum gerimus; sectæque superbæ
Relliquias, vanâ pro libertate rebelles,
Et celebrem, quo se jactat mala turba, Poëtam
Obruere est animus, Musamque advera vocare.
Sed quid ego hîc Musas? Te, causa & regula mundi
Omnipotens æterna Dei sapientia, virtus,
Et mens, & ratio, vitæ Dux optima nostræ,
Ipsaque lux animi, te solam in vota vocabo.
Huc ades, & vati longum da ferre laborem,
Per te cuncta suo stant ordine, cuncta videri
Tandem, & nativis possunt emergere ab umbris.

Te discendi nobis innata voluntas,
Pascitur, & veri numquam saciata cupido.
Incute vim dictis, propriamque ulcisci re-
causam.

On voit dans ce début, le même défaut que dans tout le Poëme ; une abondance qui énerve les idées, & de beaux traits qui perdent leur force par une profusion languissante de phrases stériles. L'invocation sur-tout est trop longue de la moitié ; réduisez-la à quatre ou cinq vers, elle sera très-belle. M. de *Bougainville* a traduit ainsi :

« Je forme un grand projet, Quintius, je vais parler de Dieu. Quel » Etre dans l'univers est comparable » au Créateur, au Roi de l'univers ? » Quelle étude est plus digne de » l'homme ? Mais si je consulte mes » forces, quoi de plus difficile ? » L'ouvrage d'un mortel pourra-t-il » embrasser l'immensité de l'Etre in- » fini ? Etre par essence, Etre prin- » cipe, que les œuvres présentent & » dérobent en même temps à nos re- » gards ; objet qu'un mélange de » lumière & d'obscurité nous laisse

» entrevoir, comme on apperçoit le
» Soleil à travers les nuages. Delà cette
» contrariété de ſentimens qui parta-
» gent les hommes. Pluſieurs regar-
» dent le monde comme l'ouvrage
» d'une intelligence ; d'autres le ſou-
» mettent aux loix d'une aveugle fata-
» lité. Nous en voyons d'irréſolus,
» plutôt par intérêt que par raiſon,
» ne douter de l'exiſtence d'un Dieu,
» ſuprême arbitre des humains, que
» parce qu'ils craignent ſa Juſtice : il
» s'en trouve enfin qui, ſéduits par
» le dogme flatteur d'Epicure, aban-
» donnent l'univers au caprice du
» haſard ; & tranquilles ſur l'avenir,
» foulent aux pieds toute eſpèce de
» crainte : tant la voix des paſſions a
» d'empire ſur des cœurs corrompus !
» C'eſt contre les derniers que je
» m'élève ; & pour détruire enfin les
» reſtes d'une ſecte ſuperbe, je me
» propoſe de confondre le Poëte cé-
» lèbre que ces partiſans d'une liberté
» chimérique, ſe glorifient d'avoir
» pour maître ; je veux rappeller
» les Muſes à la défenſe de la Vé-
» rité. Mais que dis-je, les Muſes?

» C'eſt vous ſeule que j'invoque, Sa-
» geſſe toute puiſſante, cauſe & ſouve-
» raine de l'univers, raiſon éternelle,
» lumière de l'eſprit, loi du cœur.
» Inſpirez-moi; ſoutenez mes pas
» dans cette longue & pénible carrière.
» Par vous, l'immenſe aſſemblage des
» êtres forme un tout régulier; vous
» êtes le flambeau dont l'éclat peut
» ſeul diſſiper les ténèbres qui déro-
» bent à nos yeux la nature. Née
» pour connoître & pour aimer le
» vrai, notre ame trouve en vous
» ſeule de quoi ſatisfaire des déſirs
» que rien de faux, rien de fini ne
» peut épuiſer. Donnez de la force à
» mes vers, & vengez vos propres
» droits ».

Outre que cette verſion eſt encore plus diffuſe que le texte, M. de *Bougainville* a trop adopté les formes proſaïques, & n'a pas aſſez ſuivi celles du Poëte. Il ſemble traduire un traité en proſe.

Rem, cauſam rerum, veram rem, eſt vif & énergique. *Etre par eſſence, Etre principe* eſt ſec. Le Poëte avoit parodié aſſez heureuſement ce vers de *Lucrece*:

Tantum religio potuit suadere malorum !

par celui-ci :

Tantum potuit suadere libido !

Tant la voix des passions a d'empire sur les cœurs corrompus ! est foible & languissant. Vous trouverez encore plus de langueur & de foiblesse dans les vers de M. l'Abbé *Bérardier* :

Je chante, Quintius, *un grand nom* ; c'est
Dieu même.
Quel plus sublime objet que cet Etre su-
prême ?
Il est le souverain, l'auteur de l'univers.
Qui peut mieux annoblir nos travaux & nos
vers ?
Mais quand *ce riche fonds*, si fécond en mer-
veilles,
Mérite tous nos soins, nos efforts & nos
veilles,
Pour un foible mortel quelle témérité,
D'oser porter ses yeux sur la Divinité,
Du principe éternel mesurer la puissance,
Embrasser l'infini, l'Etre seul par essence ?
Ce monde, de ses mains l'ouvrage pré-
cieux,

Se montre en même temps & le cache à nos yeux ;
De ténèbres, *de jour* surprenant assemblage !
Tel l'astre des saisons, au sein *d'un noir orage*,
Perçant de ses rayons *la vapeur qu'il conduit*,
Mêle l'*or* de ses feux *aux horreurs* de la nuit.
De cette obscurité vient notre incertitude,
Fille de l'ignorance & de l'inquiétude.
L'un soumet l'univers à l'aveugle destin ;
L'autre établit des loix, des moyens, *une fin* :
Ceux-là, plus indécis, ne suivent point de route ;
Se plaisent à flotter, *sans guide*, dans le doute ;
Leur désir est leur règle ; ils voudroient un trône
Un Roi juste & puissant qui peut les condamner.
Quels maux n'as-tu pas fait, séductrice Epicure !
Que d'esprits enchantés de ta doctrine impure,
En bravant l'avenir & méprisant la mort,

Abandonnent le monde aux caprices du
sort !
Tel eſt des paſſions le malheureux ouvrage !
Sur les cœurs des mortels tel eſt leur avan-
tage !
J'attaque ces derniers ; voilà mes ennemis.
Périſſent à jamais les funeſtes débris
D'une ſecte orgueilleuſe, & dont l'ame
hautaine,
Éprise des appas d'une liberté vaine,
Secoue en frémiſſant le joug de la raiſon.
Terraſſons, s'il ſe peut, juſques ſur
l'Hélicon
Cet illuſtre enchanteur, dont la voix ſé-
duiſante
Nourrit ce fol orgueil *des accens qu'elle*
enfante ;
Que votre temple enfin, par le vice *emprunté*,
Muſes ne s'ouvre plus qu'à *l'humble* vérité.
Mais que dis-je ? & quel nom vient profaner
ma bouche ?
Ah ! de notre bonheur ſi l'intérêt me touche ;
Toi, de cet univers le modèle & l'auteur,
Eſprit, vertu, raiſon, force & un Dieu
vainqueur,

Viens diriger mes pas ; prêtes-moi ta lumière ;
Viens m'aider à fournir cette immense carrière.
Immortelle sagesse, un seul de tes regards
Maintient l'ordre & l'accord de tant d'êtres épars.
Tu parles : aussitôt la clarté la plus pure
Nous montre les ressorts de toute la nature.
Tu satisfais ainsi notre éternel désir
De connoître le vrai, de tout approfondir.
Anime donc mes chants ; prens en mains ta défense.

Il n'y a rien à dire de ces vers, parce qu'il y a trop à dire. Nous nous contenterons de relever le contre-sens du premier. *Je chante un grand nom ; c'est Dieu même.* Ce vers a l'air d'une parodie. La prose de M. de *Bougainville* vaut mieux :

Je forme un grand projet ; je vais parler de Dieu.

Je m'arrête ici, Monsieur, pour ne pas vous fatiguer par un trop long article : je reviendrai incessamment sur cet ouvrage,

LETTRE IV.

MAITRE GOUJEON,

OU

LE MAITRE D'ECOLE DE GAP.

UN jour d'hiver, (c'étoit, il m'en souvient, vers la fin de Décembre), où la terre étoit couverte de neige, & l'air extrêmement froid ; le *Maître d'Ecole Goujeon*, (M. *Goujeon*, à tout Docteur, tout honneur), après souper, causoit au coin du feu avec sa fidelle moitié, Mde. *Goujeon*. Un seul tison les chauffoit, les éclairoit modestement. Auprès d'eux dormoit le petit *Goujeon*, l'espérance de la famille, âgé d'environ sept ans ; mais dont le génie & les talens prématurés, faisoient espérer à *Maître Goujeon*, qu'il pourroit un jour succéder à la dignité de *Maître d'Ecole* ; place qui, (comme chacun sçait), demande des talens rares.

Maître *Goujeon*, content de ſçavoir ce que les autres ont penſé, tout hériſſé de grec & de latin, en lardoit ſa converſation, comme *Sancho* prodiguoit les proverbes. Il ſe mêloit auſſi de faire des démonſtrations par *A*, plus *B*; il faiſoit peu de cas de la Phyſique; mais la Logique, & entre tous les chapitres de la Logique, celui qui traite des ſyllogiſmes & des diſtinctions, faiſoit les délices de ſon eſprit. Tel étoit le ſieur *Goujeon*, l'oracle de la ville de Gap, & qui même dans ſes jeunes ans, avoit porté ſes prétentions juſqu'à remplir le fauteuil de Profeſſeur du bon goût dans l'illuſtre Univerſité de B**, ſi connue par tous les grands eſprits & les Sçavans qui l'ont illuſtrée.

Oh! çà, dit Maître *Goujeon*, interrompant ſa chère moitié, dont la langue critique paſſoit en revue ſon voiſinage, trêve à la médiſance; en voilà bien aſſez pour ce ſoir: que nous importe que ta voiſine ait un galant ou non; il faut avouer que tu aimes bien à médire; mais tu es femme, je te pardonne. Çà, parlons

un peu de notre fils *Claude* ; il se fait grandelet. --- Oh ! je le crois bien ; est-ce que la mauvaise herbe ne croît pas toujours ; mais il n'a pas d'imagination, ce garçon là. ----- Tant mieux. --- Tant pis. --- Tant mieux, te dis-je ; & voyons si toi, qui parles d'imagination, tu sçais ce que c'est. --- Eh ! mais l'imagination, c'est... c'est... c'est comme qui diroit..... eh ! c'est l'imagination ; çà s'entend de soi-même ; ça n'a pas besoin de commentaire. --- Apprends que quand on veut définir quelque chose, on le définit *per genus proximum*, & *differentiam specificam*, par le genre prochain & par la différence spécifique. --- Eh ! que me fait ton genre prochain & ta différence spécifique ; je te soutiens que l'imagination est utile. --- Et je soutiens, moi, qu'elle est inutile, puisqu'elle ne sert ni au latin ni au grec, ni à l'algèbre, ni à la science que les Grecs ont appellée géométrie. --- Eh ! bien, pour ces connoissances là, le jugement suffit, l'imagination est de trop ; mais il en est d'autres où elle est utile, & où le jugement ne suffiroit

pas ; car tu m'avoueras que sans imagination, on ne peut être ni Poëte, ni Peintre passable.

Oh ! *distingo*, quant à un grand Peintre, un *Appelle*, *concedo* ; quant à un Barbouilleur, un Peintre en détrempe, *nego*. — Tu m'accordes que pour faire un bon Peintre, un bon Poëte, il faut de l'imagination : or, je te demanderai à présent, si un homme qui a de l'esprit & de l'imagination, n'est pas bien mieux reçu dans le monde, que celui qui n'en a pas ! Et, tiens, pour te le prouver, vois comme le compère *Lucas* est mieux venu que toi dans les compagnies ; pourquoi cela ? Sçait-il autant de grec & de latin que toi : non ? Mais il a de l'imagination, un esprit vif ; quand il vous raconte quelque chose, il semble que le fait se passe sous vos yeux ; quand il vous dépeint un objet, il semble qu'on le voit : il a de drôles idées, toujours quelque comparaison, quelque allégorie, quelques à-propos, quelques contes pour rire ; enfin, il est aimable, il amuse ; non pas toi. — Belles raisons ! — Ma foi, si elles ne sont pas belles, elles

ſont bonnes. --- Et bien, prouve-moi par *A*, *B*, *C*. --- Je te le prouve par des raiſonnemens & des exemples; & ſelon moi, un homme qui a de l'imagination, reſſemble à un homme qui auroit du ſuperflu. Il a du jugement comme un autre, & de plus une doſe d'imagination que l'autre n'a pas. --- Oh! oh! une petite diſtinction. Un homme qui a de l'imagination, a du jugement, *concedo*, mais autant qu'un autre qui n'a pas d'imagination, *nego*. L'imagination eſt belle & bonne; mais elle nous fait ſouvent donner à gauche; elle exagère ſi fort tout, qu'elle nous fait voir les objets, tantôt à l'aide d'un verre qui groſſit, & tantôt d'un verre qui diminue. Enfin, l'imagination eſt de toutes les qualités de l'eſprit, la plus voiſine de la folie..... Et ſans plus de raiſon, tiens, vois le pauvre *Thibaut*; te ſouviens-tu à nos nôces, comme on le trouvoit aimable, combien il faiſoit de contes pour rire? C'eſt celui-là qui avoit de l'imagination: eh! pour s'y être trop livré, le voilà devenu fou. — Eh! bien, qu'en conclurai-je? qu'il

est bon d'avoir de l'imagination, mais qu'il ne faut pas la porter à l'excès; & qu'en cela, comme en toute autre chose, il y a un certain milieu désirable. --- Oh! voilà qui est bien, comme dit un ancien : *medium tenuere beati, per Jovem.* Aujourd'hui tu as parlé comme un livre, & même comme livre grec ou latin.

Par M. MALLET,

Avocat à Genève.

Permettez, Monsieur, que je joigne à cet envoi, quelques vers sur la position de Genève; le souvenir de la beauté de son site, fera peut-être oublier aux Voyageurs qui l'auront visitée, celle qui manque à mes vers :

Auprès de ces rochers aux sommets sourcilleux,
Les rivaux de l'Atlas, & les soutiens des Dieux (1),

(1) Les Alpes.

Où l'on vainquit l'Autriche, & dompta la nature.
Un Fleuve en un vallon, roule ſon onde pure (1),
Forme un lac (2) dont l'aſpect & les ſites divers
A l'heureux Genevois font oublier les mers.
Dominant de ce lac la ſurface tranquille,
S'élève avec fierté cette inquiète Ville;
Genève qu'embellit le premier des Céſars,
Qu'enrichit le Commerce & qu'ornèrent les Arts;
Le Rhône la traverſe, à l'Arve il joint ſes ondes,
Et va les dépoſer au ſein des mers profondes.
Prodigue de ſes dons, le Ciel en ces climats,
Verſe à meſure égale & chaleurs & frimats;
L'œil ſe promène au loin ſur de riches campagnes,
Et croit avec les Cieux voir s'unir ces montagnes

(1) Le Rhône.
(2) Le Lac Léman, ou Lac de Genève.

Où l'hiver en tout temps exerçant ſes rigueurs,
Le printemps eſt ſans vie, & l'été ſans chaleurs (1).

A propos de glaciers, il faut vous apprendre, Monſieur, qu'on eſt enfin parvenu au ſommet du Mont-Blanc; l'honneur de cette entrepriſe périlleuſe, tant de fois tentée inutilement, & dans laquelle on n'a réuſſi que le 7 du courant, eſt dû au jeune Docteur *Pacard*, originaire de Chamouni & qui a étudié en Médecine à Paris. Le Docteur, ſuivi d'un guide, nommé *Balma*, partit de Chamouni le 6, coucha à la vallée de glace, en repartit le lendemain à 4 heures du matin, & après 14 heures de marche parvint à 6 heures du ſoir au ſommet de cette montagne, la plus haute de l'ancien monde, & qui après le Chimboraco du Pérou, eſt le plus ſuperbe Belvedère qu'il y ait dans l'univers. Pluſieurs curieux ſuivoient avec le téleſcope la marche des deux voyageurs & les apperçurent diſtinctement ſur la ſommité la plus élevée. Après trente deux minutes de

(1) Les Glaciers.

séjour sur cette sommité, ils redescendirent en 4 heures, au clair de la lune, & arrivèrent à Chamouni sans autre accident qu'un peu d'enflure au visage & une main à moitié gêlée. Vous sentez Monsieur, si ce sommet devient accessible aux Physiciens, combien il leur sera utile pour découvrir d'un coup-d'œil la chaine entière des Alpes, & pour faire une foule d'expériences qui demandent une grande élévation dans l'athmosphère.

Si par le vrai courage on mesure la gloire,
Et le nom de Pacard,
Et celui de Blanchard,
Seront gravés ensemble au Temple de mémoire.

LETTRE V.

Histoire générale de la Province d'Artois, dédiée à Mgr. COMTE D'ARTOIS; *par M.* Hennebert, *Chanoine de la Cathédrale de St. Omer. A Lille, de l'Imprimerie de la veuve* Henry, *rue d'Amiens. A Paris, chez* Belin, *Libraire, rue St. Jacques; &* Voland, *Libraire, quai des Augustins; & chez tous les Libraires des principales Villes de Flandres, de Picardie & d'Artois: tome premier*, in-8°. *avec cette Epigraphe:*

Pius est patriæ facta referre labor.

VOICI, Monsieur, une seconde Histoire de la Province d'Artois, toute différente de la première, dont je vous ai rendu compte l'année dernière. Autant l'une est serrée & rapide, autant celle-ci est longue & diffuse,

La première, vive & libre dans ſa marche, laiſſe de côté tous les objets dont le détail pourroit paroître minutieux; la ſeconde, plus grave & plus peſante, s'avance, pour ainſi dire, à pas lents, avec tout le cortège des recherches anciennes & ſcientifiques. L'une eſt l'ouvrage d'un Ecrivain élégant & poli; l'autre eſt celui d'un compilateur laborieux. L'une, écrite d'un ſtyle agréable, ſemble faite pour les lecteurs de tous les pays; l'autre, hériſſée de détails obſcurs & communs, peut tout au plus convenir aux habitans de la Province que ces objets intéreſſent. L'une enfin, eſt une véritable Hiſtoire; l'autre eſt plutôt un amas de matériaux, qu'une Hiſtoire proprement dite.

On doit ſçavoir beaucoup de gré à M. *Hennebert*, d'avoir eu le courage de fouiller dans les anciens monumens, pour y puiſer une connoiſſance certaine des faits qu'il s'étoit chargé de développer; mais on déſireroit qu'une critique éclairée lui eût fait rejetter ou au moins préſenter plus rapidement tout ce qui n'eſt ni eſſentiel ni

bien intéreſſant; qu'il nous eût épargné les diſſertations, qui ne ſont point du reſſort de l'Hiſtoire, & qu'il n'eût pas traité les petites querelles des anciens Atrébates avec tout l'appareil des démêlés de Rome & de Carthage ; qu'en faiſant en un mot, l'Hiſtoire d'une Province particulière, il n'eût pas fait en même temps celle des Empereurs Romains, & des Rois de France. N'eſt-ce pas une choſe étonnante que l'Hiſtoire d'une petite contrée, ſoit auſſi volumineuſe, & s'annonce avec autant de faſte que celle des plus grands Empires qui aient jamais exiſté?

Liſez, Monſieur, toutes nos Hiſtoires Provinciales, vous trouverez dans la plûpart le même fond, les mêmes détails. Vous voyez les Auteurs, faute d'objets propres & particuliers à leurs pays, ſe jetter ſur une foule d'acceſſoires, qui ne conviennent pas plus à leur Province qu'à toutes celles de la Gaule, nous entretenir fort au long de *Céſar*, des Romains, des Druides; enſorte qu'à quelques pages près qui concernent l'objet principal, c'eſt avoir, pour

ainſi dire, lu toutes ces Hiſtoires, que d'en avoir lu une ſeule.

Mais perſonne n'a peut-être porté plus loin cet abus, que M. *Hennebert*. Il paſſe tous les Empereurs Romains en revue, ſous prétexte que l'Artois étoit une Province Romaine, & il les peint d'une manière tout-à-fait ſingulière. Une page eût ſuffi pour donner une idée de l'adminiſtration de ces temps reculés, & l'Auteur ne ſe fût pas expoſé à tomber dans des mépriſes qu'on a peine à concevoir. « Pendant que *Germanicus*, fils de » *Druſus*, & vainqueur des Germains, » recueilloit le tribut de la Gaule, » on lui apporta la nouvelle de la » mort de cet Empereur (*Auguſte*). » La mémoire de cet *ancien Conſul*, » *Druſus*, *reſtoit* en grande vénération » chez les Romains; ils avoient compté » recouvrer la liberté, s'il avoit eu en » main l'autorité ſouveraine. On con- » cevoit les mêmes eſpérances de *ſon* » *père*. Ce jeune Prince, *fort civil*, » obligea les Séquanois, &c. » *On conçoit les mêmes eſpérances de ſon père*. M. *Hennebert* prend ici le *père* pour le

fils. Il l'a dit lui-même plus haut : *Germanicus* étoit fils de *Druſus*, & c'eſt de lui que les Romains concevoient ces mêmes eſpérances.

En parlant de *Galba*, l'Hiſtorien de l'Artois dit, : *le vieillard* Galba, *ainſi nommé, à cauſe de ſon extrême embonpoint, parvint à l'Empire.* M. *Henneberé* confond probablement *Galba* avec *Vitellius*, fameux pour ſon embonpoint. *Galba* étoit le vrai nom de cet Empereur ; il l'avoit hérité de ſes ancêtres, diſtingués depuis long-temps dans la République.

Le ſtyle de l'Auteur n'eſt pas plus correct que ſes dénominations ſont exactes. « Le ſtupide *Claude*, oncle » du *précédent*, aſſaſſiné *comme* l'exé- » cration du genre humain, ſuccéda » à l'Empire ». On ne ſçait d'abord ſi c'eſt le ſtupide *Claude* qui fut aſſaſſiné, ou *le précédent* ; *aſſaſſiné comme l'exécration* eſt tout-à-fait neuf. Quelle tournure que celle de la phraſe ſuivante : *il fut empoiſonné par ſon ambitieuſe femme Agrippine.* Au ſujet du deſſein que *Néron* avoit formé en montant ſur le trône, d'abolir tous les

impôts, M. *Hennebert* dit que le Sénat avoit enviſagé cet acte de généroſité, comme *une boutade d'eſprit*, &c. &c.

L'Hiſtoire de M. *Hennebert*, beaucoup plus étendue que celle de Dom de *Vienne*, doit naturellement renfermer plus de choſes; mais ce n'eſt pas une raiſon pour la juger plus ſolide & plus inſtructive. L'art de dire beaucoup en peu de mots, n'exclut pas l'eſprit de recherche & de diſcuſſion; & l'on préfère toujours un Hiſtorien qui ſçait préſenter à ſes lecteurs des réſultats clairs & précis, à celui qui noye ſon récit dans une tradition faſtidieuſe. Quiconque écrit l'Hiſtoire, doit prendre ſur lui ſeul, le travail & le dégoût de ſes recherches, en épargner le détail à ſes lecteurs, ſe décider d'après le bon ſens & l'autorité des monuments ſur les faits qu'il doit admettre ou rejetter, & former de la réunion des objets les plus importans une narration exacte, bien ſuivie, & jamais interrompue par des obſervations inutiles & preſque toujours mal placées; il doit ſur-tout s'élever à cette hauteur qui lui faſſe

perdre de vue les petits intérêts particuliers, & qui l'empêche de sacrifier la vérité & la raison à l'amour-propre & à la vanité personnelle.

Tel est le modèle que nous ont tracé les plus grands Historiens de l'antiquité; & c'est parce que Dom de *Vienne* nous avoit paru s'y conformer, que nous avons donné à son ouvrage les éloges que mérite tout Historien qui écrit d'après de tels principes.

Ces éloges paroissent avoir déplu à M. *Hennebert*; & malgré l'air d'indifférence qu'il affecte, nous sommes portés à croire qu'un jugement tout opposé ne l'eût pas désobligé. « Une » chose, dit-il, plus visible qu'in» quiétante, est l'esprit de parti qui » s'est mêlé dans cette concurrence. » En pareil cas, *un sage, ennemi des* » *intrigues, médite dans le silence, les* » *moyens de sa justification*, & le pu» blic décide *si cet esprit a été bien ou* » *mal conçu* ».

On ne conçoit guère comment le public peut juger des moyens de justification médités dans le silence, &

l'on conçoit encore moins ce que c'eſt qu'*un eſprit bien ou mal conçu*. Mais M. *Hennebert* va nous l'apprendre dans une note qu'il a miſe fort à propos, pour aider notre conception. « Depuis que le charlataniſme oſe employer les intrigues & les voies » d'une autorité mendiée, pour procurer du débit aux ouvrages, on » doit bien ſe défier des éloges *outrés* » que certains écrits en publient. Je » ſçais que des Auteurs ſe chargent » eux-mêmes de l'analyſe de leurs » productions, ayant ſoin de l'aſſaiſonner d'une douce critique. Il ſeroit » bon pour l'honneur & les progrès » de la littérature, que cette manœuvre fût arrêtée.

J'ignore à qui M. *Hennebert* adreſſe ces ſages réflexions. Mais j'oſe me flatter que ſi par haſard, il nous avoit eus en vue, il doit être maintenant revenu de ſon erreur. J'applaudis au reſte, de tout mon cœur, au parti qu'il prend. En pareil cas, il vaut toujours mieux rire que s'inquiéter. C'eſt auſſi la permiſſion que nous lui demanderons pour nous-mêmes. Il eſt

trop indulgent pour nous la refuser :

Veniam petimusque damusque vicissim.

Je suis, &c.

Nota. L'Auteur prévient le public que les tomes suivans, dont un voyage à Paris a retardé l'impression, *seront expédiés le plus promptement possible* à son retour. Persuadé avec raison, que la précipitation n'engendre que du *bousillage*, il croit qu'*on est bien excusable quand on differe pour un mieux.* Il seroit à souhaiter que l'Histoire de Dom de *Vienne* pût paroître au moins à la même époque. On seroit encore plus à portée d'apprécier le mérite de l'une & de l'autre.

LETTRE VI.

Discours sur le Droit Romain, destiné à être prononcé devant la Faculté de Droit d'Orléans; par Me. Lambert, *Avocat au Parlement, avec cette Epigraphe, tirée de* Montesquieu, Esprit des Loix, *liv. 6, ch. 15,*

Je me trouve fort dans mes maximes,
Lorsque j'ai pour moi les Romains.

LE Droit Romain éprouve le sort qu'éprouva l'Empire Romain lui-même; après avoir long-temps commandé à l'univers entier, il déclina, se soutint quelque temps par son propre poids, puis s'écroula de tous côtés. Tel fut, tel est le Droit Romain. Long-temps il fut l'arbitre de tous les procès, & le Législateur de tous les Etats. Des téméraires ont osé douter de la sagesse de ses décisions. On a appellé de plusieurs de ses Arrêts. Enfin, il trouve à présent plus de

détracteurs que d'apologiſtes. Ce ne ſont point des Barbares qui ſont venus fondre ſur lui, comme ſur l'Empire Romain; mais bien des beaux eſprits, des demi-ſçavans, à qui il a paru plus aiſé de décrier les Loix Romaines, que de les apprendre. De temps en temps quelques voix s'élèvent en faveur de ce Droit Romain, vénérable encore, malgré les clameurs de mille envieux. Celle de M. *Lambert* mérite bien qu'on prête l'oreille. Avocat au Parlement; prétendant à une Chaire de Droit, il a deux titres pour être entendu, quand il parle du Droit Romain; une troiſième eſt la ſageſſe de ſon *Diſcours*: il ne s'annonce point comme un panégyriſte enthouſiaſte, qui admire tout ſans diſtinction. Il fait ſans doute un éloge pompeux des Loix Romaines, & les juſtifie de pluſieurs reproches qu'on leur a faites; mais il eſt le premier à reconnoître leurs défauts. Il en compte juſqu'à cinq; & quel eſt l'Hiſtorien qui ait trouvé cinq défauts dans ſon Héros? Ce ne ſeroit pas aſſez d'expoſer les avantages & les défauts du Droit Romain, ſi l'on

n'indiquoit en même temps les remèdes. C'eſt l'objet de la troiſième & dernière partie de ce *Diſcours*. Il eſt vrai que ces remèdes ſe réduiſent à un ſeul, & ce remède unique eſt la traduction en françois du Droit Romain. J'avouerai, Monſieur, que cette traduction ſeroit fort utile; mais je ne ſçaurois convenir qu'elle n'eût beaucoup d'inconvéniens, & qu'elle fût propre à remédier aux cinq défauts dont l'Auteur a fait lui-même l'énumération. Je crois de plus, qu'il s'eſt appeſanti avec trop de complaiſance ſur cet objet. J'éviterai, moi, de m'y arrêter trop long-temps à mon tour. J'aime mieux dire que cet ouvrage annonce un homme plein de ſon ſujet, & capable tout à la fois de ſentir les beautés du Droit Romain, & d'en reconnoître les endroits foibles. Son *Diſcours* écrit d'ailleurs, avec énergie, offre quelquefois des expreſſions trop peu naturelles, & des comparaiſons peu convenables à la gravité du ſujet. Mais tel qu'il eſt, il eſt fait pour donner une opinion avantageuſe des talens de ſon Auteur;

& ſi Me. *Lambert* avoit ſes lecteurs pour Juges, il ſeroit bientôt inſtallé dans la Chaire de Droit d'Orléans.

Je ſuis, &c.

LETTRE VII.

Obſervations ſur la Vie & les Ecrits de Madame de la Fayette; par M. Delandine, *Correſpondant de l'Académie des Belles-Lettres & Inſcriptions.*

LES écrits de Mme. *de la Fayette* ſont connus, Monſieur; il n'eſt perſonne qui n'ait relu pluſieurs fois *Zayde*, & ſur-tout la *Princeſſe de Cleves*. Sa Vie l'étoit moins; ſeulement on a recueilli quelques traits de ſa douceur, de ſa patience, de ſa ſageſſe & de ſon amabilité dans les Lettres de Mme. *de Sévigné*, ouvrage qui eſt auſſi dans les mains de tout le monde.

C'eſt nous rendre un vrai ſervice, & faire quelque choſe de très-agréable aux Dames, que de nous donner une eſpèce de Vie de cette aimable femme, de cette intéreſſante Auteur. Sa naiſſance, quoiqu'illuſtre, eſt ce qui nous frappe le moins en elle; & ſon moindre titre eſt d'être fille du Seigneur de la Vergue, Maréchal-de-Camps, & Gouverneur du Havre de Grace, elle doit auſſi peu de ſa gloire à la maiſon illuſtre où elle a choiſi un époux; & malgré la longue ſuite de célèbres guerriers que cette maiſon a produits, je n'en dirai rien ici: il m'étoit doux de remarquer que le courage de Gilbert de la Fayette, qui, en 1356, perdit la vie à la bataille de Poitiers, en voulant arracher ſon Roi des mains des Anglois, a toujours été tranſmis de père en fils, juſqu'à un jeune Héros, à qui l'Amérique doit ſa liberté; mais laiſſons là les Héros, & parlons d'une Héroïne d'un autre genre. Mme. de la *Fayette* ſe lia d'abord avec MM. de Rambouillet, & y connut Voiture, Montauſier, Caillieres & le Duc de la Rochefoucault. Il ſe forma ſur-tout

entr'elle & ce dernier, une amitié tendre & solide, que la mort seule finit: ils gagnèrent tous deux beaucoup dans ce commerce. « M. de la « Rochefoucault, disoit-elle, a formé » mon esprit; mais j'ai réformé son » cœur ». Elle eut aussi pour amis Lafontaine, Mdme. de Sevigné & Segrais. Celui ci l'aida peu dans ses compositions, quoiqu'on en ait pu dire. Et en dépit de l'envie, *Zayde* & la *Princesse de Cleves*, sont de Mdme. de la *Fayette*. Pourquoi n'en seroient-ils pas? Segrais auroit-il pu y mettre cette grace, cette sensibilité touchante, cette délicatesse exquise qui respirent dans ces deux Romans? D'ailleurs, Segrais a déclaré hautement qu'il n'avoit eu part qu'à la disposition de Zayde; & le célèbre Huet mérite d'être cru, quand il assure qu'il a vu ces ouvrages se faire à mesure. La *Princesse de Clèves* essuya des critiques. C'est le sort des bons livres; mais ces critiques ont disparu, & l'ouvrage subsiste, & sera toujours lu avec plaisir & avec intérêt. A l'égard du caractère de Mdme. de la *Fayette*,

j'en crois moins l'Auteur des *Mémoires de Madame de Maintenon*, qui a voulu venger ſon Héroïne de quelques traits piquans de Mdme. de la *Fayette*, que le témoignage de Mme. de Sevigné, l'aſyle par elle donné à Segrais, les dignes & vrais amis qu'elle a toujours conſervés, la longue amitié que lui porta M. de la Rochefoucault, les regrets qu'elle ſentit en le perdant; enfin, tout ce qu'en ont dit Huet, Moreri, Fontenelle, Goujet, Niceron & Lenglet du Freſnoy, le P. Lelong, Segrais & Voltaire. Si ſa vie avoit été ſage, ſa fin fut très-pieuſe, & ſon plus intime ami fut l'auſtère Duguet. Je vous exhorte, Monſieur, à lire ce petit ouvrage; il n'a que 34 pages; il eſt écrit avec grace, avec ſenſibilité; & en eſtimant l'Hiſtorien, vous aimerez mieux Mdme. de la *Fayette*. Quant à moi, en finiſſant cette lettre, je vais relire la *Princeſſe de Clèves*.

Je ſuis, &c.

LETTRE VIII.

Les Entretiens du Palais Royal, deux volumes, petit in-12.; *prix* 3 *liv. broché. A Utrecht, & ſe trouve à Paris, chez* Buiſſon, *Libraire, hôtel de Meſgrigny, rue des Poitevins,* N°. 13. 1786.

J'AUROIS cru, Monſieur, que *les Entretiens du Palais Royal*, frivoles comme lui, ne pouvoient être ſaiſis, & s'envoloient comme la feuille légère que le vent emporte. Mais que ne peut le tact fin & délicat de l'Obſervateur François ? Tous ces propos légers, déconſus, auſſi variés que la compagnie qui ſe raſſemble en ce lieu, ont été recueillis par une main habile; & voici le *Palais Royal* en action. O que ce charmant Auteur a bien mérité de la ſociété ! Conſolez-vous, ô vous que le ſort jaloux fit naître à cent lieues de la capitale, &

qui ne verrez, hélas ! peut-être jamais le *Palais Royal*; conſolez-vous: voici une brochure qui va vous en donner une idée. En vérité, c'eſt trop peu que 3 liv. pour payer un livre auſſi utile.

N'attendez pas, Monſieur, que je vous donne une analyſe decet ouvrage. Je ſerois plus habile que l'Auteur même. Tous les tons, tous les ſujets ſont réunis dans ces deux volumes. C'eſt un tableau mouvant, une eſpèce de lanterne magique (pardonnez-moi le terme) où paſſent en revue toutes ſortes de perſonnages. Abbés, petits-Maîtres, Coquettes s'y montrent enſemble ou tour-à-tour. Des Philoſophes même y viennent dogmatiſer; car vous ſçavez qu'il y en a auſſi au *Palais Royal*. D'autres viennent là pour conter des hiſtoires, qui n'ont en vérité, aucun trait au lieu ni aux perſonnes. Il eſt vrai que ces modèles de laconiſme, pour être étrangers au ſujet, n'en ſont pas moins piquans.

Jean-Jacques, ſollicité de recevoir la viſite d'un pélerin, venu de fort loin pour le voir, & que l'on avoit

prié de dire oui ou non, répondit très-laconiquement par le monosyllabe *Non*.

« Vous conviendrez, Messieurs, » qu'on peut donner un défi à tous les » Epyptiens d'écrire plus brièvement. » Vous vous trompez, me répondit » un de mes amis, & s'il y avoit gageure, vous perdriez. Il y a un » exemple d'une lettre encore plus » courte de la part d'un Général d'un » Ordre Religieux, qu'un de ses confrères tourmentoit pour obtenir la » permission d'aller à Rome, & auquel il se contenta de répondre en » latin *I*, qui veut dire : *allez* ».

« Ma foi, lui dis-je, je ne m'y » attendois pas; & cependant, pour » ne pas demeurer en reste, je vous en » citerai une encore plus laconique; » c'est un bon Capucin, à qui l'on ose » écrire, en le qualifiant de Capucin » indigne, & qui se contente de mettre, » pour toute réponse, un seul accent » sur l'*é*, & de renvoyer la lettre; ce » qui signifioit Capucin *indigné* ».

Cet ouvrage est semé de traits ingénieux, de saillies originales, de

plaisanteries trop fortes pourtant quelquefois. Témoin celle ci.

» Cet Abbé vient de subir l'inoculation, espérant qu'il seroit défiguré, » & que ses créanciers ne pourroient » plus le reconnoître ».

Peut-être au surplus, cela vaut-il encore mieux que d'ennuyer : nous en avons pour garant ce vers de Boileau :

J'aime mieux Bergerac & sa burlesque audace,

Que

Le chapitre le plus piquant de tout l'ouvrage, Monsieur, est celui des *petites Maisons*. Un Gentilhomme Allemand désirant voir les *petites Maisons*, prie l'Auteur de l'y mener. Celui-ci y consent, mais le prévient que ces *petites Maisons* sont éparses dans différens quartiers, & que les fous sont réunis ou isolés, selon leur caractère & leur condition.

Laissons parler l'introducteur.

» Nos visites commencent. Un portier nous introduit dans un vestibule » d'une maison, où se trouve un esca-

» lier qui mène jusqu'à l'habitation
» d'une jeune femme, dont le pre-
» mier abord nous fit rire. Une caisse
» de fleurs *obombre* sa tête, une
» chemise de gaze lui servoit d'ha-
» billement : gestes composés, re-
» gards étudiés, force grimaces, pa-
» roles sur paroles ».

» Vraiment, nous dit-on, les étran-
» gers sont d'une espèce qu'on ne
» peut guère définir ; ils viennent cher-
» cher des modes à Paris... A propos,
» vous avez là une singulière étoffe...
» Monsieur est Allemand..., & Comte
» du Saint Empire sans doute.... Le
» Spectacle d'hier : eh bien ! vous y
» étiez, Messieurs.... »

« Regardez donc mon chat : que
» vous êtes une délicieuse créature....
» quel meurtre, s'il alloit mourir... Oh!
» si j'avois fait le monde, personne ne
» seroit mort... Je lis un Roman, qu'on
» diroit écrit avec la plume d'un co-
» libri, tant il est mignon & joli....
» Qu'on me fasse venir ma femme-de-
» chambre.... Et ma robe, made-
» moiselle, ma robe ?... S'habille-t-on
» en Allemagne ?... J'ai pensé périr

» hier.... Un hanneton, qui eût été » mon boureau, ſon bourdonnement » m'a cauſé des palpitations effroya- » bles.... Ah! que je ſouffre; non, je » m'évanouis... A propos, l'ariette » comique de *Figaro*, la ſçavez- » vous?..... Les jolies boëtes qu'on » fait maintenant! Vous jouez ſans » doute du *forte-piano*..... Pardon, » Meſſieurs, je vais eſſayer ſi je puis » dormir ».

L'Allemand eſt déſolé de voir qu'une ſi jolie femme extravague à ce point-là. On le mène dans d'autres maiſons; & il en ſort navré de même. Enfin, il eſt étonné qu'on n'enferme pas tous ces gens-là; mais ſon étonnement eſt à ſon comble, quand il apprend que de ces prétendus fous, le premier eſt une petite Maîtreſſe, qui charme tout Paris; l'autre, un grand politique, dont les vues paroiſſent ſublimes; un autre c'eſt la fleur des beaux-eſprits; & qu'enfin, ce qu'il avoit pris pour un aſſemblage de fous, n'eſt autre choſe qu'une ſociété citée comme la meilleure de Paris. Ce qui rappelle le mot de l'ingénieux Fontenelle, qu'*il n'y a*

que les petites folies qui ſont aux petites Maiſons, & que les plus grandes ſont en pleine liberté.

En un mot, ce petit ouvrage annonce un Auteur rempli de ſon ſujet, & c'eſt un livre très-propre à être lû au *Palais Royal*.

Je ſuis, &c.

GRAVURES.

Œuvres de M. Julien, *Peintre du Roi, gravées, par MM.* Carré, le Lemat & Julien *neveu.*

C'EST avec un vrai plaiſir que nous annonçons en ce moment au public, les premiers morceaux d'une Collection, qui ne ſçauroit manquer de l'intéreſſer vivement. Ce commencement conſiſte en un cahier de Principes, deux Têtes au crayon rouge ſur papier blanc, une Tête au crayon noir & blanc, ſur papier gris, deux Têtes

dans des ovales, dont l'une intitulée, *la Modestie*, aura pour pendant, *la Vanité*; & l'autre, *la Timidité*, dont le pendant sera l'*Effronterie*; & un *Amour* qui, d'une main, répand des fleurs sur un globe; & de l'autre, y met le feu, avec ce titre: *ce sont là ses jeux.*

Si le cahier de Principes, où règne un goût pur & correct, offre les plus excellens modèles aux personnes qui veulent se perfectionner dans le dessin; les autres morceaux sont bien faits pour mériter à l'Auteur, l'estime des Amateurs éclairés. On y reconnoît un pinceau tout à la fois délicat & ingénieux, une touche sçavante & agréable, celle en un mot, d'un Maître consommé dans son Art.

Je suis, &c.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE IX.

Dégradation de l'Homme en Société, ou *Essai sur la décadence du Goût, des Arts & des Sciences; par M. le Chevalier de F***. A Londres; & se trouve à Paris, chez* Royez, *Libraire, quai des Augustins, avec cette Epigraphe :*

Amicus Plato, sed magis veritas.

L'AUTEUR de cet *Essai*, Monsieur, s'annonce comme un jeune homme de vingt-quatre ans, sensible peut-être plus qu'un autre, au pouvoir de la

beauté ; & ne pouvant *aborder une femme ſans friſſonner, ni voir le moindre de ſes ornemens de ſang froid ; juſqu'à ſon nom écrit ou prononcé, le fait treſſaillir ; & rien de ce qui leur appartient, ne lui eſt indifférent.* D'après un pareil aveu, à qui croirez-vous maintenant qu'il attribue la dépravation de nos Mœurs, la perte du Goût & la ruine des Sciences & des Arts ? Je tremble de le dire : c'eſt à ces mêmes femmes dont il eſt idolâtre. Il y a plus, c'eſt qu'en s'élevant fortement contr'elles, il prétend leur prouver plus d'amour & de reſpect que ces fades adulateurs qui encenſent tous leurs vices & leurs ridicules. J'ignore de quel œil les beautés du jour accueilleront un tel hommage ; tout ce que je ſçais, c'eſt qu'il eſt difficile de les juger avec plus de rigueur & de ſévérité : c'eſt ce dont il eſt aiſé de vous convaincre par l'expoſé ſuivant,

En conſidérant la conſtitution phyſique de l'homme & de la femme, on voit que l'un eſt fait pour l'action, & l'autre pour la vie ſédentaire. Renverſer cet ordre, c'eſt manquer au

veu de la nature. La foibleſſe de la femme annonce encore aſſez qu'elle doit être ſoumiſe à l'homme, & qu'elle eſt née pour lui obéir : malheur donc aux ſociétés où la femme commande, & l'homme obéit.

Le phyſique & le moral de la femme ſe développent cependant beaucoup plus promptement que ceux de l'homme. A ſept ans, une petite fille eſt communément plus avancée qu'un garçon de douze ans : « l'un eſt un poliſſon, » un étourdi ; l'autre compoſe ſon » maintien, ſes geſtes, ſa démarche, » juſqu'à ſes regards ; elle commence » à calculer ſes actions, à s'inquiéter » des jugemens d'autrui, à mettre déjà » de l'art dans ſa conduite ».

Auſſi la jalouſie & la vanité ſont deux paſſions que les femmes ſemblent apporter avec elles en naiſſant. Cette vanité, bonne en elle même, & qui dans le but de la nature, n'étoit d'abord que l'envie utile de plaire, devient par les circonſtances & par comparaiſon, orgueil, haine, fureur même avant l'âge qui paroît propre à ces divers ſentimens. Ce qui n'arrive

pas dans l'homme, qui n'eſt orgueilleux, jaloux, haineux, que tard, qu'après avoir été corrompu, dénaturé : « j'en demande pardon aux » femmes, dit M. le Chevalier de » *F**** ; mais je ne les crois pas originairement ſi bonnes. Etant plus » foibles, elles ſont plus méfiantes, » plus ſoupçonneuſes, plus égoïſtes, » plus tenantes à elles-mêmes. Auſſi » dans ce premier âge où l'ame commence à naître, à s'ouvrir aux tendres affections, où le jeune écolier » connoît déjà l'amitié ; & s'étant fait » un choix, partage *avec lui* ſes plaiſirs, ſes tréſors : les petites filles » n'offrent aucune étincelle de ce doux » ſentiment. On n'en voit preſque jamais ſe faire une compagne chérie, » l'admettre dans tous ſes jeux, en » avoir beſoin pour s'amuſer, & ſe » communiquer mutuellement, ſans » contrainte, leurs penſées. Au contraire, elles vivent peu d'accord » enſemble ; elles ſe craignent, ſe » fuyent, ſe déguiſent l'une devant » l'autre, & ſemblent déjà preſſentir

» quel grand intérêt elles auront un » jour à se disputer «.

Un autre caractère distinctif qui n'est pas à l'avantage du sexe, c'est *sa fausseté prématurée* : « une petite » fille ment avec impudence ; son » front, sa bouche, ses yeux, son » visage, tout son maintien est d'ac- » cord avec sa langue ; & la petite fri- » ponne emploie déjà tant d'art, qu'on » en seroit presque la dupe..... Elle » baisse modestement les yeux, ra- » doucit sa voix, compose son per- » sonnage, prend un petit ton d'inno- » cence, de franchise, de confiance » en vous, redouble ses caresses, son » art d'intéresser, & vous ébranle.

« Dès le bas âge, les femmes se » distinguent. L'orgueil, le mensonge » & la méchanceté composent leur » premier plaisir. L'on voit de bonne » heure dans ce sexe, un penchant » invincible à la raillerie, à la domi- » nation, à cette espièglerie froide, » raisonnée, maligne, méchante même, » qui ne tend qu'à se moquer d'autrui, » qu'à l'abbaisser, qu'à s'élever de sa

» confusion, qu'à profiter du moindre » avantage ».

Ajoutez à ces traits beaucoup d'irascibilité, un ressentiment profond & implacable, que nourrit l'orgueil, passion qui règne avec le plus d'empire dans le cœur des femmes, & vous aurez un portrait abrégé des penchans que croit appercevoir en elles de bonne heure, M. le Chevalier de *F****.

Il ne leur accorde même pas de vertus pures & *sans vils motifs*. Leur religion n'est que l'effet de la peur & de l'ignorance : « dans le tumulte » du monde, dans l'ivresse des plaisirs, « dans la téméraire confiance de la jeu- » nesse, qui se croit immortelle ; la » femme est non impie ; elle n'en a » ni le courage ni *la science*, mais sans » religion ; elle l'oublie. Effrayez- » la, vous avancerez le temps de la » réforme. Dévote, ce n'est point aux » grands effets de la religion qu'elle » s'attache ; à corriger ses vices, à » calmer ses passions, à se rendre » meilleure ; c'est au culte, à l'exté- » rieur ; *c'est des minuties seules* » *qu'elle est superstitieuse*. L'homme

» ſuperſtitieux eſt preſque toujours » grand, fanatique, ſublime quelquefois ; la femme, toujours puérile ».

» La pitié même eſt moins chez la » femme un ſentiment du cœur, » qu'un ouvrage des ſens. Elle cède à » l'impreſſion qu'elle ne peut maîtriſer ; ſes ſens délicats, ſuffoqués » par la vue de la douleur, par la préſence du mal-aiſe, cherchent à s'en » délivrer pour leur bien-être, pour » leur propre ſoulagement..... c'eſt » le préſent, le viſible qui l'occupe, » & ſa compaſſion n'a jamais paſſé ſa » vue. Pour les aumônes d'éclat, les » charités publiques, les établiſſemens » vantés, quêtes célèbres & tout ce » vain charlatanifme de ſenſibilité, ſi » commun en ce ſiècle *de ſang*, l'on » en voit le motif & le but. »

Quant à l'eſprit, M. le Chevalier de *F**** penſe ſur ce ſujet abſolument comme *J. J. Rouſſeau*. Les Romans, les Pièces légères, les madrigaux, les Elégies & les éternelles peintures d'un ſentiment tant rebattu & toujours défiguré, voilà leur triomphe ; mais « je

» défie les plus intrépides défenſeurs » de ce ſexe, de citer rien de vraiment » grand, de vraiment neuf ſorti de ſa » main d'une femme. »

Concluſion : « ſi tout ce que j'ai » dit juſqu'ici eſt vrai, le premier mal » qui réſultera de l'empire des femmes, » doit être un aviliſſement d'eſprit & de » courage dans le reſte de la nation, » l'enthouſiaſme pour *du commun*, » l'amour des petites choſes, un goût » pour le détail inalliable avec le » grand, le ſublime, & la corruption » des mœurs. Les ames abbâtardies, » ſans reſſorts, ſans énergie, au lieu » d'agir, deviendront molles & con- » templatives, tout ne ſera plus que » paroles ; le goût, les ſciences déclî- » neront ; & le luxe mettant trop » d'inégalité dans les fortunes, finira » par tout détruire, par tout ren- » verſer. »

Ce n'eſt donc qu'autant que les femmes veulent dominer & tenir dans leurs mains le ſceptre de la puiſſance & celui des Arts, que l'auteur les croit dangereuſes. Renfermées dans l'intérieur de leur domeſtique, occupées

des soins que leur prescrivent les titres sacrées d'épouses & de mères, elles seront alors les Anges tutélaires de la patrie; cette foule de passions qu'elles portent dans leur sein, étouffées & anéanties, feront place à des vertus douces & tranquilles; tandis que ces mêmes passions irritées par l'ambition, deviennent aussi funestes aux Empires » qu'aux Sciences & aux Arts. « Je » suis bien loin, dit l'Auteur, de » croire ce sexe inutile à la société; » je sens combien au contraire, il » peut influer en bien sur les ames; » mais c'est quand il se bornera sim- » plement à louer, à pleurer le dé- » fenseur de la patrie, à couvrir de » *leur* mépris le lâche qui *déserte* de » son rang, & le livre, pour ainsi » dire, à l'ennemi, à vouloir inspi- « rer la vertu; car toutes les fois » qu'il voudra tenir les rênes & gou- » verner, je le prédis, la honte, la » misère, & toutes sortes de malheurs » en seront la suite inévitable. Posté- » rité, c'est pour toi qu'il s'en pré- » pare une preuve terrible.

En attendant cette funeste preuve,

M. le Chevalier de F*** recueille rapidement celles que lui fournit l'Hiſtoire ; mais il n'en trouve nulle part d'auſſi fortes que dans notre ſiècle, & parmi nous. Tous les ravages du luxe, ravages qui s'étendent également ſur les corps qu'il énerve, ſur les eſprits qu'il amollit, ſur les cœurs qu'il corrompt, il les regarde comme l'ouvrage des femmes, non des femmes publiques, trop viles pour être dangereuſes, mais de nos prétendues femmes honnêtes ; comme elles règnent & dominent par-tout, & qu'elles ſe trouvent préciſément à ce point d'influence qui, ſelon l'Auteur, ne peut produire que les plus pernicieux effets, il ne craint pas de leur attribuer une grande partie des maux qui inondent la ſociété. Si les enfans ſont foibles & cacochymes, les jeunes gens pleins de fatuité, ſi les pères ne ſont plus reſpectés, ſi la vieilleſſe eſt mépriſée, l'éducation particulière gâtée & corrompue, ſi le célibat eſt ſi commun, ſi les Arts ne ſemblent conſacrés qu'au vice & aux paſſions, ſi le libertinage le plus effréné règne de

toute part, si les Académies, *en général très-pernicieuses*, semblent vouées au mauvais goût & à la frivolité, c'est à l'intrigue des femmes, qui veulent présider à tout, que nous le devons. « Que voulez-vous, demande l'Auteur, qu'on fasse de grand, de profond, de sublime pour les femmes? » Une ame qui n'a d'autre ambition » que de leur plaire, qui n'écrit que » pour de tels Juges, inventera-t-» elle ?..... Depuis *Fontenelle*, qui » le premier écrivit pour le beau » sexe, & voulut rabbaisser la science à » sa portée, voyez combien tout » est déchu ! *Voltaire*, homme superficiel, esprit léger, sans profondeur, » a porté les derniers coups, dont la » France ne se relevera jamais ».

On trouvera sans doute, de l'humeur & de l'exagération dans beaucoup d'endroits de cè Discours. Le ton qui y règne, pourra paroître à beaucoup de personnes, infiniment trop dur, & même révoltant. Ceci, par exemple: « Je connois les femmes » de presque toutes les grandes Villes » de l'Europe; par-tout j'ai gémi de

» leurs déréglemens ; mais je n'en » connois pas de plus *viles*, de plus » *méprisables*, j'oſe le dire, que celles » de Paris ». De telles expreſſions, fuſſent-elles juſtes pour le fond, ne peuvent que déplaire à des lecteurs délicats ; & en ſuppoſant pour un moment, les femmes auſſi corrompues qu'il nous les peint, elles ont toujours droit à nos égards & à notre reſpect.

Mais n'y a-t-il pas de l'injuſtice à faire retomber preſqu'entièrement ſur les femmes, la dépravation actuelle de nos mœurs ? Les hommes n'y ont-ils pas pour le moins autant de part ? Cet empire qu'elles exercent, ce n'eſt point la force qui le leur donne ; c'eſt parce que les hommes de nos jours ſont eux-mêmes foibles, puſillanimes, ſans vertu, ſans caractère, que les femmes ſont devenues puiſſantes & abſolues. Elles peuvent nous dire : ſoyez, Meſſieurs, ce qu'il vous convient d'être, & nous ſerons ce que nous devons être. Elles ont tort ſans doute, de ne pas profiter de leur aſcendant, pour faire règner

l'honneur & la vertu. Mais pourroient elles eſpérer d'être écoutées par la foule de libertins qui les environnent? Si elles corrompent les hommes, les hommes ne travaillent pas de leur côté avec moins d'ardeur à les ſéduire & à les entraîner dans les pièges ſans nombre qu'ils leur tendent. En un mot, ſi elles font le mal, elles ne le font qu'autant que nous le voulons.

L'idée de M. le Chevalier de *F****, un peu moins généraliſée, eût donc été plus juſte & plus impartiale; qu'il ſe fût contenté de prouver l'heureuſe influence que les femmes pourroient avoir ſur les mœurs & ſur les talens; & qu'il fût parti de ce texte pour peindre la diſſolution de celles de nos jours, qui, bien loin de ſe réunir pour retarder la chûte des uns & des autres, ſemblent mettre toute leur gloire à en précipiter la ruine; qu'il eût adouci quelquefois ſes expreſſions, & fait contraſter plus ſouvent le charme attaché aux paiſibles devoirs que leur impoſe la nature, avec la diſſipation, le libertinage, l'eſprit d'intrigue auxquels la

plûpart s'abandonnent, & ſes tableaux euſſent peut-être produit plus d'effet, par là même qu'ils euſſent été plus modérés. Mais faire ainſi le procès, & déclarer une guerre ouverte à tout le ſexe, le rendre en un mot, preſque ſeul reſponſable de ce que nos mœurs & nos arts préſentent d'odieux & de révoltant; c'eſt s'expoſer à ne retirer aucun fruit des vues & des motifs ſi purs qui ont guidé ſa plume. Que peut-on penſer, en effet, d'un Ecrivain qui s'obſtine à voir dans la plûpart des malheurs qui exiſtent & qui ont jamais exiſté, les femmes pour ſeule & unique cauſe? *J'ai*, dit-il dans un endroit, *deux pages toutes noires du mal qu'elles ont fait.* On en pourroit noircir plus de mille du mal qu'ont fait les hommes, ſans le concours des femmes.

Au reſte, cette production, beaucoup trop chagrine à bien des égards, annonce cependant une ame ferme, un grand caractère; &, ce qui eſt bien rare aujourd'hui, un cœur pur & vertueux. Il faut beaucoup de courage

pour braver ainſi les ſots préjugés qui infectent notre ſiècle, pour s'élever avec autant de force contre le charlataniſme de tous nos Philoſophes, toujours ſi contens de nos mœurs & de nos arts, qu'ils ont tant d'intérêt à dégrader, & qu'ils dégradent de jour en jour avec tant de ſuccès, pour démaſquer enfin leur politique, qui cherche auprès des femmes à la mode, & des hommes qui leur reſſemblent, des applaudiſſemens qu'ils ne peuvent obtenir des eſprits ſenſés & raiſonnables.

» Ce léger croquis, dit l'Auteur, » n'eſt que l'eſquiſſe d'un ouvrage plus » conſidérable, que je donnerai peut-être quelque jour ». Nous ne ſaurions trop l'inviter à pourſuivre la carrière dans laquelle il entre avec tant de ſuccès. Toute la première partie de cet eſſai, où il peint les paſſions des femmes, eſt pleine d'obſervations fines, & très-finement écrites. La ſeconde, peut-être un peu déclamatoire, annonce cependant de la chaleur & cet enthouſiaſme qui eſt le ſceau du talent,

inexactes, des citations peu justes. On trouve quelquefois des phrases. Celle-ci, par exemple : *David* condamnant *Jonathas*. L'Auteur a voulu dire *Saul*. Il parle encore des voyages d'outre-mer de *François I*. Je n'ai vu nulle part que *François I* ait fait des voyages d'outre-mer.

Cet Ouvrage, par son objet & par la manière dont il est écrit, ne sauroit manquer d'exciter une certaine sensation dans le public. Dans le nombre des Chevaliers galans qui courent actuellement la carrière des lettres, il s'en trouvera sans doute, qui voudront rompre une lance contre M. le Chevalier de *F****; mais ils ne lui feront aucun reproche qu'il ne se soit fait à lui-même, & s'ils veulent le forcer à reconnoître leurs Dames pour les plus vertueuses, comme pour les plus belles de l'univers, il est prêt à en appeller de leur Tribunal à celui des femmes elles-mêmes. » Sexe souvent » avili, mais toujours adoré ! c'est à » toi que je m'adresse, c'est toi-même » que j'ose prendre pour juge de cet

» écrit; j'y ſerai impartial & vrai! &
» ſi ma plume trop ſincère, mortifie
» quelquefois ton amour-propre, il
» te reſte encore tant de moyens de
» mériter nos hommages, que tu me
» pardonneras, j'oſe m'en flatter, des
» vérités qui peuvent tourner à ta
» gloire en te corrigeant.

Je ſuis, &c.

LETTRE X.

L'Anti-Lucrèce en vers françois ; par M. l'Abbé Bérardier de Bataut, *Licencié en Théologie, & Prieur de Notre-Dame de Serqueux, avec cette Epigraphe :*

Si genus humanum & mortalia temnitis arma,
At sperate Deos. ÆNEID. Lib. 1.

deux vol. in-12. *A Paris, chez le Traducteur, rue de Condé,* N°. 12 ; *& Charles-Pierre* Berton, *Libraire, rue St. Victor.*

SECOND EXTRAIT.

APRÈS avoir prouvé que le système qui met le souverain bien dans la volupté, est fait pour autoriser & justifier tous les crimes, le Poëte répond à une objection de *Quintius*, qui est supposé lui dire que la volupté étant fondée sur l'amour du repos, cet

amour de la paix & de soi-même, le garantira de tout excès & de tout crime capable de troubler un repos qui lui est si cher. Voici la réponse.

Quod si talis erit, magis illum ut mitia facta
Delectent, nec tam violento ferveat æstu,
Ut desiderio potiundi victus & exlex,
Humani turbare velit consortia cœtus;
Non ea doctrinæ laus est, quæ gaudia tantùm
Imperat, ac suadet genio indulgere procaci:
Naturæ potiùs placidæ & tranquilla petentis,
Quam fortuna dedit, non ars formavit; & unus
Materiæ parit occursus sine lege vagantis.
Sic mansueta bidens, lætis quæ montibus herbam,
Aut fruticum teneros opices innoxia carpit,
Non habet unde lupo se præferat, atque leonis
Carnivoram rabiem & truculentas arguat iras;

Scilicet hanc mitem, hos fecit natura rapaces.
Credo equidem à placidis dirum nil posse timeri :
Sed quonam se more gerent, quos terra libido
Protrahit in vetitum, magis ex obstantibus ardens ?
Ceu violenta sitis fervore accensa febrili,
Quam decumbentis numquam patientia vincet
Improba, sed lymphæ solo placaveris hausto.....
Natus ad arma furit Macedo : ni perdomet orbem,
Ipse sui est impos ; domitus nec sufficit orbis.
Dic age, dic Pellâ cesset regnator in urbe,
Ac Dominos Asiæ Persas patiatur & Indos ;
Quòd tibi deterior tranquillâ pace videtur
Gloria, tot curis, tam multo sanguine parta.
Nonne vides, magni quid Cæsaris una cupido
Turbarum excivit populis, quod in orbe tumultus ?

Quot nutu quassa viri sunt mœnia, gentes
Eversæ, quantis fluxit cruor undique rivis;
Cùm de Pompeio ac cæsis de civibus egit
Et patriæ piscâ de libertate triumphum?
Dic, ut consistat potiùs Rubiconis in orâ;
Et Romæ, cives inter gentemque togatam,
Securè vivat privatâ sorte beatus;
Respondent ambo; sedeas tu, quando sedere
Tanta tibi; nobis est belligerare voluptas,
Dicere non prodest igitur; mihi sola cupido
In rebus servare modum; infestare quietem
Alterius fugio, mea ne infestetur, honestis
Artibus exornare animum, & virtute beari
Maluerim, quàm deliciis quæ corpora mulcent;
Talis erat quondam nostræ dux ille cohortis.
Esto; etenim tecum super his contendere nolim.
At cunctos homines agitat non una cupido.
Illa tibi fortè est; aliis diversa probatur.

Porro quemque trahit sua, non aliena voluptas.
Quamsi quisque sequi, ne sit miser, absque futuri
Debeat intuitu, fas est quodcumque lubebit.
Et quo jure bonas tua te direxit ad artes,
Non alio impulsu, nisi quem dabat ipsa voluntas,
Te quia progenuit casu natura modestum;
Hoc ipso pariter mea me in scelus omne vocabit.
Non alio impulsu, nisi quem dabit ipsa libido,
Si pravum casu natura crearit eodem.
Et floccifaciam quidquid suadebis honesti,
Si bona nulla mihi: nisi quæ jucunda videntur,
Aut nihil hâc vitâ melius proponere possis.
Nam jucunda meis hæc tantùm sensibus esse
Quæ desiderio sunt convenientia, novi.
At desiderium in nobis ex indole nostrâ
Nascitur, ut certis veniunt sua semina terris.
Et tua lex igitur facit ut mihi, non tibi credam.

Tout cela eſt fort bien raiſonné ; la ſuite des idées eſt fort juſte ; le ſtyle eſt clair, limpide & coulant ; mais rien ne nous réveille ? nul trait frappant, nulle expreſſion de génie dans un ſi long morceau. Je l'ai choiſi exprès d'une certaine étendue, pour faire mieux connoître le ton général du Poëme, qui ſort très-rarement du ſimple & du tempéré. Or, on ſçait bien qu'une Poëſie toujours tempérée, eſt bientôt froide & ennuyeuſe. Voyons la traduction en proſe.

« Si dans le nombre, il s'en trouve un ſeul dont les déſirs connoiſſent & reſpectent des bornes, & qui, capable de vaincre une paſſion violente, ne ſacrifie pas les loix & le repos de la ſociété, au plaiſir de ſe ſatisfaire ; ce n'eſt point à votre doctrine qu'il faut en ſçavoir gré ; elle ne recommande que la volupté ; elle veut que les hommes obéiſſent à leurs penchans. Nous devons la douceur de ſa conduite à celle de ſon caractère, auquel peu ſuffit, & que contentent des plaiſirs tranquilles : caractère qui n'eſt pas le fruit de vos leçons, mais l'ou-

vrage du hasard, l'effet de la rencontre fortuite des atômes. Quel droit cette innocente brebis, qui paît tranquillement l'herbe tendre sur le penchant d'une colline, quel droit a-t-elle de se préférer au loup, de lui reprocher sa rage & ses fureurs ? Elle est douce ; il est cruel, sanguinaire, vorace : tous deux sont également l'ouvrage de la nature. Les caractères paisibles ne m'inspirent donc point de terreur ; mais me répondrez-vous de ces hommes nés vicieux, pour qui le crime a des délices, & qui sont emportés par une passion furieuse, qu'irritent les obstacles ? Espèce de malades que dévore une fièvre brûlante, & dont la soif irritée par la patience, ne peut trouver que dans l'eau, le remède à ses ardeurs..... Né pour la guerre, Alexandre est brûlé de la soif des conquêtes. Il se croit malheureux, s'il ne subjugue l'univers ; & l'univers subjugué ne suffit pas à ses désirs. L'ambition de César remplit la terre de troubles & de carnage. Feu rapide & destructeur, qui dévora des Nations entières, & qu'un fleuve

fleuve de sang éteignit à peine. Que de victimes immolées à la passion d'un seul homme ! Que de ruines, que de débris, que de morts furent les dégrés qui portèrent sur le trône le rival de Pompée & le tyran de ses concitoyens ! Vous donc, ami de la paix, vous qui, détestant une gloire homicide, préférez la douceur du repos à des lauriers trempés dans le sang, proposez au Roi de Macédoine de rester dans sa capitale, occupé des soins paisibles du gouvernement, & de voir d'un œil tranquille les Perses & les Indiens partager l'Empire de l'Asie. Proposez au vainqueur des Gaules, de s'arrêter sur les rives du Rubicon, & de se réduire à mener dans Rome, au milieu d'un peuple d'égaux, une vie heureuse, mais privée. Ils vous répondront l'un & l'autre : vivez tranquille, puisque le repos vous charme ; notre plaisir est de combattre ; notre bonheur est de vaincre. Ne dites donc plus, Quintius : ma seule passion est d'observer en tout un juste milieu. J'aime trop mon repos, pour troubler celui des autres. Epris

des charmes de l'étude, des chaſtes appas de la vertu, je les préfère aux délices des ſens, & ne fais que ſuivre en ce point les traces du grand homme dont je me glorifie d'être l'élève. En vous paſſant ici ce que je pourrois vous conteſter, les hommes, vous répondrai-je, n'ont pas tous le même goût. Le vôtre ſera tel que vous le dites; celui d'un autre eſt différent. Chacun de nous n'eſt entraîné que par le ſien; & ſi, pour être heureux, on doit s'y livrer ſans remords, tout ce qui plaît devient permis. Parce que le haſard vous a fait naître modéré, votre cœur ne déſire rien que d'honnête: il ſe tourne ſans effort, vers le bien. Mais je ſuis né fougueux; une paſſion violente me pouſſe vers le crime; & je dois céder à ſes impreſſions, comme vous obéiſſez à celles de votre penchant: leur force eſt égale, leurs droits ſont les mêmes. En vain m'exhortez-vous à la vertu. Vous écouterai-je, tant que d'une part, l'objet qui me plaît, ſera l'unique bien déſirable pour moi, & que de l'autre, vous ne me propo-

ſerez rien de meilleur que la vie préſente ? L'expérience m'apprend que tout plaiſir qui n'a point de rapport à mes déſirs, n'en eſt pas un pour moi. Or, les déſirs dépendent des tempéramens. Ils ſont comme les plantes, qui ne peuvent croître que dans certaines terres & ſous certains climats. Les principes de vôtre Maître me conduiſent donc à ſuivre plutôt mes penchans que vos leçons ».

Cette verſion eſt pure & raiſonnable ; mais elle a toujours le même défaut, de ne pas conſerver les formes du Poëte ; défaut ordinaire à preſque tous ceux qui traduiſent en proſe. M. l'Abbé *Bérardier* les aura-t-il mieux conſervées en vers ? C'eſt ce que nous allons juger.

S'il s'en trouve *un chez qui* l'honneur ait
encor lieu ;
Qui, *libre des tranſports* d'un bouillant caractère,
Paiſible dans ſes vœux, par *les loix les*
modère,
Et craigne de troubler le repos des humains,

Ce n'eſt point là le fruit de vos préceptes *vains* ;
De nos déréglemens ils nous font un mérite ;
C'eſt une aimable humeur que l'art n'a point produite ;
Une douceur qu'il doit aux caprices du ſort,
Aux atomes errans, à leur biſarre accord.
Ainſi ce tendre agneau qui bondit dans la plaine,
Et broute, *ſans aigreur*, le thim, la marjolaine,
Ne peut ſe préférer au lion *meurtrier*,
Ni condamner du loup l'appétit carnacier ;
L'un eſt né doux, ſans fiel, & l'autre ſanguinaire.
Je ne crains rien d'affreux d'une ame débonnaire ;
Mais que ne fera point un cœur trop *combattu*,
Et plus fougueux *alors qu'il* eſt plus retenu ?
Tel, dans des *noirs* accès d'une fièvre brûlante,
Un malade eſt preſſé d'une ſoif dévorante ;
Sa conſtance eſt vaincue ; il n'a d'autre ſecours

Qu'une onde *qui le calme en abrégeant ſes jours . . . .*
Né pour vaincre & régner, le bouillant Alexandre
Brûle de voir la Perſe & *l'univers en cendre.*
L'univers eſt ſoumis ; mais non pas ſes déſirs.
Allez, conſeillez-lui de goûter les plaiſirs,
De *contempler* en paix, du ſein de ſa patrie,
Darius & Porus *ſe partager* l'Aſie ;
Dites-lui qu'un grand nom, au prix de tant de maux,
Ne vaut pas les douceurs d'un paiſible repos.
Du ſuperbe Céſar l'ambition cruelle
Trouble le monde entier pour venger ſa querelle.
Que de peuples déſolés ! que de murs renverſés !
De quels fleuves de ſang les champs ſont engraiſſés !
Sur les débris des lois, de Pompée & de Rome,
S'élève *un trône affreux*, le trône d'un ſeul homme.

L'ancienne liberté pour lui n'eſt plus qu'un nom.
Arrêtez ce vainqueur aux bords du Rubicon :
Dites-lui d'abjurer cet orgueil tyrannique ;
De vivre en citoyen dans une République.
Goûte ſeul ce repos, *diront-ils*, *s'il t'eſt cher* :
Nos plaiſirs ſont les feux, les combats *& le fer*,
Ce n'eſt donc pas aſſez de dire, *mes délices*
ſont de rendre mon cœur ſage dans ſes caprices ;
Dans le repos d'autrui je cherche auſſi le mien ;
Aux voluptés des ſens je préfère *le bien*
D'unir à la vertu les talens, le mérite :
Tel étoit notre chef ; nous marchons à ſa ſuite.
Soit : ne diſputons point ſur ces prétentions.
Mais les hommes ont-ils les mêmes paſſions ?
Si telle eſt votre humeur, la mienne eſt différente :

Votre goût *ne m'eſt* rien ; c'eſt le mien qui
m'enchante.
S'il faut, pour vivre heureux, y demeurer
ſoumis,
Sans penſer *au futur*, ce qui plaît eſt permis.
Le facile penchant d'un heureux caractère
Vous fait aimer le bien ; lui ſeul a ſu vous
plaire ;
Rendez grace au haſard qui vous fit modéré ;
Mais moi, la *ſeule* ardeur dont je ſuis dé-
voré,
Me précipitera d'abîmes en abîmes,
Si le même haſard m'a formé pour les
crimes ;
Et je mépriſerai vos plus ſages conſeils,
Si ma félicité tient à *des biens pareils*,
Si je n'ai nul eſpoir d'une meilleure vie.
Aucun bien ne peut plaire à notre ame *ravie*,
Qui n'ait un vrai rapport aux déſirs de nos
cœurs :
Mais nos divers deſirs naiſſent de nos hu-
meurs.
Ainſi chaque contrée *à ſon fruit eſt fidelle* ;
Accuſez donc vos loix, ſi je vous ſuis rebelle.

Nous ne pouſſerons pas plus loin ces comparaiſons, qui deviendroient

fatigantes pour le lecteur, & dont M. l'Abbé *Bérardier de Bataut* ne nous ſçauroit aucun gré. Nous aimons mieux citer quelques vers plus heureux que les autres, qu'on rencontre çà & là dans ſa traduction, & que nous avons diſtingués dans la foule. Il ne faut pas oublier le morceau ſuivant:

Tel eſt cet élément trop ſouvent intraitable,
Le feu, de nos beſoins miniſtre redoutable;
Dans nos membres glacés, il répand la chaleur;
Il prépare nos mets, & ſon utile ardeur
Des plantes & des fruits tire un ſuc ſalutaire:
Par lui, la pierre *enfante* & la chaux & le verre;
Sous les brûlans efforts les métaux tranſformés,
Coulent dans la fournaiſe en ruiſſeaux enflammés.
Si vous l'abandonnez entre des mains peu ſages,
C'eſt un torrent qui porte en tous lieux ſes ravages;

Il consume, il dévore & Temples & Palais.
Les vents impétueux nourrissent ses excès ;
Tout fuit à la lueur d'une flamme homicide ;
L'air retentit des cris du citoyen timide.
Rien n'arrête le mal ; il croît à tous momens ;
Les maisons ne sont plus que des débris fumans :
Sur les Autels des Dieux, cet auguste refuge,
Le métal embrasé forme un brûlant déluge :
Dans des monceaux de cendres un voyageur surpris,
Cherche une ancienne Ville, & croit s'être mépris.
Telle la volupté, livrée à ses caprices,
Répand avec fureur le noir poison des vices.

Voilà un des endroits de l'*Anti-Lucrece*, que M. *Bérardier* a le mieux rendu ; il a passé un vers très-heureux :

Extinctamque diem noctis reparare per umbram.
Renouveller le jour au milieu de la nuit. Il

a affoibli ce trait énergique : *Everſæ fumant ſuper ædibus ædes ;* il a délayé cet autre endroit :

Urbs ubi magna fuit, cinerum tolluntur acervi.

Mais ſon image ajoute une idée à celle de ſon Auteur. Citons encore quelques vers détachés :

Le Dieu que nous chantons veut le bien, & l'ordonne.
Son ſceptre eſt l'équité ; les vertus, ſa couronne.—
Je reſpire un fluide, en tout ſens répandu ?
Mais il en eſt un autre avec lui confondu,
Plus ſubtil & plus vif, l'air enfin de l'air même.—
Je retrouve en petit la plus vaſte rivière,
Dans ce ruiſſeau qui fuit ſous un berceau de fleurs,
Et reproche aux cailloux ſa peine & ſes erreurs.—
Cet enfant d'Apollon, de qui la main hardie
Donne aux cordes d'un luth la parole & la vie.—

Pour craindre il faut connoître ainſi que pour aimer.——

En parlant des oiſeaux de proie :

Leur pied ferme eſt armé de ſerres *mendiçantes*,
Et leur bec recourbé porte deux faulx tranchantes.

Nous finirons par une petite peinture de la poule à qui on fait couver des œufs de canne :

Dépoſez *dans ſon ſein* la famille naiſſante
D'un autre oiſeau formé pour vivre ſous les eaux ;
Sans aucun *examen*, pour ces enfans nouveaux,
Elle prend tout-à-coup des ſentimens de mère ;
Mais en briſant *ſes fers*, la troupe mendiçongère
Voit à peine le jour, que ſon treſſaillement
Annonce ſon ardeur pour l'humide élément:
Le ſang porte à leurs cœurs un vif amour de l'onde.

lés d'intermèdes ; cette pièce étoit annoncée depuis long-temps comme une production d'une espèce rare & singulière, qui devoit avoir un succès aussi étonnant que celui de *Figaro*. L'affluence a été prodigieuse à la première représentation ; mais je doute que l'héroïsme du *Chevalier sans peur & sans reproche*, inspire à la nation un enthousiasme aussi vif que les fourberies du *Barbier de Séville*. Le spectacle n'a rien d'assez neuf pour piquer bien vivement la curiosité : ce n'est pas la première fois que les mœurs de l'ancienne Chevalerie sont exposées sur la scène : nous les avons vues à l'Opéra, à la Comédie Italienne, sur le théâtre de la Nation & même sur ceux des Boulevards. Ce n'est pas aussi pour la première fois que le Chevalier *Bayard* paroît au théâtre ; M. *du Belloi* nous l'avoit déjà montré & même avec un grand succès ; je suis étonné que M. *Monvel* ait été tenté de nous présenter une seconde copie de ce Héros déjà si bien peint par l'Auteur de *Gaston & Bayard* ; ce ne sont pas à la vérité les mêmes Acteurs, les mêmes

situations, que la pièce nouvelle nous présente, mais c'est toujours le même homme, le même caractère, la même physionomie, ce sont les mêmes qualités & les mêmes vertus; & le *Bayard* de M. *du Belloi* me paroît à tous égards, plus théâtral, plus intéressant, plus héros que celui de M. *Monvel*.

Les intermèdes qui coupent la pièce ne sont pas une nouveauté sur ce Théâtre, qui possède plusieurs Comédies de ce genre, entr'autres les trois *Cousines*. Le plan & l'intrigue n'ont pas dû coûter beaucoup à l'imagination de l'Auteur, car il n'a presque fait autre chose que mettre en dialogue un roman très-agréable de M. de *Mayer*, imprimé dans la Bibliothèque des Romans. (2e. vol. d'Avril 1780.) Voici à-peu-près la marche que M. *Monvel* a suivie.

Madame *de Randan*, veuve depuis deux ans d'un époux qu'elle adoroit, consume ses plus beaux jours dans la tristesse & dans le deuil; plusieurs amans illustres se présentent pour la consoler; le Capitaine *la Palisse*, le Chevalier *Bayard*, l'Amiral *Bonnivet*, *Don Alonzo de Sottomayor*, & le Roi

François Premier lui-même : la *Palisse* risque le premier une déclaration, dont l'unique fruit est un refus & son congé. *Bayard* est plus heureux : dès la seconde visite, la veuve laisse assez voir qu'elle ne rejettera pas un consolateur tel que lui. *Bonnivet* est un étourdi, une espèce de petit-maître qui ne croit point à la vertu des femmes, & se flatte de triompher dès la première vue de cette beauté rebelle ; pour *Sottomayor*, c'est un Espagnol fourbe & traître qui a corrompu le valet-de-chambre de Madame *de Randan*, & qui veut emporter la place par ruse. Il laisse éclater sa jalousie contre *Bayard*, & les deux rivaux ont ensemble une querelle qui annonce les plus terribles suites. Le Roi ne paroît point dans ce premier acte ; mais il envoye prévenir la veuve qu'il doit lui rendre une visite. L'acte est terminé par une fête que *Bonnivet*, sans avoir vu Madame *de Randan* & sans son aveu, ose lui donner dans son jardin ; ce divertissement, très-mal amené & très-insipide est, un des intermèdes,

mais non pas un des ornemens de la pièce.

La scène de *Bayard* & de Madame *de Randan* est trop longue & fort languissante ; cette veuve, qu'on nous donne comme sauvage se rend trop facilement & trop tôt : du moment qu'on voit qu'elle aime *Bayard*, il n'y a plus d'intérêt. Une femme aussi sage & aussi prudente que Madame *de Randan*, commet une grande imprudence quand elle fait passer *Bayard* dans son jardin pour le dérober aux yeux de *Sottomayor* qui entre ; il eût été plus simple ou de refuser absolument la porte à l'Espagnol, ou de le recevoir honnêtement en présence de *Bayard*. C'est une chose incroyable que la salle de compagnie de cette veuve qui ne veut voir personne, soit remplie de quatre hommes qui s'y entretiennent librement de leurs affaires, & font un vacarme horrible.

Au second acte, nouvelle conversation de *Bayard* avec Madame de *Randan*, laquelle est interrompue par une visite de femmes étrangères, qu'on vient annoncer : la veuve prie *Bayard*

de monter dans ſon appartement ; conduite peu meſurée de ſa part, qui marque trop de familiarité & de myſtère ; ſi ces femmes étrangères avoient quelque choſe de particulier à dire à Madame de *Randan*, *Bayard* pouvoit prendre congé & ſe retirer ; mais l'Auteur avoit beſoin qu'il reſtât dans la maiſon. Ces étrangères ſont une dame de Breſſe & ſes deux filles qui arrivent d'Italie pour chercher *Bayard* & lui donner de l'argent en reconnoiſſance de ce qu'il avoit préſervé leur maiſon du pillage, lorſque Breſſe avoit été priſe. Elles viennent en demander des nouvelles à Madame *de Randan*, parce qu'elles avoient ſouvent entendu prononcer ſon nom à leur bienfaiteur. La veuve écoute avec plaiſir l'éloge de la généroſité de *Bayard* ; elle le fait deſcendre, & l'entrevue de ce bon Chevalier avec les les femmes de Breſſe eſt fort pathétique ; mais il eſt déſagréable que ces femmes, long-temps après le ſervice qu'il leur a rendu, viennent lui apporter de l'argent pour le récompenſer de n'avoir pas été inhumain & bar-

bare ; il ſemble qu'elles ſe ſoient aſſez acquittées par les ſoins qu'elles ont eu de lui pendant qu'il étoit malade à Breſſe, & il faut qu'elles l'eſtiment bien peu pour s'imaginer qu'il prendra leur argent ; il le prend cependant après quelques difficultés, mais c'eſt pour le donner en dot aux deux filles. Ce qu'il y a de plus adroit dans cet épiſode, d'ailleurs peu vraiſemblable, c'eſt qu'il achève de déterminer en faveur de *Bayard* le cœur de Madame *de Randan*. Les deux amans renouent la converſation après le départ des femmes ; mais lorſqu'ils ſont dans toute la chaleur du ſentiment, arrive un Cartel de Sottomayor, qui propoſe à *Bayard* un combat à outrance ; la veuve ſe déſole peut-être plus qu'il ne convient ; elle ne devroit pas montrer tant de foibleſſe. Elle délaye dans de longues & inſipides phraſes ce vers ſublime du Cid.

Sors vainqueur d'un combat dont Chimène
eſt le prix,

Et *Bayard*, à ſon tour, paraphraſe ces vers de Rodrigue.

Paroissez Navarrois, Maures & Castillans, &c.

Ces adieux, qui devroient être pathétiques, sont assommans & fastidieux, parce que l'Auteur n'a pas su s'arrêter.

Entre le second & le troisième acte, on voit le combat de *Bayard* & de *Sottomayor*, en présence de la Cour de *François I.* Cet intermède peut être regardé comme un acte, & même comme le plus intéressant de la pièce; c'est lui qui en fera le succès. Il est vrai que l'Ambigu-Comique pourroit intenter procès aux Comédiens François qui lui volent ses Pantomimes; il est vrai que dans *Dorothée*, dans *Pierre de Provence*, dans *les quatre Fils Aimon*, il y a des combats aussi curieux & mieux exécutés que celui de *Bayard* & de *Sottomayor*. Mais c'est une nouveauté sur le théâtre de la Nation, & cela suffit pour attirer une foule de spectateurs.

Sottomayor, terrassé par *Bayard*, prononce le nom de Madame *de Randan*; ce nom seul désarme le vainqueur qui laisse la vie à son ennemi, fort à

propos pour l'Auteur, qui n'auroit pu faire que deux actes, si *Sottomayor* eut été tué ; au lieu que l'Espagnol échappé au danger, fait enlever Madame *de Randan*, ce qui fournit un peu de matière au troisième acte, sans le rendre meilleur : les ravisseurs rencontrent *François I*, qui venoit rendre visite à la veuve, & qui la délivre ; mais à peine est-elle revenue de sa frayeur, qu'il entame une conversation galante. La veuve lui ferme la bouche en lui montrant une promesse de mariage de *Bayard* ; sur ces entrefaites, le preux Chevalier, qui avoit couru par un autre chemin au secours de son épouse, revient dire qu'il a tué *Sottomayor* ; le roi les marie, & la nôce forme le troisième intermède.

L'ouvrage est écrit d'un style qui n'est pas toujours conforme au caractère des personnages & aux mœurs qu'on a voulu peindre. C'est presque toujours M. *Monvel* qui parle par la bouche de *Bayard*. Le comique de la soubrette & du valet tranche trop avec le ton du reste de la pièce : il y a de temps en temps de beaux traits & qui

ſont vivement applaudis ; mais je trouve l'enſemble défectueux, les ſcènes vuides & mal filées, le dialogue traînant ; le vice radical de la pièce, c'eſt le défaut d'action & d'intérêt ; & malgré l'appareil des décorations & le fracas du ſpectacle, elle ne plaira pas long-temps à ceux qui préfèrent à une vaine pantomime, une intrigue bien conduite & des ſcènes bien faites. Heureuſement pour l'Auteur que c'eſt le très-petit nombre.

ACADÉMIE FRANÇOISE.

NE diroit-on pas, Monſieur, que depuis les jeunes Littérateurs qui concourent pour les prix de l'Académie Françoiſe, juſqu'aux quarante Immortels qui décernent les couronnes, un engourdiſſement général ait frappé les uns & les autres ? De 68 diſcours envoyés pour l'éloge de *Louis XII*, aucun n'a remporté le prix ; même abondance ſtérile pour l'éloge du Prince de *Brunſwick*, pour celui

du Maréchal de *Vauban*, de M. *d'Alembert*. & pour le *Cathéchiſme de Morale*. Vous vous imaginez peut-être qu'au moins l'Académie aura dédommagé le public par la lecture de quelques ouvrages de ſes membres les plus diſtingués! Non, il étoit décidé qu'il n'y auroit point de lecture, & le ſeul M. *le Mierre*, contre l'avis de ſes Confrères, a bien voulu faire ſeul les honneurs de la ſéance. Sans lui, l'Académie ſe ſeroit aſſemblée pour dire au public: » Meſſieurs, il n'y » aura point cette année de prix » d'Eloquence, ni de Poëſie; on » va nommer les perſonnes qui ont » remporté ceux *d'Utilité*, *d'Encouragement*, *de Vertu*, & la ſéance ſera » terminée. » Quelle peut être la cauſe d'une pareille diſette? Eſſayons de la deviner.

L'Académie Françoiſe, le jour de Saint Louis, ſemble inviter le public à venir confirmer ſes jugemens ſur les prix qu'elle a décernés, & offrir en même temps à la Nation un tribut de ſes travaux, dans leſquels, joignant l'exemple au précepte, elle remplit

le but de son institution, la pureté du goût & de la langue. En y dérogeant cette année, est-ce impuissance, ou dédain ? Gardons-nous de proférer ce blasphême : disons plutôt que c'est négligence, ou amour-propre : *si M. l'Abbé de Lille ne veut pas lire, je ne lirai pas : ni moi non plus* ; & parce qu'il ne plut pas à M. *l'Abbé de Lille* de faire une lecture, il n'y en devoit avoir aucune.

Voilà, si je ne me trompe, la conduite de l'Académie dans ses assemblées particulières : je vais maintenant, Monsieur, vous rendre compte de celle du jour de Saint-Louis. Une indisposition ayant empêché M. *Target* de présider cette séance, M. *Chamfort* qui l'a suppléé, a lu un discours très-bien fait, dans lequel le Directeur absent expose les motifs qui ont engagé l'Académie à réserver ses couronnes. M. *Target* observe que presque tous les ouvrages envoyés au concours pèchent par le plan & par le style. Interprête des regrets de l'Académie, M. *Target* remarque avec douleur, que

que les éloges de *Louis XII* & du Prince de *Brunſwick*, qui auroient dû enflammer le génie des Poëtes, ſemblent avoir glacé leur verve. Quels ſujets cependant plus capables de faire impreſſion ſur les ames ſenſibles ? Ces deux prix ont été remis ; le premier pour 1788 & l'autre pour l'année prochaine ; ainſi que l'éloge du Maréchal de *Vauban*, de M. *d'Alembert* & le prix pour le *Catéchiſme de Morale* : c'eſt pour la quatrième fois que celui-ci eſt remis.

M. *Roucher*, qui avoit concouru pour l'éloge du Prince de *Brunſwick*, & qui n'avoit pas même obtenu une mention honorable, (1) a reçu le prix *d'Encouragement* ; deux prix *d'Utilité* ont été décernés, l'un à M. *la Cretelle*, pour ſon ouvrage *ſur les Peines infamantes*, déjà couronné par l'Académie de Metz ; & l'autre à M. l'Abbé *Roubaud*, qui n'a pas craint, après l'Abbé *Girard*, & M. *Beauſée*, d'en-

(1) Voyez l'Année Littéraire, N°. 12, où l'on rend compte de l'ouvrage de M. *Roucher*.

fantet quatre énormes volumes sur les *Synonymes François*.

Joseph Chrétien, jeune homme de 17 ans, qui a sauvé la vie, l'hiver dernier, à trois enfants tombés sous la glace dans un des bassins de Versailles, a remporté le prix de vertu. (1) Lorsque ce jeune homme parut dans l'assemblée, le public l'honora par des applaudissements réitérés; il portoit au cou une médaille d'or, monument de la bonté bienfaisante de notre jeune Monarque. M. *Target* a fait un récit touchant de l'action courageuse de Joseph *Chrétien*, qui lui a fait répandre des larmes, ainsi qu'à tous les spectateurs.

Un autre prix de vertu, proposé par la société du salon, a été remporté par la demoiselle *Hurel*, femme-de-Chambre qui, depuis quinze années, soutient sa Maîtresse qu'un revers de fortune réduit à l'indigence.

(1) Ce Prix, de 1080 liv., ayant été remis en espèces, à Joseph *Chrétien*, il ne reçut à l'Assemblée, qu'une Médaille de cuivre doré.

Cette succession de bienfaits non interrompus exige peut-être, comme l'observe M. *Target*, plus de courage qu'une action momentanée. L'éloquente sensibilité de M. *Target*, en traçant la conduite de la demoiselle *Hurel*, a vivement ému toute l'assemblée.

Enfin, M. le *Mierre* a terminé la séance par la lecture d'un *Voyage en Suisse*, écrit en vers de sept syllabes. Quelques pensées neuves & originales ont été applaudies; mais trop souvent le style âpre & rocailleux de l'Auteur lui ont fait éprouver le mécontentement du public; le metre qu'a choisi M. *le Mierre*, exige une légèreté, une facilité naïve que la nature paroît avoir refusée à l'Auteur, & confirme le précepte du bon *La Fontaine*.

Ne forçons point notre talent,
Nous ne ferions rien avec grace.

Je suis, &c.

LETTRE XI.

Les Orangers, les Vers-à-Soie, & les Abeilles, Poëmes didactiques, traduits du latin & de l'italien; par M. Crignon : *suivis de* 12 *Lettres sur nos Provinces méridionales, & de quelques pièces de vers du même Auteur. A Paris, de l'Imprimerie Polytipe, chez* La Grange & Cafin, *Libraires, rue des Maçons; prix,* 3 *liv. relié, avec une gravure.*

L'ABBÉ d'*Olivet* publia en 1749, un Recueil de Poëmes didactiques latins (*Poëmata didascalica*), choisis avec goût, & qui, presque tous, méritoient l'honneur de la traduction. M. *de Querlon* traduisit en effet, avec beaucoup de succès, le Poëme de la Peinture de l'Abbé *Marsy*: bientôt après, *Le Batteux* nous donna l'Art Poëtique de *Vida*; & depuis, nos

Poëtes les plus riches de leurs fonds, ont butiné tout à leur aise dans *les Jardins*, dans *le Temple de la Tragédie* (du même Marſy), & dans les Poëmes *des Fleurs* & *de l'Art de peindre*.

Il reſte cependant un aſſez grand nombre de ces petits ouvrages qui réuniſſent l'agrément à l'utilité, & dont nous n'avons ni verſion ni imitation. On pourroit en former deux ou trois volumes eſſentiels, qui, ſemés de notes relatives aux matières de Littérature ou de Philoſophie qui y ſont traitées, offriroient aux lecteurs curieux, une variété charmante & la plus facile inſtruction.

M. *Crignon* preſſent aujourd'hui le public ſur ce genre d'écrire. Les traductions élégantes & fidelles qu'il riſque, doivent faire déſirer qu'il donne inceſſamment une ſuite à ſon entrepriſe, & qu'il complette en entier la collection de ces poëmes utiles. La plûpart ſont ſemés d'épiſodes ingénieux, qui n'annoncent pas moins d'imagination que de goût. *Dorat* y a pris *le Temple de Melpomène*, un

des principaux ornemens de son Poëme de la *Déclamation*. M. *Le Mierre* leur doit un morceau sur la *renaissance des Arts* ; & dernièrement M. *de Sélis*, Président du Musée, y puisa l'idée d'une Fable, sur l'origine de l'*Art d'écrire*. Ces Poëmes sont une mine féconde, où nos jeunes Poëtes peuvent s'approprier de vrais trésors poëtiques.

Le plan de traduction que M. *Crignon* paroît avoir suivi, est celui que prescrivent les grands Maîtres. Dans la Poësie, il faut exprimer les traits & les images, paroître animé du même feu que le Poëte, & traduire, autant qu'il est possible, son génie même. Le ton poëtique, qui fait le principal caractère du vers, peut se rendre assez bien, *même en prose, pourvu qu'on s'attache à rendre idée pour idée, à lier les pensées de même que l'Auteur ; enfin, à porter dans la prose, tout ce qu'elle peut recevoir du nombre & de la mélodie poëtique.*

Le Poëme des *Orangers*, traduit du latin de *Veschambez*, Jésuite Espagnol, offre, en latin, la plus pure

diction, la Poësie la plus gracieuse, & une délicieuse fraîcheur de coloris. Le traducteur a beaucoup soigné le style de sa version, & hasardé quelquefois très-heureusement, des locutions empruntées de *La Fontaine*, qui rendent parfaitement l'esprit de l'original; comme lorsqu'il dit: « Gardez qu'une main trop prodigue d'amendemens & d'arrosages, ne fasse avorter votre espoir. Quoiqu'un champ continuellement humecté par les eaux, & naturé du plus gras fumier, s'empresse d'étaler ses fruits, & donne de hâtives récoltes, rien de plus trompeur. N'employez jamais ces factices moyens pour forcer vos guérets à nourrir à regret, des élèves précoces. Hélas! souvent les arbres les premiers nés, *vont aussi les premiers border le noir rivage.* »

Et ailleurs, page 25, en parlant des boutures de l'Oranger: « Arrosez soir & matin la jeune bouture; ne vous lassez point de l'abreuver, une merveille étonnante va frapper vos regards. Dans la machine par vous suspendue au tronc de l'Oranger, le rameau se

changera lui même en arbre véritable. La chaleur & l'humidité naturelle à la terre, amolliſſant & dilatant inſenſiblement la tendre écorce, l'entr'ouvre de toute part, & la molle fibre s'allonge & ſe déploye en racines..... Enfin, quand le Soleil aura parcouru ſes douze maiſons, coupez, enlevez ce rejeton d'une main hardie; portez le fer au nœud qui l'unit encore au tronc paternel, déſaſſemblez ces bois groſſiers, rompez les liens de votre captif, qu'il ſoit libre & citoyen de vos jardins. C'eſt un arbre nouveau qui réclame ſa place; il ſent ſes forces, il eſt temps de le ſévrer : *de ſon tempérament il vivra déſormais.*

Jean Vida, Evêque d'Albe (qui, comme le Cardinal *de Polignac* & *Fléchier*, ne crut pas que le Pontificat fût un titre pour dédaigner l'art des vers), *Vida* eſt le Poëte moderne qui a le plus approché de la verſification de Virgile. Adorateur enthouſiaſte de ce Prince des Poëtes, il le ſçait par cœur, il ne penſe qu'avec ſes expreſſions, il imite toutes ſes formes;

on croit lire Virgile même. Mais il délaye ſes penſées ; ſon abondance eſt diffuſe à l'excès ; & ſes imitations trop fréquentes, donnent à ſes vers un air de Centon. Cependant *Vida* eſt Poëte, & grand Poëte. Il eſt un grand méchanicien de vers ; & plus d'une fois il a, dans ſes beaux momens, réuni le génie heureux de Virgile à la brillante facilité d'Ovide.

M. *Crignon* paroît avoir ſenti les défauts de ſon Auteur, auſſi bien que ſes beautés. Il a ſagement reſtreint la plûpart des redondances latines, & coupé les ornemens ambitieux de ſon modèle. Il étoit difficile d'ennoblir en François, les détails de l'éducation de ces vers :

Qui tirent de leur ſein notre eſpoir, notre joie,
Et, pour nous enrichir, s'enferment dans leur ſoie.

Auſſi l'Auteur a-t-'il fait, preſque continuellement, des efforts pénibles ; mais heureux, pour trouver des périphraſes poëtiques & épargner à

notre délicateſſe des expreſſions baſſes ou peu agréables. On ne doit donc pas lui reprocher de s'être quelquefois écarté de ſon texte. Un ſyſtême de philoſophie demande ſans doute une grande fidélité de la part du traducteur; l'hiſtoire veut ſur-tout l'exactitude des faits; il faut, en traduiſant un orateur, préſenter ſa marche & ſa verve; tout cela eſt rigoureuſement poſſible; mais en poëſie la meilleure traduction ne peut jamais être exactement fidelle: eh! comment rendroit-on en une langue pauvre, ſévère & gênée, comme la nôtre, les beautés variées du latin & de l'italien, c'eſt-à-dire, des langues les plus flexibles, les plus riches & les plus libres?

« Quelle rigueur, dit l'Abbé *Deſfontaines*, dans ſon diſcours ſur Virgile, ne ſeroit-ce pas de chicaner un traducteur ſur quelques légères omiſſions quelquefois néceſſaires, pour ne pas rendre la phraſe prolixe & traînante; de plus, l'exceſſive exactitude conduit toujours à la platitude ou à la ſéchereſſe, & rend ſouvent le ſtyle confus & entortillé. Tout tra-

lecteur a un maître; c'est son auteur; mais ce maître ne doit pas exercer sur lui un empire despotique, ni le charger de chaînes comme un vil esclave. L'unique devoir de celui-ci est de le suivre toujours, mais quelquefois d'un peu loin. C'est même par cette espèce de liberté qu'il lui fait honneur. En marchant scrupuleusement sur toutes ses traces, il ne pourroit avoir qu'une démarche contrainte, & sa basse servitude seroit honteusement remarquée par la mauvaise grace de tous ses mouvemens ».

Il nous reste à parler du Poëme de *Racelai*, sur les Abeilles. Cet ouvrage imité de Virgile, offre des images riantes & des préceptes sûrs. Il traite d'abord du lieu convenable aux Abeilles, de leur nourriture, de leurs essaims, de leurs combats. L'Auteur parle ensuite des différentes espèces d'Abeilles, de leur nourriture, de leur police, du temps où elles font le miel, de leurs ennemis, de la manière de les détruire, des maladies des Abeilles, & des remèdes qu'on peut y apposer.

M. *Crignon* s'eſt viſiblement appliqué à rendre ſon ſtyle encore plus facile & plus fleuri dans ce troiſième eſſai. Auſſi ſa traduction, douce & coloriée (mais un peu paraphraſée), ſe fait lire avec autant de plaiſir que celle de M. *Pingeron*.---- Voici quelques citations priſes au haſard dans le Poëme; elles feront connoître le ton, le ſtyle de l'Ecrivain: « Lorſque nos eſſaims, fatigués de combattre, ſe jetteront ſur un arbre pour s'y ſuſpendre en grappes noires & flottantes, ne perdez pas un inſtant; ſaiſiſſez une branche garnie de ſes feuilles, & preſſez-vous de faire parvenir juſqu'aux cohortes ennemies, une pluye légère, d'une eau dans laquelle vous aurez laiſſé fondre quelques rayons de leur miel, ou mêlé le jus divin de Bacchus. Auſſi-tôt non-ſeulement le feu de leurs colériques diſſentions s'éteindra, mais encore les deux factions ſe réuniront enſemble. L'allégreſſe & la joie verſent chez elles de doux ſentimens; elles s'embraſſent les unes les autres avec une cordialité fraternelle, & leurs trompes

avides s'empreſſent de ſe lécher mutuellement toutes les parties pénétrées de la douce roſée ; elles oublient leur inimitié, & livrent leurs ames entières au plaiſir de s'enivrer de la douce liqueur.

Ainſi, dans une armée ſortie des montagnes de la belliqueuſe helvétie, lorſque les murmures des ſoldats aigris dégénèrent en une ſédition ouverte, & que le cri des armes devient univerſel, ſi quelque perſonne, d'un rang élevé & d'une haute conſidération, ſe faiſant de ſa fermeté généreuſe, un ſûr rempart contre leur fureur, ſe lève courageuſement au milieu du tumulte & du déſordre, s'il les harangue en entremêlant avec adreſſe, les promeſſes les plus flatteuſes, aux douceurs d'une éloquence perſuaſive, tout-à-coup le calme & la ſérénité adouciſſent les traits de nos féroces montagnards. Que, pour completter ſon glorieux ouvrage, l'on apporte, par ſes ordres, dans l'aſſemblée, des vaſes énormes, pleins juſqu'aux bords d'une liqueur odorante & écumeuſe, chacun approchant ſes lèvres du nectar

délectable, faire succéder les ris & la douce joie du vainqueur de l'Inde, aux querelles & aux alarmes : on s'embrasse au col de ses frères, on s'embrasse avec cordialité ; la concorde & la paix, ou du moins une longue trêve, sont le fruit de leur passion pour une liqueur chérie, font oublier les anciens outrages, & en préviennent de nouveaux ».

Ces traductions sont suivies de quelques lettres *faites*, dit l'Auteur, *en galopant* dans nos contrées méridionales. Ces épîtres sont peu importantes pour le fonds ; mais la touche en est spirituelle & les divers traits, dont elles sont semées, annoncent un esprit naturellement observateur. En voici quelques fragmens qui justifieront cet éloge.

L'Auteur parti d'Orléans, sa patrie vient à Marseille par Nantes, Rochefort, Bordeaux, Toulouse & Montpellier. La Loire, par une crue subite de vingt pieds, avoit inondé le pays & la ville de Nantes & fait craindre pour plusieurs édifices. M. *Crignon* peint d'abord ce désastre avec dou-

leur ; mais dans la lettre suivante, il se remet en gaieté. — « Rien ne sèche plus vîte que les larmes, a dit un ancien. La commisération semble s'émousser à force d'être partagée. Je m'en apperçois, & commence à trouver des distractions dans l'accident qui nous tient reclus.

Notre petite republique, comme celle des Castors, subsiste & se plaît autant au milieu des flots, qu'une foule d'individus dans les plaisirs les plus bruyans de la terre ferme. — Des femmes aimables dont je partage la destinée, me la rendent fort douce. Elles ne peuvent sortir il faut leur tenir compagnie. Elles sont inquietes & rêveuses ; il faut les rassurer par notre gaité. L'intérêt, l'enjouement forcé devient naturel ; les ris succèdent aux alarmes. On chante, on joue, on danse, on dit & fait des folies. L'imagination cesse d'imprimer une teinte rembrunie aux objets ; car enfin, voyons les choses d'un œil philosophique, toute notre douleur eût elle pu un instant servir de digue au progrès des eaux ? Aussi, quand nous

ouvrons nos fenêtres, ce n'eſt plus pour gémir ſur les débris que la Loire entraîne dans ſon cours; mais nous examinons la figure de nos élégans, qui, comme autant de *Léandre*, vont rendre hommage à leurs jeunes *Héro*... Ne vous alarmez pas. Ce n'eſt point à la nage, la moitié du trajet ſuffiroit pour éteindre la flamme des amans de nos jours ».

Il faut les voir dans leurs barques légères, large cravate au col, chapeau rabattu, bottes verniſſées.

Armés d'un jet qui roule en leurs mains agiles, ils ont l'air du *ſinge petit-maître* dont vous avez décrit le coſtume, (dans l'Almanach des Muſes). L'on croit être tranſporté dans cette ville où les canaux ont remplacé les rues, où l'amant, cachant ſes traits ſous une figure empruntée, profite de la licence d'un carnaval vanté dans l'Europe entière, pour naviguer aux yeux de ſa maîtreſſe dans une gondole dont l'amour eſt ſouvent le pilote ».

Ce volume agréable & varié, eſt terminé par des pièces de vers,

preſque en tout genre, leſquelles ne manquent ni de grace ni de facilité, mais dont la couleur eſt peut-être un peu terne & la tournure proſaïque. Les fables de M. *Crignon* ont du naturel; ſes Epîtres ont du nombre & des traits. Les bagatelles ainſi données ſans prétention, ne doivent être lues que comme les délaſſemens d'un homme qui veut remporter de cet exercice, l'avantage d'écrire en proſe avec plus d'harmonie, & ſe procurer en ſociété, le plaiſir, plus que la réputation, de chanter en vers les événemens du jour, ou les charmes d'une jolie femme.

Je ſuis, &c.

LETTRE XII.

*Les trois Héroïnes Chrétiennes, ou Vies édifiantes de trois jeunes Demoiselles ; par M. l'Abbé * * *, troisième édition, revue, corrigée & augmentée d'une nouvelle Vie & de traits intéressans, avec cette Epigraphe tirée de l'Ecclésiaste : Souvenez-vous de votre Créateur, pendant les jours de votre jeunesse ; A Paris, chez Barois le Morin, Libraire, rue St. Jacques, à la Vérité, & à Rennes, chez Mesdemoiselles Vatar, Libraires, 1786, avec approbation & privilège du Roi.*

Je vous ai déjà rendu compte, Monsieur, de cet excellent opuscule : l'Auteur a même jugé propos d'imprimer à la fin de son livre le compte que j'en ai rendu. Je suis bien loin de désavouer le bien que j'en disois en 1785, & si j'étois à recommencer, je tiendrois le même

langage ; j'aime à répéter les termes dont je me servois à la fin de ma lettre.

« Ce livre (disois-je) est plus né-
» cessaire que jamais dans un temps où
» la fureur des Romans est portée
» aux plus dangereux excès, & c'est
» un excellent antidote contre les pro-
» ductions philosophiques, qui ne
» peuvent que gâter l'esprit & cor-
» rompre le cœur. »

Une troisième édition devenue nécessaire atteste la vérité de ce que j'ai dit : cette troisième édition est enrichie d'un vie nouvelle & de nouveaux traits intéressants. Puissai-je, & je n'en désespère pas, avoir encore à vous parler cinq à six fois de cet ouvrage ; c'est un spectacle touchant que de voir dans ce siècle la vertu lutter contre le vice. Je sens tout le désavantage de la première, & c'est une raison de plus pour moi de l'aider dans cette lutte, au moins de l'œil & de la voix, & de lui crier ; courage, tenez-bon ; les honnêtes gens font des vœux pour votre victoire, & le ciel vous regarde.

Je suis, &c.

LETTRE XIII.

Diſcours & réflexions ſur différens ſujets de Morale ; par M. l'Abbé Raux, *Chanoine de la Sainte Chapelle de Dunois. A Orléans, de l'Imprimerie de* C. A. I. Jacob, *rue St. Sauveur ; & ſe trouve à Paris, chez la veuve* Valade, *Imprimeur-Libraire, rue des Noyers, 1785, avec approbation & permiſſion.*

J'ADMIRE tous les jours, Monſieur, le courage du petit nombre d'Ecrivains qui oſent encore conſacrer leurs veilles à des ſujets pieux & édifians ; ils trouvent ſans doute leur récompenſe au fond de leurs cœurs ; car ils doivent peu compter ſur la réputation & la célébrité. Leurs ouvrage ne voleront pas de main en main comme des pièces de théâtre, ou des Romans. Ils auront peu de lecteurs ; mais enfin ce peu leur ſuffit : & leurs touchantes inſtruc-

tions ne fussent-elles utiles qu'à une seule personne, ne croyent point avoir perdu leur temps. Les discours que je vous annonce, Monsieur, respirent par tout la morale évangélique; ils roulent sur le *bonheur*, sur la *conversion de St. Paul*, *sur la douceur*. L'ouvrage est terminé par des *Réflexions* sur divers sujets de piété; & on ne peut mieux louer le tout qu'en citant les dernières lignes du volume.

» Heureux ceux qui les chérissent, » ces bons livres! avec eux on jouit » d'un calme sans interruption. Ils » nous procurent des jours innocens » & des nuits tranquilles; ils nous » instruisent, nous gardent & nous » consolent. Ce sont des amis sûrs & » constans, qui nous ramènent dans » le chemin de la vertu, lorsque nous » avons eu le malheur de nous en » écarter ».

Je suis, &c.

Histoire de l'Abbaye de l'ancienne Congrégation des Chanoines Réguliers d'Arrouaise, avec des Notes critiques, historiques & diplomatiques ; par M. Gosse, Prieur d'Arrouaise, de l'Académie d'Arras. A Lille, chez Léonard Danel, *Imprimeur-Libraire, rue des Manneliers, à la Sorbonne, 1 vol.* in-4°.

CETTE Histoire, Monsieur, qui pourroit fort bien ne pas intéresser tout le monde, n'en est pas moins un très bon ouvrage, rempli de recherches sçavantes, de notes instructives, & écrit avec goût & avec pureté. On sait très-bien que la fondation d'une Congrégation religieuse, ses accroissemens, ses révolutions ne présentent pas un aliment très-piquant pour la curiosité publique ; mais quand on pense que ces maisons sont comme des dépôts de nos matériaux histori-

ques, & les sources où l'on peut puiser certainement la connoissance de notre droit public ; qu'elles ont été le berceau des Lettres & des Sciences, & que sans elles nous serions peut être encore barbares, le respect alors prend la place du dédain, & l'intérêt succède à l'indifférence.

Quiconque envisagera cet ouvrage sous un tel point de vue, pourra y trouver matière à des réflexions utiles ; il verra dans l'*Histoire de l'Abbaye d'Arrouaise*, non pas seulement l'origine de cette illustre Congrégation, la succession des Abbés qui l'ont gouvernée, les vicissitudes qu'elle a éprouvées ; mais l'influence des Maisons Religieuses sur le système moral & économique des pays où elles se sont élevées ; combien elles ont contribué à adoucir la férocité des esprits, & à faire fleurir l'Agriculture. Il reviendra d'une foule de préjugés que l'irreligion, sous le masque de la philosophie, a répandus depuis quelque temps, il apprendra enfin à estimer des Sociétés qui ont été aussi utiles à l'Etat qu'à la Religion.

L'*Hiſtoire de l'Abbaye d'Arrouaiſe*, comme mère de beaucoup d'autres Maiſons Religieuſes, devient utile & néceſſaire aux Abbayes qui lui ſont affiliées : telles que *Sainte-Marie d'Henin-Lietard*, *Sainte-Marie-aux-Bois*, *Saint-Crépin-en-Chaye*, *Saint-Léger-de-Soiſſons*, &c. &c. &c. Elle peut fournir aux Abbés Commendataires de ces Maiſons, des connoiſſances ſur leurs titres & leurs prérogatives.

Je n'aurois beſoin que de vous citer quelque morceau de cet ouvrage, pour vous faire apprécier le mérite de l'Auteur. Il ſuffit, je crois, de vous dire qu'à une critique éclairée, il ſait unir un ſtyle pur, ſouvent agréable, & qu'il a donné à ſon livre tout le dégré d'intérêt dont il étoit ſuſceptible.

Je ſuis, &c.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XIV.

Théâtre moral, ou *Pièces dramatiques nouvelles ; par M. le Chevalier* de Cubieres, *des Académies & Sociétés Royales de Lyon, Dijon, Marseille, Rouen, Hesse-Cassel, &c. &c., tome second, contenant cinq Comédies & un Melodrame. A Paris, chez* Cailleau, *rue Galande ;* Bailli, *rue St. Honoré ;* & Belin, *rue St. Jacques.*

A LA tête de ce volume, Monsieur, on trouve un Dialogue entre l'Auteur & un homme de goût, qui lui fait

des objections sur son ouvrage. Mais comme ce Dialogue n'a été imaginé par l'Auteur, que pour faire adroitement son propre éloge, les objections du prétendu homme de goût, sont très-foibles, souvent peu dignes d'un homme de goût : cela est assez naturel ; mais ce qui m'étonne, c'est que l'Auteur, maître de choisir les objections, n'ait pas fait de meilleures réponses.

L'homme de goût débute par rappeller à l'Auteur la chûte de son premier volume, & ne prédit pas un meilleur sort au second. Il annonce sur-tout, que les Journalistes en diront beaucoup de mal ; l'Auteur répond que peu lui importe que son livre tombe ou réussisse, pourvu qu'il soit utile ; je n'examine point si cela est sincère, mais cela n'est pas trop bien raisonné ; car pour être utile, il faut être lu. L'homme de goût déclare que ce n'est pas à lui à juger si un livre est utile ou non, & qu'il se borne à décider s'il est bien ou mal écrit ; c'est restreindre, ou plutôt dégrader prodigieusement les fonctions d'un homme

de goût. Le critique qui a dit :

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci,

étoit assurément un homme de goût ; l'ouvrage le mieux écrit n'est, aux yeux du goût, qu'une harmonieuse bagatelle, s'il ne réunit la solidité à l'agrément : je suis surpris, Monsieur, que M. le Chevalier de *Cubieres* accorde si facilement que ses Comédies sont écrites sans goût, & qu'il se borne à prétendre qu'elles soient utiles aux mœurs : encore l'homme de goût lui conteste-il cet avantage ; il trouve que ces pièces ne signifient rien, absolument rien, & qu'il n'en résulte aucun but moral. L'Auteur prend delà occasion d'exposer fort au long la moralité de ses Drames, & assurément il a beau jeu ; car il n'y a si méchante farce à laquelle on ne trouve une moralité, quand on le veut bien : n'avons-nous pas vu l'Auteur de *Figaro*, démontrer dans une énorme Préface, que la *Folle Journée* étoit un ouvrage très moral, un ouvrage très-utile aux bonnes mœurs.

L'homme de goût, forcé de convenir qu'il y a un but moral dans les Pièces de M. le Chevalier de *Cubieres*, s'aviſe de le chicaner mal-à-propos ſur le titre de ces Pièces ; il ne veut pas qu'on les appelle Comédies, parce que la plûpart ſont larmoyantes ; voilà encore un beau champ ouvert à l'Auteur, qui diſſerte à ſon aiſe ſur les différens genres de Comédies, & s'égaye aux dépens des Journaliſtes & des gens de goût qui, ſelon lui, veulent qu'il n'y ait dans l'Art Dramatique, que deux genres : la Tragédie qui fait pleurer, & la Comédie qui fait rire ; & qui proſcrivent tous les autres. Ce qu'il dit de plus ſpécieux ſur cette matière, eſt emprunté de *Diderot*, qui a plaidé mieux qu'aucun Auteur moderne la cauſe du Drame ; mais tandis qu'il triomphe avec les armes de *Diderot*, n'y a-t-il pas un peu de mauvaiſe foi à faire tenir des propos extravagans à ſon homme de goût, à lui faire citer mal-à-propos *Ariſtote* ; & cela, pour avoir occaſion de le perſiffler, & d'étaler une doctrine galante, propre à lui concilier le ſuffrage des femmes.

« Tenez, dit-il, *Monsieur l'homme de goût, je suis plein de vénération pour Aristote, qui étoit vraiment un vigoureux & puissant génie; Aristote sçavoit tout, & Madame de Sevigné ne sçavoit presque rien. Cependant, en fait de théâtre, j'aimerois mieux croire une jolie femme qu'un vieux docteur* ». Il faut prendre ceci pour un madrigal, & non pas pour une opinion sérieuse; autrement, *Monsieur l'Auteur* s'exposeroit à une verte réprimande de la part de *Monsieur l'homme de goût*; car tous les gens de goût conviennent que c'est la trop grande influence des femmes sur les succès du théâtre, qui a rendu la scène françoise si fade & si romanesque. Mme. de *Sevigné* elle-même, d'ailleurs pleine d'esprit & de génie, a fort mal jugé *Racine*; & M. le Chevalier de *Cubieres* ne devroit pas invoquer son autorité *en fait de théâtre*. Mme. *Deshoulieres* étoit une jolie femme; ce fut elle qui protégea *la Phedre* de *Pradon*. Il y avoit de jolies femmes à l'hôtel de Rambouillet; ce furent elles qui firent le procès au *Polyeucte* de *Corneille*, &c.

Le pauvre *Ariſtote* n'avoit que faire ici, lui qui n'a preſque rien écrit ſur la Comédie. Il ſe borne à dire que la différence entre la Tragédie & la Comédie conſiſte en ce que la première repréſente les hommes meilleurs, & la ſeconde, pires qu'ils ne ſont; il ajoute dans un autre endroit, que le vice conſidéré comme ridicule, eſt l'objet eſſentiel de la Comédie. Du reſte, il ne donne aucuns préceptes, aucune théorie ſur cette partie de l'Art Dramatique, encore informe & groſſier de ſon temps, tandis que la Tragédie étoit déjà perfectionnée. Quand il écrivoit ſa Poëtique, *Melpomene* comptoit au nombre de ſes favoris, les *Sophocle*, les *Euripide*; mais *Thalie* n'avoit encore ni les *Menandre*, ni les *Philemon*, ni les autres Poëtes de la nouvelle Comédie; il ne faut donc point citer *Ariſtote*, quand il s'agit de Comédie; & ſi M. le Chevalier de *Cubieres* met ſi ſouvent & ſi mal-à-propos le nom de ce Philoſophe dans la bouche de ſon homme de goût, c'eſt pour le rendre ridicule, c'eſt pour ſe moquer d'*Ariſtote*, & faire rire les

jolies femmes aux dépens d'*un vieux Docteur.*

Les Journaliſtes ne devoient pas s'attendre à beaucoup d'égards de la part de l'Auteur, puiſqu'ils n'ont approuvé ni ſon plan de réforme, ni les pièces exécutées ſur ce plan; mais je crois que ſa mauvaiſe humeur l'emporte beaucoup trop loin, & le rend très-injuſte. « Les Journaliſtes d'aujourd'hui, dit-il, ſont comme les » dévots d'autrefois; ils voient partout des héréſies; de toutes les » claſſes de gens de lettres, c'eſt celle » où il y a le plus de préjugé; tout » s'éclaire autour d'eux, & ils reſtent » dans les ténèbres. L'obſcurité qui » les environne paroît être une punition de leur opiniâtreté & de leur » intolérance. Ils injurient ceux qui » veulent leur montrer la lumière: il » faut les plaindre, continuer de la » leur montrer, & ne leur point » dire d'injures ».

Cela ſeroit fort généreux; mais en déclarant qu'il ne faut point dire d'injures aux Journaliſtes, il leur en dit en effet d'aſſez vives. Je les relève

d'autant plus volontiers, qu'elles ne me regardent point, puiſque dans le compte que j'ai rendu du premier volume du *Théâtre moral*, je n'ai rien dit abſolument de ſes opinions ſur le Drame, qui cependant ne ſont pas les ſiennes. Au riſque de paſſer auſſi pour un opiniâtre, un intolérant, un aveugle, je dirai ici, ſans injurier perſonne, que la Comédie, qui peint les caractères & les ridicules, me paroît la vraie Comédie, celle qui mérite la préférence, & qui demande le plus de talent & de génie; mais je conviens en même temps que l'Art dramatique comporte pluſieurs autres genres très-agréables & très-intéreſſans, qu'il ne faut point rejetter, puiſqu'ils varient nos plaiſirs. Tout Drame qui peint les mœurs & les paſſions des hommes, qui nous offre des tableaux fidèles de la ſociété, des ſituations vraies & priſes dans la nature, eſt un ouvrage eſtimable : quoiqu'il y ait pour le mérite littéraire & pour la gloire de l'art, une diſtance infinie entre le *Miſanthrope*, le *Tartuffe*, l'*Avare*, *les Femmes ſavantes*, & des

Drames tels que le *Préjugé à la Mode*, le *Philosophe sans le savoir*, *le Père de Famille*, *la Gouvernante*; ces pièces cependant plaisent, intéressent, instruisent & par conséquent doivent être accueillies au théâtre.

Quel est donc le genre que les Journalistes proscrivent avec raison, comme indigne de la scène? c'est le genre romanesque, ce sont ces Drames où l'on nous présente au lieu des portraits de la société & des images de la vie humaine, des incidens bisarres, des situations invraisemblables, des événemens chimériques, des êtres de raison, c'est un genre funeste, en ce qu'il offre aux esprits faux & frivoles, qui sont toujours en très-grand nombre, l'appât du merveilleux, & par là les dégoûte des ouvrages sensés & solides; funeste encore par son extrême facilité; le premier Ecrivain sans talent, sans étude, sans connoissance du monde & du cœur humain, prend quelques situations dans un roman, & les ajuste, tant bien que mal, au théâtre; voilà une pièce faite; & si le hasard veut que ces situations soient

neuves & intéreſſantes, voilà une pièce qui réuſſit ſouvent beaucoup plus qu'une Comédie pleine d'eſprit, de goût & de raiſon, où l'Auteur a peint des mœurs & des caractères, & a ſurmonté les plus grandes difficultés de l'Art. C'eſt l'introduction du roman dans la Tragédie & dans la Comédie, qui a défiguré ces deux genres, dont les fictions doivent toujours avoir pour baſe la nature & la vérité. Voilà ma doctrine ; & je m'en tiens au grand principe d'Horace :

Ficta voluptatis cauſa ſint proxima veris.

Si M. le Chevalier de *Cubieres* a ſur cet objet plus de lumières qu'Horace, je l'en félicite ; mais ces lumières là me paroiſſent de véritables ténèbres. Je dirai donc à l'Auteur préciſément la même choſe que lui dit l'homme de goût « : faites des Drames ; mais traitez des ſujets moins ſinguliers, & » permettez-moi de vous le dire, » moins biſarres. Qu'eſt-ce qu'un » homme qui veut ſe faire couper une » jambe pour une Lady ? qu'eſt-ce » qu'un autre homme qui ſe croit

» philosophie, & qui donne tout ce » qu'il a à d'autres prétendus philo- » sophes, qui s'en moquent? Qu'est- » ce qu'un autre enfin, qui se déguise » en femme pour garder sa maîtresse » malade? tous ces sujets là sont hors » de la nature, de la vraisemblance » & de la vérité ». Voilà peut-être le seul endroit de tout le Dialogue, où l'Auteur ait fait parler son *homme de goût* d'une manière conforme à la qualité qu'il lui donne. Il ne croyoit peut être pas le faire parler si bien; mais pour mieux faire sentir combien l'objection de l'*homme de goût* est forte & solide, il faut y joindre la réponse de l'Auteur.

« Vous voudriez donc que je *fisse des* » *pièces comme tout le monde*?.... Dieu » me préserve de rester dans un cercle » si borné; ayant toute la nature à » peindre, je tâcherai d'être aussi » étendu, aussi varié qu'elle. *L'homme* » *d'ailleurs, imagine-t-il quelque chose* » *qui ne soit arrivé ou ne puisse arriver* » *dans quelque coin de l'Univers*? Telles » sont les limites de son esprit, » qu'il ne crée pas une chimère dont

» la réalité ne ſoit quelque part, & qu'il » ne ſort pas de ſon domaine en pé- » nétrant par la penſée même dans ce » qui n'eſt pas. Mon projet eſt de » faire aimer la vertu & de faire haïr » le vice ; & pourvu que j'y par- » vienne, qu'importent les moyens » que j'employerai. Hommes qui écri- » vez avec ces intentions reſpectables, » l'*exiſtant* ne vous ſuffit-il pas, élan- » cez-vous dans le poſſible : oſez » plus ; la faculté de faire le bien » vous échappe-t-elle, *jettez-vous à* » *corps perdu ſur le vaiſſeau qui s'éloi-* » *gne du rivage, ſaiſiſſez-le ſoudain* » *avec les dents ; & ſi vous n'avez pu* » *le retenir, que du moins il vous en-* » *traîne avec lui* ». Voilà ce qui s'appelle un zèle enragé, qui prend le mord aux dents. C'eſt un beau projet ſans doute, que celui de faire aimer la vertu & haïr le vice ; un Auteur ne doit jamais ſe propoſer un autre but ; mais pour y parvenir, il ne faut pas entaſſer chimères ſur chimères, & ſe livrer à la fougue d'une imagination déréglée :

Jamais au spectateur n'offrez rien d'incroyable ;
Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable :
Une merveille absurde est pour moi sans appas ;
L'esprit n'est point ému de ce qu'il ne croit pas.

Celui qui a dit cela étoit assurément un homme de goût, & n'étoit pas Journaliste. Ce n'est pas par la bizarrerie & l'extravagance de ses inventions, qu'un Ecrivain dramatique doit se distinguer du vulgaire ; & en évitant de *faire des Pièces comme tout le monde*, il doit prendre garde d'en faire qui ne ressemblent à rien.

Il n'y avoit aucune nécessité pour l'Auteur de parler de la littérature ancienne dans son Dialogue ; mais puisqu'il a voulu absolument en parler, il auroit dû tâcher d'être plus exact, & ne pas compromettre son érudition. » La » vieille Comédie, dit-il à l'homme » de goût, vous ne l'ignorez pas, » poussoit la licence jusqu'à désigner » des hommes vivans, des hommes

» distingués par leur état & par des » charges importantes. Lorsque les » Magistrats eurent arrêté cette licence, » les Comiques jugèrent à propos de » faire tomber le blâme & le ridicule » sur les esclaves, & les maîtres furent » respectés. » J'ignore absolument où l'Auteur peut avoir puisé une pareille erreur ; mais qu'il ouvre *Plaute* & *Terence*, qui n'ont presque fait que traduire les Poëtes Grecs de la nouvelle Comédie, il y verra que le blâme & le ridicule tombent autant sur les maîtres que sur les esclaves. Lorsque les Magistrats eurent arrêté la licence de l'ancienne Comédie, les Comiques, au lieu des personnages & des faits réels & connus qu'on exposoit sur la scène, composèrent des Comédies de pure invention, où tout le monde pouvoit se reconnoître, & où personne n'étoit nommé ; mais ils n'eurent garde de faire tomber tout le blâme & le ridicule sur les esclaves ; car les esclaves n'étant pas même regardés comme une classe de la société, ils n'auroient fait que de misérables farces, inutiles pour l'instruction publique,

& ils auroient manqué leur but, qui eſt de peindre les vices & les ridicules des hommes : *Moliere* parmi nous, ſe diſtingue des autres Poëtes, en ce que le comique de ſes pièces porte ſur les maîtres, & non ſur les valets ; ainſi ce que M. le Chevalier *de Cubieres* appelle *une ſage théorie*, n'eſt qu'un abus né de la médiocrité ; car il eſt plus aiſé de faire rire la multitude avec des bouffonneries de valets, que de plaire aux gens de goût par la peinture fine & délicate des travers de leurs maîtres.

L'Auteur termine cette ſavante obſervation par ces mots : *ce ſyſtême fut auſſi celui de Théophraſte* ; ce ſeroit rendre un ſervice aux gens de lettres, que de leur indiquer dans quel chapitre de *Théophraſte* ſe trouve cette doctrine ; quant à moi, je ne connois de *Théophraſte* que les *Caractères*, traduits en françois par la *Bruyere*, un Traité des Plantes, & une Hiſtoire des Pierres. Et dans ces ouvrages là, il n'eſt nullement queſtion de Comédie. Les autres livres de *Théophraſte*, qui étoient en très-grand nombre, & dont

Diogene Laerce nous a laissé une liste fort ample, ne sont point parvenus jusqu'à nous.

Jettons maintenant un coup-d'œil sur les Drames contenus en ce volume.

L'*Amant garde malade*. *Julie* aime *Lindor*; mais son père, aveuglé par une haïne ancienne de famille, refuse de lui donner son amant pour époux. Elle en tombe malade de chagrin. *Lindor* apprenant que sa maîtresse est malade, se déguise en fille, & vient s'offrir pour la garder. On accepte ses services: ce déguisement donne lieu à des scènes que la pudeur ne permettroit guère d'exposer sur le théâtre; il y a entre autres, un monologue de trois mortelles pages *in*-8°. petit caractère, où *Lindor*, auprès du lit de son amante endormie, éprouve les convulsions les plus terribles; tantôt il s'élance vers le lit, tantôt il s'en éloigne; il entre même dans quelques détails sur les charmes que son œil avide a découverts: toute cette scène, pour ne rien dire de plus, est indécente & folle. Ce qui est fort singulier, c'est que *Julie* ayant reconnu *Lindor*, sous les

habits d'une *garde-malade*, cet amant insensé lui dit : *je t'ai vue pendant ton sommeil, je t'ai vue sans voile.* A ce mot de *sans voile*, *Julie* s'écrie : *sans voile, ah! malheureux* ! & l'amant réplique : *oui, sans voile, mais rassure-toi, Julie, mes regards t'en ont servi, &c.* Et voilà ce qu'on nous donne pour épurer les mœurs du théâtre ! Quoi qu'il en soit, la Marquise de *Vieilhorme*, rivale de *Julie*, trouve le moyen de mêler du poison dans un breuvage ordonné par le Médecin ; l'amant *garde-malade*, qui en a quelque soupçon, en avale plusieurs gouttes pour en faire l'essai, & ne tarde pas à éprouver une violente colique. Cet accident fait tout découvrir : la jalouse Marquise avoue son crime, & le père de *Julie* donne sa fille à *Lindor*, pour le récompenser de lui avoir sauvé la vie. L'Auteur nous apprend que l'objet de cette Pièce est de prouver *qu'un pere ne doit point refuser sa fille à un jeune homme qui la mérite, quand il n'a pas d'autres raisons que des ressentimens particuliers* : il y a du pathétique dans cette Pièce, mais c'est aux dé-

pens des mœurs & de la vraisemblance.

La Diligence de Lyon. Ce n'est point ici un Drame lugubre, c'est une espèce de farce qu'on pourroit jouer avec quelque succès aux *Variétés*, ou sur les théâtres du Boulevard. Un Tailleur, un Coëffeur de femmes, un Maître-d'Hôtel & une Marchande de modes se trouvant dans la *Diligence de Lyon*, s'avisent de se faire passer pour des gens de la première qualité; ils n'ont que du mépris pour un Lord Anglois, & un Prince qui voyage *incognito*; & ce mépris est poussé si loin, qu'ils refusent de s'asseoir à la même table avec de pareille canaille. Tout se découvre à la fin: les faquins qui vouloient en imposer, sont humiliés, confondus; & qui pis est, réduits à s'aller coucher sans souper. L'Auteur appelle cela une leçon de modestie & de politesse: si l'impertinence de ces voyageurs n'étoit pas poussée au-delà de toute vraisemblance, si le dénouement s'opéroit par un moyen plus naturel, la leçon pourroit être utile; mais indépendam-

ment de l'utilité morale, qui certainement est ici fort médiocre, il y a du moins de la gaieté dans plusieurs scènes, & un comique qui, quoique bas, vaut mieux qu'un pathétique extravagant.

L'Epreuve singulière. Nous voilà tout-à-coup retombés dans le tragique & dans les grands sentimens : vous avez peut être lu, Monsieur, dans les *Délassemens d'un homme sensible* de M. *d'Arnaud*, une anecdote frappante d'un anglois qui se fait couper la jambe, pour vaincre le scrupule de sa maîtresse, qui ne vouloit pas l'épouser, parce qu'elle avoit une jambe de bois. M. le Chevalier *de Cubieres*, qui a *toute la nature à peindre*, n'a pas cependant voulu peindre une jambe coupée. Les spectateurs en sont quittes pour la peur; mais par cette délicatesse ou plutôt par cette foiblesse pour notre goût, il a perdu les plus grandes beautés de son sujet : il suppose que *Ladi Welton* ayant quelque soupçon sur la fidélité du *Lord Dambi* son amant, qui revient de Paris, lui fait dire par sa femme de chambre, que pendant son absence, on a été

obligé de lui couper la jambe, & qu'elle s'en eſt fait faire une de bois; elle veut voir ſi ſes ſentimens ſont à l'épreuve d'une pareille confidence: le *Lord*, homme à grands principes, reçoit la nouvelle avec intrépidité; ſon amour n'en devient que plus vif, & il n'a rien de ſi preſſé que de faire venir un Chirurgien qui le mette en état de n'avoir rien à reprocher à ſa maîtreſſe: le Chirurgien eſt ſur le point d'opérer, lorſque *Ladi Welton* éperdue, entre dans la chambre & fait connoître à ſon courageux amant, qu'elle a deux jambes fort bonnes.

L'Auteur convient lui-même que l'exemple du *Lord Damby* ne trouvera point d'imitateurs en France, & qu'aucun françois ne ſera tenté de ſe faire couper la jambe pour ſa maîtreſſe; mais il a voulu offrir à ſes concitoyens ce trait héroïque de grandeur d'ame & de délicateſſe, pour eſſayer de donner plus d'énergie au caractère national.

Galathée ou *ſuite de la ſcene lyrique de Pigmalion.*; c'eſt la ſeule des pièces de ce volume qui ait eu les honneurs de la repréſentation; & encore ſur quel

théâtre a-t-elle été représentée ? sur celui des petits Comédiens de Mgr. le Comte de Beaujolois, au Palais-Royal. L'Auteur suppose que *Pigmalion*, après avoir épousé la statue à qui Vénus en sa faveur, a donné une ame, veut éprouver sa fidélité. Il feint un voyage à Babilone, & dit à sa femme que pour la désennuyer pendant son absence, il lui laisse sa statue. Cette statue de *Pigmalion* est sur la scène. *Galathée* trouve que ce marbre froid ne peut lui donner qu'une foible consolation, mais *Pigmalion* lui persuade qu'en faisant une prière à Vénus, elle pourra animer ce marbre, & qu'alors elle aura auprès d'elle, un homme qui ressemblera à *Pigmalion*, & cependant ne sera pas lui. *Galathée* promet bien de ne pas faire usage d'un pareil secret & va tout préparer pour le départ de son mari. *Pigmalion* profite de son absence pour ôter sa statue de dessus le piedestal avec le secours de son valet, & s'y met lui-même à la place : il faut se prêter à l'illusion ; car il est inconcevable que l'œil d'une femme puisse se

tromper au point de prendre un homme réel pour une ſtatue.

Après avoir bien tourné autour de la belle ſtatue, après l'avoir bien conſidérée, & même employé le ſecours d'un miroir pour la multiplier; *Galathée* excédée d'ennui & d'impatience, ſe détermine enfin à animer la ſtatue ſeulement pour avoir *une compagnie & faire la converſation.* Le tonnere alors ſe fait entendre : *Galathée* croit que le ciel la punit de ſon infidélité, & prend la fuite : pendant ce moment, *Pigmalion*, fatigué de ſon attitude, deſcend du piédeſtal, & ſe place ſur un banc de gazon, où il feint de dormir. *Galathée* revient, & à la vue de *Pigmalion* endormi, elle croit que c'eſt la ſtatue qui eſt animée; elle en eſt encore bien plus ſûre, quand *Pigmalion* s'éveille, & lui parle : dans cet entretien, *Galathée* ſe montre une héroïne de fidélité conjugale, & réſiſte à tout ce qu'on employe pour la ſéduire : le valet de *Pigmalion*, déguiſé en Prêtre, vient annoncer que les Tyriens ont élu pour Roi cet homme nouvellement animé. La

dignité royale ne peut ébranler la constance de *Galathée*, elle persiste à refuser les vœux de celui qu'elle croit Roi de Tyr, pour se conserver à un sculpteur : *Pigmalion* alors se fait connoître.

L'Auteur a voulu prouver dans cette pièce, que la femme *étoit fidelle & vertueuse en sortant des mains de la nature*, & *que la société seule pouvoit la corrompre*. Cette morale peut être galante, mais elle n'est ni juste ni vraie ; ce n'est point la nature qui rend les femmes fidelles & vertueuses, ce sont les motifs tirés de la religion & de l'honneur ; & ces motifs, c'est l'éducation & la société qui les donnent. Ainsi c'est la société qui rend les femmes fidelles & vertueuses.

Les Bracelets. C'est bien peu de chose. *Angelique*, fille mélancolique, tourmentée par le besoin d'aimer & par ses préjugés contre l'amour, est guérie par le spectacle de deux vrais amans, *Lucas* & *Colette*, dont elle écoute la conversation sans en être vue. Pour s'assurer davantage de la force & de la sincérité de cet amour,

elle feint de vouloir chagriner l'un des deux amans, elle est témoin du zèle avec lequel l'autre prend sa défense, & cherche à se sacrifier lui-même, pour épargner quelque peine à l'objet qu'il aime. Cette épreuve la reconcilie avec l'amour. Vous me demanderez pourquoi la pièce porte le titre de *Bracelets*; c'est qu'*Angélique* très-imprudemment & sans aucun motif, donne à *Colette*, qui est une petite paysanne, des *Bracelets* de deux mille écus; bijou précieux de sa défunte mère, & le seul que son père eût conservé. Ce n'est pas là de la bienfaisance, c'est de l'étourderie, & une folle prodigalité. *Colette* donne ensuite ces mêmes *Bracelets*, mais bien plus à propos, à son amant *Lucas*, pour l'aider à soutenir son père & sa mère accablés de vieillesse.

Les deux seules scènes qu'on puisse remarquer dans cette pièce, sont absolument prises d'une Comédie d'*Autreau*, intitulée, *la Fille inquiete*, ou *le besoin d'aimer*, ouvrage peu connu, qui en 1723, n'eut qu'une représentation au Théâtre Italien, mais qui suppose beaucoup plus de mérite &

de

de talent que les pièces qui sont aujourd'hui représentées cinquante ou soixante fois. *Autreau* suppose que *Silvia* se cache pour écouter l'entretien d'*Arlequin* & de *Violette*; & M. le Chevalier de *Cubieres* fait également cacher *Angelique* pour entendre la conversation de *Lucas* & de *Colette*: le caractère d'*Angelique* est absolument le même que celui de *Silvia*. Chez M. *Autreau*, *Violette* pleure, parce qu'*Arlequin* est condamné par sa maîtresse à ne boire que de l'eau pendant huit jours. *Arlequin* a beau la consoler, elle craint que le cœur ne manque à ce pauvre garçon, & qu'il n'en tombe malade; elle lui offre une tabatière d'argent que *Silvia* lui a donnée, & lui dit de la porter au cabaret pour qu'on lui *prête du vin dessus*. *Arlequin* ne veut pas absolument l'accepter; mais après bien des façons, il finit par la prendre, parce que *Violette* le lui ordonne, sous peine de n'être plus aimé. En attendant qu'il ait du vin, elle l'entraîne à l'office, pour lui faire prendre une tasse de chocolat & lui fortifier l'estomach. *Silvia* attendrie par ces

traits d'un amour naïf & vrai, met les deux amans à une épreuve propre à faire éclater leurs sentimens. Elle redemande à *Violette* sa tabatière, sous prétexte de lui en donner une plus belle. *Violette* interdite, n'ose avouer l'usage qu'elle en a fait; elle dit qu'elle est perdue, qu'on peut la lui rabattre sur ses gages. *Silvia* feint une violente colère; mais *Arlequin* l'appaise, en disant que *Violette* la lui a donnée la veille, pour faire raccommoder la charnière. *Silvia* demande ensuite qu'on lui fasse deux tasses de chocolat, une pour elle, l'autre pour sa femme-de-chambre. Autre embarras pour nos amans, qui ont pris clandestinement les deux tasses de chocolat; *Violette* troublée, s'excuse assez mal, & *Silvia* veut la chasser. *Arlequin* soutient que c'est lui qui a pris le chocolat à l'insçu de *Violette*. *Silvia* affectant un grand courroux, commande qu'on donne les étrivières au voleur de chocolat: *Violette* éperdue, soutient qu'*Arlequin* est innocent; chacun s'accuse pour justifier l'autre: alors *Silvia* vivement émue, leur pardonne.

M. le Chevalier *de Cubieres* a ſeulement changé quelques circonſtances : il a mis des bracelets à la place d'une tabatière d'argent ; *Colette* les donne à *Lucas*, non pas pour avoir du vin, mais pour avoir du pain ; à la place du chocolat bu en fraude, ce ſont des taſſes de porcelaine briſées : tout le reſte eſt abſolument la même choſe, à l'exception que le dialogue d'*Autreau* eſt plus vif, plus naturel, & plus théâtral que celui de l'Auteur des *Bracelets*.

Le volume eſt terminé par un Melodrame en trois ſcènes, intitulé *Oreſte & les Furies* : dans une Préface plus longue que l'ouvrage, l'Auteur ſe met dans une colère ſérieuſe contre le Poëte *Eſchyle*, qui ſuppoſe dans ſes *Eumenides*, qu'*Oreſte* tourmenté par les *Furies*, pour avoir aſſaſſiné ſa mère, eſt abſous par le tribunal de l'Aréopage, auquel Minerve préſide. Il s'emporte auſſi contre le P. *Brumoi*, parce qu'il s'eſt borné à dire que cette pièce lui paroiſſoit biſarre. Il ne peut digérer que le parricide *Oreſte* reçoive enfin le pardon de ſon crime ; ſon zèle

est très-louable ; mais il devroit faire attention qu'une Tragédie allégorique & religieuse, où les Dieux jouent les rôles principaux, ne doit pas être interprétée littéralement : la Religion Chrétienne ne nous apprend-elle pas que les plus grands crimes trouvent grace aux yeux de Dieu, quand on en conçoit un repentir sincère : ce n'étoit donc pas la peine de faire trois scènes pour représenter *Oreste* en proie à la vengeance des *Furies*. Ce Melodrame convulsif est parfaitement inutile & pour les mœurs & pour l'art dramatique.

Je suis, &c.

LETTRE XV.

Essai sur les bornes des Connoissances Humaines ; par M. G. V. D. V., nouvelle édition, à laquelle on a joint une Lettre du même Auteur, sur la Tolérance. A Lausanne ; & se trouve à Paris, chez Merigot *le jeune*, Eugene Onfroy, & Barrois *le jeune*, *Libraires, quai des Augustins. Brochure de près de 200 pages.*

Cet ouvrage, Monsieur, est peut-être un des plus sages, un des plus modérés, & un des mieux écrits que le zèle pour la défense de la Religion ait enfantés depuis qu'elle est en butte aux traits de l'irreligion & de l'incrédulité. Il est fait pour ramener à la foi les esprits qui en sont les plus éloignés, pour persuader tout homme de bon sens, & rappeller sous les drapeaux de la Religion tous ceux

que les ſophiſmes ſpécieux d'une vaine philoſophie auroient pu égarer.

En poſant des bornes à la raiſon, l'Auteur en poſe également à la foi, & diſtingue entre les dogmes fondamentaux ſur leſquels eſt appuyée notre croyance & les ſyſtêmes nombreux dont elle a été ſurchargée par la foule de *Théologiens* (1). Cependant, comme ce dernier article pourroit au premier coup-d'œil, révolter quelques eſprits, l'Auteur déclare qu'il ſoumet tout ce qu'il avance à l'autorité de l'Egliſe; qu'il regarde tout ce qu'elle enſeigne comme révélé; & que s'il s'eſt gliſſé

(1) *Note de l'Auteur.* Que ce mot de Théologien n'effraye ni n'offenſe perſonne: Je n'attaque point la ſcience, mais l'abus de la ſcience, & je ne parle que des Théologiens à ſyſtêmes, qui ont trop raiſonné ſur des matières inexplicables: J'appelle les vrais, les excellens Théologiens, ces Sçavans qui, conſultant ſans ceſſe & les livres ſaints & la tradition, ont reçu de l'Egliſe la miſſion d'enſeigner, mais non d'expliquer nos Myſtères.

dans ſes expreſſions quelque choſe de contraire à la pureté & à l'exactitude de ſa doctrine, il eſt prêt d'y changer tout ce que les Paſteurs trouveront de répréhenſible. C'eſt dans les mêmes ſentimens que nous allons expoſer ſes principes & les moyens principaux ſur leſquels il les établit.

Après nous avoir montré la raiſon comme le premier moyen par lequel Dieu ſe communique à nous comme vérité, & prouvé enſuite qu'elle n'eſt pas toujours chargée d'expliquer à l'homme ce qu'il croit, mais qu'elle a toujours droit de prononcer ſur les motifs qu'il a de croire, il nous préſente la révélation comme néceſſaire elle même, & entièrement conforme à la raiſon. Les vérités apperçues & les vérités révélées, ſont également la voix de Dieu qui nous inſtruit. La révélation une fois prouvée, la raiſon doit admettre les vérités qu'elle enſeigne; car Dieu ne ſçauroit être oppoſé à lui-même, & il ne peut nous ordonner par révélation, de croire le contraire de ce qu'il nous dit par la raiſon.

Si la révélation propose des myſtères qui ſurpaſſent notre raiſon, celle-ci doit s'y ſoumettre, lorſqu'elle n'apperçoit rien qui ſoit viſiblement contraire à ſes lumières, & lorſqu'il ne lui eſt point démontré que le fait eſt impoſſible.

Combien de choſes que nous avons ſous les yeux, ſont impénétrables à la raiſon, & qu'elle croit cependant ! Pourquoi rejetteroit-elle ce que lui enſeigne la foi ; ſous prétexte qu'elle ne ſçauroit les comprendre ?

C'eſt d'après ces principes ſi clairs, que l'Auteur poſe les bornes qu'il aſſigne à la raiſon : loin de lui interdire tout exercice en matière de foi, il prouve au contraire que rien n'eſt plus raiſonnable que de ſe ſoumettre aux vérités que Dieu nous a révélées, quoiqu'elles ſoient au-deſſus de la portée de notre raiſon.

Il m'eſt impoſſible de vous préſenter la foule de preuves, toutes plus frappantes les unes que les autres, que le génie de l'Auteur a ſçu embraſſer & réunir pour démontrer cette grande vérité. La force de ſes

raisons, la foiblesse de ses adversaires, tout contribue à assurer son triomphe. Quiconque aura bien suivi la chaîne de ses raisonnemens, ne dira plus avec le philosophe incrédule, que la révélation est inutile; il reconnoîtra avec l'Auteur, qu'elle est nécessaire, & que ceux qui se sont donné tant de peines pour attaquer la Religion, ont été les plus grands ennemis de la société. « Vous n'avez point éclairé » la société; vous avez semé, au » milieu d'elles, les défiances & la » terreur; vous avez élevé des nuages » entre le Soleil & moi, mais vous » n'avez point présenté de flambeaux » pour marcher au milieu des ténè- » bres: laissez-moi ma Religion; je » lui dois la joie & le repos; c'est » elle qui, jusqu'ici, a rendu mes » jours sereins au milieu des travers » de la vie; elle m'a appris à aimer » mes frères, à marcher sans crainte » parmi les pièges des méchans; elle » m'a inspiré la confiance pour mes » frères; elle m'a donné la certitude » de leurs secours; elle a affermi en » moi le desir de leur être utile »

» craignez-vous qu'elle ne me four-
» nisse des armes contr'eux, & qu'elle
» ne me conduise à la superstition ou
» au fanatisme ? lisez ce qui me reste
» à vous dire sur les bornes par les-
» quelles Dieu lui-même a circonscrit
» le domaine de la foi ».

Ne point chercher par une vaine ambition, à expliquer ce qui nous est proposé comme mystère, à vouloir rendre intelligible ce qui est au-dessus de notre intelligence; ne point s'efforcer d'aller au delà de ce que la Religion elle-même nous a révélé, ni agiter notre esprit pour tirer d'un fait révélé que nous devons croire sans le comprendre, des discussions toujours douteuses & incertaines; croire enfin simplement ce que Dieu nous a enseigné, ce que l'Eglise nous propose comme dogme essentiel : telles sont les bornes dans lesquelles l'Auteur renferme la foi, la raison, l'autorité de l'Eglise elle-même: les faits historiques nous prouvent les dangers de cette curiosité inquiète, qui a enfanté les hérésies, & rempli l'univers de querelles & de disputes sans fin.

Je ne me charge point de garantir toutes les idées que l'Auteur a répandues dans ſon ouvrage. Je laiſſe aux perſonnes à qui il appartient de prononcer ſur ces objets, le ſoin de juger s'il n'a pas quelquefois été trop loin. Lui-même, au reſte, comme nous l'avons déjà obſervé, ne prétend oppoſer aucune réſiſtance aux déciſions de l'Egliſe : « Il s'en faut » bien, dit-il, qu'il me ſoit révélé » que j'aie raiſon en tout, ſi l'Egliſe » & ſes premiers Paſteurs ne m'impu» tent aucune indocilité, je conſens » que bien des lecteurs me contredi» ſent, *& même que quelques Théolo» giens me condamnent* ». Tout ce que je puis aſſurer, c'eſt que l'Auteur paroît animé du zèle le plus pur pour l'honneur de la Religion ; vrai Philoſophe, ſon ſyſtême eſt d'éviter en tout les excès, & d'empêcher également les écarts d'une raiſon audacieuſe, & d'une imagination trop vive & trop ardente en matière de foi. L'Auteur n'eſt pas moins éloquent Ecrivain que profond Dialecticien.

Il y a à-peu près vingt ans que cet Ouvrage est composé. L'Auteur étoit alors simple Vicaire de village. Il avoit lu *la profession de foi du Vicaire Savoyard*, & il voulut prouver par cet écrit qu'il y avoit en France des Vicaires qui, sans imposer silence à leur raison, croyoient en devoir faire un tout autre usage. Il a dans la suite été chargé d'une Cure en Picardie. Son dessein avoit été d'abord de donner sa production au public. Quelques difficultés s'opposèrent à ce projet. Mais une copie de cet Ouvrage ayant été prêtée, par un des amis de l'Auteur à une femme respectable, sur qui cette lecture fit la plus grande impression, & qui depuis ce temps là a laissé perdre cette copie, cet ami a cru devoir livrer à l'impression la seule qui lui restât, pour prévenir ainsi les éditions furtives & peu soignées que l'on pourroit en donner par la suite.

« Bientôt le pauvre Ecclésiastique » apprend dans sa retraite & la publi- » cité & la fortune de son *essai*. Plu- » sieurs Evêques l'ont lu; le Clergé

» en dit beaucoup de bien. On de-
» mande à connoître l'Auteur ; on
» voudroit contribuer à sa fortune.
» L'estimable Ecrivain persiste dans
» la résolution de garder l'*incognito* ;
» mais il a cru devoir dans cette oc-
» casion donner des nouvelles à son
» ancien ami, qui n'en avoit pas eu
» depuis long temps ; & comme il
» n'avoit autrefois demandé que *to-*
» *lérance* pour ses opinions, doit-on
» être surpris qu'il ait fait de cette
» matière de la *tolérance*, si diverse-
» ment traitée depuis vingt ans, l'ob-
» jet d'une lettre qui, comme son
» premier ouvrage, présentera peut-
» être des idées également éloignées
» des excès que se permettent la li-
» cence des Philosophes & le faux
» zèle de la superstition ».

C'est cette lettre qui termine cette brochure, & qu'on peut regarder comme un supplément à l'essai sur les bornes des connoissances humaines. Il y prouve d'abord que c'est aux Princes, & non à l'Eglise que l'on doit imputer l'intolérance & la per-

ſécution, qui ont fait le malheur de pluſieurs états chrétiens; ſecondement, que nous n'avons plus rien à craindre des préjugés ſur leſquels fut fondée l'intolérance de nos pères; & il examine enfin quelles doivent être les règles, la meſure & les bornes de la tolérance.

Les deux premières parties renferment beaucoup de raiſonnemens que nous avons eu occaſion de faire nous-mêmes pluſieurs fois, en nous élevant contre la mauvaiſe foi de cette foule d'Ecrivains qui, ſans conſulter les mœurs, les préjugés du temps, s'efforçoient de rendre l'Egliſe reſponſable des entrepriſes injuſtes & ambitieuſes que les Princes du dixième, onzième & douzième ſiècles, déguiſoient ſous le voile de la Religion; & contre l'inutilité de ces déclamations qui tombent ſur des abus oubliés depuis long temps, & auxquels en ont ſuccédé d'autres non moins dangereux, tels que cette licence de fronder dans des écrits audacieux ce que le trône & la religion ont de plus ſacré.

Il réſulte de ce que dit l'Auteur,

& cela eſt confirmé par l'expérience, que la tolérance eſt maintenant portée à ſon plus haut dégré. Où ſont en effet ceux que l'on inquiète aujourd'hui pour cauſe de religion ? Il n'y a que les eſprits ſédicieux & turbulens qui attaquent ouvertement les principes les plus ſacrés, dont on croit devoir arrêter la témérité. Dira-t-on que le bon ordre & la paix ne l'exigent pas ?

La religion fait partie des loix de l'état ; elle en eſt le plus ferme ſoutien ; ſon culte extérieur, ſes temples, ſes autels ſont ſous la protection du Prince. Le Souverain ne peut pas contraindre la penſée, mais il peut empêcher quiconque ne penſe pas conformément à la religion dominante, de profeſſer publiquement un culte oppoſé au culte public de ſon royaume. La tolérance pour la manière de penſer, quand elle ne trouble pas l'ordre public, eſt tout ce qu'on peut attendre du Souverain ; & non pas la protection pour un culte différent de celui de l'Etat. Telles ſont les bor-

nes dans lesquelles l'Auteur renferme *la tolérance* ; tout homme sensé conviendra de la vérité de ces principes ; comme tout homme de goût applaudira à la force & à la vigueur de style qui caractérise cette lettre. Ces deux ouvrages sont d'un vrai Philosophe, d'un excellent Ecrivain, & ce qui vaut encore mieux, d'un bon citoyen.

Je suis, &c.

Lettre au Rédacteur de l'ANNÉE LITTÉRAIRE, sur le Mariage de la Fille Salmon, *célébré à la Paroisse de St. Severin, le 26 Août 1786.*

PARMI cette multitude d'évènemens qui se succèdent chaque jour & sont enveloppés dans l'oubli, l'on doit distinguer, Monsieur, les malheurs & la justification de la jeune *Salmon*. Je vous ai rendu compte de l'intérêt tou-

chant qu'elle avoit inſpiré, lorſque l'arrêt du Parlement de Paris rendit à cette infortunée, l'honneur & la vie. Permettez que je vous diſe deux mots de ſon mariage.

Pendant que *Salmon*, dans l'attente du jour fatal qui devoit la conduire au bûcher, faiſoit retentir les priſons de ſes gémiſſemens, le haſard y conduiſit un jeune Soldat du Régiment de Lorraine, nommé *Savary*, brave, honnête & ſenſible. Il entend les plaintes douloureuſes de cette infortunée, s'intéreſſe à ſon ſort, la conſole autant que le pouvoient permettre d'impénétrables murailles; &, ſorti de priſon, rendit à la jeune *Salmon* tous les ſervices qui dépendoient de lui: *Salmon* l'apprit, & les grava dans ſon cœur.

Vous ſçavez, Monſieur, que le zèle & la conſtance de M. *Le Cauchois* ont triomphé de tous les obſtacles, & qu'en éclairant la religion des Magiſtrats, il eſt parvenu à faire triompher l'innocence de *Salmon*; les applaudiſſemens, les bénédictions qu'il a reçus du public ſont pour lui;

l'équivalent de la couronne civique.

Ayant pris les informations les plus exactes ſur le ſieur Savary, & en ayant reçu les témoignages les plus avantageux, il crut pouvoir permettre à l'amour d'acquitter le tribut de la reconnoiſſance.

On doit remarquer, comme une circonſtance particulière, que le ſieur *Savary* n'avoit jamais vu *Salmon*, quoiqu'elle lui eût inſpiré les ſentimens les plus tendres, & que *Salmon* ignoroit que le jeune militaire, qui s'étoit auſſi vivement intéreſſé à ſon ſort, fût de la figure la plus intéreſſante (1).

---

(1) Le Portrait du ſieur *savary*, peint par Mlle. *Noiretaire*, a été expoſé au Salon de la Correſpondance, rue St. André-des-Arcs; il eſt très-reſſemblant, & a reçu le ſuffrage de tous les connoiſſeurs, par la touche moëlleuſe, la correction de deſſin, & le ton de couleur vigoureux qui caractériſent les ouvrages de cette jeune Artiſte.

Mlle. *Noiretaire*, qui avoit expoſé ci-devant les Portraits de M. *Le Cauchois* & de la fille *salmon*, demeure rue Mazarine, N°. 25.

Après avoir été faire signifier l'arrêt du Parlement de Paris au Bailliage de Caen, M. *Le Cauchois*, pour couronner le bonheur de *Salmon*, alla prendre le consentement du père de cette fille, *à Cherbourg*, où il est occupé dans les travaux du Port; delà il fut chercher le sieur *Savary*, qui doit à la bienfaisance d'un grand Prince, son congé, avec *une place dans ses domaines.*

Le contrat de mariage des deux époux a été honoré de la signature de plusieurs personnes de la plus éminente qualité, ainsi que de celle du défenseur de *Salmon.* Une jeune Princesse posa sur la tête de *Salmon* la couronne nuptiale; M. le Duc de..... lui fit présent d'une bourse de louis, Mme la Marquise de..... envoya une riche corbeille contenant les bijoux & présens de nôces, & Mme la Comtesse de..... passa au cou de *Salmon*, une chaîne d'or, au bas de laquelle étoit le portrait de M. *Le Cauchois*, avec ces mots écrits au revers : *Je lui dois l'honneur & la vie.*

Dès six heures du matin une

affluence prodigieuse de spectateurs s'étoit portée dans l'Eglise de St. Severin, où plusieurs détachemens de la Garde de Paris étoient placés pour maintenir l'ordre & la décence.

Les augustes protecteurs de *Salmon* envoyèrent leurs carrosses pour conduire à l'Eglise, les jeunes époux. Le sieur *Savary* étoit en uniforme, & *Salmon* en deshabille de taffetas blanc, qu'elle avoit reçu de ses généreux bienfaiteurs. La célébration du mariage se fit dans le Chœur, où un certain nombre de personnes furent admis par billets. M. le Curé de St. Severin fit aux époux un discours instructif, noble & touchant, que la modestie n'a pas permis de rendre public.

Pendant la cérémonie, M. *Le Cauchois* reçut une lettre qui lui indiquoit l'ordre à suivre pour le reste de la journée.

Après avoir signé l'acte de célébration, ainsi que les autres témoins, M. *Le Cauchois* donna la main à la jeune mariée, & la conduisit à sa voiture, aux acclamations du public ; il alla

ensuite présenter les deux époux à leurs augustes protecteurs, qui avoient donné des ordres pour préparer un logement meublé, où les époux furent conduits le soir.

Le 30 Août M. *de Silly*, Notaire, un des bienfaiteurs des nouveaux époux, leur donna un repas splendide, composé de plus de trente personnes; la nouvelle épouse fut placée entre M. *Turpin*, Avocat aux Conseils, & M. *Le Cauchois*, ses deux généreux défenseurs. Le marié fut assis entre deux Dames de qualité, & une Dame de la Compagnie chanta des couplets analogues à la fête.

Tel est, Monsieur, l'heureux dénouement, qui a terminé les malheurs de *Salmon*, au lieu de la catastrophe affreuse dont elle auroit été la victime, sans la clémence de notre auguste Monarque, l'équité du premier Sénat de la France, & le courage de son défenseur.

Je suis; &c.

LETTRE XVI.

Le Port de Cherbourg. Ode qui a remporté le premier Prix du Palinod de Caën, le 8 Décembre 1784; par Dom Mauger, *Religieux de l'Abbaye Royale de S. Etienne de Caën.*

LE ſujet de cette Ode intéreſſant pour toute la nation, l'eſt ſur-tout, Monſieur, pour la Province de Normandie. Et il n'eſt pas étonnant que traité noblement, comme il l'a été par Dom *Mauger*, il ait obtenu le prix du Palinod. Vous connoiſſez, ſans doute, les travaux que le Gouvernement a ordonnés pour le Port de Cherbourg, travaux qui font autant d'honneur aux vues patriotiques de l'illuſtre Miniſtre de notre Marine, qu'au génie de M. *de Ceſſarts* qui les exécute, & au zèle de M. le Duc d'*Harcourt*, Gouverneur de la Province.

Le Poëte a très-bien préſenté, dans ſon Ode, la néceſſité, les avantages & la gloire de cette grande entrepriſe.

Par quel choix l'océan biſarre
Abonde-t-il ſur d'autres bords,
Tandis qu'ici ſon flot avare
Vient à peine mouiller nos ports?
Nos vaiſſeaux battus par l'orage,
Condamnés *au éruel* naufrage,
Vont donc s'engloutir à mes yeux!
Quand la valeur eſt inutile,
Le françois n'a donc point d'aſyle
Contre ſes ennemis *heureux!*

La ſtrophe où le poëte peint la manière dont on lance les males à la mer, eſt d'un pinceau ferme & vigoureux.

Suis, (dit-il au françois) de Ceſſarts
au fond de l'onde,
Et vois comme ſa main y fonde
La priſon des fiers aquilons.
Vois-tu cette maſſe peſante?
Comme elle obéit à ſa voix!

La mer ſe gonfle... *elle* eſt flottante,
Et l'onde blanchit *ſous ſon poids.*
Vois-là ſur la plaine liquide,
Suivant la trace de ſon guide,
Choiſir le point de ſon repos.
A ſon ſignal elle s'arrête,
s'enfonce, & laiſſe voir ſa tête
Qui domine au loin ſur les eaux.

Elle, ainſi placé à côté de *la mer* paroît équivoque. *Sous ſon poids* eſt foible & peu poëtique. Mais ces taches diſparoiſſent devant les vers qui ſuivent; les derniers ſur-tout offrent de très belles images.

Il ſeroit difficile de mieux exprimer les contrariétés que M. *de Ceſſarts* a éprouvées dans ſon entrepriſe, de la part des hommes & des élémens, qu'elles le ſont dans la ſtrophe ſuivante.

De Ceſſarts *de* la ſombre envie
A bravé les vains ſifflemens.
Mais qu'entends-je?.. L'onde aſſervie
Redouble ſes mugiſſemens.
Contre lui Thétis indignée,
Des vents la troupe déchaînée
Viennent

Viennent ſe joindre à ſes rivaux.
Hé! quoi?.... La vague bondiſſante
Retombe en écume impuiſſante,
Et *conſolide* ſes travaux.

Le poëte auroit dû, ce me ſemble, éviter la répétition de *de Ceſſarts*, & *de la* qui ne flate point l'oreille. L'article *de* devant les noms propres n'eſt nullement néceſſaire en vers. On dit mieux même dans la proſe du haut ſtyle, *Villars*, *Vendôme*, *Sully*, *Colbert*, &c., que *de Villars*, *de Sully*, &c. J'invite donc l'auteur à réformer ces *de* qui hériſſent quelques-uns de ſes vers. Celui-ci, par exemple, dans la première ſtrophe :

.... Je vais chanter le génie
Sur les moles *de de* Ceſſarts.

Je ne crois pas que M. *de Ceſſarts* puiſſe lui ſçavoir mauvais gré de ce léger retranchement qui donne plus de douceur à ſon éloge.

La dernière ſtrophe répond parfaitement à celles que vous venez de lire, & leur eſt même ſupérieure.

Déjà l'Angleterre tremblante
Conjure la mer & le vent;
Elle a, dans ſa main défaillante,
Senti chanceler ſon trident.
Dans Plimouth à leur tour captives,
Ses voiles le long de nos rives
Ne viendront plus porter l'effroi;
Et ce boulevard redoutable
Sera le monument durable
De la ſageſſe de mon Roi.

Quoique cet Ode ne ſoit pas également ſoutenue, elle annonce cependant beaucoup de talent, & ne peut que mériter des éloges à ſon Auteur.

Je ſuis, &c.

LETTRE XVII.

Vies de Jean d'Eſtrées, Duc & Pair, Maréchal de France, Vice-Amiral, & Vice-Roi de l'Amérique; & de Victor-Marie d'Eſtrées ſon Fils, Duc & Pair, Maréchal de France, Vice-Amiral, & Vice-Roi de l'Amérique; par M. Richer, *Auteur de pluſieurs ouvrages de littérature: prix, 1 liv. 10 ſ. A Paris, chez* Belin, *Libraire, rue St. Jacques, près St. Yves, 1786, avec approbation & privilège du Roi.*

LA galerie de nos Marins commence à ſe remplir, Monſieur. On y voit *Jean Bart*, *Barberouſſe*, le Maréchal *de Tourville*, *André Doria*, *Ruxter*, *Duquesne*, *Duguai-Trouyn*, *Tromp*, *Forbin*, *Caſſard*, & *Paulin*, Etrangers, Nationaux, Hollandois, Génois, Turcs, François, tous ſont

rapprochés l'un de l'autre & réunis par la gloire d'avoir tous bien ſervi leur Prince & leur patrie. Deux nouveaux buſtes paroiſſent dignes de figurer à côté de ceux que je viens de nommer. *Jean d'Eſtrée* & *Victor-Marie d'Eſtrée* ſon fils. Un ſeul volume les raſſemble; comme tous deux ſe virent enſemble Maréchaux de France, ce qu'on n'avoit point vu depuis les *Montmorency*. Comme c'eſt particulièrement du fils qu'on écrit l'hiſtoire; celle du père occupe moins de place. Un de ſes plus beaux exploits eſt d'avoir dompté l'orgueil & la férocité des Tripolins, des Tuniſiens & des Algériens, qui apprirent à connoître la valeur des François. Il mourut à l'âge de quatre-ving-trois ans, en 1707, content de laiſſer après lui un fils déjà compagnon de ſes exploits & de ſes récompenſes.

Victor-Marie, Duc d'Eſtrée, né en 1660, finit promptement ſes études afin de ſervir plutôt. A dix-ſept ans il s'étoit déjà ſignalé. M. *de Louvois* voulut l'attacher au ſervice de terre. Ce n'étoit pas le vœu de M. *Seignelay*,

Miniſtre de la Marine, qui ſentoit que plus il y auroit d'Officiers de mérite dans la Marine, plus elle acquerroit de ſupériorité ſur celle des étrangers. *Louvois* & *Seignelay*, en parlèrent tous deux au Roi, qui fut de l'avis de *Seignelay*.

« Voir deux grands Miniſtres (dit » fort bien l'Hiſtorien) ſe diſputer la » gloire de protéger un jeune Officier » d'un mérite diſtingué, & la ſatiſ- » faction de l'avoir dans leur dépar- » tement, eſt un beau trait dans l'hiſ- » toire de *Louis XIV*, & en même- » temps bien glorieux pour celui qui » étoit l'objet de cette conteſtation ».

Si *d'Eſtrées* s'attacha à la Marine, il ne renonça pas pour cela au plaiſir de ſervir quelquefois ſur terre. Dès qu'il y avoit des lauriers à cueillir quelque part, il y couroit. Luxembourg, Philiſbourg l'ont vu ſous leurs murs oublier qu'il étoit Marin. Redevenu homme de mer, il ſeconda parfaitement le courage & les lumières de M. de *Catinat*, & mérita cet éloge de la bouche du général.

« Monſieur, quand on eſt ſecondé

» par un Officier tel que vous, on eſt » toujours ſûr de réuſſir dans toutes » ſes entrepriſes ».

Auſſi lui aida-t-il beaucoup à emporter la citadelle de Nice, où le Duc d'*Enguien* & le célèbre *Barberouſſe*, avoient échoué, ce qui fit dire : *Barberouſſe a manqué Nice, & Barbegriſe en a triomphé.* (M. de *Catinat* commençoit à être d'un âge avancé. Ainſi M. d'*Eſtrées*, dont l'Eſcadre accompagnoit l'armée de M. de *Vendôme* deſcendoit ſouvent à terre pour lui demander de l'emploi : telle fut toute ſa vie, partagée entre les exploits de terre & de mer, toujours conſacrée au ſervice de ſon Roi.

« La ſupériotité des talens & l'étendue des connoiſſances de M. le Maréchal d'*Eſtrées*, trouverent un juſte » appréciateur dans *Pierre-le-Grand*, » Empereur de Ruſſie. Lorſque ce » Monarque forma le projet de parcourir l'Europe & de voir les nations les plus éclairées, pour porter à ſes peuples les lumières dont » ils avoient beſoin, il mit ſur ſes tablettes les noms de tous les hom-

» mes de mérite avec lesquels il vou-
» loit converser, & celui du Maré-
» chal d'*Estrées* étoit à la tête. Ce
» Prince demanda à le voir en arri-
» vant à Paris, & eut plusieurs entre-
» tiens avec lui. Le Monarque sentit
» que le mérite de ce grand homme
» étoit encore au-dessus de ce que la-
» renommée publioit : il voulut passer
» une journée entière avec lui à sa
» maison d'Issy, afin que débarrassé
» des courtisans & des curieux, il pût
» le voir tout entier & profiter de
» l'étendue de ses lumières. *Pierre-le-*
» *Grand* revint d'Issy rempli d'estime
» pour le Maréchal d'*Estrées*; il dit que
» dans un jour d'entretien avec ce
» Seigneur François, il en avoit plus
» appris que dans ses voyages, ses
» lectures & ses réflexions. Lorsqu'il
» quitta la France, il voulut le voir,
» l'embrassa & lui donna son portait
» enrichi de diamans ».

Ce trait acheve son éloge, & je n'ajouterai qu'un mot à l'éloge de M. *Richer*, c'est que les Recteur & Professeurs de l'Université ont mis cet ouvrage au nombre des prix qu'ils

viennent de distribuer. Ils ont rendu justice à l'Auteur ; un ouvrage propre à enflammer le courage de la jeune noblesse qui se destine à servir sur mer, doit être distingué par une Université qui renferme dans son sein l'espoir de la Nation.

LETTRE XVIII.

De la possibilité de faciliter l'Établissement général de la Navigation intérieure du Royaume, de supprimer les Corvées, & d'introduire dans les travaux publics l'économie que l'on désire; Ouvrage qui intéresse tous les ordres de la société, mais plus particulièrement utile aux personnes qui sont appellées à la gestion des affaires relatives à l'administration des Chemins, des Canaux, de la Navigation, du Commerce, de l'industrie & de l'Agriculture; *par* M. *de* Fer de la Vonerre, *ancien Capitaine d'Artillerie, Académicien-Correspondant de l'Académie Royale des Sciences de*

*Turin, de celle de Dijon, & présenté à l'Académie Royale des Sciences. A Paris, chez l'*Auteur, *rue du Petit-Bourbon*, N°. 13, *Fauxbourg Saint Germain*, 2 *vol.* in-12. *avec cette Epigraphe :*

Veniet tempus quo posteri nostri tàm aperta nos nescisse mirentur.

CET ouvrage, Monsieur, n'est que la quatrième partie d'un autre ouvrage, intitulé : *La Science des Canaux navigables* ou *Théorie générale de leur construction*, que quelque circonstances n'ont pas encore permis à l'Auteur de publier. L'intitulé seul de celui-ci suffit pour en faire connoître toute l'importance. Quoi de plus intéressant en effet, que des projets sages & solides qui, en soulageant la classe la plus malheureuse des citoyens, multiplient les jouissances, & introduisent une grande économie dans les travaux publics !

La possibilité d'amener à Paris, la rivière d'Yvette, est un des principaux objets que M. *de Fer* traite dans cet

ouvrage. Ce projet avoit été déjà proposé par M. *de Parcieux*. Mais au lieu de sept millions huit cens treize mille liv. auxquelles la dépense avoit été portée, M. *de Fer* répond d'exécuter cette entreprise, en une seule campagne, à moins d'un million. L'Académie des Sciences a approuvé le Mémoire que l'Auteur lui a présenté à ce sujet; & il y a tout lieu d'espérer que dans une Ville telle que Paris, il se trouvera assez de personnes pour former entr'elles une somme aussi modique, vu l'importance de l'objet. M. *de Fer* offre de lui-même de consigner entre les mains du Tréforier de la Ville, 250,000 liv. pour la dépense d'une partie de l'aqueduc, & de remettre l'établissement entier à la Ville de Paris après l'exécution, en recevant le remboursement de ses avances, même en rentes viagères, si cela convenoit mieux à l'administration de la Ville.

Les talens de M. *de Fer*, son expérience dans tout ce qui concerne les routes & les canaux, ne peuvent qu'inspirer au public la plus grande

confiance dans ſes projets, qui n'ont pour but que l'utilité & la gloire de l'Etat.

Je ſuis, &c.

College Royal de la Rochelle.

LE 23 Août après midi les Ecoliers de Rhétorique ſoutinrent, ſous la direction de M. l'Abbé *Gervaud*, Profeſſeur d'Eloquence, leur exercice en françois, auquel aſſiſtèrent Monſeigneur le Comte & Madame la Comteſſe de *Puyſégur*, le Chapitre de la Cathédrale, le Préſidial, le Corps-de-Ville, l'ordre des Avocats & un grand nombre de citoyens diſtingués. C'étoit une diſſertation ſavante & bien écrite, en forme de dialogue, ſur les queſtions ſuivantes : *Quelles doivent être les qualités perſonnelles de l'hiſtorien? Quelle eſt la nature de ſon travail? Quelles ſont les règles qu'il doit ſuivre?* Les cinq interlocuteurs, MM. *Fourgial*, *Bridault*, *Roy*, *Dinety*, *Goujaud*

de Bonpland, méritèrent les applaudiſſemens de toute l'Aſſemblée.

Enſuite ſe fit la diſtribution des Prix accordés par Meſſieurs du corps-de-Ville. Monſeigneur le Comte & Madame la Comteſſe de *Puyſégur*, à la prière de M. le Maire, voulurent bien les diſtribuer, pour animer encore plus l'émulation de nos jeunes Rochellois.

Mais ce qui ne doit pas être omis, c'eſt un trait touchant de ſenſibilité de madame la Comteſſe de *Puyſégur* qui, appercevant dans la foule un jeune Écolier, pauvre & mal vêtu, que la honte de ſon état empêchoit de ſe produire pour recevoir les récompenſes qu'il avoit juſtement méritées ſaiſit le prix & la couronne, s'élança de ſa place dans la foule où il ſe cachoit, pourſuivit l'enfant, le prit par la main, l'emmena au milieu de l'Aſſemblée, le couronna, & lui préſenta encore elle-même les autres prix pour leſquels on l'appella pluſieurs fois. Ce trait ſublime de bienfaiſance & de ſenſibilité attendrit juſqu-aux larmes tous les

ordres des concitoyens qui assistoient à cette cérémonie. Le lecteur peut juger des applaudissemens dont il fut suivi. Si nous ne craignions d'offenser la modestie de la Comtesse, nous rendrions compte de tout le bien qu'elle a fait & qu'elle se propose de faire à cet enfant.

VERS FAITS A CETTE OCCASION.

Humble CARTEAU, triomphe! En vain sur ton enfance,
La fortune cruelle exerça ses rigueurs :
D'un astre plus puissant, la bénigne influence,
Du sort capricieux t'assure les faveurs.

Pourquoi fuir le laurier que *Puisegur* présente ?
Trop modeste vainqueur, tu voudrois te cacher ;
Mais on n'échappe point à sa main bienfaisante,
Et jusqu'en ta chaumière elle iroit te chercher.

Par elle protégé, tu peux en assurance
Voler dans tous les arts, de succès en
succès :
Inspiré par l'amour & la reconnoissance,
Deviens Poëte un jour, pour chanter ses
bienfaits.

SÉANCE PUBLIQUE

de l'Académie d'Amiens.

Le 25 Août, jour de la Fête de *St. Louis*, l'Académie s'est assemblée le matin au Couvent des RR. PP. Cordeliers. Après la Messe, terminée par le Pseaume *Exaudiat*, elle a entendu le Panégyrique du Saint, prononcé, avec le plus grand succès, par M. l'Abbé *Beguinot*, Docteur de Sorbonne, Vicaire de la Paroisse de S. Côme, à Paris.

Après midi, l'Académie a tenu, dans la Grand'Salle de l'Hôtel-de-Ville, sa Séance publique.

M. *Demaux*, Secrétaire de l'Ac-

tendance, Directeur, a fait l'ouverture par un discours sur le *Bonheur*.

Après cette ouverture, M. le Directeur annonça,

1°. Que le Prix *d'Eloquence*, dont le sujet étoit *l'Eloge de M. d'Orléans de la Motte*, Evêque d'Amiens, avoit été décerné au discours, n° 1, portant pour épigraphe :

Cui Pudor & Justitiæ soror,
Incorrupta Fides nudaque Veritas,
Quando ullum inveniet parem?

dont l'auteur est M. l'Abbé de *Thorame*, Vic. Général du Diocèse de Lisieux, Chanoine de Blois.

2°. Que le Prix proposé par la *Bienfaisance* de *M. le Comte d'Agay*, Intendant de la Province, & dont le sujet étoit :

« *Indiquer les causes du Bled noir ou charbonné, & les moyens les plus sûrs & les moins dispendieux de prévenir & de guérir cette maladie des Bleds*, avoit été accordé au Mémoire, n° 8, *Rerum occultissimarum indagatio delectationem habet*, dont l'Auteur est M. *Marisi*, Abbé libre

de la Société d'Agriculture d'Evreux.

L'Académie a regretté de ne pouvoir pas donner une seconde Médaille au Mémoire, n° 11, ayant pour devise : *Gratum opus Agricolis*, dont l'Auteur est M. *Soyez*, Cultivateur au Hamel, près Corbie.

Elle a aussi distingué le Mémoire, n°. 9, avec l'Epigraphe :

Rura quoquè oblectant animos & cura colendi :
Quælibet huic curæ cedere cura potest.

3°. Que le Prix de *Chymie*, consistant en une Médaille d'argent, aux armes de la Ville & de l'Académie, avoit été accordé à M. *Bourgois*, & les *Accessit* à MM. *de Baisieux* & *Sagebien*.

Le Prix de Botanique, consistant en une pareille Médaille, à MM. *Sagebien* & *Bourgois* ; & les *Accessit*, à MM. *de Garenne*, *Cailli* & *Berlancourt*.

4°. Que le Prix de *Bienfaisance*, consistant en une somme de 500 liv., fondé par M. *Delatour*, Peintre du Roi, citoyen de St. Quentin, *pour une Action d'Humanité, faite dans l'année en Picardie, par un Habitant de*

la Province, ou à ce défaut, pour une invention utile, &c. avoit été partagé entre les nommés *Charles Parent, Madeleine Marié* & *Antoine Sené*, âgé de douze ans, tous trois de la Paroisse de Reſſons, élection de Mondidier.

Les couronnés ont reçu la récompenſée due à leur courage, des mains de M. l'Evêque, de M. l'Intendant & de M. l'Adjoint à l'Intendance, Honoraires de l'Académie, comme les autres vainqueurs ont reçu la Médaille des mains de Meſdames d'*Agay*.

M. le Directeur a lu cet extrait du procès-verbal dreſſé ſur les lieux.

Le 16 Juin, ſur les deux heures après-midi, une pluie abondante força un grand nombre des habitans de Reſſons, qui étoient répandus dans la campagne, de chercher un abri. Ils courent vers le Village; mais une vallée large de trois à quatre cens pieds, qu'il falloit traverſer, étoit couverte par les eaux. Un pont placé ſur le chemin, ne pouvoit plus être apperçu; ces habitans forment une chaîne, afin de réſiſter plus ſûrement au torrent. Les premiers échappent aux

troiſième fois, & ramène *Madeleine Marié*. Puis il s'élance vers l'arbre que tenoient les deux autres enfants, & les délivre ſucceſſivement. C'eſt alors que *Parent* ſe dit à lui-même : *Que je ſuis malheureux, je n'ai pu ſauver l'enfant que nous avons vu périr !*

— On mande de Lille, que MM. les Magiſtrats de cette Ville, aſſemblés le 19 de ce mois, ayant appris que le ſieur *Auguſte-Jean-Baptiſte Fauconpret de Thullus*, natif de cette Ville, Ecolier de Rhétorique au College Mazarin, avoit remporté les quatre premiers Prix dans la diſtribution que l'Univerſité de Paris a faite le 3 de ce mois, ont réſolu de l'en féliciter par lettres, ſur ſes ſuccès, & de lui marquer tout le regret qu'on avoit de ne pouvoir le faire de vive voix. Démarche également glorieuſe & pour le jeune homme qui en eſt l'objet, & pour les Magiſtrats qui ſçavent ainſi encourager & honorer les talens.

Lettre au Rédacteur de l'ANNÉE LITTÉRAIRE.

MONSIEUR,

JE vous prie de vouloir bien rendre public le désaveu suivant. On vient d'annoncer dans *les Gazettes d'Utreck* & de *La Haye*, du 10 du mois d'Août dernier, que j'étois chargé de la conduite du *Dôme de la nouvelle Eglise de Ste. Genevieve* de Paris, & que, sans doute, j'avois paré aux inconvéniens que je croyois avoir apperçus par rapport à l'impossibilité de son exécution. Rien ne sçauroit être plus destitué de vraisemblance que cette assertion ; car, après la manière précise dont je me suis expliqué dans le Mémoire que j'ai publié à ce sujet, & dans différens Journaux, sur le peu de probabilité d'élever avec succès, une Coupole sur les piliers de ce *Dôme*, j'étois assurément celui qu'on

devoit le moins ſoupçonner de s'être chargé d'une ſemblable opération.

J'ai l'honneur d'être, &c.

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur. PATTE.

LIVRES NOUVEAUX.

Sermons pour les principales Fêtes de de l'année, ſur divers ſujets de Religion & de Morale; par M. de Marolles, *Prêtre. Tom. premier & ſecond; de l'Imprimérie de* Didot *l'aîné, beau papier & beau caractère, 2 vol.* in-12. *de près de 500 pages chacun*, 7 liv. 10 ſ. *reliés, & 6 liv. brochés. A Paris, chez la veuve* Crapart & fils, *place St. Michel;* Leſclapart, *Libraire de* MONSIEUR, *rue du Roule*, N°. 11; Didot *fils;* Jombert *jeune, rue Dauphine, près le Pont-Neuf: avec approbation & privilège du Roi.*

Observations-Pratiques sur les Bêtes à laine, dans la Province du Berry; par M. le Chevalier de l'Amerville, *adjoint de l'Administration provinciale du Berry;*

Hic labor, hinc laudem, fortes sperate coloni,
Georg. de Virg.

O vous! heureux Bergers, veillez à leurs besoins:
Leur toison & leur lait vous paieront vos soins.

Trad. par M. l'Abbé DE LILLE.

A Paris, chez Buisson, *Libraire, hôtel de Mesgrigny; rue des Poitevins,* N°. 13; *avec approbation & permission. Prix,* 3 liv. 5 s. *broché, &* 4 liv. *relié,* 3 liv. 15 s. *broc. franc de port, par la poste.*

Elémens de Chymie domestique, à l'usage des Orfévres, Essayeurs & Affineurs, ou *Théorie Chymique de toutes les opérations usitées dans*

l'Orfévrerie, l'Art des Eſſais & l'Affinage, & pour conſtater le titre de l'or & de l'argent, & purifier ces deux métaux de l'alliage des autres ſubſtances métalliques; avec un abrégé des principales propriétés qui caractériſent les matieres métalliques en général; une explication des principaux termes de l'art; & un précis ſur l'Hiſtoire naturelle des ſubſtances qui ſont employées dans ces diverſes opérations; par M. Ribaucourt, *Maître en Pharmacie. A Paris, chez* Buiſſon, *Libraire, rue des Poutevins, hôtel de Meſgrigny*, N°. 13: *avec approbation & permiſſion; prix*, 3 liv. 12 ſ. *broché*, & 4 liv. 10 ſ. *relié*, & 4 liv. *broché, franc de port, par la poſte.*

Epitaphe latine du Roi de Pruſſe.

Hîc cinis, ubique fama.

Imitation.

Ci gît ſon corps; ſon nom vole en tous lieux.

Autre Epitaphe du même.

Il n'eſt donc plus qu'au monument,
Ce Roi digne de l'Epopée,
Qui ſut tenir également
Le ſceptre, la plume & l'épée.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XIX.

Choix de petits Romans, imités de l'Allemand, ſuivis de quelques eſſais de Poëſies lyriques, dédié à la REINE; *par N.* de Bonneville. *A Paris, chez* Théophile Barrois & Royez, *Libraires, Quai des Auguſtins.*

CE Recueil eſt précédé d'une Préface très-longue & très-chagrine. L'Auteur y déplore avec amertume, le ſort d'une foule de jeunes gens qui, jettés dans la carrière des lettres, ſans fortune & ſans protecteurs, ſe conſu-

ment de travaux obscurs & infructueux dont un autre a le profit, mais qui ne procurent de gloire à personne.

Dans ce siècle où la cupidité exaltée par le luxe & la corruption des mœurs, imagine chaque jour de nouvelles spéculations de finances; il y a des hommes qui, sans autre talent que celui de l'intrigue, se font un revenu considérable du produit des livres qu'ils n'ont pas composés. Ils ont la confiance des Libraires qui les chargent de faire d'énormes compilations, des traductions très volumineuses, de gros dictionnaires, des abrégés d'immenses collections, &c.

On sçait que ces operations de librairie réussissent beaucoup mieux & sont infiniment plus lucratives que de bons ouvrages. Les Entrepreneurs n'ont pas plutôt conclu le marché avec le Libraire, qu'ils se hâtent de distribuer la tâche à leurs *Nègres* & les font travailler jour & nuit, parce que, dans de pareilles entreprises, la célérité est nécessaire pour n'être pas prévenu, & que le premier est le seul qui puisse tromper le public à son aise.

Ces *Nègres* sont des jeunes gens qui, après avoir fait dans leurs Provinces des études ordinairement très-superficielles, se trouvant avec quelqu'esprit & sans aucun moyen de subsister, accourent vers la bonne ville de Paris, comme vers la véritable patrie des talens, où le mérite mène infailliblement à la fortune. Ils n'y sont pas plutôt arrivés, que l'illusion se dissipe; l'extrême besoin qui les presse, ne leur permet pas de s'occuper du soin de leur réputation; ils sentent qu'avant d'acquérir de la gloire, il faut vivre: forcés par la misère, de se louer comme des journaliers, à ces Entrepreneurs aussi ignorants qu'avides, ils passent les plus belles années de leur jeunesse, courbés sur leur bureau, comme les Galériens sur la rame, occupés sans relâche à barbouiller au plus bas prix des pages insipides; le travail opiniâtre de toute la journée suffit à peine pour leur procurer l'étroit nécessaire; ils n'ont ni le loisir de cultiver leur esprit & leur goût, ni le temps de faire des connoissances utiles; & la plûpart périssent d'épui-

puiſement, de fatigue & de misère, ſans qu'on ait pu ſeulement ſoupçonner s'ils étoient capables de penſer & d'écrire.

Le tableau de la misère de ces forçats de la littérature eſt aſſez fidèle, mais il y a beaucoup d'exagération & d'enthouſiaſme dans les conſéquences que l'auteur en tire; c'eſt ſans aucun fondement qu'il ſe plaint qu'on n'encourage pas les jeunes Ecrivains & ſur-tout les jeunes Poëtes. Ses déclamations à cet égard ſont outrées, & annoncent plus d'imagination & de ſenſibilité que de raiſon: il eſt probable que lui-même a été en butte aux maux dont il gémit, & que l'interêt perſonnel a contribué beaucoup à la véhémence & à la chaleur de ſon ſtyle. Tâchons de réduire ce *pathos* à ſa juſte valeur.

C'eſt d'abord un grand mal qu'un ſi grand nombre de jeunes gens ſe deſtine au métier d'auteur, le plus inutile & même le plus nuiſible à la ſociété, quand on n'a ni génie, ni principes; cette multitude d'écrivains qui cherchent à faire du bruit & à flat-

ter le goût du public, aux dépens des mœurs & du bon sens ; est une des plaies les plus funestes à la France ; il seroit à souhaiter que les parents qui n'ont aucune fortune à laisser à leurs enfants, leur donnassent du moins un bon métier pour subsister, au lieu de leur faire apprendre le latin. La société ne seroit pas embarrassée de tous ces individus qui ne sçavent où donner de la tête, & dont l'existence ne peut être fondée que sur les vices ou la sottise d'autrui. Il est vrai que les riches ne trouveroient pas pour élever, ou plutôt pour corrompre leurs enfans, tant de valets, sous le nom de Précepteurs. Les Entrepreneurs littéraires ne trouveroient point tant de manœuvres, pour bâtir de misérables compilations qui ne servent qu'à flatter la paresse des ignorants & à perpétuer les erreurs. Parmi les jeunes gens qui noirciſſent ainsi du papier pour avoir du pain, il n'y en a presque aucun qui ait quelque talent ; peut-être un sur mille ; & celui-là ne manque pas de percer tôt ou tard, dans un Pays & dans un temps, où

la moindre lueur d'esprit est accueillie avec transport. *Piron* qui, pour gagner sa vie, commença par être copiste à quarante sols par jour, n'en a pas moins tenu un rang distingué dans la littérature : je pourrois citer plusieurs autres exemples ; & en général, les hommes de talent qui restent dans l'indigence, ne peuvent accuser que leur mauvaise conduite, ou la bizarrerie de leur caractère.

L'auteur voudroit que pour ouvrir une ressource aux jeunes gens qui viennent à Paris, sans autre fortune que leurs premières études, on établît *une école de précepteurat* : il auroit dû expliquer davantage son projet, & s'étendre sur les moyens d'établir une pareille école ; mais il a bien raison de s'élever contre l'imprudence des parens qui, sur de simples recommandations, sans aucun examen, confient souvent à des aventuriers sans connoissances & sans mœurs, l'espoir de leur famille & leur bien le plus précieux. Il y a long-temps qu'on réclame contre un pareil abus, & il subsistera toujours, tant qu'il sera per-

mis au premier Charlatan d'attaquer & de calomnier l'éducation publique, de proposer des plans & des systêmes absurdes, mais flatteurs pour les parens ; tant que les femmes voudront diriger les études de leurs enfans, & s'obstineront à choisir, pour les instruire, des esclaves plutôt que des maîtres. Toutes les écoles du monde ne formeront pas de bons instituteurs, tant que cet emploi pénible ne sera pas plus honoré & plus récompensé, tant que les mœurs & le ton de la société donneront un démenti continuel aux leçons du Précepteur.

Je vais maintenant jetter un coup-d'œil rapide sur les petits romans qui composent ce recueil.

Dialogue sur les François & les Allemands, ou *l'après-dîné de Madame la Marquise de R.* Ce petit ouvrage écrit en françois, par M. *Sturz*, a pour objet de répondre aux mauvaises plaisanteries que des François frivoles se permettent contre les Allemands, sans les connoître. Après que la Marquise & l'Abbé ont persiflé les Allemands, & porté de faux

jugemens sur leurs Auteurs, qui sont défendus assez foiblement par le Chevalier, un certain Comte de *F**** paroît sur la scène, & confond les railleurs par la force de ses raisons.

Les Allemands, dit-il, « étoient » barbares, il n'y a que trente ans; » ils n'ont point eu de *Médicis* ni de » *Louis XIV* pour encourager leurs » talens. Dans leurs Cours brillantes, » leur langue est proscrite, parce que » leurs grands Seigneurs préfèrent à » leur langue, un jargon ridicule, » qu'ils appellent le françois. Nous » accueillons avec transport dans nos » sociétés, les hommes célèbres, & » nous briguons leur estime & leur » amitié. Chez eux, un homme de » lettres est sans état; & le premier » Ecrivain de son siècle parlera de- » bout au dernier Comte de l'Empire, » s'il n'a d'autre brevet que celui » de l'immortalité. Si vous n'entrez » point dans leurs Chapitres, vous » n'entrez point dans leurs assem- » blées. On diroit qu'il faut être » né Chanoine, pour être un homme » aimable; on ne se rappelle pas que

» ce ridicule eſt banni des grandes
» Cours de l'Europe. Or, il eſt diffi-
» cile qu'une Nation s'éclaire, lorſ-
» qu'on vous demande votre généa-
» logie pour ſavoir s'il convient de
» vous eſtimer & de profiter de vos
» lumières; les connoiſſances, comme
» les richeſſes, ne ſe multiplient que
» par la circulation. Malgré toutes
» ces entraves, il y a en tout, des
» Allemands qui nous égalent; il y
» en a même qui nous ſurpaſſent; leur
» génie eſt un arbre majeſtueux, qui
» a pouſſé dans un ſol aride, par la
» force végétative de ſa sève. Nous
» avons l'eſprit & le goût en partage;
» ils ont l'énergie & le naturel. Conve-
» nez, mon cher Abbé, que nous
» poſſédons le talent de n'eſtimer que
» nous & nos amis. *Voltaire*, qui ſe
» piquoit de philoſophie, n'a pas
» rougi d'écrire; & *ce fier Saxon que*
» *l'on croit né parmi nous*, comme ſi
» le Maréchal *de Saxe* eût été fort peu
» de choſe ſans un certain air François
» qui le rendoit ſupportable. Le *Gaſcon*
» à Londres, n'a rien dit de plus ab-
» ſurde, lorſqu'il s'écria que *Charles II*

ne danſoit pas mal, pour un étranger ».

Ce que dit M. le Comte, ſur la ridicule importance qu'attachent les François aux manières & aux graces extérieures, ſeule eſpèce de mérite dont ils ſoient jaloux, me paroît très-juſte & très-philoſophique; mais je n'approuve pas en tout ſes idées ſur les obſtacles qui arrêtent en Allemagne, les progrès de la littérature. L'entêtement pour la Nobleſſe, qui domine encore dans cette contrée, me paroît ſans doute un préjugé barbare; mais la confuſion de tous les états que le luxe a introduite à Paris, me paroît encore un plus grand mal. Les Barons Allemands, ont tort ſans doute, de ne pas accueillir avec diſtinction ceux qui n'ont que la nobleſſe du génie; mais c'eſt peut-être un bien pour les gens de lettres de l'Allemagne, de vivre avec des hommes plutôt qu'avec des nobles.

S'il eſt vrai que les honneurs & les récompenſes encouragent les talens, il eſt encore plus certain que ces honneurs & ces récompenſes, qui ſont

presque toujours la proie de l'intrigue, plutôt que le prix du mérite, humilient & découragent l'homme de génie, toujours fier & modeste. Ainsi, peut être, vaudroit-il mieux pour la perfection de l'art & la gloire des lettres, qu'il n'y eût pour les Ecrivains ni Académies ni pensions, parce qu'il n'y auroit ni bassesses, ni cabales, ni cotteries; le suffrage public & l'estime de la Nation seroient pour le véritable homme de lettres, une distinction & une récompense assez flatteuses. Nous aurions bien moins d'Auteurs, & la littérature y gagneroit beaucoup; le seul talent, & non l'espoir de faire fortune, enfanteroit des Poëtes & des Orateurs, & le sanctuaire des Muses ne seroit point souillé par l'avarice & par la cupidité.

Ce n'est pas un avantage pour les lettres, que les Auteurs soient si répandus dans le grand monde, & vivent si familièrement avec les grands & les riches; c'est là qu'ils prennent le goût du luxe, de la dissipation & de la frivolité; c'est là qu'ils vont étudier l'esprit d'intrigue, d'intérêt & d'or-

gueil, puiſer tous les vices que la proſpérité fait éclorre, rabaiſſer cette hauteur de penſée, affoiblir cette énergie de l'ame, dégrader cette nobleſſe de ſentiment, éteindre ce feu divin qui fait le véritable génie. Les gens de lettres devroient vivre entre eux, parce qu'ils forment dans le monde, une claſſe à part, deſtinée à juger & à éclairer toutes les autres. Leurs mœurs, leur ton, leur manière de voir & de penſer, tout doit les diſtinguer des ſociétés ordinaires, & par conſéquent, ils doivent y être déplacés : qu'ils paroiſſent quelquefois ſur le théâtre du monde, comme obſervateurs & ſpectateurs de ce qui s'y paſſe ; mais que jamais ils n'y ſoient acteurs : dès qu'ils voudront y jouer un rôle, ils en prendront néceſſairement l'eſprit, les travers & les ridicules, & dès-lors ils deviendront incapables de peindre & de réformer des vices qu'ils imiteront eux-mêmes, des vices qui leur ſembleront charmans, & qui ſeront pour eux auſſi utiles qu'agréables.

Albertine, Anecdote tirée de l'Hiſ-

toire secrette de la Cour de *** ; par M. *Wall* : voilà sans contredit, la meilleure pièce du Recueil ; c'est un chef-d'œuvre d'intérêt & de sentimens, qu'on a défiguré dans le Roman de *Caroline*, en le délayant & en le noyant en quelque sorte, dans une foule d'incidens & de détails inutiles. Je ne ferai point l'analyse de ce petit Roman ; c'est le fonds de celui de *Caroline*, qui se trouve entre les mains de tout le monde ; il faut lire de suite & en entier, cette charmante Anecdote, qui est très-courte, & que tout lecteur sensible trouvera sans doute, trop courte.

On trouve ensuite une anecdote de M. *Vieland* très-honorable pour la mémoire de l'Impératrice *Marie-Thérese*, mère de notre auguste Reine. Cette Princesse, » par ses armées » victorieuses, se voyoit en état de » pouvoir faire couronner l'Empereur » son époux *Christine-Louise*, son » auguste grand-mère, qui a jetté tant » d'éclat sur la maison de *Brunsvick* » *Wolfenbüttel*, âgée alors de soixante » & dix ans, voulut absolument aller

» à Francfort, & assister au couron-
» nement. On y avoit préparé ses
» appartemens, de manière que *Marie-*
» *Thérese*, son auguste petite-fille,
» pût aller la voir en déshabillé. Dès
» le lendemain de l'arrivée de cette res-
» pectable Princesse, *Marie Thérese* en-
» tra de bonne heure dans l'anticham-
» bre, elle y trouva la femme-de-cham-
» bre à peine éveillée. Restez couchée,
» mon enfant, dit-elle, je vais m'asseoir à
» côté de vous jusqu'à ce qu'il soit jour
» chez ma grand maman. Pendant
» plus d'une demi-heure, elle fit tout
» bas une conversation affable avec
» la femme-de-chambre. On entendit
» sonner. *Marie-Thérèse* ne voulut
» point permettre que la femme-de-
» chambre se levât pour entrer la pre-
» mière; elle ouvrit doucement la
» porte, & la respectable grand-mère,
» à son premier réveil, à Francfort,
» vit sa petite-fille attendrie se jetter
» dans ses bras & lui servir de femme-
» de-chambre ».

Vioulis est une allégorie aussi ingénieuse que juste, sur le caractère

bienfaisant & pacifique de *Louis XVI*. *M. Wall* en est l'Auteur.

Trait historique sur Jean-Frederic Weisse, Chirurgien d'Auguste I, Roi de Pologne : ce Prince fut attaqué d'un mal très-dangereux à un doigt du pied : déjà on appercevoit les symptômes de la gangrene. *Weisse* déclare qu'il n'y a pas d'autres remède que l'amputation ; les Médecins rejettent cet avis ; on envoye chercher à Paris, le fameux Docteur *Petit* ; mais le Chirurgien convaincu que la vie du Prince étoit en danger, si l'on attendoit l'arrivée du Docteur, prend sur lui l'évènement, endort le Prince avec une dose d'opium, & pendant son sommeil, lui coupe le doigt du pied ; le Roi s'éveille furieux, éclate en reproches contre le Chirurgien. Il s'appaise enfin, par ses raisons ; & résolu d'attendre l'arrivée de *Petit*, enferme le doigt coupé dans une boëte d'or. Douze jours après, *Petit* arrive : sur la seule exposition de l'état du Roi, il s'écrie qu'il ne conçoit pas comment le Roi vit encore, qu'il faut se hâter de faire l'amputation, pourvu qu'il ne soit pas trop tard.

alors *Weiſſe* lui montre le doigt coupé avec les ſymptômes de la gangrene, & reçoit les éloges dus à ſon habileté & à ſon courage.

Lettres d'un gentilhomme Allemand par *Sturz* : c'eſt une ſatyre aſſez plaiſante de la gaucherie, de la ſimplicité & des ridicules des jeunes Allemands qui voyagent en France.

Le Maréchal-de-Camp, anecdote par M. *Meiſner*. Le Comte de *B.* après de longs ſervices, reçut enfin dans ſa vieilleſſe, le bâton de Feld-Maréchal, avec une penſion conſidérable ; il ſe hâta de ſe dérober aux honneurs de la Cour & aux félicitations des courtiſans pour ſe rendre au château de ſon fils qu'il aimoit tendrement : il fut étonné d'y trouver un ſalon magnifique nouvellement conſtruit, dont les murs étoient couverts de tableaux qui repréſentoient ſes belles actions : le vieillard, après les avoir parcourus froidement, dit à ſon fils qu'il avoit oublié l'action la plus glorieuſe de ſa vie, celle qui lui avoit mérité la faveur éclatante qu'il venoit de recevoir ; on le preſſe de la raconter : le

vieillard commence par un détail rapide des ſervices qu'il a rendus à la patrie, des bleſſures dont il eſt couvert, des dangers auxquels il s'eſt expoſé, obſervant qu'il n'en a cependant recueilli d'autre fruit que des injuſtices, des diſgraces, tandis que des Officiers ſans mérite, ont été magnifiquement récompenſés : il vient enſuite à l'action héroïque qui lui a valu le bâton de Maréchal. Se promenant par haſard, à cheval, au bord de la rivière, il apperçut un petit chien qui ſe noyoit, & des femmes ſur le rivage, qui faiſoient retentir l'air de leurs cris. Il pouſſe ſon cheval dans l'eau, ſe ſaiſit du chien, & l'apporte à ſa maîtreſſe, qui le reçoit avec des tranſports de joie. Cette femme étoit aimée du premier Miniſtre ; elle aſſura le Comte de *B.* de ſa reconnoiſſance, & lui tint parole.

« Crois-tu, dit le bon vieillard à » ſon fils, que le lendemain, dans » l'anti chambre du Monarque, le » Miniſtre m'attira dans l'embraſure » d'une croiſée, & m'aſſura que ſon » Souverain, depuis peu, s'étoit rap-

» pellé mon nom & mes services à » plusieurs reprises ; qu'il l'avoit for» tifié dans ses intentions favorables, » & qu'il entrevoyoit, dès-à présent, » la plus grande espérance de me fé» liciter avant peu. Il avoit grande » raison. Dans le même mois, j'obtins » le bâton de Feld-Maréchal.

Anecdote sur la Tragédie des Voleurs. On y voit à quel point l'ouvrage d'un homme de génie peut influer sur l'esprit de la multitude, & quel parti on pourroit tirer du théâtre, s'il étoit dirigé vers un but utile. La Tragédie *des Voleurs*, de M. *Schill*, est un ouvrage sans goût, mais semé de traits vigoureux & sublimes, rempli surtout du plus vif intérêt : le principal personnage est un jeune infortuné, » que des scélérats ont livré à tous les » remords du crime, & qui, terrible » comme *Achille* dans sa fureur, jure » de punir le méchant qui a opprimé » le foible. Le Comte de *Moor*, c'est » le nom du jeune homme, se fait chef » d'une bande de voleurs. Son carac» tère est prononcé avec tant de force » & de grandeur, que cette pièce

» qu'on représentoit à Fribourg, fit » sur toute la jeunesse une impression » effrayante ».

Un grand nombre de jeunes gens de la première qualité, la plûpart encore au Collège, résolurent de former une troupe comme celle du Comte de *Moor*, & se lièrent entr'eux par les plus affreux sermens. Ils choisirent pour leur chef, le jeune Comte de *S.*, d'une des plus anciennes familles de l'Allemagne; ils devoient emporter tout ce qu'ils pourroient trouver chez leurs parens, d'argent & de bijoux: leur projet étoit aussi d'enlever à la promenade publique, Mademoiselle de ***, d'une rare beauté & d'une famille illustre, & de se retirer dans les forêts avec cette proie; mais comme il y avoit dans ces jeunes têtes, plus d'enthousiasme que de prudence, le Principal du Collège trouva heureusement sur un banc de la classe, un papier que l'un d'eux avoit oublié, & qui contenoit le détail de la conjuration, avec une liste des conjurés: il court aussi-tôt chez le Gouverneur, qui envoye sur le champ un ordre se-

vère à tous les parens, de s'assurer de la personne de leurs enfans. On les dispersa ensuite dans divers Régimens: d'après cet évènement, la pièce fut défendue à Fribourg & dans plusieurs autres Villes d'Allemagne.

Le Sultan Massoud par M. *Meisner*, est un petit conte moral qui renferme d'excellentes leçons de sagesse, de modération & de clémence pour les Souverains; on y reconnoît en plusieurs endroits, une imitation assez heureuse du ton de *Xenophon* dans la *Cyropédie*; mais l'invention n'en est pas riche; on n'y trouve point de plan, & beaucoup de longueurs.

Ces petits Romans sont suivis de mêlanges, parmi lesquels on distingue des essais de Poësie lyrique, où il y a de la verve. Il eût été bien difficile que l'Auteur échauffé par le génie de *Job* & *d'Isaïe*, n'eût pas fait passer dans sa traduction, quelques étincelles du feu poëtique de ces Chantres divins; mais quel que soit le mérite de ces essais, ils ne lui donnoient pas le droit de juger notre Lyrique François, avec une légéreté & une témérité qui ne

s'accordent guère avec le vrai talent ; on eſt étonné de lui entendre dire, que les belles Odes de *Rouſſeau ne ſont pas des ouvrages de génie ;* que *dans preſque toutes ſes Odes*, Rouſſeau *n'eſt qu'un grand Ecrivain*, c'eſt-à-dire, un bon verſificateur ; que *le genre de l'Ode chez les François, eſt un genre abſolument neuf ;* qu'*en Poëſie, rien n'eſt fait*, &c.

Ces aſſertions d'un jeune homme qui fait le procès à ſes maîtres, au lieu de s'efforcer de les imiter, ne donneront pas aux lecteurs ſenſés, une idée favorable du jugement de M. *Bonneville*. Il auroit dû laiſſer aux charlatans & aux rimeurs ſubalternes, cette arrogance, cette préſomption, ce mépris des bons modèles, qui ne peuvent en impoſer qu'à des ſots ; il paroiſſoit digne de ſe diſtinguer de la foule, par la délicateſſe de ſon goût & par ſa modeſtie : l'autorité de M. *Marmontel* l'a, peut-être ſéduit ; il admire en effet, le *courage* qui a fait dire au Secrétaire de l'Académie : *on lit les Odes de Malherbe & de Rouſſeau, comme ils les ont faites*, *c'eſt-à-dire*,

sans être ému. M. *Marmontel* n'a pas eu besoin de *courage* pour dire cela. *Courage* n'est pas le mot propre : l'Ecrivain qui a osé exalter *Lucain*, aux dépens de *Virgile*, qui a dit que *Boileau* n'avoit ni *feu*, ni *verve*, ni *fécondité*, n'est pas un excellent Juge en Poësie.

Il faudroit souvent répéter aux jeunes gens qui tranchent, aux écoliers qui osent condamner leurs maîtres, ce passage admirable de *Quintilien*, que *Racine* opposoit autrefois aux détracteurs d'*Euripide* : « Il » faut être extrêmement circonspect » & très-retenu à prononcer sur les » ouvrages de ces Grands Hommes, » de peur qu'il ne nous arrive comme » à plusieurs, de condamner ce que » nous n'entendons pas. Et s'il faut » tomber en quelqu'excès, encore » vaut-il mieux pécher en admirant » tout dans leurs écrits, qu'en y blâ- » mant beaucoup de choses. *Modestè* » *tamen & circonspectè judicio de tantis* » *viris pronuntiandum est ; ne, quod* » *plerisque accidit, damnent quæ non in-* » *telligunt ; ac si necesse est in alterum*

» *errare patetur, omnia eorum legentibus* » *plerosque quam multa displicere malueri*m.

Injuste envers *Jean-Baptiste Rousseau*, M. *Bonneville* se montre enthousiaste & fanatique outré à l'égard de *Jean Jacques*. Les éloges qu'il lui donne ont le caractère de l'engouement & de l'admiration aveugle. Rien ne prouve mieux combien les écrits du citoyen de Genève, sont dangereux, que ces transports frénétiques dont les jeunes gens sont saisis en les lisant, incapables de démêler le vice de ses raisonnemens, ils ne s'attachent qu'à l'éclat séducteur de son coloris; leur tête s'exalte, leur imagination s'enflamme, leurs idées prennent une teinte sombre & lugubre; leur cœur est amolli par une sensibilité fausse, & leur jugement tout-à-fait corrompu par des sophismes d'autant plus pernicieux, qu'ils semblent ne respirer que la vertu & l'humanité.

Je me garderai bien d'opposer aux exclamations convulsives de M. de *Bonneville*, des raisons qu'il n'entendroit pas: je me contenterai d'observer

ici à quel point la lecture de l'*Emile* a renverſé la tête de ce jeune homme, puiſqu'il ne craint pas d'exalter publiquement comme un ouvrage divin, un livre que le premier Sénat de la Nation a flétri, comme contraire au Gouvernement & aux mœurs, & que le Pontife de la capitale a condamné, comme contraire à la religion: comment oſe-t-il s'élèver contre des autorités ſi reſpectables? croit-il avoir lui ſeul plus de ſens & de raiſon, que tous les Magiſtrats & les Docteurs de la loi?

Ce ton déciſif que les jeunes gens prennent aujourd'hui dans la ſociété comme dans la littérature, eſt une des marques les plus sûres de la foibleſſe & de la décadence du ſiècle: les anciens avoient obſervé que les républiques les plus floriſſantes panchoient vers leur ruine, quand les jeunes gens dominoient dans les aſſemblées. Dans un ancien dialogue comique du Poëte *Nævius*, un des interlocuteurs dit: *Apprenez-moi comment vous avez détruit ſi promptement une république ſi puiſſante*, & l'autre lui répond:

pond : *nous avions de nouveaux Orateurs très-sots & très jeunes.*

Cedo qui rempublicam tantam amisistis tam cito ?
Proveniebant Oratores novi stulti adolescentuli.

Cicéron, de la vieillesse, chap. 6.

Je suis, &c.

LETTRE XX.

Traduction du Plutarque Anglois, contenant la vie des Hommes les plus illustres de l'Angleterre & de l'Irlande, Ministres, Guerriers, Hommes d'Etat & d'Eglise, Citoyens, Philosophes, Poëtes, & des plus célèbres Navigateurs & Artistes, depuis le regne d'Henri VIII, jusqu'à nos jours : dédiée à Sa Majesté le Roi de Suéde, tomes septieme & huitieme. A Paris,

de l'Imprimerie de Couturier, *quai des Auguſtins ; & chez* Morigot *jeune, Libraire, quai des Auguſtins ;* Renault, *Libraire, rue St. Jacques ; & au Bureau du Théâtre Anglois, rue Ste. Appolline*, N°. 6.

LE premier de ces deux volumes, Monſieur, renferme la funeſte révolution qui précipita le malheureux *Charles I* du trône, & qui le conduiſit ſur l'échafaud ; & le ſecond préſente les portraits des principaux perſonnages qui ont contribué à rétablir la Monarchie, & à faire rentrer *Charles II* dans l'héritage de ſes pères.

C'eſt un homme bien étonnant que cet *Olivier Cromwel*, le bourreau de ſon Roi, & le tyran de ſa patrie, qu'il aſſervit en la flattant d'une liberté chimérique. L'hypocriſie & le fanatiſme ſervirent de dégrés à ſa fortune & il ſut conſerver par un courage extraordinaire & par une politique profonde le rang ſuprême auquel ſes heureux artifices l'avoient élevé. Jamais aucun Roi

n'a exercé sur la Grande-Bretagne un empire aussi absolu que *Cromwel*, & cette fière nation accoutumée à braver le pouvoir légitime de ses souverains, trembloit devant cet usurpateur. Sous le titre de protecteur, il fut vraiment despote, & il gouverna avec un sceptre de fer ces mêmes Anglois, qui n'avoient pu souffrir le gouvernement doux & paternel de leurs maîtres naturels. Le nom de *Cromwel* exécrable à la postérité par l'abus criminel qu'il fit de sa puissance, est cependant consigné avec admiration dans les fastes de la politique. Son administration fut un chef d'œuvre de sagesse & de génie, & c'est à lui que l'Angleterre doit la supériorité dont sa marine a joui si long-temps sur toutes les mers du monde. Il est enfin un des plus illustres scélérats qui aient paru dans l'univers.

La superstition & l'ignorance, qui ne veulent pas que les personnages extraordinaires naissent comme les autres hommes, ont débité sur la naissance de *Cromwel* une foule de presages & de rêveries que démentent

également la raiſon & la vérité. Pluſieurs Hiſtoriens même prétendent qu'il fut un prodige d'éloquence, quoiqu'il n'eût reçu qu'une éducation fort médiocre ; la première fois qu'il ſe fit entendre dans la Chambre des Communes en 1629, ſon élocution parut ſi dure, ſi ennuyeuſe & ſi obſcure qu'on ne fit aucune attention à ſon diſcours, & ſans l'opiniâtreté avec laquelle il s'oppoſa au Comte de *Bedford*, il eût peut-être vécu dans un profond oubli.

On a avancé que dès l'âge de quinze ans, il manifeſta le deſſein de renverſer la Monarchie. *Cromwel* fut dans ſa jeuneſſe très-débauché, & il s'occupoit plus de ſes plaiſirs que des projets de politique. Ruiné de fond en comble, toute ſon ambition ſe bornoit à fuir en Amérique les pourſuites de ſes créanciers. Voici ce qui a fait croire à quelques Ecrivains les fables qui ont été débitées à ce ſujet.

« Les Ecoliers de l'Ecole de Huntingdon, où *Cromwel* faiſoit ſes pre-
» mières études, repréſentèrent une tra-
» gédie nommé *Lingua*, dans laquelle

» il jouoit le rôle de *Tactus*; ayant » heurté par hasard contre un bloc où » étoient représentés les attributs de » la royauté, au lieu de se plaindre, » il s'écria : *fut-il jamais un mortel* » *plus heureux que moi ? D'autres se* » *seroient cassé la jambe*, puis don- » nant un coup de pied au bloc, & » *moi*, continua-t-il, *je renverse ce* » *bloc odieux* ».

La rébellion d'Ecosse & la guerre que le Parlement fit au Roi, fournirent à *Cromwel* les moyens de se signaler; & c'est alors qu'il commença à fixer sur lui les regards de la Nation. Il ne se fut cependant pas élevé au pouvoir suprême, s'il n'eut eu l'adresse de faire enlever aux Comtes d'*Essex* & de *Manchester*, ses ennemis, le commandement de l'armée parlementaire, & de faire nommer à leur place *Fairfax*, qui lui étoit entièrement dévoué. Ce trait de politique n'a pas été assez observé par les Historiens, & il est cependant le plus profond dont cet habile imposteur ait fait usage pour maîtriser la Nation dont il sembloit prendre la défense.

Dès ce moment la fortune abandonna le malheureux *Charles*, & se rangea du côté de ses ennemis. Tout le monde sait comment ce Prince tomba entre les mains de *Cromvel*, avec quelle hypocrisie cet insigne scélérat prépara la perte de son Roi, & comment dans cette affreuse catastrophe il sçut jouer tout-à-la-fois & le peuple & le Parlement. On auroit tort en effet de faire retomber sur la Nation entière, l'horreur de cet exécrable régicide. Il fut l'ouvrage de quelques scélérats devoués aveuglément à l'imposteur qui avoit su fasciner leurs esprits. Rien de plus grossier que la plupart des artifices qu'il mettoit en usage, & ils n'étoient pas capables d'en imposer aux hommes même les moins éclairés.

Tandis que l'on instruisoit le procès de *Charles*, *Cromvel* un jour s'écria dans la Chambre des Communes: « Hélas! si quelqu'un m'eut communiqué le dessein de punir le Roi, » je l'aurois regardé comme le plus » insigne traître; mais depuis que la » providence & la nécessité vous obligent à cette rigueur, je prie Dieu

» qu'il vous éclaire; quant à moi, je » ne me sens pas assez inspiré pour vous » conseiller dans cette affaire; Je la » crois juste, & pense que le ciel » veut la punition de ce Prince; car » l'autre jour offrant des vœux ardens » pour lui, tout-à-coup ma langue » s'attacha à mon palais, ce qui » prouve qu'il est maudit du Sei- » gneur ». On mettroit aujourd'hui aux petites maisons un homme qui tiendroit un pareil langage. Il est vrai qu'une armée formidable donnoit beaucoup de poids à de pareilles extravagances.

La haute cour de justice devoit être composée de cent quarante-cinq membres; mais quand ils furent sur le point d'exercer leurs odieuses fonctions, plusieurs refusèrent de comparoître, & il ne s'en trouva que soixante-dix; citoyens obscurs pour la plupart, ou décriés par leurs mœurs. Le premier jour de l'instruction du procès, l'huissier de la Cour ayant appellé tous les Commissaires par leur nom, & personne n'ayant répondu à celui de *Fairfax*, il le répéta à plusieurs reprises. Une

voix de femme dit tout haut : « Il a » trop d'esprit pour être ici. » Quand on lut l'accusation : *Au nom de tout le bon peuple d'Angleterre*, la même voix s'écria : « non pas seulement de » la dixième partie. » *Cromwel* offensé de tant d'audace, ordonna à un Officier de faire feu sur la loge d'où partoit cette voix ; mais on apprit que c'étoit Lady *Fairfax*, qui avoit fait cette exlamation : « je savois bien, » s'écria-t-elle, qu'en vous disant » la vérité, je m'exposerois à votre » colère; frappez, je brave vos coups. » On la pria de se retirer, mais n'écoutant que son indignation, elle accabla les Juges des plus vifs reproches. Cette femme généreuse avoit employé son crédit sur son mari pour l'engager à défendre les droits du peuple; mais dès qu'elle s'apperçut des coupables desseins de *Cromwel*; elle le sollicita avec la même ardeur de renoncer à une entreprise qui le couvriroit d'infamie.

Il ne restoit en Angleterre de la famille de l'infortuné *Charles*, que le Duc de *Gloceſter*, qui sortoit à peine de l'en-

fance, & la Princeſſe *Eliſabeth*, aſſez âgée pour ſentir vivement les malheurs de ſa maiſon. Avant de monter ſur l'échafaud, le Roi prit le jeune Duc ſur ſes genoux : « Mon enfant, lui » dit-il, on va bientôt trancher la » tête à ton père. » Le Duc le regarda long-temps d'un air étonné, & le Roi continua : « oui, mon enfant, cette tête » que tu regarde ſi attentivement, va » être ſéparée de mon corps par la main « d'un bourreau. — N'oublies jamais » ce que je te recommande ; ceux qui » ſont mourir ton père, voudront » peut-être te faire Roi, garde-toi d'y » conſentir auſſi long-temps que tes » frères *Charles* & *Jacques* vivront ; car » s'ils pouvoient s'emparer de tes » frères, ils leur trancheroient la tête » ainſi qu'à moi, & ils finiroient par » couper auſſi la tienne : promets-moi » donc, mon enfant, que tu ne con- » ſentiras jamais à être Roi, par la » main de ceux qui ont fait mourir ton » père. *J'aimerois mieux être haché en » mille pieces* répliqua le Duc, en » pouſſant un profond ſoupir ». *Charles* embraſſa pluſieurs fois ſes en-

fants, & leur fit présent d'un cachet orné de pierreries, le seul bijou qui lui restoit de sa fortune passée.

Le reste de la vie de *Cromwel* fut une suite non interrompue de prospérités & d'inquiétudes; & s'il mourut tranquillement dans son lit, tous les jours de sa vie furent empoisonnés par la crainte de mourir assassiné.

Un des hommes qui contribua le plus à la gloire de ce fameux usurpateur, fut l'Amiral *Blake*. Cet intrépide Marin battit en plusieurs rencontres le fameux Amiral *Tromp*, qui périt même en combattant contre lui, & ce qui ne lui fait pas moins d'honneur; il donna des larmes à sa mort. La Marine lui est redevable de plusieurs découvertes utiles & propres à abréger l'étude de la navigation. Quoiqu'attaché au parti de *Cromwel*, il n'approuva ni l'exécution de *Charles I*, ni le pouvoir que s'arrogea ensuite le protecteur sur le Parlement, & sur toute la nation. Quand *Blake* apprit que *Cromwel* avoit usurpé ce titre, il en témoigna le plus grand mécontentement; mais après quelques momens

de réflexions ; « ce n'eſt pas à des » Marins, dit-il à ſes Officiers, à ſe » mêler des affaires du Gouvernement ; » notre métier eſt d'empêcher les étran- « gers de profiter de nos folies ».

La révolution qui rappella *Charles II* ſur le trône de ſes ancêtres, fut l'ouvrage du Général *Monk*, Duc d'*Albermale*. Quoiqu'il eût ſervi *Cromvel* avec zèle & avec ſuccès, cet uſurpateur le redoutoit, & ſoupçonnoit qu'il n'aſpiroit qu'au moment favorable de faire rentrer l'Angleterre au pouvoir de ſon maître légitime ; il s'en étoit pluſieurs fois expliqué vaguement avec Monk ; ne pouvant même ſe contraindre plus long-temps, il lui écrivit quelques jours avant ſon décès une lettre à ce ſujet ; il ajoutoit par apoſtille : « on m'a » averti qu'un certain *John Monk*, ruſé » compère, actuellement en Ecoſſe, » s'y eſt mis en embuſcade, pour » introduire dans le royaume le nommé » *Charles Stuart* ; je vous prie d'em- » ployer toute votre autorité pour » vous emparer de ce *Monk*, & d'uſer » de la plus grande diligence pour le » remettre en mon pouvoir ».

L'Auteur eſt perſuadé que ſi *Cromwel* eut vécu plus long-temps, il ſe fût vu enlever le fruit de ſes artifices, & que ſa fin eût ſervi d'exemple aux traîtres qui oſent ſacrifier le repos de la patrie, à leurs deſſeins ambitieux. Quoique le retour de *Charles II* ait été ménagé avec beaucoup d'adreſſe, on ne ſauroit cependant aſſurer que la ſage conduite de *Monk* eût été également couronnée par le ſuccès, ſi cet habile politique eut régné. Si *Monk* eut encore beaucoup d'obſtacles à vaincre ſous le protectorat de *Richard*, qui n'avoit ni l'ambition, ni l'habileté de ſon père, qui ſoupiroit plutôt après une retraite tranquille qu'après les embarras du pouvoir ſuprême, eſt-il à préſumer qu'il eût vu ſa généreuſe entrepriſe réuſſir également au gré de ſes vœux avec un ennemi, auſſi formidable & auſſi pénétrant que l'étoit *Olivier Cromvel*.

Les Vies d'*Edouard Montagne*, Comte de Sandwich, Amiral; d'*Edouard Hyde*, Comte de Clarendon, Grand-Chancelier d'Angleterre; de Sir *Mathieu Hale*, Juge-Mage du

Banc du Roi, d'*André Marvel*, d'*Antoine Ashley Cooper*, Comte de *Shaftesbury*, Grand-Chancelier d'Angleterre, de *James-Butler* Duc d'*Ormond*, &c. répandent beaucoup de jour sur les mœurs de la Cour de *Charles II*, aussi dissipée que celle de *Cromwel*, avoit été sérieuse & austère.

Parmi les hommes de lettres de ce temps, on distingue les Poëtes *Edmund Waller*, & *Samuel Butler*. Ce dernier, contre le caractère ordinaire des Ecrivains de sa nation, étoit singulièrement enjoué. Il est fameux par son Poëme d'*Hudibras*, production originale, pleine de gaieté, dans laquelle il peint en vers très-plaisans les sanglans & funestes débats de son pays. *Voltaire* en a traduit le commencement.

Sir Hudibras, cet homme rare,
Etoit, dit-on, rempli d'honneur,
Avoit de l'esprit & du cœur;
Mais il en étoit fort avare.
D'ailleurs par un talent nouveau,
Il étoit tout propre au barreau,
Ainsi qu'à la guerre cruelle;
Grand sur les bancs, grand sur la selle,

Dans les camps & dans un bureau,
Semblable à ces rats amphibies,
Qui paroissant avoir deux vies,
Sont rats de campagne & rats d'eau.
Mais malgré sa grande éloquence,
Et son mérite & sa prudence,
Il passa chez quelques savans,
Pour être un de ces instrumens,
Dont les fripons, avec adresse,
Savent user sans dire mot,
Et qu'ils tournent avec souplesse;
Cet instrument s'appelle un *sot*.
Ce n'est pas qu'en théologie,
En logique, en astrologie,
Il ne fût un docteur subtil;
En quatre il séparoit un fil,
Disputant sans jamais se rendre,
Changeant de thèse tout-à-coup,
Toujours prêt à parler beaucoup,
Quand il falloit ne point s'entendre.

Les témoignages flatteurs d'estime que l'auteur de cette traduction, Madame la Baronne de *Vasse*, a reçus de Sa Majesté le Roi de Suède, sont une récompense de son travail aussi juste qu'honorable. Ce Prince, ami des

lettres, lui a fait remettre par son Ambassadeur à la cour de France M. le Baron de *Stael*, deux médailles d'or. Un suffrage aussi glorieux joint à celui du public ne peut qu'encourager l'Auteur à continuer un ouvrage dont le mérite & l'intérêt augmentent à mesure qu'il avance.

Je suis, &c.

LETTRE XXI.

L'Art d'être heureux sur la terre ; mis à la portée du peuple de toutes les Nations. A Paris, chez Royez, *Libraire, quai des Augustins ; un volume d'environ 200 pages : prix, 2 liv. 8 s. broché.*

L'ART d'être heureux ; l'heureuse découverte, Monsieur ! vous croyez peut être que l'Auteur vient de trouver la *Fontaine de Jouvence*, ou tou-

au moins le grand-œuvre. Non : mais un bon traité de morale qui nous apprend à demeurer content de notre sort, qui sait calmer nos passions, faire règner la paix dans l'ame, aimer enfin nos devoirs & la vertu, ne vaut-il donc pas tout l'or du Pérou ?

Ce n'est pas pour les gens instruits, qui pourroient cependant y trouver, ainsi que d'autres, de grands avantages, que ce livre a été composé; c'est pour *le pauvre peuple de toute la terre*. J'aimerois mieux qu'on l'eût adressé aux personnes qui, par état, se trouvent à la tête du peuple. Le pauvre peuple ne s'amuse guère à lire ; ce n'est pas lui qui souscrit pour les journaux ; & s'il n'a personne qui l'avertisse qu'il paroît un ouvrage intéressant pour lui, l'Auteur court grand risque d'avoir perdu sa peine. Et *le pauvre peuple de toute la terre*, dont une très-foible portion entend notre langue, comment lui faire parvenir un livre écrit en françois, comment le lui faire comprendre ? Ce traité convient donc mieux aux hommes prépposés à l'instruction du peuple,

qu'au peuple lui-même. Si celui-ci en doit retirer le fruit, c'eſt aux autres à le lui lui préparer.

La marche qu'a ſuivie l'Auteur, ſemble elle-même confirmer notre opinion. Il préſente un ſeigneur qui s'entretient avec ſon fermier, ſur le vrai bonheur de la vie, & ſur le moyen de l'obtenir. Celui-ci croit tout bonnement, ainſi que bien d'autres, qu'il n'y a d'heureux que les riches & les grands. Son maître lui démontre ſon erreur, & réduit le bonheur à la connoiſſance de la morale & à l'obſervance fidelle des règles qu'elle preſcrit. Il lui expoſe le plus ſimplement & le plus clairement qu'il lui eſt poſſible, les grandes vérités qui ſervent de baſe aux devoirs de l'homme, telles que l'immortalité de l'ame & l'exiſtence d'un Dieu, la néceſſité du culte qui lui eſt dû. Le fermier paroît entendre à merveille ces leçons faites avec candeur & bonhommie; il ſent déjà naître le bonheur dans ſon cœur.

Mais il ne manque plus rien à ſa félicité, lorſque le maître entre dans le détail des devoirs envers les ſupé-

rieurs, les pères & mères, frères & sœurs, &c. qu'il lui peint les regrets qu'inspirent les mauvaises actions, & la consolation que verse dans les cœurs une conscience pure & irréprochable. Pour lui faire mieux sentir la vérité de ces préceptes, il l'éprouve par des actes de bienfaisance & de justice; & le fermier tout transporté des vérités qu'il apprend, est déja certain d'être plus heureux à l'avenir, qu'il ne l'a été jusqu'alors. Pour compléter le mérite de cet ouvrage, il seroit peut-être à souhaiter que l'Auteur eût un peu plus insisté sur la religion, & d'une manière moins vague & plus directe. Ce livre d'ailleurs, ne sauroit manquer de produire les plus heureux fruits. Il est fait pour inspirer à tous les hommes l'amour de leurs devoirs, & le goût de la vertu.

Je suis, &c.

On trouve chez le même Libraire, le Traité du bonheur de M. *de Serre de la Tour*; celui *d'Helvetius*; les Causes du bonheur public, par

Muratori; le même sujet par M. *Gros de Besplas*, le Traité de morale & du bonheur, par M. de *Raymondis*, enfin le Temple du bonheur, ou Recueil des meilleurs traités Métaphysiques & moraux sur le bonheur, le plaisir, &c.

Je suis, &c.

LETTRE XXII.

Vies des Grands Hommes du Christianisme, & de ceux qui se sont faits connoître relativement à cette Religion; ornées de Portraits: proposées par souscription; par M. l'Abbé Robin, *Chapelain du Roi, & par une société de gens de lettres.*

Quoi de plus capable de faire connoître la grandeur & les avantages du Christianisme, son influence sur les

Mœurs, sur les Gouvernemens, que l'ouvrage qu'on propose ici au public? Et quelle Galerie plus imposante que la suite des hommes illustres qui ont honoré la Religion par leur génie & par leurs vertus, & l'humanité par leurs lumières & leur bienfaisance? Jusqu'à présent confondues parmi une foule d'objets étrangers & peu liés entr'eux, les *Vies* des Héros du Christianisme n'ont été connues qu'imparfaitement. Réunir & rassembler ces traits épars, les présenter sous le point de vue qui leur convient, tracer un portrait fidèle de chaque personnage important: telle est l'entreprise que forme en ce moment M. l'Abbé *Robin*; entreprise qui ne sauroit manquer d'être accueillie favorablement & d'être encouragée avec le plus vif intérêt.

Placées dans leur ordre chronologique, ces *Vies* offriront le Christianisme dans son enfance, le suivront dans son aggrandissement, & développeront les grandes révolutions qu'il a opérées. On y mêlera les *Vies* de ceux qui ont agité la Religion par leurs

erreurs ou par leur ambition, mêlange piquant par la variété des tableaux & par le choc des opinions. Des analyses serrées, quelquefois des fragmens de leurs écrits, feront connoître l'esprit des temps & des siècles où ces Grands Hommes ont vécu, l'influence qu'ils eurent sur la Religion; comment ils nous conservèrent & nous transmirent les connoissances de l'antiquité; comment ils portèrent la lumière chez les peuples barbares; comment ils contribuèrent à faire renaître ou à retarder le bon goût.

Les Auteurs placeront de distance en distance des discours, où, comme dans un foyer, se réuniront les traits épars des hommes dont ils auront tracé la vie. On sent assez combien un ouvrage conçu & exécuté sur un tel plan, offre d'avantages à toutes les classes de lecteurs.

Le Roi, la Reine, Monsieur, Madame, Monseigneur Comte d'Artois, Madame Comtesse d'Artois, Madame Adelaïde, Madame Victoire ont honoré cette souscription de leurs augustes noms.

Cet ouvrage, orné de Portraits exécutés par les meilleurs maîtres & d'après les originaux les plus authentiques, sera *in*-8°, beau papier, caractère *cicero*. On ne négligera rien pour que la partie Typographique réponde à l'importance du sujet.

La souscription sera de 12 liv. pour les trois premiers volumes, qu'on payera en souscrivant. Ceux qui ne voudront pas payer en souscrivant, auront la liberté de faire leur soumission de payer à la première livraison. Les souscripteurs recevront les épreuves des Gravures selon le rang de leur souscription. Le premier volume est prêt à être mis sous presse, & le second paroîtra peu de temps après.

On souscrit à Paris chez l'Auteur, rue Bouche-, N°. 24, Chez *Vallyre*, Imprimeur-Libraire, rue de la vieille-Bouclerie, & chez les principaux Libraires.

Je suis, &c.

Académie Royale de Marseille.

LE 25 du mois dernier, jour de *Saint-Louis*, l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de cette Ville, a tenu, suivant l'usage, sa séance publique dans sa Salle d'Assemblée, à l'Oratoire Royal. M. le Marquis *des Pennes*, Directeur, a fait l'ouverture de la séance, par un Discours analogue aux sujets proposés pour les Prix de Poésie & d'Eloquence que l'Académie avoit à décerner. Il a annoncé qu'elle avoit couronné l'*Ode sur l'Electricité*, qui a pour devise : *Audax Iapeti genus*, Hor. & dont l'Auteur est M. *Malot*, Avocat & Procureur du Roi, à Avallon en Bourgogne. Il a exprimé les regrets que l'Académie avoit de ne pouvoir couronner également les Eloges du célèbre Capitaine *Cook*. Dans le nombre de ceux qui ont été envoyés au concours cette année, l'Académie en a distingué trois qui, avec plus de travail & de soin, auroient pu remplir ses vues. Elle invite les Auteurs de ces ouvrages à les revoir, à ajouter ce qui peut leur manquer, soit pour le développement des connoissances, soit pour le style & la partie oratoire; & à concourir pour le sujet qu'elle propose encore pour 1788. Ces trois Eloges ont pour devise :

Deus fecit, Cook dedit.

Descripsit totum qui gentibus orbem.

Audax omnia perpeti.

M. le Directeur a annoncé pour sujet du Discours pour l'année prochaine 1787 ; cette question :

» Si l'extrême sévérité des Loix diminue le nombre & l'énormité des crimes » dans une Nation déjà dépravée ».

M. *Lantier*, élu Associé cette année, a prononcé son Discours de réception. Il a exprimé avec vérité, la sensibilité qu'il éprouvoit à recueillir une marque flatteuse de l'estime de ses concitoyens. M. le Directeur, dans sa réponse, en félicitant le Récipiendaire sur le développement que ses talens ont acquis dans la Capitale, & sur le succès de ses deux Comédies ; l'*Impatient* & *le Flatteur*, qui ont resté au Théâtre François, l'a invité à fixer son séjour dans sa patrie, & à y encourager par son exemple, l'amour des lettres.

M. *Seymandy* a lu l'Ode couronnée.

M. *Marin* a fait ensuite lecture d'un morceau extrait d'un plus grand ouvrage, intitulé : *Essai sur la Poësie Orientale*. L'on y a remarqué des anecdotes piquantes, des traits fins de l'esprit des Arabes, & de leur talent pour improviser.

M. le *Bailli de Resseguier* a terminé la séance par le cinquième chant d'un Poëme de sa composition, intitulé ; *la Prise de Rhodes* Des sentimens élevés, des richesses de Poësie sans nombre, des vers très-bien faits, & un style vraiment épique, ont paru fixer l'attention de l'Assemblée, & ont excité les applaudissemens les plus vifs.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE,

LETTRE XXIII.

Diſcours ſur les devoirs des ſujets envers le Souverain, prononcé dans la Chapelle du Louvre, en préſence de MM. de l'Académie Françoiſe, le 23 Août 1786, ſuivi d'une Ode ſur le Prince de Brunſvick, qui n'a point concouru pour le Prix. A Paris, chez Poinçot, *Libraire, rue de la Harpe, près S. Côme; & les Marchands de nouveautés.*

UN Prince tel que *St. Louis*, ne peut ſans doute jamais être aſſez loué; mais le génie des Orateurs qui, de-

puis tant d'années, exerçoient leur éloquence sur un sujet si riche, sembloit l'avoir entièrement épuisé ; ils ne faisoient plus, depuis long-temps, que se répéter les uns les autres, & la Chapelle du Louvre retentissoit annuellement d'amplifications rebattues sur les Croisades, sur les devoirs des Souverains, &c. L'Académie permet enfin à ses Prédicateurs, d'abandonner un lieu commun que toutes les ressources de l'art oratoire ne pouvoient rajeunir ; & M. l'Abbé de *Sauvigni* profitant de la permission, a choisi un sujet très-heureux, très-important, & même assez neuf ; car une foule d'Ecrivains se sont montrés jaloux d'endoctriner les Rois ; très-peu se sont occupés du soin de donner des leçons aux sujets.

« Rien ne prouve mieux & la mauvaise foi des modernes Philosophes, & la douceur du Gouvernement, que cette multitude de livres où l'on se plaît à étaler des maximes républicaines, à saper les fondemens de toute autorité, à déclamer contre les Rois ; ces livres circulent très-librement & sont dans les mains de tout

le monde ; on les cite, on les prône impunément ; & leur effet nécessaire est de répandre parmi les peuples des semences de haine & de mépris pour le pouvoir légitime qui les gouverne & pour ceux qui l'exercent. C'est bien à tort qu'on crie aujourd'hui contre l'intolérance, & que l'on réclame la liberté de penser ; car c'est une extrême tolérance, que de laisser le public se repaître de ces dangereux principes ; & si la liberté de la presse n'existe pas encore de droit, on peut dire qu'elle existe de fait.

Si l'on pouvoit douter du but que se propose une certaine classe d'Ecrivains, des ouvrages de cette espèce seroient bien capables d'ouvrir les yeux de la Nation. A les entendre, c'est l'amour de l'humanité qui les inspire ; c'est le zèle pour le bien public qui les porte à s'élever contre les abus du pouvoir ; mais s'ils aimoient vraiment leurs concitoyens, chercheroient-ils à leur persuader que le Gouvernement sous lequel ils sont obligés de vivre, est le pire de tous ; leur vanteroient-ils éternellement une

autre conſtitution, un autre ordre de choſes, qui ne peut pas exiſter pour eux? C'eſt aſſûrément rendre un grand ſervice aux hommes, que de leur faire accroire qu'ils ſont eſclaves & malheureux, ſans aucun eſpoir de parvenir jamais au bonheur & à la liberté; ces prétendus Philoſophes ſe flattent-ils donc de renverſer la Monarchie avec leur plume; à quoi tendent leurs déclamations ampoulées, contre l'autorité royale? A quoi? à flatter le ſentiment d'orgueil & d'indépendance inné dans le cœur de l'homme, à ſe procurer un grand nombre de lecteurs, à ſe faire une grande réputation. Ils n'ont & ne peuvent avoir d'autre objet en écrivant: il n'y en a pas un qui ne fût au déſeſpoir de vivre dans une république auſtère, où l'on feroit plus de cas de la vertu & des mœurs, que des vers & de la proſe: ils vanteront tant qu'on voudra, Rome & Lacédemone, pourvu qu'ils vivent à Paris dans le luxe. Ce n'eſt que dans leurs écrits, qu'ils ſont républicains; & les plus emportés, les plus fougeux adver-

faires du pouvoir absolu, trouvent qu'en effet tout va fort bien, quand on leur donne des places & des pensions.

Ces partisans fanatiques de la liberté, n'ont pas même le mérite d'avoir trouvé les raisonnemens & les preuves dont ils prétendent s'appuyer: ils ne sont que les échos de *Jurieu* & des Ministres Protestans qui, longtemps avant eux, ont dit la même chose, & que *Bossuet* a réfutés d'une manière victorieuse, comme on peut s'en convaincre, en jettant les yeux sur les 5 & 6es. avertissemens qu'il a mis à la suite de son *Histoire des Variations*. Si l'autorité de *Bossuet* n'en impose pas assez à ces déclamateurs, & s'il faut leur opposer des Ecrivains qui, dans leurs idées, soient plus Philosophes; *Bayle*, dans son *Avis aux Refugiés*, n'a-t-il pas pulvérisé d'avance toutes leurs objections? n'a-t-il pas établi sur une base inébranlable ces mêmes principes que tous les jours ils attaquent avec si peu de ménagemens? *David Hume* ne doit pas être pour eux, un Ecrivain

ſuſpect ; il a fait ſes preuves de Philoſophie. Et bien ce Philoſophe *Hume* eſt ſi peu perſuadé de la vérité de toutes ces diatribes politiques contre le Gouvernement d'un ſeul, que dans le cinquième volume de ſes *Œuvres Morales*, il ſoutient le pour & le contre, & appuye les deux opinions de raiſons ſi ſpécieuſes, que le lecteur eſt embarraſſé pour prendre un parti. Enfin, le fameux citoyen de Genêve, ce fier républicain, avoue plus d'une fois dans le recueil de ſes Lettres, qu'*il ne croiroit pas devoir acheter la révolution la plus favorable pour les peuples, par le ſang d'un ſeul homme.* L'Ecrivain qui penſoit & s'exprimoit ainſi, auroit dû jetter au feu le *Contrat Social.*

Dans une ancienne République, pour prévenir les troubles & les innovations, on avoit ordonné que celui qui propoſeroit d'abroger une ancienne Loi ou d'en établir une nouvelle, ſe préſenteroit dans l'aſſemblée, la corde au col. Et ſi ſon avis n'étoit pas approuvé, il étoit étranglé ſur le champ. On conçoit qu'avec une pa-

telle précaution, il ne dut pas se faire beaucoup de changemens dans cette République. Je ne rappelle ce trait historique, que pour faire sentir combien il est dangereux dans un Etat de souffrir que des hommes sans mission & sans caractère, souvent même sans talent & sans lumières, déclament à tort & à travers, contre les usages reçus, contre les anciens établissemens, frondent ce qu'il y a de plus respectable, foulent aux pieds tous les principes, sous le spécieux prétexte de s'élever contre les abus, & de détruire les préjugés. Le public toujours avide de nouveautés, toujours disposé à confondre la témérité & l'audace avec le génie, toujours dupe de l'emphase & des promesses des charlatans, se persuade aisément que des hommes qui jugent & qui condamnent avec tant de hardiesse, ont des vues supérieures, & que nos ancêtres n'avoient pas le sens commun; il se pénètre des idées & des maximes de ces réformateurs, d'autant plus flatteuses, qu'elles paroissent neuves; & quel mal n'en résulte-t-il pas pour

la Nation ? Je n'en veux point d'autre exemple que l'état actuel de l'éducation, que de prétendus Philosophes, à force de paradoxes, de plans, de systêmes plus absurdes les uns que les autres, sont venus à bout de corrompre & même de perdre entièrement en France.

M. l'Abbé *de Sauvigni* expose lui-même dans son exorde, le but de son Discours. « Je sçais, dit-il, que nous sommes » loin de ces temps orageux qui ont » troublé la Monarchie; je sçais com- » bien nos espérances de paix & de » félicité sont affermies sur les vertus » & le caractère bienfaisant de ceux » qui nous donnent des loix, & sur » l'heureuse épreuve que nous en » avons déjà faite; mais puisqu'ils » semblent se multiplier chaque jour » ces esprits audacieux qui s'érigent » en Législateurs, pour peser dans » leur foible balance les droits du » peuple, & mesurer l'étendue de ce » pouvoir, que le Tout-Puissant a » confié aux chefs des Nations, puis- » que cette apparente hardiesse de » pensées, cet amour de l'indépen-

» dance naturelle entraîne tant d'esprits » superficiels ; Ministres de la Reli- » gion, n'est-il pas temps de faire » entendre sa voix, & de proportion- » ner la défense de la vérité aux atta- » ques de l'erreur ».

Dans la première partie l'Auteur examine en quoi consistent les obligations des sujets envers les Souverains. Nous devons le tribut aux chefs du Gouvernement, comme un hommage des biens dont nous jouissons en paix sous sa protection. Nous leur devons le respect, l'attachement & l'obéissance, comme un hommage de nos cœurs. Pour s'acquitter du premier de ces devoirs, il ne suffit pas de payer exactement les impôts, il faut encore s'interdire toute espèce de murmure contre les Ministres chargés par le Souverain d'établir & de régler les taxes imposées aux sujets : l'Orateur a raison de dire que sur cet article, il n'y en a peut-être pas un seul parmi ceux qui l'écoutent, qui soit entièrement irréprochable.

« Pensez-vous Chrétiens, que la « loi de l'Evangile vous permette ces

» murmures indiscrets, ces plaintes
» criminelles, ces recherches trop
» curieuses, ces observations mali-
» gnes, ces téméraires interprétations,
» ces censures toujours précipitées,
» & le plus souvent si injustes, que
» nous hasardons si légèrement sur les
» personnes que les Princes honorent
» de leur confiance? Vous ne médirez
» point des chefs de votre Peuple,
» nous dit le Sage, même dans le
» secret de vos pensées, & nous en
» faisons le sujet de nos entretiens
» les plus familiers & les plus intimes!
» Que dis je? dans les cercles les plus
» nombreux, dans les sociétés les plus
» régulières, comme les plus mon-
» daines, & jusques dans ces palais,
» où la magnificence & la bonté du
» Souverain laissent un libre accès à la
» multitude oisive, où tant d'étran-
» gers & de citoyens se trouvent
» confondus, & où sur tout se rassem-
» ble en foule, une jeunesse bruyante
» & indiscrette; là, lorsqu'il s'agit de
» ces grands intérêts, qui agitent &
» divisent les Nations, on ose attaquer
» indécemment l'honneur des Puis-

» sances. Je ne dis pas celle
» qui nous gouverne & que nous
» chérissons. Ah ! sans doute, des
» cœurs François ne peuvent s'em-
» porter à cet outrage. Mais, Messieurs,
» l'honneur de tous les Monarques doit
» être également précieux à tous les
» Peuples, & c'est bien mal respecter
» celui qui vous est si cher, que de
» ne pas respecter de même tous ceux
» qui lui sont unis par les liens du
» sang & d'une commune majesté. »

M. l'Abbé de *Savigny* s'élève ensuite contre les ruses qu'on employe pour éluder les droits du Roi, & il condamne non seulement ceux qui font entrer des marchandises ou des denrées en fraude, mais encore ceux qui les achetent. Mais ce détail naturellement triste & désagréable, est adouci par une précaution oratoire, ménagée avec beaucoup d'art. L'Orateur y développe la sensibilité de son cœur, & les droits du Prince ne lui font point oublier ceux du citoyen. Il souhaiteroit pouvoir représenter aux chefs de l'administration, qu'en adoptant trop facilement quelque idée de

» Malheur, malheur à vous, Grands
» de la terre, si, loin de reſſembler
» à ces nuées bienfaiſantes, qui ver-
» ſent dans nos campagnes & l'abon-
» dance & la ſalubrité, vous aimez
» mieux qu'on vous compare à ces
» nuages brûlans, qui portent dans
» leurs flancs ténébreux, l'épouvante
» & la deſtruction ! Celui qui plaça
» votre berceau ſur cette élévation,
» dont vous êtes ſi vains, voulut
» vous approcher du trône, non pour
» vous faire partager les tributs du
» peuple, mais pour vous rendre les
» Miniſtres & les ſupplémens de la
» bienfaiſance royale.

» Ah ! la bienfaiſance eſt en effet ſi
» naturelle à tous les Rois. Faut il,
» hélas ! que l'inſatiable avidité des
» flatteurs qui les entoure ſoit un gouf-
» fre, toujours ouvert pour englou-
» tir tout ce qui s'échappe de leurs
» mains libérales ! C'eſt-là que, par
» mille canaux ſecrets, vont ſe per-
» dre ſans retour ces eaux, qui pour
» roient être ſi ſalutaires, qui mieux
» diſtribuées, porteroient dans leur
» cours l'abondance avec elles, & fer-

» tiliseroient toutes les Provinces.
» D'avares courtisans ne rougissent
» pas de calomnier la sage économie
» qui se refuse à cette dissipation rui-
» neuse des revenus publics, tandis que
» leurs éloges intéressés portent jus-
» qu'aux cieux la grandeur d'ame & la
» munificence du maître qui les en-
» richit. Mais je ne crains point de
» leur déclarer solemnellement, dans
» cette chaire de vérité, que tous les
» dons enlevés au trésor de la Nation,
» sans avoir mérité d'elle, sont autant
» de larcins faits au Prince & à la
» patrie.

Dans la seconde partie, l'Orateur examine jusqu'où doivent s'étendre les obligations des sujets envers les Souverains. Il n'existe qu'une seule circonstances où la résistance du sujet à son Souverain soit permise & même ordonnée, c'est lorsque le Souverain abuse de son autorité pour commander le crime. Dans tout le reste, la soumission doit être absolue & entière; & les vexations, les violences, la tyrannie la plus injuste & la plus cruelle ne peuvent jamais autoriser un sujet à man-

quer à la fidélité & à l'obéiſſance qu'il doit à ſon Prince légitime : M. l'Abbé de *Sauvigni* montre très-bien dans tout le cours de cette ſeconde partie, que la Religion eſt le plus ferme appui des trônes ; que c'eſt le Chriſtianiſme qui nous fait enviſager Dieu dans les Rois qui nous gouvernent, & que le véritable fondement des devoirs des ſujets envers les Souverains, eſt dans la doctrine de l'Evangile ; c'eſt l'Evangile qui nous ordonne d'obéir même aux tyrans, & d'abandonner au Ciel le ſoin de les punir. Les Empereurs Romains n'eurent jamais de ſujets plus fidéles & plus ſoumis que les Chrétiens, contre leſquels ils exerçoient les plus horribles cruautés ; il eſt donc de l'intérêt des Rois, de maintenir dans leurs Etats la Religion Chrétienne, & de ne pas ſouffrir que des Ecrivains téméraires s'efforcent de la rendre odieuſe & mépriſable : les maximes d'une fauſſe Philoſophie ſur l'autorité des Rois, ſont bien différentes de celles de l'Evangile, & ne tendent qu'à fomenter dans les ſujets, l'eſprit d'indépendance &

de révolte. C'eſt donc avec raiſon que l'Orateur dit anathême à ces prétendus Philoſophes, qui ſe livrent à des déclamations indécentes contre tout ce que les hommes ont de plus ſacré.

« Qu'eſt-il beſoin de deſcendre avec » eux dans le labyrinthe de leurs vains « ſophiſmes pour les y combattre ? A » quelles contradictions ne pourrois-» je pas les réduire, ſi les bornes du » temps & celles de mes forces, plus » étroites encore, ne s'oppoſoient à » mon zèle ? Car enfin, dites-moi, » vous qui voulez rendre les Souve-» rains juſticiables de leurs ſujets, » vous qui voulez accorder aux peu-» ples un droit d'inſpection ſur les » loix qu'on leur donne ; & qui leur » inſpirez le refus d'obéir ſi ces loix » ne leur paroiſſent pas les plus avan-» tageuſes ou les plus convenables ; » répondez : qui ſera juge entre les » ſujets & leur maître ? Sera-ce » donc chaque citoyen ? Mais com-» ment établir l'uniformité dans la » confuſion de la multitude ? Choiſi-» rez-vous un petit nombre d'arbitres ? » Mais qui doit préſider à ce choix ſi

» important? Et d'ailleurs, ne fau-
» droit-il pas ſans ceſſe établir de
» nouveaux ſurveillans pour contenir
» les premiers, qui pourroient ſi fa-
» cilement eux-mêmes devenir autant
» de prévariçateurs. Faut il donc que
» je vous cite dans cette chaire chré-
» tienne, l'exemple d'un ſage du pa-
» ganiſme, qui a reconnu, aux dé-
» pens de ſes jours, la ſoumiſſion
» qu'on doit aux loix & aux Magiſtrats
» de ſon pays, lors même qu'ils nous
» condamnent injuſtement? ſinon,
» diſoit-il, il n'y auroit plus ni Peu-
» ple, ni Magiſtrats, ni Loix. Qui,
» ce même Socrate, dont les vertus
» morales vous ſont ſi chères, n'a
» pas voulu éviter une mort évidem-
» ment injuſte, je ne dis pas en ar-
» mant ſes partiſans contre ſes enne-
» mis, en allumant dans ſon ingrate
» patrie les feux de la diſcorde, mais
» en fuyant, quand le Magiſtrat ſu-
» prême lui ordonne de mourir ».

Ce Diſcours d'ailleurs, éloquent & bien écrit, eſt un peu diffus & le ſujet n'eſt pas aſſez approfondi. L'Ode ſur la mort du Prince *Léopold*, eſt

purement écrite & correctement versifiée, mais un peu froide & monotone : voici deux strophes qui donneront une idée de la manière du Poëte.

« Arrêtez, Prince magnanime ! »
Lui crioit-on avec transport ;
» Ah ! dans l'ardeur qui vous anime,
» Pour qui courez-vous à la mort ! »
Mais, d'une ame toujours constante,
Bravant la publique épouvante,
Ah ! dit ce Prince généreux,
» Dans l'affreux péril où nous sommes,
» Ces infortunés sont des hommes :
» Ne suis-je pas homme comme eux ? »

Il dit : mais, élevant la tête,
L'Oder a juré son trépas ;
Il appelle, avec la tempête,
Les vents préparés aux combats.
L'air au loin frémit & s'allume ;
L'onde, en courroux, de son écume
A déjà couvert le Héros :
Et du Dieu, la main foudroyante,
Renversant la barque ondoyante,
BRUNSWICK disparoît sous les flots.

M. l'Abbé *de Sauvigni* convient dans sa Préface, que *la crainte du ridicule qu'on a jetté à pleines mains sur le désordre & l'enthousiasme pindarique, l'a rendu trop timide & trop circonspect :* mais *Perrault*, *la Motte*, *Fontenelle*, *d'Alembert* & d'autres Ecrivains justement décriés pour leurs héréſies littéraires, ne devoient pas en imposer à l'Auteur de cette Ode, qui paroît avoir du jugement & du goût ; & quand il s'agit de Poësie, peut on balancer entre le sentiment d'*Horace* & de *Boileau*, & celui de *Perrault* & de M. *d'Alembert*, le Poëte doit obéir à l'impulsion de son génie, & ne jamais craindre un ridicule imaginaire que des esprits médiocres s'efforcent de répandre sur les beautés dont ils sont incapables. Cette Ode destinée pour le concours, n'a cependant point concouru ; l'Auteur nous apprend qu'il a *remis lui-même son petit paquet chez un des Suisses de l'Académie, le Samedi premier Juillet, avant deux heures*, mais que par une fatalité inconcevable, il n'a

été remis à sa destination qu'à la fin du mois.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XXIV.

Préludes Poëtiques ; par M. Bernard. *A Londres ; & se trouve à Paris, chez* Clousier, *Imprimeur du Roi, rue de Sorbonne ;* & Froullé, *Libraire, quai des Augustins, 1786.*

VOLTAIRE comptoit trois *Bernard*, Monsieur, tous trois célèbres ; en voici un quatrième que je vous annonce. Le temps nous apprendra s'il sera célèbre aussi. Quant à présent, il ne fait que préluder. Ces *Préludes* annoncent bien de la fécondité ; stances, chansons, fables, élégies, épigrammes ; & un Opéra sur le tout, en un mot, un volume de *Préludes*, cela promet bien des volumes. Jusqu'ici

ces poëſies n'ont pas beaucoup de caractère. L'Auteur eſſaye tous les tons, pour voir quel eſt celui qui lui convient le mieux. Ainſi, le Muſicien qui prélude, touche toutes les cordes, eſſaye tous les tons, & ce préliminaire n'eſt pas ce qu'il y a de plus agréable dans le concert; mais il faut commencer par là. Au reſte, vous lirez avec plaiſir cette fable, elle a du naturel.

LA PIE ET SES PETITS,

FABLE.

Une Pie inſtruiſoit ſes petits, déjà grands.
Ils ſe pouvoient déjà ſoutenir ſur leurs ailes;
Et conduits par leur mère aux champs,
Faiſoient déjà l'eſſai de leurs forces nouvelles.
La Pie un jour leur dit : enfin, grace à mes ſoins,
Vous pouvez, mes enfans, fournir à vos beſoins.
Allez donc; que chacun entende à ſon affaire.

J'crois bien de ſçavoir tout ce que vous ſçavez,
Et n'avois pas le bec ſi long que vous l'avez,
quand je quittai votre grand-mère.

LES PETITS.

Oh! ſi vous nous quittez, les Chaſſeurs nous tueront.

LA MERE.

J'entends. Mais écoutez: quand les Chaſſeurs viendront,
Vous vous éloignerez.

LES PETITS.

Nous n'y manquerons guère;
Mais ſi quelqu'un alloit nous lancer une pierre.

LA MERE.

Je ſuppoſe le cas. Il la ramaſſe à terre;
Et pendant qu'il veut vous frapper,
Vous avez le temps d'échapper.

LES PETITS.

Oui; mais ſi le ruſé venoit pour nous ſurprendre,

Et ſa pierre à la main, ſi ſans être apperçu,
Il nous prenoit au dépourvu ?
—Oh pour le coup, bien fin qui pourroit vous revendre,
Dit la mère; & déjà vous ſçavez tout prévoir.
Or, puiſqu'il eſt ainſi, proſpérez & bon ſoir.

Point de morale à propos de ma Pie;
J'aurois trop de regret qu'on pût me reprocher,
En un conte d'oiſeau, d'avoir voulu prêcher;
Et c'eſt pour moi bien aſſez qu'on en rie.

Ces *Préludes* enfin donnent une idée avantageuſe de l'Auteur; & ce ſont des fleurs qui font eſpérer de bons fruits.

Je ſuis, &c.

LETTRE

LETTRE XXV.

Le Voyageur Sentimental, ou ma Promenade à Yverdun; par M. Vernes *le fils, nouvelle édition, corrigée & augmentée par l'Auteur, avec cette Epigraphe :*

Une larme du sentiment,
Quelle plus douce récompense !

A Londres ; & se trouve à Paris, chez Cafin, *Editeur de la Collection du petit format, rue des Maçons,* N°. 31. 1786.

Si je vous disois, Monsieur, que l'Auteur de cet ouvrage n'a que vingt ans, vous vous sentiriez d'avance disposé à l'indulgence. Mais je vais vous surprendre davantage, en vous déclarant que ce n'est pas là le coup-d'essai de M. *Vernes*, & que dès 1782,

c'eſt à dire, dès l'âge de quinze ans, il s'étoit fait connoître avantageuſement. Si chaque luſtre amène ainſi un joli ouvrage, l'Auteur eſt jeune, & nous ne ſommes pas au bout ?

Ce *Voyageur Sentimental* n'eſt pas tout-à-fait celui de *Sterne*. *Sterne* eſt inimitable ; mais nous ſerions fâchés que l'ouvrage Anglois n'eût pas donné lieu à celui ci. Mlle. *de Blas* en ſeroit fâchée plus qu'un autre ; elle perdroit une jolie Epître dédicatoire : je puis la copier toute entière, Monſieur, elle n'eſt pas longue.

A MADEMOISELLE DE BLAS.

Les Graces rougiroient de la peindre. Elles ſe loueroient elles-mêmes.

Quand on entre ainſi dans ſon ſujet, on promet du neuf.

Je paſſerai tout de ſuite à l'*Homme au Mouton*. Cette Hiſtoire m'a touché juſqu'aux larmes, & j'en conclus qu'elle vous touchera : en raiſonnant de la ſorte, je me ſuis ſûrement trompé. Voici l'*Homme au Mouton* qui parle.

« Dans le troupeau que je gardois,

» je m'étois attaché à un mouton ; il » m'aimoit aussi ! dans cet endroit de » sa narration, il donna sur le dos » de son animal deux petits coups » qui me disoient : *c'est lui.* La bonne » bête leva bénignement la tête vers » son maître, & lui lécha la main » d'un air qui répondoit ; *c'est moi.* » Il me suivoit par-tout ; il me tenoit » lieu d'ami, de parens ; je lui don- » nois la moitié de mon pain, & je » croyois l'avoir mangé ; il étoit si » bon, le pauvre animal, que vous » n'auriez pu vous empêcher de lui » donner du vôtre. Aussi, quand il » falloit conduire une bête à la mort, » ne pensois-je jamais à lui. Peu-à- » peu le troupeau s'épuisa ; & malgré » mes prières, mon maître voulut me » forcer à égorger mon mouton. En- » vain tentai-je d'obéir ; quand j'avan- » çois le couteau, ce pauvre animal » me regardoit d'un air !... il sem- » bloit me faire des reproches, puis il » me léchoit ; les larmes m'en ve- » noient aux yeux, & le couteau me » tomboit de la main ».

Bref, il refuse de tuer son mouton,

l'achète & l'emmène, « Je suis bien » pauvre, ajouta-t-il, en le caressant, » mais je ne te le reproche pas ».

On croit lire l'*Ane mort* de *Sterne*; & un mouton intéresse encore davantage. Après avoir donné 6 liv. au bon homme, le jeune *Voyageur* termine son chapitre par ce signalement.

» Passans, l'*Homme au Mouton* porte » un habit gris, veste & culotte grise; » ses cheveux, noirs & plats, tom- » bent sur ses épaules : si vous le ren- » contrez, donnez-lui encore sur » mon crédit, & tirez sur moi à vue ».

Je passe à regret, Monsieur, l'*Aveugle & sa Fille* : on ne peut pas parler de toutes. Mais je dirai un mot de *Rose*,

Fleur de quinze ans à peine éclose,
Traits charmans qu'Amour dessina;
J'appris que son nom étoit Rose,
Quand je le soupçonnois déjà.

Mais glissons encore légèrement là-dessus; car aussi bien il faudroit nous séparer d'elle, & nous aurions autant de

chagrin que notre jeune *Voyageur*. Comme ce voyage admet tous les tons, & que dans un ouvrage imité de *Sterne*, la plaisanterie & la sensibilité peuvent aller de front, l'historiette du *Charlatan* a pu y trouver place : je n'ai pu m'empêcher de rire, Monsieur, je l'avoue, de voir ce gros *Jean Pierre* que *Balthasard*, notre *Charlatan*, menace d'avaler, qui se moque de sa menace, se présente fièrement, & finit par ne pas vouloir serrer ses bras & ses jambes, parce que *Balthasard* auroit plus beau jeu pour l'avaler : cette folie cache un grand sens ; il y a bien des esprits forts, tel que *Jean-Pierre*.

Mais notre jeune Auteur revient tout naturellement au penchant de son cœur, à sa douce sensibilité. Une plaisanterie trop mordante dans la bouche d'un ami, amène cette apostrophe touchante :

« Amitié, que ta douce flamme ne » s'éteigne jamais en moi, mais qu'elle » rechauffe l'hiver de ma vie, comme » elle en embellit l'aurore ! les fleurs » que tu sèmes sur nos pas, sont

» moins brillantes que celles dont » l'Amour se pare ; mais si elles n'ont » point l'éclat des roses, elles n'en » cachent pas les épines. L'Amour » s'envole avec le bel âge, & le cœur » ne survit à sa perte, que lorsque ta loi » lui reste encore. Chaque jour j'irai » t'offrir les guirlandes de violettes » dont tu ornes la gaze légère qui » te couvre, & puiser dans tes re» gards consolans, l'oubli des mi» sères de la vie ».

« Un Ami vrai est une seconde conscience ».

Voulez-vous que je vous dise, Monsieur, c'est peut-être un préjugé de ma part; mais j'ai remarqué que la gaieté franche ne se trouvoit que dans les belles ames, dans les ames sensibles & tendres ; c'est ce qui a fait dire, je ne sçais à qui, qu'*un méchant n'avoit jamais ri*.

L'histoire touchante, & l'entrainement de *Mariane* amène ces deux inscriptions du cimetière, vraiment sublimes : *Je fuis* est sur le seuil de la porte en dehors ; & sur le seuil en dedans : on lit :

Je ne fuis plus plus.

» O vous ! qui comptez trop sur la » vie, voyez cette porte ! le temps » est devant vous..... un instant ; » & il est derrière ».

Le *Béquillard* est encore bien intéressant ; & je sens bien qu'il faut aussi vous en citer quelque chose.

« Vous tenez-vous toujours près » de ce cimetière ? — Oui, Monsieur, » c'est ici que je reçois le plus d'au- » mônes ; la vue des morts fait sou- » venir un peu des vivans. — Ces » morts me toucheront ; je jettai au » fond du bonnet, une pièce..... Je ne » la jettai pas, je la mis..... la pièce » passa par une échancrure du temps, » qui se trouva au fond du bonnet ; » & tombant..... je la relevai : le » *Béquillard* reconnoissant la reçut, » en me baisant la main, avec autant » de plaisir que si je lui eusse fait une » très-forte aumône.....

» C'est singulier, ajouta-t-il en se » roulant son bonnet, le trou n'est » cependant pas grand ; je comprends » que cette pièce fut trop petite, & je lui en donnai une le-

» conde..... pourquoi la donnai-je
« plutôt à ſa remarque qu'à ſa mi-
» sère !.....»

Ceci eſt tout-à-fait à la *Sterne*.

« Dieu béniſſe la bonne défunte,
» dit le pauvre *boſſu*, en ſautant ſur
» ſes béquilles : ſon bonnet me porte
» bonheur ! Comment donc, lui diſ-
» je avec vivacité, de qui tenez-vous
» ce bonnet ? — Hélas ! de qui donc ?
« de Mlle. *Marianne* : elle-même me
» le tricota de ſa main blanche, il y a
» dix ans, pour le jour de mes nôces ;
» & quoique ce ne ſoit plus qu'une
» guenille, (diſoit-il en me la mon-
» trant, & en la baiſant avec attendriſ-
» ſement), c'eſt de toutes les miennes,
» celle que je chéris le plus ».....

.....

» Elle eſt morte, mon ami !... elle
» eſt morte, répète-t il, en inclinant
» triſtement ſa tête ſur une épaule,
» qu'il leva un peu..... puis rangeant
» une de ſes béquilles contre l'autre,
» il tira de ſa poche quelque choſe,
» que je ſoupçonnai avoir été le peu
» d'un mouchoir, & il eſſuya des

« larmes que le ſouvenir de *Marianne*... » que je meure à l'inſtant même, & » que l'on me pleure auſſi !... «

Le livre que je vous annonce, Monſieur, eſt bien petit, & cependant il ne peut tenir tout entier dans ma lettre ; & certes, c'eſt dommage. Je regrette de ne pouvoir vous entretenir de *Mus-Kukin*, Cocher, jadis Miniſtre ; & du *petit Henri*, qui ſecoure le vieux ſoldat ; & de la *bonne Vieille* que le père *Lajoie* mène en croupe ; & du ruban donné à *Roſe*, qu'elle donne à ſon amant ; & du *petit Mendiant* ; & de *Louis* & de la pauvre *Nina*, &c. &c. de tous les chapitres enfin ; car ils ſont tous plus ou moins gais ou intéreſſans ; l'un fait honneur à l'eſprit de l'Auteur ; & l'autre à ſon bon cœur. Et moi, qui vous parle, j'aimerois bien mieux avoir fait ce charmant petit ouvrage, que de vous en rendre compte.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXVI.

Nouvelles Instructions sur l'Histoire de France, à l'usage de la Jeunesse, avec une Table chronologique de nos Rois; par M. Vetour, in-12. de 500 pag. Prix, 3 liv. relié. A Paris, chez Serviere, *rue St. Jean-de-Beauvais; & chez l'Auteur, rue neuve Saint-Etienne-du Mont, quartier Ste. Geneviève, maison de Mlle. Lambert.*

L'auteur de cet ouvrage vraiment nécessaire, malgré la foule justement ignorée d'Abbrégés d'Histoire de France, débute par un avertissement plein d'idées saines, & qui annonce qu'il a toujours considéré l'Histoire comme une école de morale. *Quelles leçons*, nous dit il, *sont plus capables de conduire dans le sentier de la vérité, que celles que nous donne l'Histoire, dont la gloire principale est d'avoir la vérité pour base, & d'enseigner toutes les maxi-*

ve, la sagesse & quelques-unes des exemples de toutes les vertus & de tous les vices, manière qui répond fort bien à la justesse de son épigraphe & à l'exécution de tout son ouvrage. Une des premières questions qu'il fait à son élève est celle-ci. D. *En quoi l'Histoire est-elle utile?* R. *En ce qu'elle nous tient lieu d'expérience, par la connoissance qu'elle nous donne des hommes, du bien que nous devons imiter dans leur conduite, & du mal qu'il faut éviter avec encore plus de soin.* Des vues aussi louables, & le ton de modestie & d'ingénuité qui règne dans tout l'avertissement, ne peuvent que donner une idée favorable d'un Ecrivain qui s'annonce avec tant de sagesse & de modestie. L'ouvrage fait encore mieux son éloge. L'esprit d'analyse est plus rare que le talent d'amplifier, l'art de lier ses idées, de se rendre intéressant & utile, en se resserrant dans un cadre étroit où l'on n'admet que les objets importans, des ieux une étude très-pénible, demande un tact fin & quelquefois un dis l'Auteur, ses idées, les questions, les réponses, tout

de la cohérence, de la clarté, de la simplicité & cette marche franche qui sied au style de l'Histoire. La liaison y est si remarquable, qu'on peut lire presque tout le volume sans s'occuper des demandes, ce qui lui donne le double avantage d'être utile aux enfans, à qui l'Auteur a la modestie de le destiner, & d'intéresser les lecteurs qui craindroient de se ravaler jusqu'à la forme cathéchistique. Cet ouvrage fera heureusement oublier un *le Ragois*, squelette aussi rebutant par la stérilité des idées, que par la froideur & l'assoupissante monotonie du style, où l'on trouve un tissu d'erreurs au milieu d'un fatras de dates & de faits compilés, jour par jour, dans les gazettes, sans goût & sans choix. Il précédera les élémens de l'Abbé *Millot*, parce qu'il renferme plus de faits en moins d'espace, & que l'Auteur a su les rendre plus intéressans en faisant mieux sentir leurs rapports, malgré les obstacles que lui opposoit la forme qu'il a cru devoir adopter, & que l'Académicien n'avoit pas à surmonter. Il est à souhaiter que les instituteurs publics &

particuliers se hâtent de mettre cet excellent livre élémentaire entre les mains de la jeunesse, dont la première instruction n'a que trop malheureusement été abandonnée à des ouvrages subalternes, comme si ce grand objet intéressoit moins la société que ceux dont traitent des ouvrages à grande prétention, sans avoir l'honneur d'atteindre leur but, comme celui-ci. L'Auteur s'y montre sans préjugés & sans passions. Il respecte tout ce qu'un sage doit respecter, ne fait passer sous les yeux de son élève que ce que de tels yeux doivent voir, & parle des abus qui ont été, qui sont & qui seront, non avec cette amertume exaltée qui dévoile l'odieux esprit de parti, mais avec cette douleur sincère qui fait connoître les vrais amis de l'humanité & de la sainte morale, qui seule en peut faire le bonheur.

Nous regrettons bien sincèrement que la forme de cet ouvrage ne nous permette pas des citations qui, quoique prises au hasard, ne pourroient que donner à nos lecteurs, une idée très-avantageuse de tout l'ouvrage; mais

la lecture convaincra que l'Auteur avoit droit de lui donner pour Epigraphe : *indocti discant, ament meminisse periti.* On trouvera que la première & la seconde Race, ces deux landes si stériles & si ennuyeuses jusqu'ici, deviennent aussi fécondes que les autres sous la plume de l'Auteur ; que chaque règne y forme un cadre où nul fait important n'est oublié, & où chaque tête conserve sa physionomie véritable ; qu'en un mot, parvenue à l'heureuse époque où nous vivons, l'Auteur fait communiquer la joie dont il est pénétré, en célébrant un Roi, patriote dont la vie permet un éloge à la vérité, dans chaque trait. *Heureux*, dit-il, après avoir tracé les principales actions de notre Monarque, & fait connoître la pureté de ses intentions, *les Ministres secondent de telles dispositions ! Plus heureux l'Historien qui peut dire, ces sentences ne sont pas d'Antonin, Marc-Aurèle, Titus & Henri ; ils n'ont pas besoin d'emprunter, ils ont trouvé dans leur propre fonds ce qu'ils ont donné à l'univers.* Ailleurs, *ce n'est pas sans raison que les Romains ont donné à Germanicus, à Drusus, à Corbulon, à Agricola, à Vespasien, à Titus, à Trajan, à Marc-Aurèle, à Pertinax, à Julien, &c. les noms de leurs Empereurs qui ont le plus excellé dans l'art militaire.* TACIT.

BERENGER.

LA FOLLE DU PONT-NEUF.

Par M. DE GUIBERT.

Je passois cette nuit sur le Pont-Neuf, lorsque j'entendis une femme marchant derrière moi, dire à plusieurs reprises : il lui ressemble. Ces mots m'arrêtent. Je laissai à cette femme le temps de me devancer, mais en passant devant moi, elle me fixa avec tant d'attention disant encore : comme il lui ressemble ! que j'imaginai d'abord tout ce qu'on peut croire de semblable rencontre. Moi regardant à mon tour cette femme, je crus voir à son air de mélancolie & de douceur, qu'elle n'étoit rien de sous ce que je pouvois soupçonner ; ainsi, pour satisfaire ma curiosité, je pris le parti de la saluer ; & je commençai avec elle la conversation suivante.

Me soupçonnez-vous bien loin, Madame ? Nous sommes heureusement bien près de ma demeure, & je ne doute pas qu'il lui ressemble.

Pardonnez-moi, Madame, si j'ai pris la liberté de vous aborder, mais ces mots que je vous ai entendu répéter...—Oui, vous les avez entendus? Eh, je le crois bien, puisque vous lui ressemblez. — Je m'apperçus bientôt que cette malheureuse femme avoit la tête dérangée; mais elle m'inspira tant d'intérêt que je me mis à marcher avec elle. Voyez-vous la lune, me dit-elle tout d'un coup? hé bien... autrefois je la regardois avec tant de plaisir... elle ne me parle plus. En prononçant ces derniers mots, elle pleura, & ses accens étoient si vrais, ses pleurs sortoient d'un abîme si profond que je pleurai aussi! Demeurez-vous seule, Madame? —Non, j'ai un Père & une Mère.— Etes-vous mariée?—Oui.— Votre mari vous rend-il malheureuse?— Oh, non, c'est un honnête homme, mais.... écoutez-moi: il n'est pas bon à servir de spectre... vous m'entendez? Je vois dans votre cœur que vous m'entendez: après avoir dit cela elle s'arrêta & leva les yeux au ciel, puis tout à-coup—les barbares! il y a quelque temps que là bas on a

tout dérangé !..... nous étions au milieu du Pont-neuf, & elle me montroit les nouveaux bâtimens de la Monnoie. — Ces pierres blanches ne disent plus rien.... on croit que cela ne fait rien de déranger des pierres, mais pourtant cela fait du mal.... le cœur ne sait plus où se poser. Je l'écoutois, & il me sembloit que cela vouloit dire que l'objet qu'elle pleuroit avoit habité une maison qu'on avoit détruite, pour bâtir la Monnoie. Je me disois, oui, voilà le fil.... Je tiens le fil.... Je voulus le renouer.... elle ne m'entendoit plus, il étoit déjà brisé. Je cherchai, je pensai, je ne savois plus comment me rapprocher d'elle. Etes-vous, lui dis-je, toujours occupée d'une seule idée? — Je sais bien (en souriant) ce que vous voulez dire.... mais remerciez avec moi cette providence qui fait aller tout ce que vous voyez; car en me laissant tout le travail ici, (mettant la main sur son cœur) elle ôte en même temps tout cela (montrant la tête) mais je ne fais de mal à personne.... Et ce Père, cette Mère, ils me laissent vivre.... — Vous

parens ſont-ils à leur aiſe ? — Oui, ils ne vivent du bien de perſonne. — Vous n'avez pas d'enfans ? — Des enfans ! il faut en avoir quand ils reſſemblent ; mais quand ils ne reſſemblent pas, que ſont-ils !... Non ; je n'ai pas d'enfans. — L'objet que vous paroiſſez tant regretter faiſoit ſans doute votre bonheur ? — Je l'ainpis. — Quelles ſont vos occupations, Madame ? — Je regarde. — Et que regardez-vous ? — Rien. — Comment toute la journée vous ne faites que regarder ! un jour vous paroît donc bien long !... oh, non, je regarde comme ſi je l'attendois, & je ne m'ennuye pas... Je liſois autrefois... mais aujourd'hui, je chaſſe de ma mémoire tout ce qui peut l'effacer... je ne lis plus... je faiſois des vers auſſi quand j'étois jeune, car on diſoit que j'avois de l'eſprit... ſi vous en commenciez, je les finirois bien... vous voyez comme ma tête eſt panchée... avez-vous vu des joncs que le vent a courbés ?... ils étoient droits auſſi... Compoſez-vous quelquefois ? — Oui je me compoſe & c'eſt là un grand ouvrage. Dès que le ſpectre paroît il faut que je me

quitte, & toujours de même, je suis obligée de recommencer; cependant il ne peut plus me parler que par les autres... il est toujours là qui les attend : quand il s'attache à quelqu'un, oh, comme je le sens bientôt ! (cependant nous avançions de l'autre côté du quai) ah, ce clocher ! me dit-elle tout-à-coup & comme agitée d'un sentiment plus vif, voyez-donc ce clocher ? (c'étoit le clocher de Saint-Gervais) que j'aime à le voir ?... ils le dérangeront peut-être aussi, & il faudra que je tombe avec lui... tout est là... ailleurs il n'y a plus que moi.— Est-ce qu'il est mort ?— Non, il n'est pas mort... c'est lui qui vit & c'est moi qui suis morte. (— Elle pleuroit à sanglots) ; je voulus la questionner ; elle rioit, elle étoit égarée & je sentis encore une fois que le fil s'étoit rompu. Infortunée ! c'étoit là sans doute que reposoit la poussière de ce qu'elle avoit aimé : je repris : Madame, votre situation me fait bien de la peine... — Et à lui aussi... oh qu'il est pénible de ne pouvoir plus s'entendre !... il voudroit venir... il ne peut venir ; il voudroit me parler, sa langue est liée...

oh, s'il me parle jamais !... je deviendrai calme.... — Mais vous le voyez donc ? — Si je le vois ? je n'ai jamais cessé de le voir, même après qu'il s'est enfermé... il est là... toujours là... plus près que vous... il prie ceux qui lui ressemblent de me parler pour lui... les autres ne comprennent rien à cela, mais vous, vous m'entendrez, puisque vous lui ressemblez. — Mais, Madame, vous devez craindre d'aller ainsi seule ? — Moi craindre ! — nous sommes toujours deux. — Mais il est tard, la lune se cache, & la nuit. — La nuit ! que me fait la nuit ? n'est-il pas toujours nuit ? — Ses larmes recommencèrent & elle se mit à rire, à gesticuler, à courir ; je voulus la suivre, elle étendit le bras, & je sentis apparemment dans ce geste qu'elle faisoit peut-être au hazard, l'autorité du malheur ; je m'arrêtai appuyé sur la marche du quai, la suivant des yeux & du cœur, jusqu'à ce qu'elle eût disparu ».

Cette scène, à ce que l'on assure, n'est point une fiction. On prétend que le Gouverneur des enfans de M. de

Caraman a réellement été l'interlocuteur du dialogue qu'on vient de lire. En rentrant à l'hôtel, la bizarrerie de son aventure lui parut digne d'être racontée ; & M. le Comte *de Guibert* qui étoit présent, la rédigea dans l'instant même.

Je suis, &c.

LETTRE XXVII.

Fragment d'une lettre à M. LAVATER.

LORSQUE j'eus l'honneur, Monsieur, de vous voir à Zurich, l'année dernière, je ne m'entretins avec vous que du magnétisme animal, dont vous vous occupiez alors pour le soulagement de Mme *Lavater*, je ne vous parlai point *Physiognomonie*, je ne connoissois point alors votre grand & bel ouvrage, que votre modestie vous a fait intituler *Fragmens*. De retour à Geneve, j'ai lu vos *Fragmens*, ou plutôt je les ai dévorés avec cet en-

thousiasme qui vous possède quand vous écrivez, comme il s'empare de moi, quand je lis un ouvrage de génie : après avoir donné cette première lecture à la curiosité & au plaisir, j'en ai consacré une seconde à l'instruction ; elle est achevée, & je vais en entreprendre une troisième ; car ce n'est guère qu'après trois lectures, qu'on peut sentir tout le prix d'un ouvrage neuf, vaste & profond comme le vôtre.

Je ne vous dirai point, Monsieur, que vos *Fragmens* m'aient convaincu de l'existence de la *Physiognomonie* ; je l'étois avant de les avoir lus, ainsi que de l'harmonie qui régne en général dans la nature entre la beauté morale & la beauté physique ; mais mes idées sur cet objet se sont classées, généralisées ; & j'ai médité sur cette science, que je ne connoissois encore que par le tact plus convaincant, il est vrai, que les raisonnemens les plus suivis.

Je ne vous dirai point non plus, Monsieur, que j'ai cru démêler dans les traits du plus grand des hommes,

de *Cæsar*, le Conquérant des Gaules, le vainqueur de *Pharsale*, l'homme qui sçut méditer, écrire & parler comme combattre; qui sut également vaincre & pardonner; qui devoit passer le Rubicon plutôt que de fléchir devant *Pompée*; & qui d'un coup d'œil, comme le *Jupiter d'Homère*, devoit faire tomber à ses genoux ses légions mutinées & prêtes à le massacrer dans le champ de *Mars*.

Mais ce que je ne puis vous taire, Monsieur, c'est que je suis persuadé que si un homme paroissoit dans le monde avec la figure de l'*Apollon du Belvedère*, ce prodige de l'art, l'objet de l'étonnement de tous les siècles, de l'admiration de tous les amateurs, & du désespoir de tous les Artistes; s'il avoit le caractère & le génie inséparables d'une pareille figure, cet homme fut-il né dans la fange, seroit porté sur le trône, tant je vois que la figure a d'influence sur les mortels.

J'aurois bien quelques éclaircissements à vous demander sur la manière dont nous conciliez votre [illegible]

tême *Physiognomonique* avec la liberté de l'homme ; car nouveau *Popilius*, vous renfermez l'homme dans un cercle d'activité, décrit par les contours osseux de sa tête, & duquel il ne peut pas plus sortir que le *Roi de Syrie*, du cercle étroit tracé autour de lui par le citoyen de Rome.

Je ne comprends pas trop non plus comment vous combattez le système d'*Helvetius* sur le pouvoir de l'éducation, la *Physiognomonie* dépendant, selon vous, non des parties molles du corps humain, mais de la partie osseuse, & cette partie ne se modifiant guère que dans les premières années de la vie, c'est-à-dire, dans celles qui sont l'objet de l'éducation.

Je conçois bien moins encore comment vous supposez que le Physionomiste fera plus ami des hommes qu'un autre, parce qu'il découvrira chez eux plus de qualités, puisque son esprit observateur doit aussi lui faire appercevoir plus de défauts chez l'homme.

Puisque tant de causes influent, selon

ſelon vous, ſur la beauté & la laideur humaine; ſçavoir, la conduite phyſique & morale des parens, ſes maladies, les accidens, le climat, les circonſtances, & trois pages d'&c., j'ai peine à comprendre comment le phyſionomiſte peut diſtinguer les marques de laideur ou de beauté qui ne proviennent que du vice ou de la vertu, & ne les confond pas avec celles qui ſont dues à des cauſes totalement étrangères à la moralité des actions des hommes.

Je déſirerois ſur-tout ſçavoir ſi dans la troiſième partie des *Fragmens Phyſiognomoniques*, après laquelle je ſoupire depuis que j'ai lu les deux premières, & qui va, dit-on, paroître, vous ne donnerez pas le *Fontomètre* que vous avez annoncé, & vous ne préſenterez pas les réſultats de vos nombreuſes obſervations phyſiognomoniques rédigées en règles générales, règles que j'eſpérois trouver à chaque page de vos deux premières parties, & que j'y ai vainement cherchées. mais je réſerve ces queſtions & quelques autres pour la première viſite

que je me propose de vous faire à Zuric.

Je suis ; &c.

MALLET, Avocat à Geneve.

Permettez encore, Monsieur, que je demande une place dans votre Journal, pour un acte de bienfaisance qu'une Françoise sans héritiers naturels, domiciliée depuis longtemps à Geneve, vient de faire en mourant.

Après avoir réparti dans son testament, quarante mille francs en legs à ses amis, elle laisse le reste de son bien, qui est beaucoup plus considérable encore, à la Chambre des Orphelins de Geneve, établissement nouveau, & qui n'avoit point encore de fonds.

Comme je suis l'un des Directeurs de cet établissement, j'ai mis au bas du Portrait de la Donatrice, ce quatrain :

De la Mère des Pauvres ici tu vois les traits,

De Sombrun eſt ſon nom, la France eſt ſa patrie;
Notre Maiſon naiſſante eſt par elle enrichie:
Lecteur, imite ſes bienfaits.

LETTRE XXVIII.

La mort du Prince DE BRUNSWICK, *Ode envoyée au concours à Paris, 1786.*

J'ETOIS bien ſurpris, Monſieur, que de ſept ou huit cens pièces envoyées au concours, pas une n'eût été jugée digne de la couronne; & je ne pouvois concevoir une abondance ſi ſtérile; mais me voici bien plus étonné, en apprenant que l'Abbé *Delaunay* avoit concouru, & ſur-tout en liſant ſon Ode. Il paroît que notre Poëte avoit des eſpérances, & cependant pas la moindre diſtinction. En vérité, cela n'eſt point naturel. Liſons enſem-

ble cette Ode, Monsieur, & vous verrez si ma surprise est juste.

D'abord quelle devise !

Apollon ! c'est ici que tu dois m'avouer !

Après une pareille apostrophe, Apollon ne pouvoit se défendre d'accourir : aussi est-il accouru d'abord, jugez-en par ce début.

D'un grand essor l'ardeur m'appelle
Quel obstacle peut m'arrêter ?
Au bord d'une lice *immortelle* :
Cœurs froids ! c'est à vous d'hésiter.
Spectateur de l'influence,
Qui va propager l'affluence
De tant d'athletes *radieux*,
Puis-je éluder le sort des armes,
Quand je *dévore les alarmes*
D'un combat libre & glorieux ?

Ne vous y trompez pas ; les vers, les expressions que je souligne, ce sont ceux que j'admire le plus. Mais qu'avois-je besoin de vous les indiquer ? *Spectateur de l'influence, qui va*

propager l'affluence, se faisoient sentir d'eux-mêmes, & une rime riche saisit d'abord l'oreille. *Radieux* vous auroit ébloui d'abord; & *dévorer des alarmes*, n'est point une expression qui passe impunément.

Ici, Monsieur, je ne sçais par où commencer. L'abondance m'embarrasse; chaque strophe m'appelle, chaque vers se présente au bout de ma plume. Si je veux vous faire remarquer *l'aîné des arts*, *scabreux*, *hasard* me demande la préférence.

Je voudrois bien m'arrêter un moment sur ce vers.

Quel *bail* pour la postérité !

Mais le *temps* m'appelle;
Il m'indique le dommage
Du crime que sa faulx commet.

Et d'un autre côté :

L'immortalité s'oppose
Au nuage obscur qui repose
Sur l'éclipse qu'elle permit :

Un nuage obscur ! un nuage qui repose

ſur une éclipſe ! Cela eſt-il aſſez beau, aſſez neuf, aſſez lyrique ? Et l'Académie n'a donc pas fait attention à cela. C'eſt une éclipſe de bon goût.

Entendez-vous, Monſieur, la voix plaintive & ſouffrante

D'un jeune *immortel expirant.*

Voyez-vous ce

Rivage *par malheur* célèbre.

Mais tenez-vous bien ; car voici tout le fracas lyrique. Que la Cantate de *Circé* eſt loin de ce qui ſuit :

L'air mugit d'un ſon lamentable,
Le flot frémit d'être coupable,
Le Ciel rougit de ce trépas.

Après la plus belle imprécation du monde, après avoir ſouhaité que l'Oder ſe tariſſe & ſe change en un repaire de tigres & de léopards, il ſe rétracte : quoi, dit-il,

Quoi ! la première *ſépulture*
D'un phenix de l'humanité,
Serviroit donc à la nature

D'abri pour sa férocité ?
Non, je m'égare, je me trompe.

C'est bien là le désordre de l'Ode : elle va par sauts & par bonds : aussi notre Poëte devenu plus tranquille, finit sa strophe par ces deux vers tout-à-fait doux & simples :

Un Prince, *& qui plus est*, grand homme,
Y *sauve l'époque* de l'oubli.

Avez-vous bien pris garde, Monsieur, à ce *qui plus est*. J'ai peur que vous n'en ayez pas senti toutes les beautés : non, le fameux *quoiqu'on die* des *Femmes Sçavantes*, n'avoit pas ce.... je ne sçais quoi que l'on remarque dans ce *qui plus est*. *Qui plus est !* c'est comme si l'on disoit.... il est plus aisé de sentir cela que de le rendre, *ce qui plus est* méritoit seul la couronne.

Et cependant, quelle modestie ! après avoir peint à si grands traits & le Héros qui s'est dévoué, & le Héros qui prend soin de sa gloire ; écoutez-le s'exprimer en jeune Auteur modeste & timide :

Je réduits à la *mignature*
Un grand sujet pour la Peinture;
Je le désigne, c'est assez.

Jamais *mignature* peut-être, n'étoit entrée dans une Ode. Mais M. l'Abbé *Delaunay* semble avoir pris tâche d'y faire entrer tous les mots de la langue françoise. Prenez patience, termes ignobles, injustement avilis, vous y entrerez aussi. Ne voilà-t-il pas déjà les *notes* qui y sont admises; & pour compagnes, on leur a donné les *anecdotes*.

Je consacrerois par des notes,
Les remarquables anecdotes.

En voici bien encore un tout-à-fait neuf, mais je ne sçais trop qu'en dire; j'avouerai que je ne le connois point du tout; c'est sans doute ce qui fait que je n'entends pas la phrase entière:

Que la prose rapide entraîne
Forte de torrens progressifs!
La Poësie est un domaine
Qui plaît au milieu des *RÉCIFS*.

C'eſt peut-être ce ſeul mot là qui, n'étant pas dans le Dictionnaire de l'Académie l'aura indiſpoſée contre la pièce. Il n'en faut quelquefois pas davantage. Cela eſt bien malheureux. Mais au ſurplus, notre Poëte paroît conſolé d'avance; & pour finir par où il a commencé, voici ſon Epître dédicatoire :

AU ROI POETE.

SIRE,

« Je jouis, ſans avoir vaincu, » des lauriers, ſans remporter la » palme. Le ſuffrage de *Frédéric le-* » *Grand* eſt un triomphe. Son accep- » tation eſt une couronne. »

Il ne me reſte donc plus qu'à faire mes ſincères complimens à l'Auteur, & qu'à l'aſſurer que ſa pièce étoit aſſez extraordinaire, pour mériter une diſtinction de l'Académie.

Je ſuis, &c.

A MADAME LA COMTESSE DE PUISEGUR. (1).

Quoi ! vous courez pour l'indigence !
Eh ! que devient la dignité ?
Les Dames de votre importance
Ne courent qu'à la nouveauté.

Pour Emule ayez Atalante ;
Et contr'elle je vais gager,
Si, vers le but, on vous préſente
Un malheureux à ſoulager.

Mais n'eſt-ce point déſir de plaire
Au trône où ſiègent les vertus ?
Oh ! non, vous ſeriez chez Tibère,
Ce que vous êtes chez Titus.

Par la bonté ſeule entrepriſe
Cette courſe eſt digne de vous.
Hors le plaiſir de la ſurpiſe,
Elle les produit en moi tous.

(1) Voyez l'Année Littéraire (1786) N°. XXXV. pages 227 & 228.

(2) Princeſſe, fille de Schénée, que perſonne ne pouvoit vaincre à la courſe.

Ce fut de plus, un trait d'adreſſe ;
Car, votre Epoux, on le connoît ;
Il faut le gagner de viteſſe,
Ou trouver le bien toujours fait.

La Fortune modeſte & tendre,
Et le mérite careſſé
Par la main qu'elle court lui tendre....
Voilà le monde renverſé.

Quelle étonnante Cour s'avance !
La Tendreſſe, ſes vœux, ſes pleurs,
Le reſpect ; la reconnoiſſance,
Une Ville, point de flatteurs.

Ces talens timides qui fuient....
Tandis que vous les honorez,
Combien ſur vous ſe multiplient
Les lauriers dont vous les parez.

Ainſi des Graces le modèle
Sera celui des ſentimens,
Et vous enchantez la Rochelle,
De même que les bons Flamands. (1)

(1) Madame la Comteſſe de Puiſégur a habité la Flandre, où elle étoit aimée comme elle le ſera par-tout.

A Raime (1) dans la foule immense
De vos talens pour nous charmer
Je devinois la bienfaisance
Qui sçait plaire autant sçait aimer.

Toute ma parenté (2) fourmille
De cœurs à vous, & prouve mieux
Que jamais portrait de famille
Ne ressembla comme le sien.

Vous aurez; oui, j'ose le dire,
De l'indulgence pour ma voix.
C'est le sentiment qui l'inspire;
Et sur vous j'ai lu tous ses droits.

Par M. le Marquis DE PUYVERT.

---

(1) Près de Valenciennes, Terre de feu mon parent M. le Marquis de Cernay, Lieutenant Général des Armées du Roi.

(2) Ma Sœur, Veuve de M. le Marquis du Barail, Lieutenant Général des Armées du Roi, & ses enfans.

TABLE
DES MATIERES
CONTENUES
DANS CE SIXIEME VOLUME.

Maximilien-Jules-Léopold, Duc de Brunswick-Lunebourg, Poëme; par M. Roucher. *A Paris, de l'Imprimerie de* Quillau, *Imprimeur de S. A. S. Mgr. le Prince de Conti, rue du Fouarre.* Page 3

DESCRIPTION d'une nouvelle Presse d'Imprimerie, approuvée par l'Académie Royale des Sciences, & imprimée sous son privilège; par M. Pierres, *premier Imprimeur ordinaire du Roi, &c. membre de plusieurs Sociétés Littéraires, imprimée à Paris, chez l'Auteur, par sa nouvelle Presse. 1786.* 31

*Lettre au Rédacteur de l'*ANNÉE LITTÉRAIRE. 36

Nouveau Recueil de Plaidoyers François, auxquels on a joint plusieurs recherches très-utiles aux jeunes Elèves de l'Eloquence ; par M. l'Abbé Le Noir du Parc, *ancien Professeur de Rhétorique au Collège de Louis-le-Grand. A Paris, chez la veuve* Thibouſt, *Imp. du Roi, Place Cambrai.* 41

Œuvres complettes d'Homere, traduction nouvelle, dédiée au Roi ; avec des Notes littérales, historiques & géographiques, ſuivies des imitations des Poëtes anciens & modernes ; 46

L'Anti-Lucrèce en vers françois ; par M. l'Abbé Bérardier de Bataut, *Licencié en Théologie, & Prieur de Notre-Dame de Serqueux, avec cette Epigraphe :*

Si genus humanum & mortalia temnitis arma.
At ſperate Deos ÆNEID. Lib. 1.

deux vol. in-12. *A Paris, chez le Traducteur, rue de Condé,* N°. 12 ; *& Charles-Pierre* Berton, *Libraire, rue St. Victor.* Premier extrait. 49

Maître Goujeon ou le Maître d'Ecole de Gap. 64

Histoire générale de la Province d'Artois; dédiée à Mgr. Comte d'Artois; *par M.* Hennebert, *Chanoine de la Cathédrale de St. Omer. A Lille, de l'Imprimerie de la veuve* Henry, *rue d'Amiens. A Paris, chez* Belin, *Libraire, rue St. Jacques;* & Voland, *Libraire, quai des Augustins; & chez tous les Libraires des principales Villes de Flandres, de Picardie & d'Artois: tome premier*, in-8°. *avec cette Epigraphe*: 73

Discours sur le Droit Romain, destiné à être prononcé devant la Faculté de Droit d'Orléans; par Me. Lambert, *Avocat au Parlement, avec cette Epigraphe, tirée de* Montesquieu, Esprit des Loix, *liv. 6, ch. 15,*

Je me trouve fort dans mes maximes,
Lorsque j'ai pour moi les Romains.

82

Observations sur la Vie & les Ecrits de Madame de la Fayette; par M. Delandine, *Correspondant de l'Académie des Belles-Lettres & Inscriptions.* 85

Les Entretiens du Palais Royal, deux

volumes, petit in-12. ; prix 3 liv. broché. A Utrecht ; & se trouve à Paris, chez Buisson, Libraire, hôtel de Mesgrigny, rue des Poitevins, N°. 13. 1786. 89

Œuvres de M. Julien ; Peintre du Roi, gravées par MM. Carré, le Lemat & Julien neveu. 95

Dégradation de l'Homme en Société, ou Essai sur la décadence du Goût, des Arts & des Sciences ; par M. le Chevalier de F* **. A Londres ; & se trouve à Paris, chez Royez, Libraire, quai des Augustins, avec cette Epigraphe. 97

Amicus Plato, sed magis veritas.

L'Anti-Lucrèce en vers françois ; par M. l'Abbé Bérardier de Bataut, Licencié en Théologie, & Prieur de Notre Dame de Serqueux, avec cette Epigraphe :

Si genus humanum & mortalia temnitis arma,
At sperate Deos ÆNEID. Lib. 1.

deux vol. in-12. A Paris, chez le Traducteur, rue de Condé, N°. 12, & Charles-Pierre Berton, Libraire,

rue St. Victor. Second extrait. 114
COMÉDIE FRANÇOISE. 133
ACADÉMIE FRANÇOISE. 142
Les Orangers, les Vers à-Soie, & les Abeilles, Poëmes didactiques, traduits du latin & de l'italien; par M. Crignon : *suivis de 12 Lettres sur nos Provinces méridionales, & de quelques pièces de vers du même Auteur. A Paris, de l'Imprimerie Polytipe, chez* La Grange & Cassin, *Libraires, rue des Maçons; prix, 3 liv. relié, avec une gravure.* 148,
*Les trois Héroïnes Chrétiennes, ou Vies édifiantes de trois jeunes Demoiselles; par M. l'*Abbé * * *, *troisième édition, revue, corrigée & augmentée d'une nouvelle Vie & de traits intéressans, avec cette Epigraphe tirée de l'Ecclésiaste :*

Souvenez-vous de votre Créateur, pendant les jours de votre jeunesse;

A Paris, chez Benoît Morin, *Libraire, rue St. Jacques, à la Vérité; & à Rennes, chez Mesdemoiselles* Vatar, *Libraires,* 1786, *avec ap-*

probation & privilège du Roi. 162

Discours & réflexions sur différens sujets de Morale ; par M. l'Abbé Raux, *Chanoine de la Sainte Chapelle de Dunois. A Orléans, de l'Imprimerie de* C. A. I. Jacob, *rue St. Sauveur ; & se trouve à Paris, chez la veuve* Valade, *Imprimeur-Libraire, rue des Noyers, 1785, avec approbation & permission.* 164

Histoire de l'Abbaye de l'ancienne Congrégation des Chanoines Réguliers d'Arrouaise, avec des Notes critiques, historiques & diplomatiques ; par M. Gosse, *Prieur d'Arrouaise, de l'Académie d'Arras. A Lille, chez* Léonard Danel, *Imprimeur-Libraire, rue des Manneliers, à la Sorbonne,* 1 *vol.* in-4°. 166

Théâtre moral, ou *Pièces dramatiques, nouvelles ; par M. le Chevalier* de Cubieres, *des Académies & Sociétés Royales de Lyon, Dijon, Marseille, Rouen, Hesse-Cassel, &c. &c., tome second, contenant cinq Comédies & un Melodrame. A Paris, chez* Cailleau, *rue Galande ;* Bailli, *rue St. Honoré ;*

& Belin, *rue St. Jacques.* 169

Eſſai ſur les bornes des Connoiſſances Humaines ; par M. G. V. D. V., nouvelle édition, à laquelle on a joint une Lettre du même Auteur, ſur la Tolérance. A Lauſanne ; & ſe trouve à Paris, chez Merigot *le jeune ;* Eugene Onfroy, & Barrois *le jeune, Libraires, quai des Auguſtins. Brochure de près de 200 pages.* 197

Lettre au Rédacteur de l'ANNÉE LITTÉRAIRE, ſur le Mariage de la Fille Salmon, *célébré à la Paroiſſe de St. Severin, le 26 Août 1786.* 208

Le Port de Cherbourg. Ode qui a remporté le premier Prix du Palinod de Caën, le 8 Décembre 1784 ; par Dom Mauger, *Religieux de l'Abbaye Royale de S. Etienne de Caën.* 214

Vies de Jean d'Eſtrées, Duc & Pair, Maréchal de France, Vice-Amiral, & Vice-Roi de l'Amérique ; & de Victor-Marie d'Eſtrées ſon Fils, Duc & Pair, Maréchal de France,

Vice-Amiral, & Vice-Roi de l'Amérique ; par M. Rich[illegible]r, *Auteur de pluſieurs ouvrages de littérature : prix*, 1 *liv.* 10 *ſ. A Paris, chez* Belin, *Libraire, rue St. Jacques, près St. Yves, 1788, avec approbation & privilège du Roi.* . . . 219

De la poſſibilité de faciliter l'Etabliſſement général de la Navigation intérieure du Royaume, de ſupprimer les Corvées, & d'introduire dans les travaux publics l'économie que l'on déſire ; Ouvrage qui intéreſſe tous les ordres de la ſociété, mais plus particuliérement utile aux perſonnes qui ſont appellées à la geſtion des affaires relatives à l'adminiſtration des Chemins, des Canaux, de la Navigation, du Commerce, de l'induſtrie & de l'Agriculture ; *par* M. *de* Fer de la Vonerre, *ancien Capitaine d'Artillerie, Académicien-Correſpondant de l'Académie Royale des Sciences de Turin, de celle de Dijon, & préſenté à l'Académie Royale des Sciences. A Paris, chez l'*Auteur, *rue du Petit-Bourbon*, N°. 13, *Fauxbourg Saint*

Germain, 2 *vol.* in-12, *avec cette Epigraphe :*

Veniet tempus quo posteri nostri tam aperta nos nescisse mirentur.

224

College Royal de la Rochelle. 227

Séance publique de l'Académie d'Amiens, 230

*Lettre au Rédacteur de l'*ANNÉE LITTÉRAIRE, 237

Livres nouveaux. 238

Choix de petits Romans, imités de l'Allemand, suivis de quelques essais de Poësies Lyriques, dédié à la REINE; *par N.* de Bonneville. *A Paris, chez* Théophile Barrois & Royez, *Libraires, Quai des Augustins,* 241

*Traduction du Plutarque Anglois, contenant la vie des Hommes les plus illustres de l'Angleterre & de l'Irlande, Ministres, Guerriers, Hommes d'Etat & d'Eglise, Citoyens, Philosophes, Poëtes, & des plus célèbres Navigateurs & Artistes, depuis le regne d'*Henri VIII, *jusqu'à nos jours,*

dédiée à Sa Majesté le Roi de Suède, tomes septieme & huitieme. A Paris de l'Imprimerie de Couturier, *quai des Augustins ; & chez* Merigot *jeune, Libraire, quai des Augustins ;* Renault, *Libraire, rue St. Jacques ; & au Bureau du Théâtre Anglois, rue Ste. Appolline,* N°. 6. 265

L'Art d'être heureux sur la terre ; mis à la portée du peuple de toutes les Nations. A Paris, chez Royez, *Libraire, quai des Augustins ; un volume d'environ 200 pages : prix, 2 liv. 8 s. broché.* 279

Vies des Grands Hommes du Christianisme & de ceux qui se sont faits connoître relativement à cette Religion ; ornées de Portraits : proposées par souscription ; par M. l'Abbé Robin, *Chapelain du Roi, & par une société de gens de lettres.* 283

Académie Royale de Marseille. 287

Discours sur les devoirs des sujets envers le Souverain, prononcé dans la Chapelle du Louvre, en présence de MM. de l'Académie Françoise, le 23 Août 1786, suivi d'une Ode sur le Prince

de Brunſwick, qui n'a point concouru pour le Prix. A Paris, chez Poinçot, *Libraire, rue de la Harpe, près Saint-Côme; & les Marchands de nouveautés.* 289

Préludes Poëtiques; par M. Bernard. *A Londres; & ſe trouve à Paris, chez* Clouſier, *Imprimeur du Roi, rue de Sorbonne; &* Froullé, *Libraire, quai des Auguſtins 1786.* 309

Le Voyageur Sentimental, ou *ma Promenade à Yverdun; par M.* Vernes *le fils, nouvelle édition, corrigée & augmentée par l'Auteur, avec cette Epigraphe:*

Une larme de ſentiment,
Quelle plus douce récompenſe!

A Londres; & ſe trouve à Paris, chez Caſin, *éditeur de la collection du petit format, rue des Maçons,* N° 31. *1786.* 313

Nouvelles Inſtructions ſur l'Hiſtoire de France, à l'uſage de la Jeuneſſe, avec une Table Chronologique de nos Rois; par M. Vetour, *in-12. de 500 pag. Prix, 3 liv. relié. A Paris, chez*

Serviere, *rue St. Jean-de Beauvais; & chez l'*Auteur, *rue neuve Saint-Etienne-du-Mont, quartier Ste. Genevieve, maison de Mlle. Lambert.* 322

La Folle du Pont-Neuf; par M. de Guibert. 327

Fragment d'une Lettre de M. Lavater. 333

La mort du Prince de Brunſvick, Ode envoyée au concours à Paris, 1786. 339

A Madame la Marquiſe de Puiſégur. 346

544314